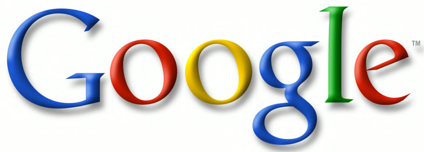




LES

PROSATEURS FRANÇAIS.



PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
36, rue de Vaugirard.



PROSATEURS FRANÇAIS,

RECUEIL

DE MORCEAUX CHOISIS DANS LES MEILLEURS PROSATEURS,

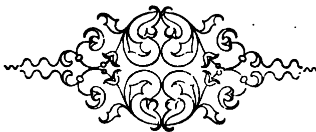
depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours;

avec une Notice biographique et critique sur chaque auteur ;

PAR M. A. ROCHE,

PROFESSEUR D'HISTOIRE.





PARIS.

IMPRIMÉ POUR P. ROLANDI,

20 BERNERS STREET, A LONDRES,

ET SE TROUVE AUSSI

CHEZ TRUCHY,

BOULEVARD DES ITALIENS.

1845

MOYEN AGE.

VILLE-HARDOUIN.

1167-1213.

Geoffroy DE VILLE-HARDOUIN, auteur de la première chronique en langue vulgaire, est le premier prosateur intelligible de notre langue. Il naquit au château de Ville-Hardouin, à six lieues de Troyes. Devenu maréchal de Champagne, il prit une grande part à la croisade qui aboutit à la prise de Constantinople et à la fondation de l'empire latin. Son *Histoire de la prise de Constantinople,* qui comprend neuf ans, de 1198 à 1207, est écrite avec une naïve simplicité, une noble bonhomie et une vérité de couleur aujourd'hui bien rare.

PRISE DE CONSTANTINOPLE.

L'emperères Morchufles s'ère venus herbergier (*poster*) devant l'assaut à une place à tot son pooir, et ot tendues ses vermeilles tentes. Ensi dura cil afaires trosque (*jusques*) à lundi matin; et lors furent arivé cil (*ceux*) des nés (*nefs*) et des vissiers (*vaisseaux* qui transportaient les chevaux) et cil des galies (*galères*); et cil de la ville les doutèrent (*craignirent*) plus que il ne firent à premières (*auparavant*), si furent si esbaudi (*effrayés*), que sor les murs et sor les tors ne paroient (*paraissaient*) se genz non; et lors comença li assaus fiers et merveilleus, et chascuns vaissiaus assailloit endroit (*devant*) lui. Li huz (*la clameur*) de la

noise (*combat*) fu si granz, que il sembla que terre fondist. Ensi dura li assals longuement tant que nostre sir lor fist lever un vent que on apele Boire (*Borée*); et bota les nés et les vaissiaus sor la rive plus qu'estoient devant, et deux nés qui estoient loiées ensemble, dont l'une avoit nom *la Pélerine*, et li autre *li Paradis*, approchièrent à la tor, l'une d'une part, et l'autre d'autre, si com Diex et li venz les mena, que l'eschiele de *la Pélerine* se joinst à la tor; et maintenant un Venisien et un chevalier de France qui avoit nom André d'Urboise, entrèrent en la tor, et autres genz comencent à entrer après als; et cil de la tor se desconfisent (*fuient*) et s'en vont.

Quant ce virent li chevalier qui estoient ès vissiers, s'en issent à la terre et drecent eschiele a plain del mur, et montent contremont le mur par force, et conquistrent bien quatre des tois, et ils comencent à assaillir des nés et des vissiers, et des galies, qui ainz ainz, qui mielz mielz; et dépècent bien trois des portes et entrent enz; et comencent à monter; et chevauchent droit à l'herberge (*poste*) de l'emreor Morchufles; et il avait ses batailles (*troupes*) rangies devant ses tentes. Et com il virent venir les chevaliers à cheval, si se desconfisent, et s'en va l'emperères fuiant par les rues al chastel de Boukelion. Lors veissiez griffons abatre; et chevaus gaaigner, et palefroi, muls et mules et autres avoirs. Là ot tant des mors et des navrez qu'il n'en ère ne fins

ne mesure. Grant partie des halz homes (*princi-paux seigneurs*) de Grèce guenchirent (*se dirigèrent*) vers la porte de Blaquerne ; et vespres y ère jà bas, et furent cil de l'ost (*armée*) lassé de la bataille et de l'ocision (*carnage*) ; et si comencent à assembler en une place granz qui estait dedenz Constantinople ; et prirent conseil que il se herbergeroient près des murs et des tors que il avaient conquises, que il ne cuidoient (*pensaient*) mie que il eussent la ville vaincue en un mois ; les forz yglises ne les forz palais, et le pueple qui ère dedenz. Ensi com il fu devisé, si fu fait.

Ensi se herbergièrent devant les murs et devant les tors près de lor vaissials. Li cuers Baudoins de Flandres se herberja ès vermeilles tentes l'empereor Morchuflex qu'il avoit laissies tendues, et Henri ses frères devant le palais de Blaquerne ; Boniface li marchis de Montferrat, il et la soe gent (*lui et ses gens*), devers l'espès (*au centre*) de la ville. Ensi fu l'oz herbergié com vos avez oï, et Constantinople prise le lundi de Paque florie.

JOINVILLE.

1223-1317.

Jean, SIRE DE JOINVILLE, naquit au château de Joinville, en Champagne, et fut élevé à la cour de Thibault IV, comte de Champagne et roi de Navarre. C'est auprès de ce prince, élégant et poète, qu'il puisa l'esprit conteur des troubadours. A sa majorité, il obtint la charge de sénéchal. Il quitta la cour de Thibault pour celle de saint Louis. Devenu l'ami du saint roi, il l'accompagna à la croisade en Égypte et en Palestine; mais il refusa de prendre part à la croisade de Tunis. C'est à la prière de la reine Jeanne, femme de Philippe-le-Bel, qu'il écrivit la *Vie de saint Louis*. Il n'y a rien de si animé, de si naïf, de si franc, de si jeune, que la manière de raconter du bon sénéchal. Son livre est un de ceux qu'on relit toujours avec plaisir. Joinville est le premier prosateur vraiment français.

TERREURS DE LA REINE MARGUERITE A DAMIETTE.

Cy-devant avez veu et entendu les grans persécucions et misères, que le bon roy saint Loys et tous nous avons souffertes et endurées oultre mer. Aussi sachez que la royne la bonne dame n'en eschappa pas, sans en avoir sa part, et de bien aspre au cueur, ainsi que vou sorrez cy-après. Car bientost lui vindrent les nouvelles que le roy son bon espoux estoit prins. Desquelles nouvelles elle fut si très troublée en son corps, et à si grant mésaise, que sans cesser en son dormir il lui sembloit que toute la chambre fust

plaine de Sarrazins, pour la occir : et sans fin s'escrioit : « A l'aide, à l'aide, » là où il n'y avoit âme. Et de paeurs, elle faisoit veiller tout nuyt ung chevalier au bout de son lit, sans dormir. Lequel chevalier estoit vieil et anxien, de l'éâge de quatre vingtz ans et plus. Et à chascune foiz qu'elle s'escrioit, il la tenoit parmy les mains, et lui disoit : « Madame, » n'aiez garde, je suis avecques vous, n'aiez paeurs. » Et elle fist vuider sa chambre des personnages qui y estoient, fors que de celui viel chevalier, et se gecta la royne à genoulz devant lui, et lui requist qu'il lui donnast ung don. Et le chevalier le lui octroia par son serement. Et la Royne lui va dire : « Sire chevalier, je vous requier sur la foy que vous m'avez donnée, que si les Sarrazins prennent ceste ville, que vous me couppez la teste avant qu'ilz me puissent prandre. » Et le chevalier lui respondit, que très voulentiers il le feroit, et que jà l'avoit-il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y eschéoit.

FROISSART.

1333-1401.

Le quatorzième siècle fut une époque peu poétique. Le goût de la poésie se refroidit beaucoup au milieu de nos guerres funestes contre l'Angleterre et des factions intestines qui déchiraient la France. Froissart, le célèbre auteur de la *Chronique de France, d'Angleterre*, etc., est le premier poète de ce temps-là.

Froissart, prêtre, chanoine, et quelque temps curé, était fils d'un peintre d'armoiries de Valenciennes. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager pour recueillir les matériaux de sa grande histoire. Il visita successivement la France, l'Italie, l'Espagne, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et l'Écosse. En Angleterre, il vécut dans l'intimité du Prince-Noir, et fut pendant trois ou quatre ans secrétaire de la reine Philippa.

DÉVOUEMENT DES SIX BOURGEOIS DE CALAIS.

Lors messire Jean de Vienne vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens en la halle. Au son de la cloche vinrent hommes et femmes, car moult désiroient à ouïr nouvelles, ainsi que gens si astreints de famine que plus n'en pouvoient porter. Quand ils furent tous venus et assemblés en la halle, hommes et femmes, messire Jean de Vienne leur démontra moult doucement les paroles du roi d'Angleterre, et leur dit bien que autrement ne pouvoit estre, et eussent, sur ce, avis et brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et à pleurer tellement et si amèrement, qu'il n'est si dur cœur au monde, s'il les eut vus ou ouïs eux démener, qui n'en eut eu pitié. Et n'eurent pour l'heure pouvoir de répondre ni de parler; et mêmement messire Jean de Vienne en avoit telle pitié qu'il larmoyoit moult tendrement.

Une espace après, se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville, que on appeloit sire Eustache

de Saint Pierre, et dit devant tous ainsi : « Seigneurs, grand'pitié et grand'meschef seroit de laisser mourir un tel peuple que ici a, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen ; et si seroit grand'aumône et grand'grâce envers notre seigneur, qui de tel meschef le pourroit garder. Je en droit moi ai si grand'espérance d'avoir grâce et pardon envers notre Seigneur, si je muir (*meurs*) pour ce peuple sauver, que je veuil estre le premier, et me mettrai volontiers en pur ma chemise, à nud chef, et la hart au col, en la mercy du roi d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint Pierre eut dit cette parole, chacun l'alla aouzer (*adorer*) de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses pieds pleurants tendrement; et étoit grand'pitié de là estre, et eux ouïr, écouter et regarder.

Secondement, un autre très honnête bourgeois et de grand'affaire, et qui avoit deux belles demoiselles à filles, se leva et dit tout ainsi qu'il feroit compagnie à son compère sire Eustache de Saint Pierre, et appeloit-on cetui sire Jean d'Aire.

Après, se leva le tiers, qui s'appeloit sire Jacques de Vissant, qui étoit riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il feroit à ses deux cousins compagnie. Aussi fit sire Pierre de Vissant son frère; et puis le cinquième, et puis le sixième, et se dévêtir là ces six bourgeois tous nus en leurs braies (*hauts-de-chausses*) et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent hars (*cordes*) en leur col, ains

que l'ordonnance le portoit, et prirent les clefs de la ville et du châtel; chacun en tenoit une poignée.

Quand ils furent ainsi appareillés, messire Jean de Vienne, monté sur une petite haquenée, car à grand'malaise pouvoit-il aller à pied, se mit au devant et prit le chemin de la porte. Qui lors vit hommes et femmes et les enfants d'iceux pleurer et tordre leurs mains crier à haute voix très-amèrement, il n'est si dur cœur au monde qui n'en eut pitié. Ainsi vinrent eux jusques à la porte, convoyés en plaintes, en cris et en pleurs. Messire Jean de Vienne fit ouvrir la porte tout arrière, et se fit enclorre (*fermer*) dehors avec les six bourgeois, entre la porte et les barrières; et vint à messire Gautier qui l'attendoit là, et dit : « Messire Gautier, je vous délivre comme capitaine de Calais, par le consentement du pauvre peuple cette ville, ces six bourgeois, et vous jure que ce sont et étoient aujourd'hui les plus honorables et notables de corps, de chevance et d'ancesterie de la ville de Calais ; et portent avec eux toutes les clefs de la dite ville et du châtel. Si vous prie, gentil sire, que vous veuilliez prier pour eux au roi d'Angleterre que ces bonnes gens ne soient mie morts. » — « Je ne sais, répondit le sire de Mauny, que messire le roi en voudra faire, mais je vous ai en convent (*promesse*) que j'en ferai mon pouvoir. »

Adonc fut la barrière ouverte : si s'en allèrent les six bourgeois en cet estat que je vous dis, avec mes-

sire Gautier de Mauny, qui les amena tout bellement devers le palais du roi, et messire Jean de Vienne rentra en la ville de Calais.

Le roi étoit à cette heure en sa chambre, à grand'compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venoient en l'arroy qu'il avoit devisé et ordonné; et se mit hors, et s'en vint en la place, devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand'foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais, ni comment ils finiroient, et mêmement la reine d'Angleterre suivit le roi son seigneur. Si vint messire Gautier de Mauny et les bourgeois de-lez lui, qui le suivoient, et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roi, et lui dit : « Sire, vecy la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance. » Le roi se tint tout coi, et les regarda moult fellement (*cruellement*), car moult héoit (*haïssait*) les habitants de Calais, pour les grands dommages et contraires que, au temps passé, sur mer lui avoient faits.

Ces six bourgeois se mirent tantôt à genoux pardevant le roi, et dirent ainsi en joignant leurs mains : « Gentil sire et gentil roi, véez nous cy six qui avons été d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands : si vous apportons les clefs de la ville et du chastel de Calais, et les vous rendons à votre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous véez, en votre pure volonté, pour sauver le demeurant (*reste*) du peuple de Calais, qui a souffert moult de grieftés

(*malheurs*). Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très haute noblesse. » Certes, il n'y eut adonc en la place seigneur, chevalier, ni vaillant homme, qui se put abstenir de pleurer de droite pitié, ni qui put de grand'pièce parler. Et vraiment ce n'était pas merveille ; car c'est grand'pitié de voir hommes de bien cheoir et être en tel estat et danger. Le roi les regarda très ireusument (*en colère*), car il avait le cœur si dur et si épris de grand courroux, qu'il ne put parler. Et quand il parla, il commanda que on leur coupât tantôt les têtes. Tous les barons et chevaliers qui là étoient, en pleurant prioient si acertes (*fortement*) que faire pouvoient au roi qu'il en voulût avoir pitié et mercy ; mais il n'y vouloit entendre. Adonc parla messire Gautier de Mauny et dit : « Ha, gentil sire, veuillez refréner (*retenir*) votre courage : vous avez le nom et la renommée de souveraine gentillesse et noblesse, or ne veuillez donc faire chose par quoi elle soit amenrie (*amoindrie*), ni que on puisse parler sur vous en nulle vilenie. Si vous n'avez pitié de ces gens, toutes autres gens diront que ce sera grand'cruauté, si vous estes si dur que vous fassiez mourir ces honnestes bourgeois, qui, de leur propre volonté, se sont mis en votre mercy pour les autre sauver. » A ce point grigna (*grinça*) le roi les dents et dit : « Messire Gautier, souffrez (*taisez*) vous ; il n'en sera autrement, mais on vous fasse venir le coupe-tête. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes

hommes, que il convient ceux-ci de mourir aussi. »

Adonc fit la noble reine d'Angleterre grand'humilité, et pleuroit si tendrement de pitié, que elle ne se pouvoit soutenir. Si se jeta à genoux pardevant le roi son seigneur et dit ainsi : « Ha, gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril, si comme vous savez, je ne vous ai rien requis ni demandé : or vous prie-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de Sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. »

Le roi attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleuroit à genoux moult tendrement; si lui amollia le cœur, car enuis (*avec peine*) l'eut courroucée, au point où elle étoit; si dit : « Ha, dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy; vous me priez si acertes, que je ne le vous ose esconduire (*refuser*); et combien que je le fasse enuis (*avec peine*), tenez, je les vous donne; si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très grands mercys ! » Lors se leva la reine, et fit lever les six bourgeois, et leur ôter les chevestres (*cordes*) d'entour leur cou; et les emmena avec li (*elle*) en sa chambre, et les fit revestir et donner à diner tout aise, et puis donna à chacun six nobles, et les fit conduire hors de l'ost (*armée*) à sauveté.

COMINES.

1445-1509.

Philippe DE COMINES naquit au château de ce nom, près de Lille, d'une des plus illustres familles de Flandres. Ami d'enfance de Charles-le-Téméraire, il prévit que sa folle présomption finirait par le perdre, et quitta son service pour s'attacher à son rival. Louis XI, charmé du savoir, de la finesse et de l'habileté de Comines, en fit son chambellan, son ambassadeur et son confident, et le combla de biens. Charles VIII lui montra aussi de la confiance et l'employa dans plusieurs négociations. Les *Mémoires* de Comines sont rangés parmi les plus estimés de l'histoire de France. Au récit vivant et naïf des événements arrivés sous ses yeux, il joint une profonde connaissance des hommes et des choses, il juge avec un sens merveilleux le caractère, la forme et le but des gouvernements; il a une rare intelligence des faits, et explique parfaitement la politique de Louis XI et de son temps, code de violence et de perfidie, où la ruse du renard s'alliait à la férocité du tigre.

DERNIERS MOMENTS DE LOUIS XI.

Quelle douleur lui fut d'ouïr cette nouvelle, et cette sentence ! car oncques homme ne craignit plus la mort, et ne fit tant de choses, pour y cuider mettre remède, comme lui : et avoit tout le temps de sa vie prié à ses serviteurs, et à moy comme à d'autres, que si on le voyoit en nécessité de mort, que l'on ne lui dît, fors tant seulement : *Parlez peu :* et qu'on l'émeust seulement à soy confesser, sans lui prononcer ce cruel mot de la *mort :* car

il luy sembloit n'avoir pas le cœur pour ouyr une si cruelle sentence; toutes fois il l'endura vertueusement, et toutes autres choses, jusques à la mort, et plus que nul homme que jamais j'aye veu mourir.

Mais quelque cinq ou six mois devant cette mort, il avoit suspicion de tous hommes, et spécialement de tous ceux qui estoient dignes d'avoir authorité. Il avoit crainte de son fils, et le faisoit étroitement garder, ne nul homme ne le voyoit, ne parloit à luy, sinon par son commandement. Il avoit doute à la fin de sa fille, et de son gendre, à présent duc de Bourbon, et vouloit sçavoir quelles gens entroyent au Plessis quant et eux; et à la fin, rompit un conseil que le duc de Bourbon, son gendre, tenoit léans par son commandement.

A l'heure que sondit gendre et le comte de Dunois revinrent de remener l'ambassade qui estoit venuë aux nopces du roy son fils et de la reyne, à Amboise, et qu'ils retournèrent au Plessis, et entrèrent beaucoup de gens avec eux, ledit seigneur, qui fort faisoit garder les portes, estant en la galerie qui regarde en la cour dudit Plessis, fit appeler un de ses capitaines des gardes, et luy commanda aller taster aux gens des seigneurs dessusdits, voir s'ils n'avoyent point de brigandines sous leurs robes, et qu'il le fît comme en devisant à eux, sans trop en faire de semblant. Or regardez s'il avoit fait vivre beaucoup de gens en suspicion et crainte sous luy, s'il en estoit bien payé, et de quelles gens il pouvoit

avoir seureté, puis que de son fils, fille, et gendre, il avoit suspicion. Je ne le dis point pour luy seulement, mais pour tous autres seigneurs, qui désirent estre craints, jamais ne se sentent de la revanche, jusques à la vieillesse : car pour la pénitence ils craignent tout homme. Et quelle douleur estoit à ce roy d'avoir telle peur et telles passions !

Il avoit son médecin appelé maistre Jacques Cothier, à qui en cinq mois il donna cinquante-quatre mille escus contans (qui estoit à la raison de dix mil escus le mois, et quatre mille par dessus), et l'évesché d'Amiens pour son neveu, et autres offices et terres pour luy, et pour ses amis. Ledit médecin lui estoit si très rude, que l'on ne diroit point à un valet les outrageuses et rudes parolles, qu'il luy disoit, et si le craignoit tant ledit seigneur, qu'il ne l'eût osé envoyer hors d'avec luy, et si s'en plaignoit à ceux à qui il en parloit; mais il ne l'eût osé changer, comme il faisait tous autres serviteurs, pour ce que ledit médecin luy disoit audacieusement ces mots : « *Je sçay bien qu'un matin vous m'envoyerez comme vous faites d'autres : mais par la....* (un grand serment qu'il juroit) *vous ne vivrez point huict jours après.* » De ce mot là s'épouvantoit tant, qu'après ne le faisoit que flater, et luy donner, qui lui estoit un grand purgatoire en ce monde, veu la grande obéissance qu'il avoit eue de toutes gens de bien et de grands hommes.

Ledit seigneur, vers la fin de ses jours, fit clorre,

tout à l'entour de sa maison du Plessis-lez-Tours, de gros barreaux de fer, en forme de grosses grilles, et aux quatre coins de sa maison, quatre moineaux de fer, bons, grands et espais. Lesdites grilles estoient contre le mur, du costé de la place, de l'autre part du fossé, car il estoit à fond de cuve, et y fit mettre plusieurs broches de fer, massonnées dedans le mur, qui avoient chacune trois ou quatre pointes, et les fit mettre fort près l'une de l'autre. Et davantage ordonna dix arbalestriers à chacun des moineaux dedans lesdits fossez, pour tirer à ceux qui en approcheroient avant que la porte fut ouverte, et vouloit qu'ils couchassent ausdits fossez, et se retirassent ausdits moineaux de fer. Il entendoit bien que cette fortification ne suffisoit pas contre grand nombre de gens, ne contre une armée : mais de cela il n'avoit point peur, seulement craignoit-il que quelque seigneur, ou plusieurs, ne fissent une entreprise de prendre la place de nuict, demy par amour, et demy par force, avec quelque peu d'intelligence, et que ceux-là prissent l'authorité, et le fissent vivre comme homme sans sens, et indigne de gouverner.

La porte du Plessis ne s'ouvroit, qu'il ne fut huict heures du matin, n'y ne baissoit-on le pont, jusques à ladite heure, et lors y entroient les officiers : et les capitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires ; et puis ordonnoient leur guet d'archers, tant à la porte que parmy la cour, comme en une place

frontière estroitement gardée ; et n'y entroit nul que par le guichet, et que ce ne fut du sceau du roy, excepté quelque maistre d'hostel, et gens de cette sorte, qui n'alloient point devers lui. Est-il donques possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, et en estroite prison, que luy-mesme se tenoit ! Les cages où il avoit tenu les autres, avoient quelques huict pieds en quarré, et luy qui estoit si grand roy, avoit une petite cour du chasteau à se pourmener ; encore n'y venoit-il guères, mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres, et alloit à la messe sans passer par ladite cour. Voudroit-l'on dire que ce roy ne souffrit pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit, et se faisoit garder, qui estoit ainsi en peur de ses enfans, et de tous ses prochains parens, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs qu'il avoit nourris, et qui ne tenoient bien ne honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit fier, et s'enchaînoit ainsi de si estrange chaîne et clostures ? Il est vray que le lieu estoit plus grand que d'une prison commune, aussi estoit-il plus grand que prisonniers communs.

SEIZIÈME SIÈCLE.

CALVIN.

1509-1564.

Jean Calvin, fils d'un tonnelier de Noyon, étudiait à l'école de droit de Bourges, lorsqu'il embrassa la réforme. Forcé de se cacher, il se retira successivement à Nérac, à Bâle, puis à Strasbourg. En 1541, les habitants de Genève le nommèrent leur pasteur. Il alla s'établir dans cette ville, et y exerça jusqu'à sa mort l'autorité de premier magistrat. Il avait une humeur sombre, un caractère austère et opiniâtre. Il poussa le zèle jusqu'à l'intolérance, et n'imita que trop les persécutions qu'il reprochait à l'Église catholique.

Ce chef des réformés qui, de l'aveu de Bossuet, écrivait aussi bien qu'homme de son temps, est peut-être le meilleur prosateur du seizième siècle. Son *Institution chrétienne,* ou exposition des principes de la nouvelle doctrine, est écrite tout entière d'un style ferme, nerveux, et souvent correct et châtié ; on y remarque quelquefois une véhémence austère, mais exempte de déclamation. Parmi les volumineux ouvrages de Calvin, on distingue encore un *Traité de la Cène,* des *Commentaires sur l'Écriture sainte,* des *sermons,* etc.

PERSÉCUTION DES CALVINISTES.

Considérez, Sire, toutes les parties de nostre doctrine, et nous jugez les plus pervers des pervers, si vous ne trouvez manifestement que nous sommes oppressés, et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons nostre espérance en Dieu vivant, pourtant que nous croyons que c'est la vie éternelle de con-

noistre un seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. A cause de cette espérance, aucuns de nous sont détenus en prison, les autres fouettés, les autres menés à faire amende honorable, les autres bannis, les autres cruellement affligés, les autres échappent par fuitte : tous sommes en tribulation, tenus pour maudits et exécrables, injuriés et traités inhumainement.... Et cependant nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prospérité, et celle de vostre règne.... Le Seigneur, roi des rois, veuille établir vostre trône en justice, et votre siége en équité.

(*Épître dédicatoire à François Ier. — Institution chrétienne.*)

REPROCHES DES CATHOLIQUES AUX CALVINISTES.

Nos adversaires ne cessent de calomnier nostre doctrine, et la décrier et la diffamer par tous moyens qu'il leur est possible, pour la rendre ou odieuse, ou suspecte. Ils l'appellent nouvelle et forgée puis naguères. Ils reprochent qu'elle est douteuse et incertaine. Ils demandent par quels miracles elle est confirmée. Ils enquièrent si c'est raison qu'elle surmonte le consentement de tant de pères anciens, et si longue coutume. Ils insistent que nous la confessions estre schismatique, puisqu'elle fait la guerre à l'Église : ou que nous répondions que nostre Église a été morte par tant longues années, auxquelles il n'en estoit nulle mention. Finalement, ils disent qu'il

n'est jà mestier de beaucoup d'arguments, vu qu'on peut juger des fruits quelle elle est : c'est à scavoir qu'elle engendre une grande multitude de sectes, force troubles et séditions, et une licence débordée de mal faire. Certes, il leur est bien facile de prendre leur avantage contre une cause déserte et délaissée : principalement quand il faut persuader au populaire ignorant et crédule. Mais si nous avions aussi bien lieu de parler, j'estime que leur ardeur, dont ils écument si âprement contre nous, serait un peu refroidie. (*Calvin à François Ier, ibid.*)

RABELAIS.

1483-1553.

François Rabelais était fils d'un aubergiste ou d'un apothicaire de Chinon. Il paraît qu'il commença de bonne heure cette vie joyeuse, bouffonne, débauchée, impie, qu'il mena jusqu'à sa mort. Il fut successivement cordelier, bénédictin, prêtre séculier, médecin à Montpellier, à Lyon, à Rome, et curé de Meudon. Il a écrit la *Vie de Gargantua et de Pantagruel,* histoire de deux géants père et fils, où il a réuni toutes ses idées sur les hommes et les choses de son temps : c'est une satire sanglante du seizième siècle, écrite par un philosophe dans l'ivresse, moitié homme et moitié bête, comme le *Caliban* de Shakspeare, racontant quelquefois des bouffonneries grossières, ignobles ; d'autres fois critiquant avec une raison fine et profonde le vice et le ridicule des études de son temps, et développant un plan d'éducation forte et salutaire à l'esprit comme au corps, qui est un prodige pour l'époque. Il y a dans ce livre

beaucoup de bien et beaucoup de mal : « Il passe bien au delà du pire quand il est mauvais, a dit La Bruyère ; et, quand il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent. »

ÉDUCATION DE GARGANTUA.

Quand Ponocrates congneut la vitieuse manière de vivre de Gargantua, délibéra aultrement le instituer en lettres ; mais pour les premiers jours le toléra, considérant que nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence.... Pour mieulx ce faire, l'introduisoyt ès compaignies des gens sçavans qui là estoyent, à l'émulation desquelz luy creut l'esperit et le desir d'estudier aultrement, et se faire valoir.

Après, en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoyt heure quelconque du jour : ains tout son temps consommoyt en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloyt doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frottoyt, luy estoyt leue quelque pagine de la divine Escripture, haultement et clèrement, avecques pronunciation compétente à la matière, et à ce estoyt commis ung jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propous et argument de ceste leçon, souventes foys se adonnoyt à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroyt la majesté et jugements merveilleux.... Ce faict, estoyt habillé, pygné, testonné, acoustré et parfumé, durant lequel temps on lui répétoyt les leçons du jour d'avant. Luy-mesme

les disoyt par cueur; et y fondoyt quelques cas praicques concernens l'estat humain, lesquelz ilz entendoyent aulcunes foys jusques deux ou troys heures; mais ordinairement cessoyt lorsqu'il estoyt du tout habillé. Puis, par trois bonnes heures, luy estoyt faicte lecture. Ce faict, issoyent hors, toujours conférens des propous de la lecture, et se desportoyent en Bracques (jeu de paume dans le faubourg Saint-Marceau), ou ès prez, et jouyent à la balle, à la paulme, à la pile trigone (jeu de paume en triangle); gualantement s'exerceans le corps, commetilz avoyent les âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoyt qu'en liberté : car ilz laissoyent la partie quand leur plaisoyt, et cessoyent la partie ordinairement lorsque suoyent parmi le corps, ou estoyent aultrement las. Adonq estoyent très-bien essuez et frottez, et doulcement se pourmenans alloyent veoir si le disner estoyt prest. Là attendens, récitoyent clèrement et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon. Cependent monsieur l'appétit venoyt, et par bonne opportunité s'asséoyent à table. Au commencement du repast estoyt leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors (si bon sembloyt) on continuoyt la lecture, ou commençoyent à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers motz, de la vertu, propriété efficace, et nature de tout ce que leur estoyt servi à table. Du pain, du vin, de l'eaue, du sel, des viandes, poissons, fructz, herbes,

racines, et de l'apprest d'ycelles. Ce que faisant, apprint en peu de temps tous les passaiges à ce compétens en Pline, Athénée, Porphyre, Opian, Polybe, Héliodore, Aristoteles, Élian et aultres. Iceulx propous tenuz, faisoyent souvent, pour plus estre asseurez, apporter les livres susditz à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dictes que, pour lors, n'estoyt médecin qui en sçeust à la moitié tant comme il faisoyt. Après, devisoyent des leçons lueues au matin, et rendoyent grâces à Dieu par quelques beaulx canticques faictz à la louange de la munificence et bénignité divine. Ce faict, on apportoyt des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes yssoyent de arithméticque. En ce moyen, entra en affection d'icelle science numérale, et, tous les jours après disner et souper, y passoyt temps aussi plaisantement qu'il souloyt (avait coutume) en dez ou ès chartes. A tant sçeut d'ycelle et théoricque et praticque, si bien que Tunstal[1], angloys, qui en avoyt amplement escript, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n'y entendoyt que le hault alemant.

Et non seulement d'ycelle, mais des aultres sciences mathématicques, comme géométrie, astronomie et musicque. Car ilz faisoyent mille joyeulx instrumens et figures géométricques, ou de mesme praticquoyent

[1] Évêque de Durham.

les canons astronomicques. Après, s'esbaudissoyent à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus ung thême, à plaisir de gorge. Au reguard des instrumens de musicque, il apprint à jouer du luct, de l'espinette, de la harpe, de la flûte d'alemant, et à neuf trous, de la viole, et de la sacqueboutte (espèce de trombone).

Ceste heure ainsi employée, se remettoyt à son estude principal par troys heures ou dadvantaige; tant à répéter la lecture matutinale, que à poursuivre le livre entreprins, que aussi à escripre, bien traire et former les anticques et romaines lettres. Ce faict, issoyent hors de leur hostel, avecques eux ung jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'escuyer Gymnaste, lequel lui montroyt l'art de chevalerie. Changeant doncques de vestemens, montoyt sus un coursier, et luy donnoyt cent quarrières, le faisoyt voltiger en l'aer, franchir le foussé, saulter le palys, courttourner en ung cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompoyt, non la lance (car c'est la plus grande resverie du monde de dire : J'ai rompu dix lances en tournoy ou en bataille; ung charpentier le feroyt bien), mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemys. De sa lance doncques asserée, verde et roide, rompoyt ung huys, enfonçoyt ung harnoys, aculoyt ung arbre, enclavoyt ung anneau, enlevoyt une selle d'armes, ung aubert, ung gantelet. Le tout faisoyt armé de pied en cap. Au reguard de fanfarer, et faire les petitz popismes

sus ung cheval, nul ne le feit mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare n'estoyt qu'un cinge en comparaison. Singulièrement estoyt apprins à saulter hastivement d'ung cheval sus l'aultre sans prendre terre; et de chacun cousté, la lance au poing; monter sans estrivières; et sans bride, guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire. Ung aultre jour s'exerceoyt à la hasche, puis branloyt la picque, sacquoyt de l'espée à deux mains, de la dague et du poignard, armé, non armé, au boucler, à la cappe, à la rondelle....

Le temps ainsi employé, luy frotté, nettoyé et refraischy d'habillemens, tout doulcement retournoyent, et, passans par quelques prez ou aultres lieux herbus, visitoyent les arbres et plantes, les conférens avec les livres des anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen; et en emportoyent leurs pleines mains au logis; desquelles avoyt la charge ung jeune paige nommé Rhizotome, ensemble des pioches, bêches, tranches et aultres instrumens requis à bien arborizer. Eux arrivés au logis, ce pendant qu'on apprestoyt le soupper, répéttoyent quelques passaiges de ce que avoyt esté leu, et s'asséoyent à table.... Durant icelluy repast, estoyt continuée la leçon du disner, tant que bon sembloyt: le reste estoyt consommé en bon propous tous lettrez et utiles. Après grâces rendues, se addonnoyent à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmo-

nieux, ou de ces petits passe-temps qu'on faict ès chartes, ès dez, et guobeletz; et là demouroyent faisans grand chière, s'esbaudissans aulcunes foys jusques à l'heure de dormir; quelquefoys alloyent visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens qui eussent veu pays estranges.

En plene nuict, devant que soy retirer, alloyent au lieu de leur logis le plus descouvert veoir la face du ciel : et là notoyent les comètes, si aulcunes estoyent, les figures, situations, aspectz, oppositions et conjunctions des astres.

Puis, avec son précepteur, récapituloyt briefvement, à la mode des Pythagoricques, tout ce qu'il avoyt leu, veu, sçeu, faict et entendu au décours de toute la journée.

Si prioyent Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et, luy rendant grâces de tout le temps passé, se recommandoyent à sa divine clémence pour tout l'advenir. Ce faict, entroyent en leur repos.

S'il advenoyt que l'aer feust pluvieux et intempéré, tout le temps devant disner estoyt employé comme de coustume, excepté qu'il faisoyt allumer ung beau et clair feu, pour corriger l'intempérie de l'aer. Mais, après disner, au lieu des exercitations, ilz demouroyent en la maison et estudioyent en l'art de paincture et sculpture; ou revocquoyent en usage l'anticque jeu des tales (osselets), ainsi qu'en ha escript Léonicus, et comme y joue n stre bon amy

Lascaris[1]. En y jouant, recoloyent les passaiges des auteurs anciens esquelz est faicte mention, ou prinse quelque métaphore sus icelluy jeu. Semblablement, ou alloyent veoir comment on tiroyt les métaulx, ou comment on fondoyt l'artillerie : ou alloyent veoir les lapidaires, orfebvres, et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes et monnoyeurs, ou les veloutiers, les horlogers, imprimeurs, organistes, tincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers, et, partout donnans le vin, apprenoyent et considéroyent l'industrie et invention des mestiers,

Alloyent ouyr les leçons publicques, les actes solennelz, les répétitions, les déclamations, les plaidoyez des gentilz advocatz, les concions des prescheurs évangélicques.

Passoyt par les salles et lieux ordonnez pour l'escrime : et là, contre les maistres, essayoyt de tous bastons, et leur montroyt par évidence que autant, voyre plus, en sçavoyt qu'iceulx. Et, au lieu d'arboriser, visitoyent les bouticques des drogueurs, herbiers, et apothécaires, et soigneusement considéroyent les fruitz, racines, feuilles, gommes, semences, axunges pérégrines (baumes étrangers), ensemble aussi comment on les adultéroyt.

...... Ainsi feut gouverné Gargantua, et continuoyt ce procez (procédé) de jour en jour, prouffitant comme entendez que peult faire ung jeune

[1] Bibliothécaire de François Ier.

homme selon son éâge de bon sens, en tel exercice, ainsi continué. Lequel, combien qu'il semblast pour le commencement difficile, en la continuation tant doulx feut, légier et délectable, que mieux ressembloyt ung passe-temps de roy que l'estude d'un escholier. Toutesfoys, Ponocrates, pour le séjourner (reposer) de ceste véhémente intention des esperitz, advisoyt une foys le moys quelque jour bien clair et serain, auquel bourgeoyent au matin de la ville, et alloyent à Gentily, ou à Boloigne, ou à Mont-Rouge, ou au pont Charanton, ou à Vanves, ou à Sainct-Clou. Et là passoyent toute la journée à faire la plus grande chière dont ilz se pouvoyent adviser : raillans, gaudissans, beuvans d'autant; jouans, chantans, dansans, se veaultrans en quelque beau pré, dénicheans des passeraulx, prenant des cailles, peschans au grenoilles et escrevisses.

Mais encore que ycelle journée feust passée sans livres et lectures, point elle n'estoyt passée sans prouffict; car, en ce beau pré, ilz recoloyent par cueur quelques plaisans vers de l'Agriculture de Vergile, de Hésiode, du Rusticque de Politian, descripvoyent quelques plaisans épigrammes en latin, puis les mettoyent par rondeaulx et ballades en langue francoyse....

AMYOT.

1513-1593.

Jacques Amyot était fils d'un pauvre mercier de Melun. Il fit ses études à Paris, en servant de domestique à ses camarades de collége. Il fut ensuite précepteur particulier, et professeur de grec et de latin à l'université de Bourges. Son savoir et son mérite lui valurent l'éducation du fils de Henri II. Charles IX, un de ses élèves, devenu roi, le nomma successivement grand-aumônier de France, conseiller-d'état, conservateur de l'université et évêque d'Auxerre. On a d'Amyot une traduction des *Œuvres complètes de Plutarque*, et de quelques autres ouvrages moins importants. Peu d'écrivains ont rendu plus de services à la langue française. Son style, conforme au génie de notre vieux idiome, a une élégance et une grâce inconnues avant lui : il contraste avec la langue demi-française et demi-gasconne employée par Montaigne.

BONHEUR DE ROME SOUS NUMA.

Janus avait à Rome un temple, ayant deux portes, lesquelles on appelle les portes de la guerre, pour ce que la coutume est de l'ouvrir, quand les Romains ont guerre en quelque part, et de le clorre, quand il y a paix universelle, ce qui est bien mal aisé à voir, et advient bien peu souvent. Mais durant le règne de Numa, il ne fut jamais ouvert une seule journée : ains demeura fermé l'espace de 43 ans entiers, tant étaient toutes occasions de guerre et partout éteintes

et amorties; à cause que non-seulement à Rome le peuple se trouva amolli et adouci par l'exemple de la justice, clémence et bonté de Numa, mais aussi ès-ville d'alenviron commença une merveilleuse mutations de mœurs, ne plus ne moins que si c'eust été quelque douce haleine d'un vent salubre et gratieux qui leur eût soufflé du côté de Rome pour les rafraîchir; et se coula tout doucement ès cœurs des hommes un désir de vivre en paix, de labourer la terre, d'élever des enfants en repos et tranquillité, et de servir et honorer les dieux; de manière que par toute l'Italie n'y avait que fêtes, jeux, sacrifices et banquets. Les peuples hantaient et trafiquaient les uns avec les autres sans crainte ne danger, et s'entrevisitaient en toute cordiale hospitalité, comme si la sapience de Numa eût été une source de toutes bonnes et honnêtes choses, de laquelle plusieurs ruisseaux se fussent dérivés pour arroser toute l'Italie, et que la tranquillité de sa prudence se fût de main en main communiquée à tout le monde; tellement que les excessives figures de parler, dont les poètes ont accoutumé d'user, ne seraient pas encore assez amples pour suffisamment exprimer le repos de ce règne-là.

(*Vie de Numa.*)

MONTAIGNE.

1533-1592.

Michel, seigneur de MONTAIGNE, naquit au château de ce nom, en Périgord. A vingt et un ans il fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux, et il sut s'attirer l'estime et la considération générale. Son caractère insouciant, exempt d'ambition, ennemi de toute contrainte, et son amour pour une vie tranquille et délicieuse, le firent renoncer à ces fonctions assujettissantes. Il se retira dans son château, et partagea son temps entre la philosophie, la littérature et les soins de sa maison. Il lui vint dans l'idée d'écrire; et il se mit à *raconter ses pensées et ses sentiments* dans un livre auquel il donna le nom d'*Essais*. Ce sont des causeries pleines de bonhomie et de naïveté sur toutes sortes de sujets. Il prend un sujet au hasard, l'examine, en s'appuyant sur l'autorité des anciens et des modernes, sur sa raison et sur son expérience personnelle; il donne son avis, *non comme bon, mais comme sien* Tout en se jouant, il ébranle, l'une après l'autre, toutes les fausses doctrines de son temps. Il attaque notre législation confuse, débris de coutumes diverses; le pédantisme, l'ignorance et la sévérité des écoles; l'esprit de faction, qui bouleverse le royaume pour le réformer; les disputes des théologiens, qui se querellent souvent sur des mots; les fureurs des sectaires, qui s'égorgent pour des opinions; les injustices judiciaires, la torture, l'inquisition, etc. On trouve dans son livre des conseils excellents sur presque toutes les positions difficiles de la vie : c'est ce qui l'a fait appeler le *Bréviaire des hommes*. Quoique son style ne soit pas aussi correct qu'il aurait pu l'être, même de son temps, les *Essais* sont considérés comme le premier chef-d'œuvre classique de la littérature française.

AMITIÉ DE MONTAIGNE ET DE LA BOETIE [1].

Ordinairement ce que nous appelons amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, « *Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy.* » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre première rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit

[1] La Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, qui donnait les plus belles espérances, et qu'une mort prématurée enleva à la tendresse de Montaigne.

une satyre latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre temps, et n'avoit à se régler au patron des amitiez molles et régulières, ausquelles il fault tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'aultre idée que d'elle-mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

BRANTOME.

1527-1614.

Pierre de Bourdeilles, seigneur de l'abbaye de **Brantôme**, gentilhomme ordinaire de la chambre de Charles IX et de Henri III. Il a laissé la *Vie des hommes illustres et des grands capitaines,* la *Vie des dames illustres,* la *Vie des femmes galantes* et des *Mémoires*. Ces ouvrages, pleins de charme et de naturel, sont un tableau vif et animé du seizième siècle ; mais ils laissent bien à désirer sous le rapport de la morale et de l'exactitude. Indifférent au bien et au mal, Brantôme semble ignorer ce qui est vertu et ce qui est vice. Mal instruit, aimant à croire au scandale, il se fait l'écho servile de tous les bruits de la cour et de la ville. On a dit de lui : qu'il était le *valet-de-chambre de l'histoire*.

DOULEUR DE MARIE STUART

EN QUITTANT LA FRANCE.

Après six jours de séjour seulement à Calais, ayant dit ses adieux piteux et pleins de soupirs, toute la grande compagnie qui estoit-là, depuis le plus grand jusques au plus petit, s'embarca; ayant, de ses oncles, avec elle, messieurs d'Aumale, grand-prieur, et d'Elbeuf, et monsieur Damoille, aujourd'huy monsieur le connestable, et force noblesse que nous estions avec elle dans la galère de monsieur de Mevillon, pour estre la meilleure et la plus belle.

Ainsi donc qu'elle vouloit commencer à sortir du port, que les rames commençoient à se vouloir lais-

ser moüiller, elle y vit entrer en pleine mer, et tout à sa veüe, s'enfoncer un navire devant elle et se périr, et la pluspart des mariniers se noyer, pour n'avoir pas bien pris le courant et le fond; ce qu'elle voyant, s'escria incontinent : « Ha! mon Dieu! quel » augure de voyage est cecy! » Et la galère estant sortie du port, et s'estant eslevé un petit vent frais, on commença à faire voile, et la chiourme se reposer : elle, sans songer à autre action, s'appuya les deux bras sur la poupe de la galère du costé du timon, et se mit à fondre en grosses larmes, jettant tousjours ses beaux yeux sur le port et le lieu d'où elle estoit partie, prononçant tousjours ces tristes paroles : « Adieu, France; adieu, France, » les répétant à chaque coup; et luy dura cet exercice dolent près de cinq heures, jusques qu'il commença à faire nuit, et qu'on luy demanda si elle ne se vouloit point oster de là, et souper un peu. Alors, redoublant ses pleurs plus que jamais, dit ces mots : « C'est » bien à cette heure, ma chère France, que je vous » perds du tout de veüe, puisque la nuit obscure et » jalouse du contentement de vous voir tant que » j'eusse pû, m'apporte un voile noir devant les » yeux, pour me priver d'un tel bien. Adieu donc, » ma chère France, que je perds du tout de veüe : » je ne vous verray jamais plus. » Ainsi se retira, disant qu'elle avoit fait tout le contraire de Didon, qui ne fit que regarder la mer, quand Énée se départit d'avec elle, et elle regardoit tousjours la terre.

Elle voulut se coucher sans avoir mangé, et ne voulut descendre en bas dans la chambre de poupe; mais on luy fit dresser la traverse de la galère en haut de la poupe, et luy dressa-t-on là son lict : et reposant un peu, n'oubliant nullement ses soupirs et larmes, elle commanda au timonnier, si-tost qu'il feroit jour, s'il voyoit et descouvroit encore le terrain de la France, qu'il l'éveillast, et ne craignist de l'appeller. A quoy la fortune la favorisa; car le vent s'estant cessé, et ayant recours aux rames, on ne fit guères de chemin cette nuit : si bien que le jour paraissant, parut encore le terrain de la France; et n'ayant failly le timonnier au commandement qu'elle luy avoit fait, elle se lève sur son lit, et se mit à contempler la France encore, tant qu'elle peut. Mais la galère s'esloignant, elle s'esloigna son contentement, et ne vit plus son beau terrain. Adonc redoubla encore ces mots : « Adieu, la France, cela est fait; adieu, la » France : je pense ne vous revoir jamais plus. »

Si désira-t-elle cette fois qu'une armée d'Angleterre parut, de laquelle nous estions fort menacés, afin qu'elle eut sujet et fut contrainte de relascher en-arrière, et sauver au port d'où elle estoit partie : mais Dieu en cela ne l'a voulu favoriser à ses souhaits. Car, sans aucun empeschement, nous arrivasmes à *Petit-Luc* [1].

(*Vies des dames illustres.*)

[1] Petit Leith.

MARGUERITE DE VALOIS.

1552-1615.

Marguerite, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, épousa le prince de Béarn, depuis Henri IV, qu'elle abreuva de chagrins. Les deux époux se séparèrent par un divorce. Marguerite, partageant la dépravation des Valois, se laissa aller à toute la fougue de ses passions et vécut en aventurière. Dans un âge plus avancé, elle fit un retour sur elle-même, et passa les dernières années de sa vie dans des exercices de piété.

Marguerite cultiva les lettres avec succès, comme sa grand'-tante, la première Marguerite de Valois, l'amie de Marot. Ses *Mémoires,* étincelants d'esprit et remplis de savoir, sont ce que le seizième siècle nous a laissé de plus remarquable dans le genre de la narration badine et légère : c'est le tableau le plus curieux que nous ayons de la cour des derniers Valois. Le style est un peu négligé, mais piquant et gracieux.

MARGUERITE DE VALOIS

PENDANT LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Moy, voyant qu'il estoit jour, estimant que le danger que ma sœur m'avoit dit fust passé, vaincue du sommeil, je dis à ma nourrice qu'elle fermast la porte, pour pouvoir dormir à mon aise. Une heure après, comme j'estois le plus endormie, voicy un homme frappant des pieds et des mains à la porte, et criant : « Navarre, Navarre! » Ma nourrice, pensant que ce fust le roy mon mary, court vistement à

la porte. Ce fut un gentilhomme, nommé M. de Téjan, qui avoit un coup d'épée dans le coude et un coup de hallebarde dans le bras, et estoit encores poursuivy de quatre archers, qui entrèrent tous après luy en ma chambre.

Luy, se voulant garantir, se jetta dessus mon lit. Moy, sentant ces hommes qui me tenoient, je me jette à la ruelle, et luy après moy, me tenant tousjours au travers du corps. Je ne connoissois point cet homme, et ne savois s'il venoit là pour m'offenser, ou si les archers en vouloient à luy ou à moy. Nous crions tous deux, et estions aussi effrayez l'un que l'autre.

Enfin Dieu voulut que M. de Nançay, capitaine des gardes, y vinst, qui me trouvant en cet estat-là, encore qu'il y eust de la compassion, ne put se tenir de rire, et se courrouça fort aux archers de cette indiscrétion, les fit sortir, et me donna la vie du pauvre homme qui me tenoit, lequel je fis coucher et panser dans mon cabinet jusques à temps qu'il fust du tout guéry. En changeant de chemise, parce qu'il m'avoit toute couverte de sang, M. de Nançay me conta ce qui se passoit, et m'asseura que le roy mon mary estoit dans la chambre du roy, et qu'il n'auroit nul mal. Et me faisant jetter un manteau de nuict sur moy, il m'emmena dans la chambre de ma sœur madame de Lorraine, où j'arrivay plus morte que vive. En entrant dans l'antichambre, de laquelle les portes estoient toutes ouvertes, un gentilhomme

nommé Bourse, se sauvant des archers qui le poursuivoient, fut percé d'un coup de hallebarde, à trois pas de moy. Je tombay de l'autre costé presque évanouïe entre les bras de M. de Nançay, et pensois que ce coup nous eust percez tous deux. Et estant quelque peu remise, j'entray en la petite chambre où couchoit ma sœur.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



BALZAC.

1594-1654.

Jean-Louis de BALZAC naquit à Angoulême. Après quelques voyages, il se retira dans son château, et n'en sortit que pour aller quatre ou cinq fois à Paris. Le succès de ses *Lettres* fut immense, et lui valut le titre de grand *épistolier*. Aujourd'hui elles ne sont pas plus lues que celles de Voiture. On y remarque les deux défauts les plus opposés au genre épistolaire, l'enflure et l'affectation. Balzac tombe dans ces défauts à force de vouloir être sublime, comme son ami y tombait en cherchant à être agréable. Pour bien apprécier ces deux auteurs, il ne faut pas oublier qu'ils écrivirent plus de trente ans avant l'apparition des *Lettres provinciales*.

Les *Discours* de Balzac sont bien supérieurs à ses *Lettres*. Le style y est assorti aux pensées et aux sentiments, et produit souvent une éloquence qui rappelle celle de Bossuet. Balzac, disciple de Malherbe et formé par ses leçons, opéra dans la prose la réforme que son maître avait faite dans la poésie. Il lui donna le premier de la grandeur, de la noblesse, du nombre et de l'harmonie.

BALZAC AU CARDINAL DE LA VALETTE.

Monseigneur,

L'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays m'a empêché jusqu'ici de vous écrire, et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont

été les dieux de César et de Pompée; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages, dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables; mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires, et commencé le long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres, et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois et qui a la conduite de toutes les âmes.

ATTILA ET LES FLÉAUX DE DIEU.

Il devait périr, cet homme fatal, il devait périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle entreprise ; mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde : la justice de Dieu voulait se venger, et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances. La raison concluait qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues ; mais il est demeuré long-temps debout par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère et qui n'était pas de lui, par une force qui appuie la faiblesse, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensait exercer sa passion, il exécutait les arrêts du ciel. Avant de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les états, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très-vrai qu'il y a toujours quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les états. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamennon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu dit lui-même de ces gens-là « qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur. » Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu.

VOITURE.

1598-1648.

Vincent Voiture était le fils d'un riche marchand de vin d'Amiens. Malgré cette humble origine, il sut devenir, par son esprit et son élégance, le héros de l'hôtel de Rambouillet, le type de la société polie de son temps et l'ami des plus grands seigneurs de la cour. Louis XIII le chargea de plusieurs missions diplomatiques en Espagne et en Italie. A sa mort, Voiture devint maître-d'hôtel de Louis XIV, et introducteur des ambassadeurs chez la reine-mère.

Les *Lettres* de Voiture, qui eurent un succès prodigieux, sont pleines de cet élégant badinage, de ce spirituel enjouement, dont il était le modèle dans la conversation. Elles contribuèrent à l'élégance, à la délicatesse et à la finesse de la langue. Mais elles ont bien perdu de leur réputation. Voiture abuse trop souvent de son esprit pour ne pas vouloir penser et parler comme tout le monde, et il tombe dans des pointes fades et dans de ridicules jeux de mots. Il n'est plus aujourd'hui regardé que comme le type de l'afféterie et de la recherche.

VOITURE A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.

Mademoiselle,

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur

viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout, je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé : j'ai dit que j'étais Savoyard; et, pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas : sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, mademoiselle, combien de périls j'ai couru dans un jour. Enfin je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer.

DESCARTES.

1596-1650.

René **Descartes**, le père de la philosophie moderne, naquit à La Haye, petit bourg de Touraine. Il annonça des dispositions si précoces, qu'à huit ans on l'appelait *le philosophe*, et qu'étant encore au collége il inventa sa fameuse *analyse*. Ses études terminées, il s'aperçut que la philosophie scolastique était chargée d'une foule de préceptes inutiles ou dangereux. Il résolut de se dévouer tout entier à la recherche de la vérité, et il alla s'établir en Hollande dans une solitude profonde. C'est là qu'il eut la gloire de créer sa célèbre méthode et de l'appliquer avec le plus brillant succès à la géométrie, à la physique, à la métaphysique, à la physiologie, à la médecine, à la morale, et à toutes les questions intéressantes de son époque. L'école de Descartes a pu passer; mais le mouvement qu'il imprima à l'intelligence humaine sera immortel.

Descartes, *ce mortel dont on eût fait un Dieu chez les païens*, n'est pas seulement un grand philosophe; on peut le ranger parmi les premiers prosateurs du dix-septième siècle. Son *Discours sur la méthode* est étincelant de style, de verve et d'originalité.

MORALE DE DESCARTES.

Je me formai une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part.

La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre ; car, commençant dès lors à ne compter pour rien les miennes propres, à cause que je les voulais remettre toutes à l'examen, j'étais assuré de ne pouvoir mieux que de suivre celles des mieux sensés.

Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir ; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt.

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées; en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui nous manque de réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquisse, et ainsi pour me rendre content; car, notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de Chine ou de Mexique, et que, faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

Enfin, pour conclusion de cette morale, je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations

qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire le choix de la meilleure; et sans que je veuille rien dire de celles des autres, je pensai que je ne pouvais mieux que de continuer en celle-là même où je me trouvais, c'est-à-dire que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer, autant que je pourrais, en la connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite.

PASCAL.

1623-1662.

Blaise Pascal, fils d'un président à la cour des aides, naquit à Clermont-Ferrand. Dès son enfance, il annonça un génie prodigieux pour les mathématiques. Malheureusement, la faiblesse de sa santé paralysa ses travaux. La mort de son père et un accident qui lui arriva répandirent une sombre mélancolie sur ses méditations et le détachèrent du monde. Il se retira dans la solitude de Port-Royal, et y passa ses dernières années dans la lecture des livres saints, dans la prière, et dans les pratiques les plus austères de la religion. Ce fut pendant cette triste période d'une vie si courte qu'il écrivit ses immortelles *Lettres provinciales,* proclamées par Boileau comme le plus parfait ouvrage en prose qui existe dans notre langue. Ce livre, où une plaisanterie fine et mordante est mêlée à une éloquence forte et vigoureuse, couvrit d'un ridicule ineffaçable et foudroya la morale alors fort relâchée des jésuites, qui se chargeaient de conduire les âmes mondaines au ciel *dans un chemin de velours.* Dans les intervalles de ses souffrances, Pascal s'occupait d'un grand ouvrage en faveur de la religion; il eut à peine le temps d'en jeter quelques fragments sur le papier. C'est dans ces

quelques pages, écrites sans suite et sans liaison, qu'il semble avoir atteint le plus haut degré de sublime accessible au génie de l'homme.

GUERRE DE LA VIOLENCE CONTRE LA VÉRITÉ.

Cest une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge : mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales, car il y a cette extrême différence : que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque; au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.

(12e *lettre provinciale.*)

IMMENSITÉ ET PETITESSE DE LA NATURE.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes. Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-

puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible... qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver? (*Pensées.*)

AVEUGLEMENT ET FOLIE DES INCRÉDULES.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement[1] qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous *éclaircir*[2] sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule

[1] *Autrement que.*

[2] On dit *éclaircir* une chose, et *éclairer* une personne.

raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends, au contraire, que l'amour-propre [1], que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement

[1] *Amour-propre* signifie ici *amour de soi*.

pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient l'anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence : et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une aussi extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose

monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui dure un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou

dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce que l'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et, en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant semble si beau que, non-seulement ceux qui sont dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le

joug; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a secoué le joug; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite; qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement, et n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de

ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentiments, et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : « Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez. » Et il avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de ne pas avoir plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à ne point en avoir. Rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens, et

qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore.

(*Pensées.*)

ARNAULD.

1612-1694.

Antoine ARNAULD, surnommé *le grand Arnauld,* était le vingtième fils d'un célèbre avocat au parlement de Paris. Il se fit recevoir de bonne heure docteur en Sorbonne, et obtint plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Bientôt il renonça au monde, et alla rejoindre, dans la solitude de Port-Royal, sa mère, Arnauld d'Andilly, son frère, Le Maistre de Sacy, son neveu, et plusieurs autres membres de sa famille. C'est là qu'il composa, soit seul, soit avec ses amis, Pascal, Nicole, Lancelot, ces ouvrages de théologie, de logique, de métaphysique, de grammaire, qui font la gloire de cette illustre société. Doué d'un génie vaste, d'une énergie indomptable, passionné pour les querelles théologiques, le grand Arnauld se dévoua tout entier à la défense des principes de Port-Royal. La pauvreté, l'exil, la vieillesse ne purent lasser son infatigable activité. Nicole lui dit un jour, dans l'exil, qu'il était épuisé, et qu'il voulait enfin se reposer de ses longs travaux. *Vous reposer!* lui répondit l'impétueux Arnauld, *eh! n'aurez-vous pas l'éternité tout entière pour vous reposer!*

DE L'EXACTITUDE DANS LE JUGEMENT.

C'est une opinion fausse et impie que la vérité soit tellement semblable au mensonge, et la vertu au vice, qu'il soit impossible de les discerner : mais il est vrai que, dans la plupart des choses, il y a un mélange d'erreur et de vérité, de vice et de vertu, de perfection et d'imperfection, et que ce mélange est une des plus ordinaires sources des faux jugements des hommes.

Car c'est par ce mélange trompeur que les bonnes qualités des personnes qu'on estime font approuver leurs défauts, et que les défauts de ceux qu'on n'estime pas font condamner ce qu'ils ont de bon, parce qu'on ne considère pas que les personnes les plus imparfaites ne le sont pas en tout, et que Dieu laisse aux plus vertueuses des imperfections, qui, étant des restes de l'infirmité humaine, ne doivent pas être l'objet de notre imitation ni de notre estime.

La raison en est, que les hommes ne considèrent guère les choses en détail; ils ne jugent que selon leur plus forte impression, et ne sentent que ce qui les frappe davantage : ainsi, lorsqu'ils aperçoivent dans un discours beaucoup de vérités, ils ne remarquent pas les erreurs qui y sont mêlées; et, au contraire, s'il y a des vérités mêlées parmi beaucoup d'erreurs, ils ne font attention qu'aux erreurs; le

fort emportant le faible, et l'impression la plus vive étouffant celle qui est plus obscure.

Cependant il y a une injustice manifeste à juger de cette sorte : il ne peut y avoir de juste raison de rejeter la raison, et la vérité n'en est pas moins vérité pour être mêlée avec le mensonge : elle n'appartient jamais aux hommes, quoique ce soient les hommes qui la proposent; ainsi, encore que les hommes par leurs mensonges méritent qu'on les condamne, les vérités qu'ils avancent ne méritent pas d'être condamnées.

C'est pourquoi la justice et la raison demandent que, dans toutes les choses qui sont ainsi mêlées de bien et de mal, on en fasse le discernement; et c'est particulièrement dans cette séparation judicieuse que paraît l'exactitude de l'esprit.

NICOLE.

1625-1695.

Pierre Nicole, célèbre écrivain moraliste et polémique, naquit à Chartres. Il se lia de bonne heure avec les solitaires de Port-Royal, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années dans cette pieuse et savante maison. Il prit une part active à la guerre de plume que les jésuites suscitèrent aux religieux, et il travailla avec Arnauld à plusieurs écrits pour la défense de la doctrine janséniste. Lorsque Port-Royal fut fermé, il se réfugia dans les Pays-Bas. On a de Nicole des *Essais de morale*, des *Instructions théologiques*, et plusieurs ouvrages de con-

troverse, qui lui assurent une des premières places parmi les célèbres écrivains de Port-Royal. Cet homme, si puissant la plume à la main, avait, dans le monde, la candeur, la simplicité, la naïveté du *bon* La Fontaine.

AMOUR-PROPRE.

Le nom d'amour-propre ne suffit pas pour nous faire connaître sa nature, puisqu'on se peut aimer en bien des manières. Il faut y joindre d'autres qualités pour s'en former une véritable idée. Ces qualités sont que l'homme corrompu, non-seulement s'aime soi-même, mais qu'il n'aime que soi, qu'il rapporte tout à soi. Il se désire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs, et il n'en désire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudrait dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique, étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violents, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolents, querelleurs : en un mot, elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les déréglements des hommes, depuis la plus légère jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature cor-

rompue ; et, bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous le traitions de même quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paraît alors au contraire sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous ; qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire ; et non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, et ils sont prêts à tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres ; et si celui qui a dit qu'ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il aurait dit une chose aussi conforme à la vérité et à l'expérience que celle qu'il soutient est contraire à la raison et à la justice. (*Essais de morale.*)

LE MAISTRE DE SACY.

1613-1684.

Louis-Isaac LE MAISTRE, connu sous le nom de SACY, était fils d'Isaac Le Maistre, maître des Comptes, et d'une sœur du *grand Arnauld*. Il embrassa l'état ecclésiastique, et ses vertus et ses lumières le firent choisir pour directeur spirituel des religieuses et des solitaires de Port-Royal. Pendant la persécution qu'essuya ce monastère, de Sacy fut enfermé à la Bastille. Il employa les jours de sa captivité à faire une traduction des *Écritures saintes*, qui est regardée en France comme la plus fidèle et la plus parfaite qui existe au monde. Aucune autre n'a un style aussi brillant et aussi plein d'onction.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : « Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. » Et le père fit le partage de son bien.

Peu de jours après, le plus jeune de ces deux fils ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité.

Il s'en alla donc, et s'attacha au service d'un des

habitants du pays, qui l'envoya dans sa maison des champs pour y garder les pourceaux.

Et là il eût été bien aise de remplir son ventre des cosses que les pourceaux mangeaient; mais personne ne lui en donnait.

Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : « Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs à gages qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut! et moi, je meurs ici de faim!

» Il faut que je me lève et que j'aille trouver mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ;

» Et je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. »

Il se leva donc, et vint trouver son père. Et, lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut et en fut touché de compassion, et, courant à lui, il se jeta à son cou, et le baisa.

Et son fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. »

Alors le père dit à ses serviteurs : « Apportez promptement la plus belle robe, et l'en revêtez; et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds;

» Amenez aussi le veau gras, et le tuez; mangeons, et faisons bonne chère;

» Parce que mon fils que voici était mort, et il est

ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. » Ils commencèrent donc à faire festin.

Cependant son fils aîné, qui était dans les champs, revint, et, lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit les concerts et le bruit de ceux qui dansaient.

Il appela donc un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était.

Le serviteur lui répondit : « C'est que votre frère est revenu; et votre père a tué le veau gras, parce qu'il le revoit en santé. »

Ce qui l'ayant mis en colère, il ne voulait point entrer dans le logis; mais son père étant sorti pour l'en prier,

Il lui fit cette réponse : « Voilà déjà tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien de ce que vous m'avez commandé; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis;

» Mais aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. »

Alors le père lui dit : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous;

» Mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et qu'il est ressuscité; il était perdu, et il a été retrouvé. »

(*Saint Luc.*)

DE RETZ.

1614-1679.

Paul de Gondi, cardinal de Retz, naquit à Montmirail en Brie; il était fils d'Emmanuel de Gondi, général des galères sous Louis XIII. Il eut pour précepteur saint Vincent de Paul. Destiné à l'église dès son enfance, il tenta en vain, par le scandale d'une vie licencieuse, de faire renoncer ses parents à ce projet. En 1643, la faveur de sa famille et ses talents le firent nommer coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle. Pendant la minorité de Louis XIV, il résolut de disputer le pouvoir à Mazarin les armes à la main, et il excita la guerre de la Fronde, où il déploya une habileté, une adresse, une vivacité vraiment prodigieuses. Les revers le dégoûtèrent de l'ambition et des intrigues. Ce grand agitateur devint pieux, tranquille et modeste, et passa dans la retraite les dernières années de sa vie.

Les *Mémoires de Retz*, dit Voltaire, sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de sa conduite. Son style, quelquefois incorrect et négligé, est presque toujours original et pittoresque.

UNE SCÈNE DE LA FRONDE.

Le lieutenant civil entra dans ce moment dans le cabinet avec une pâleur mortelle sur le visage : je n'ai jamais vu à la comédie italienne de peur si naïvement et si ridiculement représentée que celle qu'il fit voir à la reine en lui racontant des aventures de rien qui lui étaient arrivées depuis son logis jusqu'au Palais-Royal. Admirez, je vous prie,

la sympathie des âmes timides : le cardinal Mazarin n'avait été jusque-là que médiocrement touché de ce que M. de La Meilleraye et moi lui avions dit avec assez de vigueur, et la reine n'en avait seulement pas été émue. La frayeur du lieutenant se glissa, je crois, par contagion dans leur imagination, dans leur esprit et dans leur cœur ; ils me parurent tout à coup métamorphosés ; ils ne me traitèrent plus de ridicule ; ils avouèrent que l'affaire méritait de la réflexion, ils consultèrent et souffrirent que Monsieur, M. de Longueville, le chancelier, le maréchal de Villeroy, celui de La Meilleraye et le coadjuteur prouvassent, par de bonnes raisons, qu'il fallait rendre Broussel, avant que le peuple, qui menaçait de prendre les armes, les eût prises effectivement. Nous éprouvâmes en cette rencontre qu'il est bien plus naturel à la peur de consulter que de décider. Le cardinal, après une douzaine de galimatias qui se contredisaient les uns les autres, conclut à se donner encore du temps jusqu'au lendemain, et à faire connaître, en attendant, au peuple que la reine lui accordait la liberté de Broussel, pourvu qu'il se séparât et qu'il ne continuât pas à la demander en foule. Le cardinal ajouta que personne ne pouvait plus agréablement et plus efficacement que moi porter cette parole. Je vis le piége, mais je ne pus m'en défendre, et d'autant moins que le maréchal de La Meilleraye, qui n'avait point de vue, y donna même avec impétuosité, et m'y entraîna, pour par-

ler ainsi, avec lui. Il dit à la reine qu'il sortirait avec moi dans les rues et que nous y ferions des merveilles. « Je n'en doute point, répondis-je, pourvu qu'il plaise à la reine de nous faire expédier en bonne forme la promesse de la liberté des prisonniers ; car je n'ai pas assez de crédit parmi le peuple pour m'en faire croire sans cela. » On me loua de ma modestie ; le maréchal ne se douta de rien ; la parole de la reine valait mieux que tous les écrits : en un mot on se moqua de moi, et je me trouvai tout d'un coup dans la cruelle nécessité de jouer le plus méchant personnage que jamais peut-être particulier ait rencontré. Je voulus répliquer, mais la reine entra brusquement dans sa chambre grise. Monsieur me poussa, mais tendrement, avec ses mains, en me disant : « Rendez le repos à l'État. » Le maréchal m'entraîna, et tous les gardes du corps me portaient amoureusement sur leurs bras, en me disant : « Il n'y a que vous qui puissiez remédier au mal. » Je sortis ainsi avec mon rochet et mon camail en donnant des bénédictions à droite et à gauche ; et vous croyez bien que cette occupation ne m'empêchait pas de faire toutes les réflexions convenables à l'embarras dans lequel je me trouvais. Je pris toutefois, sans balancer, le parti d'aller purement à mon devoir, de prêcher l'obéissance et de faire mes efforts pour empêcher le tumulte. La seule mesure que je résolus de garder fut celle de ne rien promettre en mon nom au peuple, et de lui dire simplement que la

reine m'avait assuré qu'elle rendrait Broussel, pourvu qu'on fît cesser l'émotion.

L'impétuosité du maréchal de La Meilleraye ne me laissa pas lieu de mesurer mes expressions; car au lieu de venir avec moi, comme il m'avait dit, il se mit à la tête des chevau-légers de la garde, et il s'avança l'épée à la main, en criant de toute sa force : « Vive le roi! liberté à Broussel. » Comme il était vu de beaucoup plus de gens qu'il n'y en avait qui l'entendissent, il échauffa beaucoup plus de monde par son épée qu'il n'en apaisa par sa voix. On cria *aux armes!* Un crocheteur mit le sabre à la main vis-à-vis des Quinze-Vingts, le maréchal le tua d'un coup de pistolet. Les cris redoublèrent, on courut de tous côtés aux armes; une foule de peuple, qui m'avait suivi depuis le Palais-Royal, me porta plutôt qu'elle ne me poussa jusqu'à la croix du Trahoir, et j'y trouvai le maréchal de La Meilleraye aux mains avec une foule de bourgeois qui avaient pris les armes dans la rue de l'Arbre-Sec. Je me jetai dans la foule pour essayer de les séparer, et je crus que les uns et les autres porteraient au moins quelque respect à mon habit et à ma dignité. Je ne me trompais pas absolument; car le maréchal, qui était fort embarrassé, prit avec joie ce prétexte pour commander aux chevau-légers de ne plus tirer. Les bourgeois s'arrêtèrent et se contentèrent de faire ferme dans le carrefour. Mais il y en eut vingt ou trente qui sortirent avec des hallebardes et avec des

mousquetons de la rue des Prouvaires qui ne furent pas si modérés, et qui, ne me voyant pas, ou ne me voulant pas voir, firent une décharge fort brusque sur les chevau-légers, cassèrent d'un coup de pistolet le bras à Fontrailles, qui était auprès du maréchal, l'épée à la main, blessèrent un de mes pages qui me portait le derrière de ma soutane, et me donnèrent à moi-même un coup de pierre au-dessous de l'oreille, qui me porta par terre. Je ne fus pas plutôt relevé qu'un bourgeois m'appuya un mousqueton sur la tête. Quoique je ne le connusse point du tout, je crus qu'il était bon de ne pas le lui témoigner dans ce moment, et je lui dis au contraire : « Ah ! malheureux ! si ton père te voyait... » Il s'imagina que j'étais le meilleur ami de son père, que je n'avais pourtant jamais vu. Je crois que cette pensée lui donna celle de me regarder plus attentivement; mon habit lui frappa les yeux; il me demanda si j'étais M. le coadjuteur? Tout le monde fit le même cri, l'on courut à moi, et le maréchal de La Meilleraye se retira avec plus de liberté au Palais-Royal, parce que j'affectai, pour lui en donner le temps, de marcher du côté des Halles. Tout le monde m'y suivit, et j'en eus besoin ; car je trouvai une fourmilière de fripiers tous en armes. Je les flattai, je les caressai, je les menaçai, enfin je les persuadai. Ils quittèrent les armes, ce qui fut le salut de Paris, parce que s'ils les eussent encore eues à la main à l'entrée de la nuit qui s'approchait, la

7.

ville eût été infailliblement pillée. Je n'ai guère eu en ma vie de satisfaction plus sensible que celle-là, et elle fut si grande que je ne fis pas seulement de réflexion sur l'effet que le service que je venais de rendre devait produire au Palais-Royal. Je dis *devait;* car vous allez voir qu'il y en produisit un tout contraire.

J'y allai avec trente ou quarante mille hommes qui m'y suivirent, mais sans armes; et je trouvai à la barrière le maréchal de La Meilleraye, qui, transporté de la manière dont j'en avais usé à son égard, m'embrassa jusqu'à m'étouffer, et me dit ces propres paroles : « Je suis un fol et un brutal : j'ai failli à perdre l'État et vous l'avez sauvé. Venez; parlons à la reine en véritables Français et en gens de bien; et prenons des dates pour faire pendre à notre témoignage, à la majorité du roi, ces pestes d'État, ces flatteurs infâmes qui font accroire à la reine que cette affaire n'est rien. » Il fit une apostrophe aux officiers des gardes en achevant cette dernière parole, la plus touchante, la plus pathétique et la plus éloquente qui soit jamais sortie de la bouche d'un homme de guerre; et il me porta plutôt qu'il ne me mena chez la reine. Il lui dit en entrant et en me montrant de la main : « Voilà celui, madame, à qui je dois la vie, mais à qui votre majesté doit le salut de sa garde, et peut-être celui du Palais-Royal. » La reine se mit à sourire, mais d'une sorte de souris ambigu. J'y pris garde, mais je n'en fis pas sem-

blant; et pour empêcher M. le maréchal de La Meilleraye de continuer mon éloge, je pris la parole : « Non, madame, il ne s'agit pas de moi, mais de Paris soumis et désarmé, qui vient se jeter aux pieds de votre majesté. — Il est bien coupable et peu soumis, repartit la reine avec un visage plein de feu. S'il a été aussi furieux que l'on a voulu me le faire croire, comment se serait-il pu adoucir en si peu de temps ? » Le maréchal, qui remarqua aussi bien que moi le ton de la reine, se mit en colère et lui dit en jurant : « Madame, un homme de bien ne peut vous flatter en l'extrémité où sont les choses. Si vous ne mettez aujourd'hui Broussel en liberté, il n'y aura pas demain pierre sur pierre dans Paris. » Je voulus prendre la parole pour appuyer ce que disait le maréchal; la reine me la ferma en me disant d'un air de moquerie : « Allez vous reposer, monsieur ; vous avez bien travaillé ! »

(*Mémoires du card. de Retz.*)

LA ROCHEFOUCAULD.

1613-1680.

François VI, duc de La Rochefoucauld, se fit remarquer par son esprit et sa connaissance des hommes et ses intrigues. Pour plaire à la duchesse de Longueville, il se jeta dans cette guerre de la Fronde, qui n'aurait été que ridicule si elle n'avait point coûté de sang à la France. Il n'y éprouva que des déceptions. Revenu de ses illusions, il tomba dans un découragement moral, dans une misanthropie chagrine et égoïste, qui est le caractère de ses *Maximes*. Il passa les dernières années de sa vie dans l'intimité de madame de La Fayette et de madame de Sévigné.

Le petit livre des *Maximes*, dit Voltaire, est un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation : il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. Mais, sous le rapport de la vérité, La Rochefoucauld a fait plus souvent le tableau d'une époque corrompue qu'une peinture de l'homme en général. Il attribue toutes nos actions à la vanité ou à l'intérêt; c'est méconnaître la vertu et ravaler l'homme au niveau de la brute. Il a encore laissé des *Mémoires* qu'on lit avec plaisir.

MAXIMES DIVERSES.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Si nous n'avions point de défauts, nous n'aurions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce qu'on peut pour y paraître établi.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépendent pas moins de leur humeur que de la fortune.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement,

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit, se découvre en un autre.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

LA BRUYÈRE.

1598-1648.

On ne sait presque rien de la vie de Jean DE LA BRUYÈRE. Il naquit à Dourdan, en Normandie. Il venait d'acheter une charge de trésorier de France, lorsque Bossuet le plaça auprès du petit-fils du grand Condé, pour lui enseigner l'histoire. La Bruyère passa le reste de ses jours à l'hôtel de Condé, à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres. On le représente comme un philosophe doux, modeste, exempt d'ambition, ne songeant qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres. Son livre des *Caractères* le met au rang des premiers écrivains du grand siècle. Il y a peint les mœurs de son époque dans un style concis, nerveux, pittoresque, et avec une finesse et une précision qui n'ont point été égalées.

L'IMPERTINENT.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il

rit, il crie, il éclate ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre ; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle ; il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois ; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutydème qui donne le repas ? Il rappelle à lui toute l'autorité de la table ; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère ; si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparais, incapable de souffrir plus long-temps Théodecte et ceux qui le souffrent. (*Caractères.*)

L'HOMME UNIVERSEL.

Arrias a tout lu, a tout vu ; il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour

tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent, il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; Arrias ne se trouble point, prend feu, au contraire, contre l'interrupteur: « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Séthon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsqu'un des conviés lui dit: « C'est Séthon lui-même à qui vous parlez, et qui arrive fraîchement de son ambassade. » (*Ib.*)

CLITON, OU L'HOMME NÉ POUR MANGER.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin, et de souper le soir: il ne semble né que pour la digestion: il n'a de même qu'un entretien; il dit les entrées qui ont

été servies au dernier repas où il s'est trouvé ; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages ; il place ensuite le rôt et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service ; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes : il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller : on ne reverra plus un homme qui mange tant, et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus ; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange, et, s'il revient au monde, c'est pour manger. (*Ib.*)

GNATHON, OU L'ÉGOISTE.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que

le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous : il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois; il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe : s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace : il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier : il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a, dans un carrosse, que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages; il embarrasse tout le monde, ne se con-

traint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain. (*Ib.*)

GITON ET PHÉDON, OU LE RICHE ET LE PAUVRE.

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace.

Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit ; il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle : il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie, et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer

sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment; il est pauvre. (*Ib.*)

LE DISTRAIT.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup frappé rudement à l'estomac et au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un timon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé

plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre; on lui perd tout, on lui égare tout; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue; tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment croyant qu'il s'est trompé; il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les

honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole; le maître s'ennuie et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, et il ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère, et il prend patience; la nuit arrive, qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait des visites longues, il attend à tout moment qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille.

(*Ib.*)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

1626-1696.

Marie DE RABUTIN-CHANTAL, fille du baron de Chantal, d'une des plus anciennes familles de Bourgogne, naquit à Paris. Devenue orpheline de bonne heure, elle fut élevée avec soin par l'abbé de Coulanges, son oncle maternel, homme d'un rare bon sens, qu'elle a immortalisé sous le nom de *bien bon*. A dix-huit ans, elle épousa le marquis de Sévigné, qui fut tué en duel. Madame DE SÉVIGNÉ se dévoua tout entière à l'éducation de ses deux enfants. En 1669, sa fille ayant épousé le comte de Grignan, gouverneur de la Provence, elle fut obligée de se séparer de sa mère. Cette séparation fut un coup terrible pour madame de Sévigné, qui portait la tendresse maternelle jusqu'à la

passion; elle nous a valu la correspondance de cette femme célèbre, un des chefs-d'œuvre les plus originaux de notre littérature. C'est une peinture fidèle de la cour, de la capitale et des provinces; un journal de tous les événements importants, racontés par une femme instruite, spirituelle et sensée, qui a vécu avec les hommes les plus éminents de l'époque. Madame de Sévigné, tout en laissant *trotter sa plume sur le cou,* sait admirablement prendre tous les tons. Tendre et passionnée comme Racine, lorsqu'elle peint l'état où la jette le départ de sa fille, il lui arrive d'avoir la naïveté et la simplicité de La Fontaine, d'atteindre au comique malin de Molière, et de s'élever jusqu'à la sublimité de Bossuet, lorsqu'elle parle de la perte du temps, de la vieillesse, de la providence, de la mort. Plusieurs de ses narrations peuvent se comparer à ce que les historiens de l'antiquité ont écrit de plus parfait. La *Mort de Turenne,* qui est un chef-d'œuvre en ce genre, nous rappelle les belles pages de Tacite sur les derniers moments et les funérailles de Germanicus.

A M. DE COULANGES.

PLAISANTERIE SUR LE MARIAGE DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles

passés, encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ?

Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui ? je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de la Vallière ? — Point du tout, madame. — C'est donc mademoiselle de Retz ? — Point du tout : vous êtes bien provinciale ! — Ah, vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous : c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, fille de feu Monsieur ; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ; mademoiselle d'Eu, de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans ; Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoi-

selle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

A SA FILLE,

APRÈS UNE SÉPARATION.

5 octobre 1673.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai long-temps. J'ai le cœur et l'imagination tout

remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager ! je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse, je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été

si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas ! nous voilà dans les lettres.

A M. DE POMPONNE,

SUR UNE MALICE DE LOUIS XIV A UN VIEUX COURTISAN.

1666.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers: MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, votre majesté juge divinement bien de toutes les choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh ! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, M. le maréchal, les premiers

sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie ; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

SUR LA MORT.

Vous me demandez si j'aime bien la vie ; je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort ; je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que, si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse ; je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme ; et comment en sortirai-je ? Par où ? Par quelle porte ? Quand sera-ce ? En quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée ? Aurai-je un transport au cerveau ? Mourrai-je d'un accident ? Comment serai-je avec Dieu ? Qu'aurai-je à lui présenter ? La crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui ? N'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? Que puis-je espérer ? Suis-je digne du paradis ? Suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative ! Quel embarras ! (*Fragment d'une lettre à sa fille.*)

SUR LA PROVIDENCE.

La Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous ces temps différents de notre vie, que nous ne les sentons quasi pas; cette perte va doucement, elle est imperceptible. C'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si, à vingt ans, on nous donnait le degré de supériorité dans notre famille, et qu'on nous fît voir dans un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à soixante ans, en le comparant à celui de vingt ans, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure. Mais c'est jour à jour que nous avançons; nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un miracle de cette Providence que j'adore.

(*Fragment d'une lettre.*)

A SA FILLE,

SUR LA MORT DE VATEL.

26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé; voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade,

la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners à quoi [1] l'on ne s'était pas attendu : cela saisit Vatel : il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti, qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui venait toujours à l'esprit. Gourville le dit à monsieur le prince. Monsieur le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit monsieur le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint; le feu d'artifice ne réussit pas; il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : « Est-ce là tout ? — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'aurait point d'autre marée, il

[1] *Auxquels.*

trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang ; on court à monsieur le prince, qui fut au désespoir. Monsieur le duc pleura ; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort ; on loua et blâma son courage.

A M. DE GRIGNAN,

SUR LA MORT DE TURENNE.

1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût [1] arriver en France ; c'est celle de monsieur de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été

[1] Il faudrait : *qui pussent.*

affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde : toute la cour fut en larmes, et M. de Condom[1] pensa s'évanouir. On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement ; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé ; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tirera du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui

[1] Bossuet.

emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée; on crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau; on le porte dans une haie : on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où[1] M. de Lorge, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes, et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en soit ému.

. . . .

[1] Il faudrait *que*.



Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie : c'était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez* (en lui montrant M. de Turenne roide mort), *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable;* et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

. . . .

Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire, elle est consacrée à l'immortalité.

A M. DE COULANGE,

SUR LA MORT DE LOUVOIS.

26 juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où

commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu; qui était le centre de tant de choses. Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non en vérité, il faut y réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort, mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient toux deux à la terre.

A MADAME DE GRIGNAN,

SUR LA DOULEUR DE LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE, A LA MORT DE SON FILS.

20 juin 1672.

Je ne puis songer sans une extrême émotion à l'état où j'apprends que vous avez été; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur

qui me trouble; faut-il donc que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur ? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis, la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité que l'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir; tout cela me déchire, et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pauvre madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle des Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est quasi toujours: on est allé la querir avec monsieur Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle des Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste; en effet, dès qu'elle parut: « Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère? » sa pensée n'osa aller plus loin. — « Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat. — Et mon fils? » On ne lui répondit

rien. — « Ah, mademoiselle, mon fils, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah! mon cher fils, est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! » et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos: sa santé déjà très-mauvaise est visiblement altérée; pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

A LA MÊME.

AVENTURE ARRIVÉE A L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.

5 février 1674.

L'archevêque de Reims venait hier fort vite de Saint-Germain; c'était comme un tourbillon: il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* il rencontre un homme à cheval, *gare, gare*: ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas; et enfin, le carrosse

et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher et l'archevêque même, se mettent à crier : « Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. » L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et les oreilles. »

BOSSUET.

1627-1704.

Jacques-Bénigne BOSSUET, le *Démosthènes de la tribune évangélique*, et le *dernier des Pères de l'Église*, était fils d'un magistrat de Dijon. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il se distingua de bonne heure par sa piété, son génie et son amour infatigable pour le travail Il fut successivement nommé évêque de Condom, précepteur du Dauphin fils de Louis XIV, membre de l'Académie française, évêque de Meaux et conseiller d'État.

Peu d'hommes ont mené une vie plus active et plus laborieuse, et exercé sur leurs contemporains une influence plus puissante que l'immortel évêque de Meaux. On le voit lutter à la fois contre les protestants, les jansénistes, les quiétistes et les ultramontains ; marquer les limites de la puissance spirituelle des papes et du pouvoir temporel des rois ; élever l'héritier du trône de Louis XIV ; tonner dans la chaire contre les vices de la ville et de la cour ; diriger les assemblées du clergé ;

ramener à la pénitence madame de la Vallière, et Turenne au joug de la foi; exhorter à la mort Henriette d'Angleterre, le grand Condé et les personnages les plus illustres du temps; répondre à tous les théologiens, à tous les hommes d'État, qui le consultent comme un oracle, et composer ces ouvrages sublimes d'éloquence, d'histoire et de controverse, qui, au jugement de beaucoup de critiques, lui assurent le premier rang parmi les écrivains de la France.

Parmi les ouvrages de Bossuet, on distingne ses *Oraisons funèbres,* où il deploie toute la force de son génie et toute la pompe de son style, et son *Discours sur l'Histoire universelle,* où, appliquant l'art oratoire à l'histoire même, il retrace avec éloquence toute la suite des siècles, depuis la création du monde jusqu'au règne de Charlemagne. Nous lui devons aussi une *Exposition de la Doctrine catholique,* l'*Histoire des variations des Églises protestantes,* des *sermons,* etc. On préfère généralement aux sermons de Bossuet ceux de Bourdaloue, son successeur, dont les formes sont plus méthodiques et plus régulières; mais il n'a pas les plans vastes, le ton inspiré, les élans sublimes et les magnifiques apostrophes de l'*aigle de Meaux.*

EXORDE

DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une

manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : ***Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.***

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis de retours soudains, de changements inouïs ; la rébellion long-temps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la

tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde !*

CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné autant qu'habile politique ; capable de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable dans la paix

et dans la guerre; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois; car, comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était

regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

(*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*)

MORT D'HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé

à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts: on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse; partout on entend des cris, partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*, je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. La princesse échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort, plus puissante, nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc! elle devait périr si tôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup; Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs; le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez : le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions

par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales !

La voilà, malgré son grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître ; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places ! Mais ici notre imagination nous abuse encore ; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que des tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long temps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes !

LA FRANCE SOUS LE RÈGNE DE LA FRONDE.

Que vois-je durant ce temps? quel trouble, quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux? La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements; la guerre civile, la guerre étrangère, a lieu au dedans et au dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril plus grand encore; ce prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par les malheurs où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante qui avait cédé la place à l'autorité légitime? ou bien était-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non, c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire; qu'il secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures.

(*Orais. fun. de la princesse Palatine.*)

TURENNE ET CONDÉ.

Ç'a été, dans notre siècle, un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ?

L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air froid, sans jamais avoir rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paraît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur,

et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées.

Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme un père, et la cour et tout le peuple gémissent; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de

voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre!

(*Orais. fun. du prince de Condé.*)

BATAILLE DE ROCROI.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois

fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de

ses vieux régiments à la journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou; et, dans le champ de bataille, il rend au dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

(*Orais. fun. du prince de Condé.*)

PÉRORAISON

DE L'ORAISON FUNÈBRE DU GRAND CONDÉ.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant gloire. Jetez les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le

temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monu-

ment, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la beauté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien; ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. »

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice.

Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

ALEXANDRE.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu : et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tout le pays qu'il trouva sur son passage. Il revint à Babylone craint et res-

pecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu.

Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus long-temps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants; il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante; et après avoir été long-temps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa

race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

(*Dict. sur l'hist. universelle.*)

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir; telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les

goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

CHARLES-GUSTAVE, ROI DE SUÈDE.

Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et tombée comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie, qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces armes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts.

(*Oraison funèbre de la princesse Palatine.*)

INCRÉDULITÉ RELIGIEUSE.

Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité ; et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, que les autres, qui les ont vues, et les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu ; ils n'entendent rien ; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie ; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole ! Que s'ils ne dédaignent pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui lui plaît,

ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Être soit indifférent ; et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fauses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une seule de véritable ; et qu'on ne puisse reconnaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas, en Dieu, une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable ; divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature ; et qu'une justice infinie ne s'exerce pas enfin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des

embarras. Les absurdités où ils tombent, en niant la religion, deviennent plus insoutenables que la vérité dont la hauteur les étonne; et, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'un après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc, après tout, messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout, et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si long-temps révérée; il se met au rang des gens désabusés; il insulte en son cœur aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

(*Oraison funèbre de la princesse Palatine.*)

FÉNELON.

1651-1715.

François de Salignac de Lamothe-Fénelon naquit au château de Fénelon, en Périgord. Comme Bossuet, il se destina de bonne heure à l'église, et il se distingua tellement dans ses études, qu'à l'âge de quinze ans il prêcha avec un succès extraordinaire. En 1689, l'abbé de Fénelon fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et, cinq ans après, il fut appelé à l'archevêché de Cambrai. La querelle du *quiétisme* fit tomber Fénelon dans la disgrâce du roi, et fut cause qu'il passa dans l'exil les dix-huit dernières années de sa vie. Il soutint cette lutte contre Bossuet, et déploya une fécondité prodigieuse, un art admirable, une force et une vigueur de génie qui semblaient incompatibles avec sa nature gracieuse et mélancolique. L'humble soumission qu'il montra à l'arrêt de la cour de Rome, qui le condamnait, lui mérita l'admiration de toute la chrétienté. Retiré dans son diocèse. Fénelon mena une vie digne des premiers pasteurs de l'Église.

Les principaux ouvrages de Fénelon sont *les Aventures de Télémaque,* composition antique inspirée par les muses grecques, où il a embelli de tout le charme du style poétique les leçons de morale qui conviennent le mieux aux princes, et les maximes de gouvernement les plus favorables au bonheur des peuples ; un *Traité de l'existence de Dieu ;* un *Traité de l'éducation des filles*, des *Dialogues des Morts ;* des *Fables* en prose, et plusieurs ouvrages de critique qu'on peut ranger parmi les plus propres à former le goût des jeunes littérateurs.

Le caractère de Fénelon, plein de douceur et d'amour, l'a fait surnommer le *cygne de Cambrai.* C'était un homme simple et modeste, d'une imagination féconde et gracieuse, d'une vertu aimable et indulgente, d'une éloquence douce, fleurie, persuasive. Son style, toujours vrai, toujours enchanteur, ressemble à sa vertu. Sa mémoire restera à jamais chère aux hommes de tous les pays et de toutes les opinions.

LE JEUNE BACCHUS ET LE FAUNE.

Un jour, le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampres; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendait sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue

paraissait derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Eh ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? »

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc ; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton, sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. — Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc

dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non pas par leurs discours.

LE DRAGON ET LES RENARDS.

Un dragon gardait un trésor dans une profonde caverne ; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidents. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux ; ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux ; c'était une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : « A quoi, dit-il, nous servira tout cet argent ? un peu de chasse nous vaudrait mieux : on ne mange point du métal ; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux. » L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il voulait vivre en philosophe comme Bias, portant tout

son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor; mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux, en mourant, dit à l'autre qui était aussi blessé que lui : « Que voulais-tu faire de cet argent? — La même chose que tu voulais en faire, » répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien fous : « Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards; vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires. »

DÉMOCRITE ET HÉRACLITE.

DÉMOCRITE. Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

HÉRACLITE. Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaise.

DÉMOCRITE. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

HÉRACLITE. Vous les prenez avec trop d'enjouement : votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché

de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré?

DÉMOCRITE. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉRACLITE. Mais enfin ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉMOCRITE. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉRACLITE. S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon, de ne les plaindre pas, et d'insulter à leur folie. D'ailleurs qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux?

DÉMOCRITE. Je ne puis l'être, pensant à toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉRACLITE. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

DÉMOCRITE. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

HÉRACLITE. Hélas! ils ne le sont que trop; c'est ce qui m'afflige : nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux

suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée; et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison!

DÉMOCRITE. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre: mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

HÉRACLITE. Hé! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉMOCRITE. Accommodons-nous: il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris; il est déplorable, et vous en pleurez: chacun le regarde à sa mode, et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre. Se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

HÉRACLITE. Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

LE CONNÉTABLE. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre; mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD. Hé! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure, que je suis en peine; je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE. Non, mon cher Bayard; j'espère que nos soins réussiront à te guérir.

BAYARD. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE. Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE. Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! Je te plains, et tu m'insultes!

BAYARD. Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir, je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre?

BAYARD. Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie que de la vaincre et de triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

LE CONNÉTABLE. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme. En me dépouillant de mon bien, on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

BAYARD. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE. Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE. Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAYARD. Je le sais bien : mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

LOUIS XII ET FRANÇOIS Ier.

LOUIS. Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France : j'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfants; j'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière quand je vous

laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume?

FRANÇOIS. J'ai eu quelques malheurs : mais si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

LOUIS. O mon Dieu! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu, dès votre enfance, d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au dedans de l'État, et à tout gâter pour faire parler de vous.

FRANÇOIS. C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs successeurs : mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. J'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, et de Cérisoles contre les Impériaux. J'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'empereur contre la France, et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres : j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour; j'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie. Avant moi, tout était grossier, pauvre, ignorant, gaulois; enfin je me suis fait nommer le père des lettres.

LOUIS. Cela est beau; et je ne veux point en diminuer la gloire : mais j'aimerais mieux encore que vous

eussiez été le père du peuple que le père des lettres. Avez-vous laissé les Français dans la paix et dans l'abondance ?

FRANÇOIS. Non : mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre, et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi, mais aussi vous faisiez faiblement la guerre.

LOUIS. Vous l'avez donc faite sans doute avec de grands succès? Quelles sont vos conquêtes? Avez-vous pris le royaume de Naples?

FRANÇOIS. Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

LOUIS. Du moins vous avez conservé le Milanais?

FRANÇOIS. Il m'est arrivé bien des accidents imprévus.

LOUIS. Quoi donc ! Charles-Quint vous l'a enlevé? Avez-vous perdu quelque bataille ? Parlez : vous n'osez tout dire.

FRANÇOIS. Je fus pris dans une bataille à Pavie.

LOUIS. Comment, pris! Hélas! en quel abîme s'est-il jeté par de mauvais conseils! C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. O pauvre France, que je te plains! Je l'avais bien prévu. Eh bien! je vous entends; il a fallu rendre des provinces entières, et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutirent ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice.... comment va-t-elle?

FRANÇOIS. Elle m'a donné de grandes ressources : j'ai vendu les charges de magistrature.

LOUIS. Et les juges qui les ont achetées ne vendront-ils pas à leur tour la justice? Mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie?

FRANÇOIS. Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma cour.

LOUIS. Je parie que vos courtisans y ont eu une plus grande part que les meilleurs officiers d'armée : si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies, tout l'État en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous aurait fait bien plus d'honneur.

FRANÇOIS. Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros : on m'appelle le grand roi François.

LOUIS. C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'État, dont la seule prospérité devait faire toute votre gloire.

FRANÇOIS. Non : les louanges qu'on m'a données étaient sincères.

LOUIS. Hé! y a-t-il quelque roi si faible et si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges

qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume!

FRANÇOIS. Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

LOUIS. Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance. Le peuple n'avait que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison?

FRANÇOIS. Oui, sans doute; et j'achetai la liberté bien chèrement.

LA MORT ET SON CORTÉGE AU PIED DU TRONE DE PLUTON.

Au pied du trône était la Mort pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies, les Haines injustes; l'Avarice, qui se ronge elle-même; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée, qui renverse tout; la Trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux, les fantômes

qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes : toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite. (*Télémaque*, LIV. XVII.)

SUPPLICE DES MÉCHANTS DANS LE TARTARE.

Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature; ils n'ont point besoin d'autre châtiment que leurs fautes même; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la Vérité, qui les persécute; mais ils sont réservés à la Vengeance, qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La Vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle est comme la foudre,

sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi; on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance, qui rend forcené.

(*Télémaque*, LIV. XVIII.)

LES CHAMPS ÉLYSÉES.

C'est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffraient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissaient dans les Champs Élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs

doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal. Elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux et elle y entre ; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie. Ils sont plongés dans cet

abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus; seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde, mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est

peinte sur leurs visages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort, et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition, qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis; les dieux même les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

(*Aventures de Télémaque*, LIV. XIX.)

PROMENADE D'AMPHITRITE.

Nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paraissait d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venaient des tritons qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés, et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les

roues étaient d'or. Ce char semblait voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageaient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules, et flottaient au gré du vent. La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon son fils. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisaient les chevaux et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçaient de la pousser par leur haleine. On voyait au milieu des airs Éole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenaient en silence les fiers aquilons, et repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

(*Télémaque*, LIV. IV.)

DESCRIPTION DE LA BÉTIQUE.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a

pris le nom de ce fleuve, qui se jette dans le grand océan, assez près des colonnes d'Hercule. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent seulement pas compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme. (*Télémaque*, LIV. VIII.)

MANIÈRE D'INSTRUIRE LES JEUNES ENFANTS.

Le cerveau des enfants est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent, sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question; et avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher; il compte toutes les figures qui y sont

peintes ou tous les morceaux de vitre qui sont aux fenêtres; si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes en attendant qu'ils s'affermissent; répondez promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux; viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à la redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalles et avec un visage riant; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

(*Traité de l'éducation des filles.*)

LE FANTASQUE.

Qu'est-il donc arrivé de fantasque à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses efforts vont à souhait, tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un

chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement, qu'il a tant désirées, lui deviennent ennuyeuses ;.il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui de ses cornes aiguisées va se battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et il ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il

était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le ; vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain ; celui qui nous promet maintenant disparaîtra tantôt ; vous ne saurez plus le prendre pour le faire souvenir de sa parole. En sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit : ce je ne sais quoi veut et ne veut pas ; il menace, il tremble ; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes ; il pleure, il rit, il badine, il est furieux : dans sa fureur, la plus bizarre et la plus insensée, il est plai-

sant et éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison.

Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change. Il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? il est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché; il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère : comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage? Non, sa bizarrerie ne connaît personne; elle s'en prend sans choix à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé. On le persécute, on le trahit. Il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment : voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir. Il avoue son

tort, il rit de ses bizarreries; il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger.

BOURDALOUE.

1632-1704.

Louis BOURDALOUE, né à Bourges, entra fort jeune dans la société de Jésus. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence le firent appeler à Paris, et il y devint bientôt célèbre. Il eut l'honneur de prêcher dix fois l'*Avent* et le *Carême* devant Louis XIV et sa cour. On l'appelait le *roi des prédicateurs,* et le *prédicateur des rois.*

On a souvent comparé Bourdaloue à Massillon. Ces deux orateurs sont très-éloquents, mais ils le sont d'une manière différente. Chez Bourdaloue, dit M. Villemain, la pensée est forte et grave; le style, sans l'orner beaucoup, la soutient par une expression énergique et simple. Il y a peu d'images; mais souvent cette brièveté pleine de vigueur est le premier mérite de l'écrivain après le talent de peindre. Il faut dire, avec Fénelon : « *C'est l'ouvrage d'un grand homme qui n'est pas orateur.* »

L'OUBLI DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés! combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'au-

tant plus déplorable que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant, et quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni même oublier le douloureux état, com-

bien sont négligés! combien sont durement traités! combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

LES PRÊTRES MONDAINS.

(Après avoir loué saint Paul d'avoir bravé les tribulations, les chaînes et la mort pour aller remplir son ministère à Jérusalem, Bourdaloue relève la gloire de ce grand apôtre par le contraste que son sacrifice forme avec les maux des ecclésiastiques mondains).

Que répondrez-vous à cet exemple, hommes du siècle, hommes lâches et mondains, qui, dans les emplois dont la Providence vous a chargés, et même dans les fonctions qui vous attachent, comme saint Paul, au service des autels, cherchez vos aises et votre repos? Venez, venez vous confronter avec cet apôtre, et, dans l'opposition que vous allez découvrir entre vous et lui, apprenez ce que vous devez être, et confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est immolé dans son ministère, et vous vous épargnez dans le vôtre; voilà le reproche que vous aurez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous sur ce point. Je sais que l'amour-propre vous persuade par ses artifices qu'on doit être content de vous comme vous l'êtes de vous-mêmes. Mais, dites-moi, ces mé-

nagements pour votre personne si étudiés et si affectés; ce refus d'un travail nécessaire que vous devez au public; cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage et de servitude; cette habitude de vous divertir beaucoup et de vous appliquer peu, au lieu de suivre l'ordre de Dieu, qui serait de vous divertir peu pour vous appliquer beaucoup; cette liberté que vous prenez de vous décharger sur autrui des soins les plus personnels, et dont vous devez uniquement répondre; cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuses, mais indispensables, qui sont attachées à votre état; cette peine à vous trouver où il faut que vous soyez, et cette disposition à être volontiers où il faut que vous ne soyez pas; cette suite des affaires qui vous sont importunes et incommodes, quoique Dieu et les hommes ne vous aient faits ce que vous êtes que pour en être incommodés et importunés; cette prudence de la chair à ne jamais vous engager ni pour la vérité ni pour la justice; cette crainte de vous exposer et de vous perdre dans les occasions où Dieu demande que vous vous exposiez et que vous vous perdiez; en un mot, ce décret que le monde vous a appris, et que vous pratiquez si bien, de ne prendre de votre condition que ce qu'elle a de doux et d'honorable, et d'en laisser le pénible et le rigoureux; ce n'est pas tout, cette indifférence, cette froideur, à la vue des scandales qui devraient enflammer votre zèle, et, au contraire, cette impatience sur les moindres défauts

dont votre délicatesse est blessée ; cette sensibilité à vous offenser de tout, et à ne pouvoir rien supporter dans une place qui vous oblige à tout supporter et à ne vous offenser de rien ; enfin, ces plaintes et ces éclats dans les traverses et les contradictions : tout cela convient-il à un homme qui, comme saint Paul, veut être un ministre fidèle? Et puisque, pour être tel, il faut se résoudre à être victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une victime?

(*Panégyrique de saint Paul.*)

FLÉCHIER.

1632-1710.

Esprit FLÉCHIER naquit de parents pauvres à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras. Après avoir professé la rhétorique à Narbonne, enseigné le catéchisme à des enfants à Paris, il se fit connaître par quelques poésies latines, et il fut nommé lecteur du Dauphin. Bientôt ses oraisons funèbres mirent le sceau à sa réputation : celle de Turenne, son chef-d'œuvre, lui valut la première place après Bossuet. Fléchier n'a pas l'éloquence mâle, rapide, sublime de l'*aigle de Meaux ;* il manque d'impétuosité, de force et de chaleur. « Ce qui le distingue, dit Rollin, c'est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expression brillante et fleurie, une vivacité d'imagination et un art merveilleux de peindre les objets. Peu d'écrivains possèdent au même degré cette harmonie *mécanique* qui charme l'oreille par le choix et l'arrangement des mots, par la coupe et l'enchaînement des périodes. »

Fléchier s'est aussi exercé dans l'histoire. Sa *Vie de Théo-*

dose-le-Grand est écrite avec une élégance qui s'éloigne peut-être trop de cette simplicité historique tant recommandée par les bons critiques.

Fléchier fut nommé évêque de Lavaur, puis de Nîmes.

EXORDE

DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE.

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture-Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle ; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le

moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie ; ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent : « *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ?* » A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ?* »

MODESTIE DE TURENNE.

Qui fit jamais de si grandes choses ? qui les dit avec plus de retenue ? Remportait-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille, il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui

l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait, ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel, il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges, comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun, dans son esprit, le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent : tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; et, moins il est superbe, plus il devient vénérable.

(Oraison funèbre de Turenne.)

MORT DE TURENNE.

Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort. Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang au bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait à lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et

par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un seul homme est une calamité publique.

MASSILLON.

1663-1742.

Jean-Baptiste MASSILLON, prédicateur célèbre, naquit à Hières, en Provence. Il était fils d'un notaire. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire. Appelé à Paris à cause de ses talents, il vit s'ouvrir à lui une carrière d'éloquence et de triomphes. Il prêcha devant la cour et enleva tous les suffrages. Son sermon sur le petit nombre des élus transporta son auditoire d'admiration ; il se leva tout entier. Celui qu'il prononça sur l'aumône, pendant le cruel hiver de 1709, produisit un mouvement semblable, et valut une abondante moisson pour les malheureux. Le *Petit Carême,* suite de sermons composés pour l'instruction de Louis XV enfant, est regardé comme un des plus parfaits ouvrages de la littérature française. Il a valu à son auteur le surnom du *Racine de la chaire*. Massillon, en effet, ressemble à Racine comme Bourdaloue ressemble à Corneille. Il est moins fort et moins vigoureux que Bourdaloue, moins sublime et moins rapide que Bossuet : il brille par l'imagination, le mouvement et le pathétique. Une douceur persuasive, un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, une grâce pleine d'onction, forment le caractère de son éloquence.

Massillon a moins réussi dans l'oraison funèbre que dans le sermon. On connaît le commencement de celle de Louis XIV : *Dieu seul est grand, mes frères !* Ce mot, prononcé en face du cercueil de Louis-le-Grand, est une inspiration sublime.

En 1717, Massillon fut nommé évêque de Clermont par le régent.

EXORDE

DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XIV.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre; plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus en s'évanouissant alors elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paraît tout ce qu'il est, et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu, comme lui, que tout était va-

nité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait; ses ennemis ont envié sa puissance; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels, et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez : il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus; vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre! Nous avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avait passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de

cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation, et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers et nous amuser plutôt que nous instruire.

(*Oraison funèbre de Louis XIV.*)

LA DURETÉ ENVERS LES INDIGENTS.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche; car la pitié qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère, et, en les secourant, on achète le droit de les insulter.

Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez de vous répondre, si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur

sa langue : « Que me reprochez-vous? vous dirait-il; une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile : n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? Ah! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas : mais quel usage faites-vous des vôtres? Je ne devrais pas manger parce que je ne travaille point : mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? Ah! Dieu jugera entre vous et moi; et, devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines. »

Offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères : adoucissons du moins, par notre humanité, le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de

l'infortune d'un héros fabuleux ; et votre frère, que vous rencontrez au sortir de là, couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible ! et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion ! et vous ne daignez pas l'entendre, et vous l'éloignez même rudement et achevez de lui serrer le cœur de tristesse ! Ame inhumaine ! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre ? Le spectacle d'un homme souffrant n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié ?

(*Sermon sur l'aumône.*)

EFFRAYANTE SUPPOSITION.

Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment,

vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses, du moins, fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent.

Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici rassemblés? Les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des

réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour.... Paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à droite; démêlez-vous de cette paille destinée au feu.... O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?

(*Sermon sur le petit nombre des élus.*)

LA MORT.

Sur quoi vous rassurez-vous donc? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? Une étincelle qu'un souffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez pas vous-même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain. Je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances : hélas! ce qui doit finir, mes frères, doit-il vous paraître long? Regardez derrière vous : où sont vos premières années? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit. Vous rêvez que vous avez vécu; voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance

jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore, vous en avez été pour la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de notre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les jours passés? les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le

monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs.

Ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. (*Sermon sur la mort.*)



LA MORT DU PÉCHEUR.

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent, ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées. Il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes

efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son esprit frémit, et par ce dernier effort son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable. (*Sermon sur la mort du pécheur.*)

PLAISIR DE LA BIENFAISANCE.

Quel usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité; ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? mais vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé : il faut revenir sur ses pas, et recommencer ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez

tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur. Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour de leur naissance eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau; vous sentirez alors le plaisir d'être né grand; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilége qui le rende digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres : ce plaisir-là est pour vous seul; tout le reste a ses amertumes : ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui; chaque bienfait porte avec lui ce plaisir doux et secret, et le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible. (*Petit Carême.*)

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

FONTENELLE.

1657-1757.

Bernard Le Bovier de FONTENELLE était fils d'un avocat de Rouen, et d'une sœur du grand Corneille. Il abandonna le droit pour les lettres. Il publia des *comédies*, des *tragédies* et des *opéras*, aujourd'hui oubliés. Ses *Poésies pastorales*, pleines de grâce et d'élégance, manquent toujours de naturel et de simplicité. Les *Dialogues des Morts*, les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'*Histoire des Oracles*, l'*Histoire de l'Académie*, et surtout les *Éloges des Savants*, sont les véritables titres de Fontenelle au souvenir de la postérité. Son plus grand mérite fut d'orner le premier des grâces de l'imagination et du style les principes arides des sciences et de la philosophie; mais il ne sut pas toujours éviter la recherche et l'affectation, qui sont les défauts dominants de ses ouvrages. C'est à Fontenelle que commence la décadence de la langue.

LA POLICE DE PARIS.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvements célestes sans en avoir aucune connaissance; et même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré qu'il est

plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer le commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnaître, dans une foule infinie, tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse; en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres ne se chargeraient pas, ou ne s'acquitteraient pas si bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatants; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent partout, sans être vu; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'âme toujours agissante, et presque inconnue, de ce grand corps; voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme

seul puisse y suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir et des caractères qu'il faut prendre ; mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville, furent portées au plus haut degré ; aussi le feu roi se reposait-il entièrement de Paris sur ses soins. (*Eloge de d'Argenson.*)

ROLLIN.

1661-1741.

Charles ROLLIN, *le Fénelon* de l'enseignement, était fils d'un pauvre coutelier de Paris. Dès sa jeunesse, il se distingua autant par sa piété que par ses talents. Il fut successivement professeur de rhétorique au collége Plessis, professeur d'éloquence au Collége de France, recteur de l'Université de Paris, directeur du Collége dit *de Beauvais,* et membre de l'Académie des Inscriptions.

Nous devons au bon Rollin un *Traité des Études,* son chef-d'œuvre, et le meilleur manuel de l'éducation publique ; une *Histoire ancienne* et une *Histoire romaine,* dont les formes pures et le style simple, naturel et abondant, respirent le génie de l'antiquité et semblent perpétuer le grand siècle.

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire

taire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue ? qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune

du genre humain ; également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres : car, comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiégent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur ; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, et faire entendre sa voix faible au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus ? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté ; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire ; leur représenter que, s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les peuples pour eux ; les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune ?

Elle ne peut leur rendre ces services si importants et si nécessaires que par le secours de l'histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes, aussi bien que la renommée, que Sénèque appelle *liberrimam principum judicem.* On a beau faire valoir leurs talents, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes : si tout cela n'est

point fondé sur la vérité et sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérants que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations, qui, poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrée en contrée, et qui, semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Égyptiens, où les princes comme les particuliers étaient cités et jugés après leur mort, et que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, et qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un temps, et la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui,

sans respect pour les personnes, et sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages; et ce que j'ai dit des princes et des conquérants comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité : ministres d'état, généraux d'armées, officiers, magistrats, intendants, prélats, supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les pères et mères dans leurs familles, les maîtres et maîtresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir, dans une élévation très-bornée, plus de hauteur, de faste et de caprice que les rois, et de pousser plus loin l'esprit despotique et le pouvoir arbitraire. Il est donc très-avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obligations, et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les

hommes, et démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, et placé sur le trône.

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, et observé dans tous les temps, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres, et leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur, dont le nom

et la vertu ont tant fait d'honneur à la république romaine, et qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui, et écrivit de sa propre main, en gros caractères, de belles histoires; afin, disait-il, que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur ces anciens modèles de probité et de vertu.

(*Traité des Etudes.*)

MORT D'ARCHIMÈDE.

Un funeste accident troubla la joie de Marcellus, et lui causa une sensible douleur. Archimède, dans le temps que tout était en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet, comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, était appliqué à considérer quelque figure de géométrie, et il donnait à cette contemplation, non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de manière qu'il n'avait entendu ni le tumulte des Romains qui couraient partout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, et lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problème fût résolu, et qu'il en eût fait la démonstra-

tion. Le soldat, qui ne se souciait ni de son problème ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée, et le tue. Marcellus fut vivement affligé quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'aurait souhaité, il s'appliqua, autant qu'il fut en lui, à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ses parents, les traita avec distinction, et leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archimède, il fit célébrer ses funérailles avec soin, et lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étaient le plus distingués à Syracuse.

(*Histoire ancienne.*)

LESAGE.

1668-1747.

Alain-René Lesage, l'immortel auteur de *Gil Blas*, naquit dans la petite ville de Sarzeau, près de Vannes. Il travailla d'abord pour le barreau, puis occupa un emploi dans les fermes, et finit par se consacrer à la culture des lettres.

On doit à Lesage *Gil Blas de Santillane*, le meilleur roman de mœurs de notre littérature, ouvrage étincelant d'esprit et de verve satirique, et *Turcaret*, une des comédies les plus remarquables du dix-huitième siècle. Le *Diable boiteux*, autre roman, et la petite comédie de *Crispin rival de son maître*, ne sont pas indignes de ces deux chefs-d'œuvre. Son *Théâtre de la Foire*, ses autres pièces et ses autres romans sont moins connus.

GIL BLAS ET L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

Deux mois après nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal. L'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvais pas toutefois la différence qu'il y avait de celui-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait, tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. « Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il

en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo. »

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien lui parler avec adresse, et lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose. Je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque aristarque ? — Non, monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier

discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? — Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il ; je vous parais baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche ! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant ; vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel,

n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats; et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût. »

SAINT-SIMON.

1675-1755.

Louis de Rouvroy, duc de SAINT-SIMON, se distingua d'abord dans les armées, puis il entra dans la diplomatie. Membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, il joua un grand rôle et fut l'âme du parti de la cour contre les parlements. Après la mort du duc d'Orléans, son crédit baissa, et il se retira dans ses terres, où il s'occupa à rédiger ses *Mémoires*. Ce livre, plein d'incorrection, d'éloquence et de génie, a placé l'auteur au premier rang parmi les écrivains de ce genre. Aucun ouvrage ne fait mieux connaître la cour de Louis XIV.

PIERRE-LE-GRAND

ET LES AMBASSADEURS ANGLAIS.

Ce prince était en Hollande à apprendre lui-même et à pratiquer la construction des vaisseaux. Bien qu'incognito, suivant sa pointe, et ne voulant point s'incommoder de sa grandeur ni de sa personne, il se

faisait pourtant tout rendre, mais à sa mode et à sa façon.

Il trouva sourdement mauvais que l'Angleterre ne se fût pas assez pressée de lui envoyer une ambassade dans ce proche voisinage, d'autant que, sans se commettre, il avait fort envie de lier avec elle pour le commerce. Enfin l'ambassade arriva : il différa de lui donner audience, puis donna le jour et l'heure, mais à bord d'un gros vaisseau hollandais qu'il devait aller examiner. Il y avait deux ambassadeurs qui trouvèrent le lieu sauvage ; mais il fallut bien y passer. Ce fut bien pis quand ils furent arrivés à bord. Le czar leur fit dire qu'il était à la hune, et que c'était là où il les verrait. Les ambassadeurs, qui n'avaient pas le pied assez marin pour hasarder les échelles de corde, s'excusèrent d'y monter : le czar insista, et voilà les ambassadeurs fort troublés d'une proposition si étrange et si opiniâtre ; à la fin, à quelques réponses brusques aux derniers messages, ils sentirent bien qu'il fallait sauter ce fâcheux bâton, ils montèrent. Dans ce terrain si serré et si fort au milieu des airs, le czar les reçut avec la même majesté que s'il eût été sur son trône : il écouta la harangue, répondit obligeamment pour le roi et sa nation, puis se moqua de la peur qui était peinte sur le visage des ambassadeurs, et leur fit sentir en riant que c'était la punition d'être arrivés trop tard auprès de lui. (*Mémoires.*)

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Jamais princesse arrivée si jeune ne vint si bien instruite, et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avait reçues. Son habile père, qui connaissait à fond notre cour, la lui avait peinte, et lui avait appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi, avec madame de Maintenon, lui attira les hommages de l'ambition. Elle avait su travailler à s'y mettre dès les premiers moments de son arrivée; elle ne cessa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail si utile, et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et, toute légère et vive qu'elle était, très-capable de vues et de suites de la plus longue haleine, la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. La complaisance lui était naturelle, coulait de source; elle en avait jusque pour sa cour.

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtains bruns fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, le plus beau teint

et la plus belle peau, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nues; elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières, et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté, jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieues à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait; elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun; également gaie et amusée à faire les après-dînées des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses; on appelait ainsi ses dames du palais les

plus âgées. Elle n'épargna rien, jusqu'à sa santé ; elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse pour gagner madame de Maintenon, et le roi par elle. Sa souplesse, à leur égard, était sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment. Elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avaient acquise, pour les degrés d'enjouement ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, ses agréments, je le répète, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfants du roi n'avait pu approcher.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras d'un fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le roi à toute heure, même des moments pen-

dant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à exécuter, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un. Si libre, qu'entendant un soir le roi et madame de Maintenon parler avec affection de la cour d'Angleterre dans les commencements qu'on espéra la paix par la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois; et savez-vous bien pourquoi, ma tante? » et toujours courant et gambadant : « C'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison.

..... Jamais femme ne parut se soucier moins de sa figure, ni y prendre moins de précaution et de soin; sa toilette était faite en un moment, le peu même qu'elle durait n'était que pour la cour; elle ne se souciait de parure que pour les bals et fêtes, et ce qu'elle en prenait en tout autre temps, et le moins encore qu'il lui était possible, n'était que par complaisance pour le roi. Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements même, et toutes espèces de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour; elle l'animait tout entière, elle en remplissait tous les lieux à la fois, elle y occupait tout, elle en pénétrait tout l'intérieur. Si la cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais

princesse ne fut si regrettée, jamais il n'en fut de si digne de l'être : aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué. (*Mémoires.*)

VAUVENARGUES.

1715-1747.

Luc de Clapier, marquis de Vauvenargues, naquit à Aix. Il servit quelque temps avec distinction, fut forcé de quitter le service par la faiblesse de sa santé, et vécut dans la retraite et la méditation. Il mourut à trente-deux ans. Ce jeune seigneur, qui fut, sous certains rapports, *le Pascal du dix-huitième siècle,* a laissé une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions sur divers auteurs et de maximes morales*, qui lui assurent une des premières places parmi les moralistes et les critiques de notre littérature.

TITUS OU L'ACTIVITÉ.

Titus se lève seul et sans feu pendant l'hiver, et, quand ses domestiques entrent dans sa chambre, ils trouvent déjà sur la table un tas de lettres qui attendent la poste. Il commence à la fois plusieurs ouvrages qu'il achève avec une rapidité inconcevable, et que son génie impatient ne lui permet pas de polir. Quelque chose qu'il entreprenne, il lui est impossible de la retarder; une affaire qu'il remet-

trait l'inquiéterait jusqu'au moment qu'il pourrait la reprendre. Occupé de soins si sérieux, on le rencontre pourtant dans le monde comme les hommes les plus désœuvrés. Il ne se renferme pas dans une seule société, il cultive en même temps plusieurs sociétés; il entretient des relations sans nombre au dedans et au dehors du royaume. Il a voyagé, il a écrit, il a été à la cour et à la guerre; il excelle en plusieurs métiers, et connaît tous les hommes et tous les livres. Les heures qu'il est dans le monde, il les emploie à former des intrigues et à cultiver ses amis; il ne comprend pas que les hommes puissent parler pour parler, ou agir seulement pour agir, et l'on voit que son âme souffre quand la nécessité et la politesse le retiennent inutilement. S'il recherche quelque plaisir, il n'y emploie pas moins de manége que dans les affaires les plus sérieuses, et cet usage qu'il fait de son esprit l'occupe plus vivement que le plaisir même qu'il poursuit. Sain et malade, il conserve la même activité; il va solliciter un procès le jour qu'il a pris médecine, et fait des vers une autre fois avec la fièvre; et quand on le prie de se ménager : « *Eh!* dit-il, *le puis-je un moment? vous voyez les affaires qui m'accablent;* » quoiqu'au vrai, il n'y en a aucune qui ne soit tout à fait volontaire. Attaqué d'une maladie plus dangereuse, il se fait habiller pour mettre ses papiers en ordre; il se souvient des paroles de Vespasien, et, comme cet empereur, veut mourir debout. (*Caractères.*)

RÉFLEXIONS MORALES.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche, avant toutes choses, la commodité.

Celui qui sait rendre ses profusions utiles a une grande et noble économie.

Personne ne se croit propre, comme un sot, à duper les gens d'esprit.

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

On peut se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

HÉNAULT.

1685-1770.

Charles-Jean-François **Hénault** naquit à Paris ; il était fils d'un fermier-général. Il entra dans la magistrature, et fut successivement conseiller au Parlement, président de chambre et intendant de la maison de la reine.

Le président Hénault cultiva la littérature avec succès, et devint membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions. Son principal ouvrage est un excellent *Abrégé chronologique de l'histoire de France,* trop loué de son vivant, et aujourd'hui trop peu lu et trop déprécié.

LE SIÈCLE D'AUGUSTE ET LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

On a remarqué, avec raison, que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des grands hommes de tous les genres qui ont illustré leurs règnes. Mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du hasard, et, si ces deux règnes ont de grands rapports, c'est qu'ils ont été accompagnés à peu près des mêmes circonstances. Ces deux princes sortaient des guerres civiles, de ce temps où les peuples, toujours armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voient rien où ils ne puissent atteindre ; de ce temps où les événements heureux et malheureux, mille fois répétés, étendent les idées, fortifient

l'âme à force d'épreuves, augmentent son ressort, et lui donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

Voilà comme Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde. César s'en était rendu le maître, et avait devancé Auguste ; Henri IV avait conquis son propre royaume, et fut l'aïeul de Louis XIV. Même fermentation dans les esprits ; les peuples, de part et d'autre, n'avaient été pour la plupart que des soldats, et les capitaines des héros. A tant d'agitation, à tant de troubles intestins succède le calme que produit l'autorité réunie. Les prétentions des républicains et les folles entreprises des séditieux détruites laissent le pouvoir dans les mains d'un seul, et ces deux princes, devenus les maîtres (quoiqu'à des titres bien différents), n'ont plus à s'occuper qu'à rendre utile à leurs États cette même chaleur qui jusqu'alors n'avait servi qu'au malheur public. Leur génie et leur caractère particulier se ressemblaient encore par là, ainsi que leurs siècles.

L'ambition et l'ardeur de la gloire avaient été égales entre eux : héros sans être téméraires, entreprenants sans être aventuriers, tous deux avaient été exposés aux orages de la guerre civile ; tous deux avaient commandé leurs armées en personne ; l'un et l'autre avaient su vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables par un certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Chacun d'eux possédait ce goût naturel, cet instinct

heureux qui sert à démêler les hommes. Leurs ministres pensaient comme eux, et Mécène protégeait auprès d'Auguste, ainsi que Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies. distingués. Enfin le hasard les ayant fait naître l'un et l'autre dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge; et, ce qui contribue à rendre ces règnes célèbres, aucuns princes ne régnèrent si long-temps.

Par combien de moyens il fallait que la nature préparât deux siècles si beaux! Le même fonds qui avait produit des hommes illustres dans la guerre produisit des génies sublimes dans les lettres, dans les arts et dans les sciences : l'émulation prit la place de la révolte; les esprits, accoutumés à l'indépendance, ne la cherchèrent plus que dans les vues saines de la philosophie. Il n'était plus question d'entreprendre sur ses pareils, il fallut s'en faire admirer; la supériorité acquise par les armes fut remplacée par celle que donnent les talents de l'esprit; en un mot, les mêmes circonstances réunies donnèrent à l'univers les règnes d'Auguste et de Louis XIV.

MONTESQUIEU.

1689-1755.

Charles de Secondat, baron de la Brède et de **Montesquieu**, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux. Conseiller, puis président à mortier au Parlement de cette ville, il se dégoûta bientôt de la procédure, et se consacra tout entier à l'étude de la philosophie, des lettres et des sciences morales et politiques.

Nous avons du président de Montesquieu : 1° les *Lettres Persanes*, satire vive, piquante, moqueuse, et quelquefois impie, de nos lois, de nos mœurs, de notre gouvernement, et même de la religion chrétienne, dont les prétendus voyageurs persans parlent en vrais mahométans ; 2° les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, petit volume qui résume admirablement toute l'histoire politique de ce peuple célèbre ; 3° *l'Esprit des Lois*, son chef-d'œuvre, et le livre le plus profond de tout le dix-huitième siècle. C'est un résumé des lois de tous les peuples, rapportées et expliquées comme des faits historiques ; l'auteur en recherche les causes et les conséquences ; il les blâme ou les loue, comme on le ferait pour des événements accomplis. Ce livre valut à Montesquieu la première place parmi les publicistes modernes.

Le style de Montesquieu est nerveux et précis, rempli d'expressions vives et fortes ; on lui reproche d'être quelquefois haché et privé d'harmonie.

LES NOUVELLISTES.

Il y a une certaine nation qu'on appelle les *nouvellistes*. Leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'État ; cependant ils se croient considérables, parce qu'ils entretiennent de projets

magnifiques, et traitent de grands intérêts. La base de leur conversation est une curiosité frivole et ridicule. Il n'y a point de cabinets si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sauraient consentir à ignorer quelque chose. A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir, et, marchant au-devant de la providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main, et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons. Ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens. (*Lettres Persanes.*)

LA MANIE DES VISITES.

On dit que l'homme est un animal sociable; sur ce pied-là, il me paraît que le Français est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non-seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens; ils pourraient

réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste et de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont et d'où ils viennent.

On ne leur ôterait jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble ; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau que les vents et les tempêtes. Si l'on allait examiner la liste de tous les portiers, on y trouverait chaque jour leur nom estropié de mille manières en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans les compliments de condoléance ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau :

« C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais re-

posé. Il s'est promené à cinq cent trente enterrements. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différents, montent à deux millions cent six mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation était amusante; il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes; il possédait d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens qu'il employait dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrais-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu? » (*Lettres Persanes.*)

L'HOMME QUI REPRÉSENTE BIEN.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit: Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représentent le mieux.

Que veut dire cela, monsieur? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends; il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent: si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je la lui passe tout entière, et je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher ; et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étais à la cour de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot ! Il aurait fallu, Rica, que nous eussions un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux ; et, s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles ; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux, nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques, lorsqu'il fallait faire respecter la nation aux étrangers, lorsque enfin, dans les occasions périlleuses, il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus ; nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien.

(*Lettres Persanes.*)

CURIOSITÉ DES PARISIENS.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admi-

rable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurai quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? (*Lettres Persanes.*)

L'ALCHIMISTE.

Hier matin, comme j'étais au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avais lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement était plus que modeste ; sa perruque de travers n'avait pas même été peignée ; il n'avait pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir, et il avait renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions avec lesquelles il avait coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, et je serai



bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions, rue Saint-Honoré, parler à un notaire chargé de vendre une terre cinq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallait, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure ; tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien et ne compta jamais; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvais sur tout ceci ; et quand j'examinais cet homme, je trouvais en lui une complication singulière de richesse et de pauvreté, de manière que je ne savais que croire. Mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : Monsieur, qui est-ce qui paiera tout cela ? — Moi, dit-il ; venez à ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques; mais elles ne le seront pas de vous qui les partagerez toujours avec moi. Je le suivis. Nous grimpons à son cinquième étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui était un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avait que deux ou trois douzaines de

bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre; j'ai vu que le grand jour était venu, qui devait me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces graines que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle et un million d'autres cherchent toujours, est venu jusqu'à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire!

Je sortis et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital.

(*Lettres Persanes.*)

CHARLEMAGNE.

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni

par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir, et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré ; son caractère était doux, ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens

de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense ; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie ; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers. (*Esprit des Lois.*)

ATTILA.

Dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisaient ombrage ; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les nations du nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts et tous les ouvrages qu'on avait faits sur ces fleuves, et rendit les deux empires tributaires.

« Théodore, disait-il insolemment, est fils d'un » père très-noble aussi bien que moi ; mais, en me » payant le tribut, il est déchu de sa noblesse, et est » devenu mon esclave : il n'est pas juste qu'il dresse » des embûches à son maître, comme un esclave » méchant. »

Il ne faut pas croire que ce fût par modération

qu'Attila laissa subsister les Romains : il suivait les mœurs de sa nation, qui le portaient à soumettre les peuples, et non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois, maître de toutes les nations barbares, et en quelque façon de toutes celles qui étaient policées, était un des plus grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

On voyait à sa cour les ambassadeurs des Romains d'Orient et de ceux d'Occident, qui venaient recevoir ses lois, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandait qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves romains qui s'étaient évadés; tantôt il voulait qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avait mis sur l'empire d'Orient un tribut de 200,000 livres d'or. Il recevait les appointements de général des armées romaines. Il envoyait à Constantinople ceux qu'il voulait récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il était craint de ses sujets, et il ne paraît pas qu'il en fût haï. Prodigieusement fier, et cependant rusé, ardent dans sa colère, mais sachant pardonner ou différer la punition, suivant qu'il convenait à ses intérêts, ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvait lui donner assez d'avantages, fidèlement servi des rois mêmes qui étaient sous sa dépendance, il avait gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guère louer sur sa bravoure le chef d'une nation où les enfants

entraient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, et où les pères versaient des larmes, parce qu'ils ne pouvaient pas imiter leurs enfants.

(*Grandeur et décadence des Romains.*)

VOLTAIRE.

1694-1778.

François-Marie Arouet, fils d'un ancien notaire, trésorier de la Chambre des Comptes, naquit au village de Châtenay, près de Sceaux. A vingt-quatre ans, il remplaça son nom par celui de VOLTAIRE, qui est plus sonore et plus poétique. Il mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Voltaire est le représentant, la personnification du dix-huitième siècle. Il en représente tout le bien et tout le mal. On trouve en lui cette haine ardente des préjugés, du despotisme et du fanatisme religieux; cet amour zélé de l'humanité, de la liberté et de la tolérance, qui sont le côté louable de son époque; mais on y trouve aussi l'orgueil démesuré, l'esprit de dérision et de raillerie, la témérité, la haine furieuse contre la religion; le scepticisme, le cynisme moral, le génie destructeur, et toutes les erreurs, toutes les mauvaises passions, qui forment un contraste déplorable avec les bonnes qualités de ce siècle célèbre. Voltaire comprit admirablement l'opinion publique de son époque; il se fit l'expression de cette opinion et la suivit, tout en ayant l'air de la conduire. C'est là ce qui explique l'immense influence qu'il exerça sur ses contemporains.

Voltaire semblait être né pour diriger, conduire son siècle par le don inimitable de plaire à tout le monde et de faire tout comprendre. En littérature, il se plaça au premier rang. Il s'essaya dans tous les genres en prose et en vers. Il est le seul grand poète du dix-huitième siècle. Il fut sans rival dans la

poésie légère et badine; il se plaça près de Racine et de Corneille dans la tragédie, et écrivit le seul poème épique que puisse citer la littérature française, bien que la *Henriade* mérite peu le nom d'*épopée*. Ses *Discours* en vers *sur l'homme* sont dignes de Pope. S'il n'obtint pas le même succès dans la satire, dans la comédie, dans l'opéra, etc., on peut dire que, même dans ces différents genres, il eut peu de rivaux heureux parmi ses contemporains. Comme prosateur, il peut soutenir la comparaison avec nos premiers écrivains.

CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celle de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua

jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses états ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

(*Histoire de Charles XII.*)

BATAILLE DE NARVA.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar : il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille

hommes qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices, » et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver ; mais enfin leurs généraux Dolgorouki, Gollofkin, Fédérowitz, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croi, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait, dans sa cour, les honneurs d'une

fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moscovites se battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes ; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements ; un grand nombre était noyé : beaucoup avaient passé la rivière ; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville ; là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général Vède, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils

marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs. (*Hist. de Charles XII.*)

RETRAITE DE SCHULLEMBOURG.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte Schullembourg, général très-habile, et qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, et les deux rois [1] avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante

[1] Charles XII et Stanislas.

lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins et mille cavaliers ; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré : son premier rang mit le genou en terre ; il était armé de piques et de fusils ; les soldats, extrêmement serrés, présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes : le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus ; et le troisième debout faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusil, de pique et de baïonnette, effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer ; par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon carré long ; et quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de

Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de respirer dans cet endroit que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée : les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour les gens de pied : les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen. Schullembourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux ; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié : Charles arrive dans le temps que Schullembourg était à l'autre bord : jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullembourg dépendait d'échapper au roi de Suède ; le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schullembourg et le reste de son armée : il ne perd point de temps ; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paraissait inévitable ; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son ar-

mée ; et Charles ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus. »

SAINT LOUIS.

Louis IX paraissait un prince destiné à réformer Europe, si elle avait pu l'être; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte; et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. (*Essai sur les mœurs.*)

PIERRE-LE-GRAND.

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés; et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ces établissements étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire que par l'envie de faire des choses

étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais il l'avait mise à faire du bien ; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités ; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux ; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire ; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, science, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues ; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre-le-Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses états pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

(*Histoire de Pierre-le-Grand.*)

L'ATHÉISME.

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens : Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla ; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère ; il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes : car s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle ; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble ; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

CONSEILS A MADEMOISELLE *** (MADAME DUPUY).

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque

je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils : il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature : on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent : comparez ce style avec les phrases entortillées

de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit : on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions : ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur, etc.

(*Correspondance.* — 20 juin 1756.)

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

Si vous voyagez, monsieur, vous faites bien d'aller où est madame la comtesse de Brionne. Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons Ulysse dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la plus chétive de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les *Géorgiques* [1], hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame Denis, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissements. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes mânes en seront très-flattés; ils aiment passionnément la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

[1] Traduites en vers français par Jacques Delille

A M. DIONIS DU SÉJOUR.

Monsieur,

Je vous remercie, avec beaucoup de sensibilité et un peu de honte, de l'utile et beau présent que vous daignez me faire. Je ressemble assez à ce vieux animal de basse-cour à qui on donna un diamant; la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet.

Autrefois, monsieur, j'aurais pu suivre vos calculs; mais à quatre-vingt-un ans, accablé de maladies, je ne puis guère m'en tenir qu'à vos résultats. Je les trouve si probables que je ne compte pas après vous. Je suis très-persuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès; vous donnez un arrêt par lequel le genre humain conservera long-temps son héritage; reste à savoir si l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas, non plus, que nous acquérions jamais un nouveau satellite, qui serait, ce me semble, un domestique fort importun, et qui troublerait furieusement les services que nous rend celui que nous avons depuis si long-temps.

Pour les Arcadiens, qui se croyaient plus anciens que la lune, il me semble qu'ils ressemblaient à ces rois d'Orient qui s'intitulaient *cousins du soleil.* Je veux croire que ces messieurs d'Arcadie avaient inventé la musique, *soli cantare periti Arcades;*

mais ces bonnes gens n'apprirent que fort tard à manger du gland, et il est dit qu'ils se nourrirent d'herbe pendant des siècles.

Vous en savez, Newton et vous, un peu plus que ces *Arcades* et que toute l'antiquité ensemble.

Je souhaite que Newton ait raison quand il soupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le soleil pour le nourrir, comme on jette des bûches dans un feu qui pourrait s'éteindre. Newton croyait aux causes finales, j'ose y croire comme lui; car enfin la lumière sert à nos yeux, et nos yeux semblent faits pour elle.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que je vous dois, et avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre, etc.

GUILLAUME III ET LOUIS XIV.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère

était en tout l'opposé de Louis XIV; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Seneffe, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire,

du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul État résister à tant de puissances ; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père ; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

(*Siècle de Louis XIV.*)

A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES,

CAPITAINE AU RÉGIMENT DU ROI,

SUR UN ÉLOGE FUNÈBRE D'UN OFFICIER

composé à Prague.

1705.

L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux, a tiré, Monsieur, des larmes des miens ; et l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai en général, vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain ; plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse,

et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle trop long-temps parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible, quelle tragédie est sans remplissage, quelle ode sans strophes inutiles? Mais quand le bon domine, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur; elles nous suscitent des ennemis qui nous persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel

zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inspiré à un jeune officier, et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague ?

Adieu, Monsieur, soyez heureux, si les hommes peuvent l'être ; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir. Je suis avec les sentiments les plus tendres, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1er septembre 1750.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'Auguste. Vous m'accusez de faiblesse ; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui ; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. — Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme

aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis seize ans me consoler de mes malheurs et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un sort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose, c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au sujet d'un officier français condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne savais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très-belles actions sans en avertir son monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, à une vieille dame de la cour, que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout à fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injustice despotique du feu roi.

Il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père, ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche ; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche ; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, com-

ment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne suis pas moins affligé, je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse; et si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie, je resterai chez lui pendant son absence pour quelques arrangements littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre et le pape; mais si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon. Rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Écrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Prusse est de votre avis; il trouve que Rome sauvée est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental, à votre famille, à vos amis. Soit que je voie Rome ou non, je vous embrasserai sûrement cet hiver avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce ; voudriez-vous que je la dégoûtasse et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous ? Voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus, et aux vertus de Marc-Aurèle ?

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 24 de mars 1755.

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis long-temps : je me suis fait maçon, charpentier, jardinier : toute ma maison est renversée ; et, malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai ; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangin avec madame de Fontaine, avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes ; nous plantons des oranges et des oignons, des tulipes et des carottes ; nous manquons de tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce Cuir-de-Bœuf qu'on donna à la fugitive Didon ; mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui

de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout à fait en Suisse; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices; ce sera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été. Prangin est un véritable palais, l'architecte de Prangin a oublié d'y faire un jardin, et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un Anglais qui a habité mes Délices, c'est le prince de Saxe-Gotha. Vous me demanderez comment un prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'est que ce prince était alors un écolier, et que d'ailleurs les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que de petits salons, des galeries et des greniers, pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'espère cependant qu'à force de soins je me ferai un tombeau assez joli. Je voudrais vous engraisser dans ce tombeau, et que vous y fussiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes aussi bien que les particuliers.

Il est triste que le duc de Deux-Ponts ôte à son agent littéraire ce qu'il donne à ses maçons. Je vous conseillerais, pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac; vous y seriez alimenté, désaltéré, rasé,

porté de Prangin aux Délices, des Délices à Genève, à Morges qui ressemble à la situation de Constantinople, à Mourion qui est ma maison près de Lausanne; vous y trouveriez partout bon visage d'hôte; et si je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de Prangin vous amenât avec madame de Fontaine à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangin dès que vous y seriez, et je me chargerais de votre personne pour tout le temps que vous voudriez philosopher avec nous. Ne repoussez donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami. On estropie tous mes enfants: cela fait saigner le cœur.

J'attends Le Kain ces jours-ci; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfants de Calvin. Leurs mœurs se sont fort adoucies; ils ne brûleraient pas aujourd'hui Servet.

Je vous embrasse de tout cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris, qui occupent si sérieusement la moitié du monde.

A M. DE MONCRIF.

A Mourion, 27 de mars 1757.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des

lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon Ermitage, interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi. Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère ! Qui est-ce qui ne les a pas à peu près ? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre, Alzire, l'Enfant Prodigue,* et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses ! j'ai fait pleurer, moi bonhomme Lusignan, un parterre très-bien choisi.

Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité ; c'est l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat

plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière.

Avez-vous, mon cher confrère un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire : on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, Tithon et l'Aurore. Avez-vous gagné vos soixante-neuf ans au métier de Tithon? Je vous embrasse tendrement.

Le Suisse V.

A M. D'ARGET.

A Lausanne, 8 de janvier 1758.

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cinéas s'est raccommodé avec Pyrrhus. C'est, premièrement, que Pyrrhus fit

un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya ; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef, qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge ; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros poète, philosophe, guerrier, malin, singulier, brillant, fier, modeste, etc., et le Suisse Cinéas retiré du monde.

Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites soit de Lausanne, soit des Délices : nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, les campagnes de la Savoie au delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre ; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus ; mais il faudrait un estomac, c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cinéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois, et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules. On nous a donné la nouvelle prématurée

d'une bataille entre le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir.

Souvenez-vous comment ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdre il y a trois mois, il voulait mourir, il me faisait ses adieux en vers et en prose, et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, et plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du meilleur des mondes possibles!

Le Suisse V.

A MADAME DUBOCAGE.

Ferney, 19 de septembre 1764.

Je n'ai point voulu vous remercier, Madame, sans avoir joui de vos bienfaits. C'est en connaissance de cause que je vous réitère les sentiments d'estime et de reconnaissance que je vous avais voués dès longtemps. J'ai lu la très-jolie édition dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connaissais point vos agréables lettres sur l'Italie, elles sont supérieures à celles de madame de Montaigu. Je connais Constantinople par elle, et Rome par vous; et grâce à votre style, je donne la préférence à Rome. Je ne m'attendais pas, Madame, de voir mon petit Ermitage auprès de Genève, célébré par la main brillante qui a si bien peint les vignes des cardinaux. Les grands peintres savent également exercer leurs talents sur les palais et sur les chaumières.

Soyez bien sûre, Madame, que je suis aussi reconnaissant qu'étonné de l'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu parler de moi. Je ne nie pas que je ne sois infiniment flatté de voir mon nom dans vos lettres, qui passeront à la postérité; mais mon cœur, j'ose le dire, est encore plus sensiblement touché de recevoir ces marques d'amitié de la première personne de son sexe et de son siècle.

J'ose dire, Madame, que personne n'a plus senti

votre mérite que moi, mais je ne me bornerai pas à vous admirer : j'aimais votre caractère autant que votre esprit, et l'éloignement des lieux n'a point diminué ces sentiments. Madame Denis les partage; elle est pénétrée, comme moi, de ce que vous valez. Recevez les hommages de l'oncle et de la nièce. Vous êtes au-dessus des éloges, vous devez en être fatiguée.

On est bien plus sûr de vous plaire quand on vous a dit qu'on vous est très-tendrement attaché, et c'est bien certainement ce que je suis avec le plus sincère respect.

A M. DE SOMAROKOF A PETERSBOURG [1].

26 de février 1769.

Monsieur,

Votre lettre et vos ouvrages sont une grande preuve que le génie et le goût sont de tout pays. Ceux qui ont dit que la poésie et la musique étaient bornées aux climats tempérés, se sont bien trompés. Si le climat avait tant de puissance, la Grèce porterait encore des Platon et des Anacréon, comme elle porte les mêmes fruits et les même fleurs; l'Italie aurait des Horace, des Virgile, des Arioste et des Tasse. Il faut donc absolument des souverains qui aiment les arts, qui s'y connaissent et qui les encou-

[1] Poëte russe. Il a été le père de la tragédie en Russie, comme Corneille l'a été on France.

ragent. Ils changent le climat ; ils font naître les roses au milieu des neiges. C'est ce que fait votre incomparable souveraine. Je croirais que les lettres dont elle m'honore me viennent de Versailles, et que la vôtre est d'un de mes confrères de l'Académie française. M. le prince Kolouski, qui m'a rendu ces lettres et la vôtre, s'exprime comme vous ; et c'est ce que j'ai admiré dans tous les seigneurs russes qui me sont venus voir dans ma retraite. Vous avez sur moi un prodigieux avantage ; je ne sais pas un mot de votre langue, et vous possédez parfaitement la mienne.

Je vais répondre à toutes vos questions, dans lesquelles on voit assez votre sentiment sous l'apparence du doute : Je me vante à vous, Monsieur, d'être de votre opinion en tout.

Oui, Monsieur, je regarde Racine comme le meilleur de nos poëtes tragiques, sans contredit ; comme celui qui le seul a parlé au cœur et à la raison, qui seul a été véritablement sublime sans aucune enflure, et qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement ; car, avant lui, Corneille n'avait fait bien parler cette passion que dans le Cid, et le Cid n'est pas de lui. L'amour est ridicule ou insipide dans presque toutes ses autres pièces.

Je pense encore comme vous sur Quinault : c'est un grand homme en son genre. Il n'aurait pas

fait l'Art poétique, mais Boileau n'aurait pas fait Armide.

Je souscris entièrement à tout ce que vous dites de Molière et de la comédie larmoyante qui, à la honte de la nation, a succédé au seul vrai genre comique, porté à sa perfection par l'inimitable Molière.

Depuis Regnard, qui était né avec un génie vraiment comique, et qui a seul approché Molière de près, nous n'avons eu que des espèces de monstres. Des auteurs qui étaient incapables de faire seulement une bonne plaisanterie, ont voulu faire des comédies, uniquement pour gagner de l'argent. Ils n'avaient pas assez de force dans l'esprit pour faire des tragédies, ils n'avaient pas assez de gaieté pour écrire des comédies, ils ne savaient pas seulement faire parler un valet; ils ont mis des aventures tragiques sous des noms bourgeois. On dit qu'il y a quelque intérêt dans ces pièces, et qu'elles attachent assez quand elles sont bien jouées; cela peut être, je n'ai jamais pu les lire : mais on prétend que les comédiens font quelque illusion. Ces pièces bâtardes ne sont ni tragédies ni comédies. Quand on n'a point de chevaux, on est trop heureux de se faire traîner par des mulets. Il y a vingt ans que je n'ai vu Paris. On m'a mandé qu'on n'y jouait plus les pièces de Molière. La raison, à mon avis, c'est que tout le monde les sait par cœur; presque tous les traits en sont devenus proverbes. D'ailleurs il y a des longueurs, les intri-

gues quelquefois sont faibles, et les dénoûments sont rarement ingénieux. Il ne voulait que peindre la nature; il en a été, sans doute, le plus grand peintre.

Voilà, Monsieur, ma profession de foi que vous me demandez. Je suis fâché que vous me ressembliez par votre mauvaise santé; heureusement vous êtes plus jeune, et vous ferez plus long-temps honneur à votre nation. Pour moi, je suis déjà mort pour la mienne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE MARÉCHAL-DUC DE RICHELIEU.

À Ferney, 10 octobre 1769.

Mon héros, dans sa dernière lettre, a daigné me glisser un petit mot de son jardin. Je suis, comme Adam, exclu du paradis terrestre, et je suis devenu laboureur comme lui. Je vous assure, monseigneur, que jamais mon cœur n'a été pénétré d'une plus grande reconnaissance. Il n'y a pas d'apparence que j'aie l'imprudence de me présenter devant vous dans le bel état où je suis. Il n'est bruit dans le monde que de votre perruque en bourse, et je ne puis être coiffé que d'un bonnet de nuit. Toutes les personnes qui vous approchent jurent que vous avez trente-trois à trente-quatre ans tout au plus. Vous ne marchez pas, vous courez; vous êtes debout toute la

journée. On assure que vous avez beaucoup plus de santé que vous n'en aviez à Closterseven, et que vous commanderiez une armée plus lestement que jamais. Pour moi, je ne pourrais pas vous servir de secrétaire, encore moins de coureur. La raison en est que mes fuseaux, que j'appelais jambes, ne peuvent plus porter votre serviteur, et que mes yeux sont entièrement à la Chaulieu, bordés de grosses cordes rouges et blanches, depuis qu'il a neigé sur nos montagnes. Vous qui êtes un grand chimiste, vous me direz pourquoi la neige que je ne vois point me rend aveugle, et pourquoi j'ai les yeux très-bons dès que le printemps est revenu. Comme vous êtes parfaitement en cour, je vous demanderai une place aux Quinze-Vingts pour l'hiver.

Je défie toute votre Académie des sciences de me donner la raison de ce phénomène ; il est particulier au pays que j'habite : j'ai un jésuite auprès de moi, qui est précisément dans le même cas, et plusieurs autres personnes éprouvent cette même faveur de la nature. Plus j'examine les choses, et plus je vois que l'on ne peut rendre raison de rien.

J'ai à vous dire qu'on imprime actuellement dans le pays étranger les Souvenirs de madame de Caylus. Elle fait un portrait fort plaisant de M. le duc de Richelieu votre père, et votre père véritable ; je vois que c'était un bel esprit, et que l'hôtel de Richelieu l'emportait sur l'hôtel de Rambouillet.

Permettez-moi, monseigneur, de vous remercier

encore au nom des Scythes, de la vieille Mérope et de Tancrède.

On vient donc de jouer une tragédie anglaise à Paris, je commence à croire que nous devenons trop Anglais, et qu'il nous siérait mieux d'être Français. C'est votre affaire, car c'est à vous à soutenir l'honneur du pays.

Agréez toujours mon tendre respect et mon inviolable attachement.

A M. DE MALESHERBES, MINISTRE D'ÉTAT.

A Ferney, 12 de novembre 1775.

Vous ne vous contentez pas, monseigneur, des bénédictions de la France, vous étendez vos bontés jusqu'aux frontières de la Suisse. J'étais dans un état assez douloureux, après un de ces petits avertissements que la nature donne souvent aux gens de mon âge, lorsque madame de Rosambo a daigné faire une apparition dans ma retraite avec monsieur votre gendre, et les cousins issus de germain de Télémaque. J'ai vu chez moi deux familles de grands hommes; et quoique mon état ne m'ait pas permis de jouir de cet honneur autant que je l'aurais voulu, je me suis senti consolé autant qu'honoré. Vous avez joint à cet avantage que je vous dois, une lettre charmante, dont vous me permettrez de vous faire les plus sincères et les plus tendres remercîments.

Madame de Rosambo est comme vous, monseigneur; elle porte la consolation partout où elle paraît; elle tient de vous le don d'attirer tous les cœurs autour d'elle.

Je crains d'abuser des moments que vous donnez au bien public, en vous parlant des obligations que je vous ai, et de la bonté généreuse avec laquelle vous en avez daigné user envers moi; mais ces bontés ne sortiront jamais de ma mémoire.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère et le plus profond respect, monseigneur, votre, etc.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, le 13 de décembre 1776.

Un très-vieux hibou, près de mourir dans une masure, entre le mont Jura et les Grandes-Alpes, est extrêmement sensible aux bontés que lui témoigne un aigle autrichien. L'esprit qui règne dans la lettre de Bruxelles, du 25 de novembre, ranimerait le pauvre hibou, si quelque chose pouvait le ranimer. Il se souviendra, jusque dans ses derniers moments, d'avoir voyagé autrefois, malgré ses ailes pesantes, vers les domaines de cet aigle charmant qui ne faisait alors que de naître, et qui depuis l'a honoré, de temps en temps, d'un souvenir qui lui est bien précieux. Ce bel aigle a vu, en dernier lieu, la nouvelle ménagerie de Fontainebleau, et les nouveaux oiseaux

brillants qui décorent cette belle volière. Il juge parfaitement de leurs différents ramages. C'est à lui d'établir, par son exemple, une jolie volière à Bruxelles. Il ne faut souvent qu'un seul homme pour faire régner le bon goût dans le pays qu'il habite; l'émulation gagne de proche en proche. Il en est des choses de l'esprit comme des coiffures des femmes; il suffit, dans tout pays, d'une belle dame pour mettre une nouvelle coiffure à la mode : de même, c'est assez d'un homme supérieur par son rang et par son esprit, pour mettre à la mode les beaux-arts et le bon goût. C'est ce que fait l'aigle dont je parle, l'aigle que je remercie, et dont je suis, avec un profond respect, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le vieux hibou V.

ROUSSEAU.

1712-1778.

Jean-Jacques ROUSSEAU, le plus éloquent écrivain du dix-huitième siècle, était fils d'un horloger de Genève. Sa vie ne fut guère qu'une longue suite de chagrins et d'infortunes, causés presque toujours par son humeur inquiète, son caractère susceptible et son union avec une femme indigne de lui. On le vit tour à tour élève d'un ministre, clerc de greffier, apprenti-graveur, catéchumène, laquais, valet de chambre, séminariste, professeur de musique, interprète d'un charlatan, employé au cadastre, précepteur, secrétaire d'ambassade, caissier d'un banquier, com-

positeur d'opéras, copiste de musique et homme de lettres. C'est au milieu de cette vie errante, coupée par une foule d'incidents romanesques, quelquefois exposée à la misère et à la faim, que se forma et se développa le génie le plus rêveur, le plus original et le plus éloquemment passionné peut-être que nous offre l'histoire littéraire du monde.

Rousseau, sincèrement ami de la justice, de la morale et de la vertu, défendit de grandes vérités ; mais chez lui la vérité devient souvent erreur par l'exagération. Son style est d'une rare perfection. La lecture de ses œuvres est attrayante, mais dangereuse.

Les principaux ouvrages de Rousseau sont : **Émile**, ou *de l'Éducation,* son chef-d'œuvre, utopie d'un homme de génie, où l'on trouve de grandes vérités mêlées à une foule d'erreurs ; LA NOUVELLE HÉLOÏSE, roman fiévreux et plein d'une éloquence passionnée qu'on ne peut lire sans danger pour la morale ; ses CONFESSIONS, ouvrage où il avoue ses fautes avec une franchise mêlée d'orgueil, et qui serait la lecture la plus agréable et la plus attrayante si sa libre imagination avait passé sous silence des détails que la bienséance aurait dû lui interdire ; des RÊVERIES, écrites avec une délicieuse fraîcheur de style, au retour de ses longues promenades aux environs de Paris ; le CONTRAT SOCIAL, ouvrage politique, où il proclame la souveraineté du peuple, et qui fut la *Bible* de nos terroristes de 1793 ; un *Discours sur les lettres,* brillante déclamation contre les lettres, qu'il regarde comme la cause de la corruption et de l'incrédulité ; un *Discours sur l'inégalité*, diatribe radicale inspirée par la monarchie avilie de Louis XV ; une *Lettre à d'Alembert sur les spectacles,* anathème foudroyant contre le théâtre et les auteurs ; les *Lettres de la Montagne,* chef-d'œuvre de polémique et de controverse, dicté par le radicalisme le plus ardent ; une *Lettre à l'archevêque de Paris,* réponse pleine de dialectique et d'éloquence au mandement publié contre *Émile.* On a encore de Rousseau le *Devin du village,* petit opéra dont il fit les paroles et la musique, un *Dictionnaire de Musique,* des *Lettres sur la Botanique,* etc.

Jean-Jacques mourut à Ermenonville, soupçonné, mais sans preuves suffisantes, d'avoir abrégé ses jours par le suicide.

HISTOIRE DU NOYER DE LA TERRASSE.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous abstenez de frémir si vous pouvez! ·

Il y avait, hors de la cour, une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle était un banc où l'on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, et, tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté était d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en

fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la rigole ; l'entrée se remplissait d'ordures ; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creusâmes davantage et la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux

côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces à claires voies, qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée ; et le jour où tout fut fait nous attendîmes dans des transes d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin ; M. Lambercier vint aussitôt à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna. Nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier, et ce fut dommage ; car il prenait grand plaisir à voir combien la terre du noyer était bonne, et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et, criant à pleine tête, *Un aqueduc ! un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment, les planches, le conduit, le

bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, aucun autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse. *Un aqueduc!* s'écriait-il en brisant tout, *un aqueduc! un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes : on se trompera; tout finit là. M. Lambercier ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, et ne nous en parla plus; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée, car le rire de M. Lambercier s'entendait de loin; et ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, et nous nous rappelions souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase, *Un aqueduc! un aqueduc!* (*Confessions.*)

UN CONCERT DONNÉ PAR JEAN-JACQUES.

J'ai déjà noté des moments de délire inconcevables où je n'étais plus moi-même : en voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournait alors, à quel point je m'étais pour ainsi dire venturisé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air; car, quand les six mois que j'avais passés avec le maître m'auraient profité, jamais ils n'auraient pu suffire : mais

outre cela j'apprenais d'un maître, c'en était assez pour apprendre mal. Parisien de Genève et catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion et ma patrie. Je m'approchais toujours de mon grand modèle autant qu'il m'était possible : il s'était appelé *Venture* de Villeneuve ; moi, je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de *Vaussore*, et je m'appelai *Vaussore* de Villeneuve. Venture savait la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit : moi, sans le savoir, je m'en vantai à tout le monde, et, sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à M. de Treytorens, professeur en droit, qui aimait la musique et faisait des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, et je me mis à composer une pièce pour son concert aussi effrontément que si j'avais su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties, et de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, et qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui courait les rues, et que tout le monde se rappelle peut-être encore, sur ces paroles jadis si connues :

Quel caprice !
Quelle injustice ! etc.

Venture m'avait appris cet air avec la basse sur d'autres paroles infâmes, à l'aide desquelles je l'avais retenu : je mis donc à la fin de ma composition ce menuet et sa basse en supprimant les paroles, et je le donnai pour être de moi, tout aussi résolument que si j'avais parlé à des habitants de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma pièce : j'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties : j'étais fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin, tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les deux ou trois coups du *prenez-garde à vous*. On fait silence : je me mets gravement à battre la mesure; on commence.... Non, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït un pareil charivari : quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait en attendre ; les musiciens étouffaient de rire; les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes, qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un quinze-vingts. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes, mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir et tout planter là. Pour ma consolation, j'entendais les assistants se dire à leur oreille ou plutôt à la mienne, l'un, *Il n'y a rien là de supportable;* un autre, *Quelle*

musique enragée! un autre, *Quel diable de sabbat!* Pauvre Jean-Jacques, dans ce cruel moment tu n'espérais guère qu'un jour, devant le roi de France et toute sa cour, tes sons exciteraient des murmures de surprise et d'applaudissement, et que dans toutes les loges, autour de toi, les plus aimables femmes se diraient entre elles à demi-voix : *Quels sons charmants ! quelle musique enchanteresse ! Tous ces chants-là vont au cœur !*

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet : à peine en eut-on joué quelques mesures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitait sur mon joli goût de chant : on m'assurait que ce menuet ferait parler de moi, et que je méritais d'être chanté partout. Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse, ni d'avouer que je la méritais bien. (*Confessions.*)

JEAN-JACQUES COUCHE A LA BELLE ÉTOILE.

C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sous qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que devait rece-

voir mademoiselle du Châtelet, couchant à la belle étoile ou sur un banc, aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très-chaud ce jour-là; la soirée était charmante, la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent; une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela; absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou d'arcade enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi; je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour; mes yeux en s'ouvrant virent le soleil, l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai. La faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville.

(*Confessions.*)



ROUSSEAU ET LE PAYSAN.

Un jour m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout à fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé et du gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices et je mangeais ce pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite, après m'avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant quoique entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce

vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent ; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire ; et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de rats de cave. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs. Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, et déplorant le sort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains. (*Confessions.*)

UNE SURPRISE DE JEAN-JACQUES.

M. d'Épinay, voulant ajouter une aile qui manquait à son château de La Chevrette, faisait une dépense immense pour l'achever. Étant allé voir un

jour avec madame d'Épinay ces ouvrages, de sa maison d'Épinay, où nous étions alors, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchait la forêt de Montmorency, et où était un joli potager avec une très-petite loge fort délabrée qu'on appelait l'Ermitage. Ce lieu solitaire et très-agréable m'avait frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'était échappé de dire dans mon transport : Ah, madame ! quelle habitation délicieuse ! voilà un asile tout fait pour moi ! Madame d'Épinay ne releva pas beaucoup mon discours; mais, à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieille masure une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée et très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Madame d'Épinay avait fait faire cet ouvrage en silence et à peu de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers de ceux du château. A ce second voyage, elle me dit en voyant ma surprise : Mon ours, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas d'avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie, et, si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Madame d'Épinay, qui ne voulait pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa

tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela madame Le Vasseur et sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Ermitage; et, en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, en sorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps prochain. (*Confessions.*)

LE JARDINIER VOLEUR.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douterait pas, à la garde du fruit de M. d'Épinay. L'Ermitage était le réservoir des eaux du parc de La Chevrette : il y avait un jardin clos de mur, et garni d'espaliers et d'autres arbres qui donnaient plus de fruits à M. d'Épinay que son grand potager de La Chevrette, et fournissaient presque toute l'année son office et sa table. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin et de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits; mais à mesure qu'ils mûrissaient je les voyais disparaître, sans savoir ce qu'ils étaient devenus. Le jardinier m'assura que c'étaient les loirs qui mangeaient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, et le fruit n'en disparaissait pas moins. Je guettai si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même était le grand loir. Il logeait à Montmorency, d'où il venait les nuits avec sa femme

et ses enfants enlever les dépôts de fruits qu'il avait faits pendant la journée, et qu'il faisait vendre à la Halle à Paris aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable, que je comblais de bienfaits, dont Thérèse habillait les enfants, et dont je nourrissais presque le père, qui était mendiant, nous dévalisait aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre, et dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais, voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Madame d'Épinay me pria de le payer, de le mettre dehors, et d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdait toutes les nuits autour de l'Ermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avait l'air d'une massue, et suivi d'autres vauriens de son espèce, pour rassurer les *gouverneuses* [1], que cet homme effrayait terriblement, je pris le parti de faire coucher son successeur toutes les nuits à l'Ermitage.

MAISON DE JEAN-JACQUES A MONTMORENCY.

Le parc ou jardin de Montmorency n'est pas en plaine comme celui de La Chevrette. Il est inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncements, dont

[1] C'est ainsi que Rousseau appelle souvent Thérèse et sa mère.

l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornements, les eaux, les points de vue, et multiplier, pour ainsi dire, à force d'art et de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse et le château ; dans le bas il forme une gorge qui s'ouvre et s'élargit vers la vallée, et que remplit une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie, qui occupe cet élargissement, et cette pièce d'eau entourée de coteaux bien décorés, de bosquets et d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice et le terrain qui l'entoure appartenaient jadis au célèbre Le Brun, qui se plut à le bâtir et décorer avec ce goût exquis d'ornements et d'architecture dont ce grand peintre s'était nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie et la grande pièce d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu d'un péristyle à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air, jouant dans tout l'édifice, le maintient sec malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée, ou la plus jolie des trois îles Borromées, appelée *Isola Bella*, dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix des quatre appartements complets qu'il con-

tient, outre le rez-de-chaussée composé d'une salle de bal, d'une salle de billard et d'une cuisine. Je pris le plus petit et le plus simple, au-dessus de la cuisine, que j'eus aussi. Il était d'une propreté charmante, l'ameublement en était blanc et bleu. C'est dans cette profonde et délicieuse solitude, qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai, dans une continuelle extase, le cinquième livre de l'Émile, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à l'impression du local où je l'écrivais.

Avec quel empressement je courais tous les matins, au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le péristyle! Quel bon café au lait j'y prenais tête à tête avec ma Thérèse! Ma chatte et mon chien nous faisaient compagnie. Ce seul cortége m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le Paradis terrestre; j'y vivais avec autant d'innocence, et j'y goûtais le même bonheur. (*Confessions.*)

JEAN-JACQUES ET SON CHIEN.

J'avais un chien qu'on m'avait donné tout jeune, presque à mon arrivée à l'Ermitage, et que j'avais alors appelé *Duc*. Ce chien, non beau, mais rare en son espèce, duquel j'avais fait mon compagnon, mon ami, et qui certainement méritait mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, était devenu

célèbre au château de Montmorency par son naturel aimant, sensible, et par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais, par une pusillanimité fort sotte, j'avais changé son premier nom en celui de *turc*, comme s'il n'y avait pas des multitudes de chiens qui s'appellent *marquis*, sans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de Villeroi, qui sut ce changement de nom, s'avisa de me pousser tellement là-dessus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avais fait. Ce qu'il y avait d'offensant pour le nom de duc dans cette histoire était moins de l'avoir donné à mon chien que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avait là plusieurs ducs. M. de Luxembourg l'était lui-même, son fils l'était; le marquis de Villeroi, fait alors pour le devenir, et qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avait mis, et de l'effet qu'avait produit cet embarras. On m'assura le lendemain que sa tante l'avait très-vivement tancé là-dessus; et l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup raccommoder mes affaires auprès de lui. (*Confessions.*)

L'ILE DE SAINT-PIERRE.

L'île de Saint-Pierre, appelée à Neuchâtel l'île de La Mothe, au milieu du lac de Bienne, a environ demi-lieue de tour; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires

à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes; et le tout, à la faveur d'un terrain varié et montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble se font valoir mutuellement, et font estimer l'île plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée forme la partie occidentale de l'île qui regarde Gleresse et la Bonne-Ville. On a planté cette terrasse d'une longue allée qu'on a coupée dans son milieu par un grand salon, où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches, de tous les rivages voisins, pour danser et se réjouir. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais vaste et commode, où loge le receveur, et située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cents pas de l'île est, du côté du sud, une autre île beaucoup plus petite, inculte et déserte, qui paraît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, et ne produit parmi ses graviers que des saules et des persicaires, mais où est cependant un tertre élevé, bien gazonné et très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève et de Neuchâtel, ne laissent pas de former une assez belle décoration, surtout dans la partie occidentale, qui est très-peuplée, et bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à peu près comme à Côte-Rotie, mais ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve, en allant du sud au

nord, le bailliage de Saint-Jean, la Bonne-Ville, Bienne, et Nidau, à l'extrémité du lac; le tout entremêlé de villages très-agréables. (*Confessions*).

JEAN-JACQUES

PLUS RELIGIEUX A LA CAMPAGNE QU'A LA VILLE.

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquais point à mon lever, lorsqu'il faisait beau, de courir humer sur la terrasse l'air salubre et frais du matin, et planer des yeux sur l'horizon de ce beau lac, dont les rives et les montagnes qui le bordent enchantaient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, et qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitants des villes, qui ne voient que des murs et des rues, ont peu de foi, mais je ne puis comprendre comment des campagnards, et surtout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur âme ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'est surtout à mon lever, affaissé par mes insomnies, qu'une longue habitude me porte à cette élévation de cœur qui n'impose point la fatigue de penser. Mais il faut pour cela que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma cham-

bre, je prie plus rarement et plus sèchement; mais à l'aspect d'un beau paysage, je me sens ému sans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un saint évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne savait dire que *O!* et il lui dit : *Bonne mère, continuez de prier toujours ainsi; votre prière vaut mieux que les nôtres.* Cette meilleure prière est aussi la mienne. (*Confessions.*)

PROMENADES SUR L'EAU.

Souvent, quand l'air était calme, j'allais immédiatement en sortant de table me jeter seul dans un petit bateau, que le receveur m'avait appris à mener avec une seule rame; je m'avançais en pleine eau. Le moment où je dérivais me donnait une joie qui allait jusqu'au tressaillement, et dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause (si ce n'était peut-être une félicitation secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchants). J'errais ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent, laissant aller mon bateau tout à fait à la merci de l'air et de l'eau, je me livrais à des rêveries sans objet, et qui, pour être stupides, n'en étaient pas moins délicieuses (je m'écriais par fois avec attendrissement : O nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde, il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'in-

terpose entre toi et moi ! Je m'éloignais ainsi jusqu'à demi-lieue de terre ; j'aurais voulu que ce lac eût été l'Océan). Cependant, pour complaire à mon chien, qui n'aimait pas autant que moi les stations sur l'eau, je suivais d'ordinaire un but de promenade, c'était d'aller débarquer à la petite île, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer le lac et ses environs, pour examiner et disséquer toutes les herbes qui se trouvaient à ma portée, et pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite île. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvais mener promener Thérèse avec la receveuse et ses sœurs, comme j'étais fier d'être leur pilote et leur guide ! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jacques. Cette petite peuplade me rendit la petite île encore plus intéressante. J'y allais plus souvent et avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitants.

(*Confessions.*)

L'OMBRE DE FABRICIUS

AUX ROMAINS DÉGÉNÉRÉS.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez

vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-» vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et » ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modéra-» tion et la vertu ? Quelle splendeur funeste a suc-» cédé à la simplicité romaine ! Quel est ce langage » étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que » signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? » Insensés ! qu'avez-vous fait ! Vous, les maîtres des » nations, vous vous êtes rendus les esclaves des » hommes frivoles que vous avez vaincus : ce sont des » rhéteurs qui vous gouvernent ; c'est pour enrichir » des architectes, des peintres, des statuaires et des » histrions que vous avez arrosé de votre sang la » Grèce et l'Asie. Les dépouilles de Carthage sont la » proie d'un joueur de flûte.

» Romains, hâtez-vous de renverser ces amphi-» théâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, » chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont » les funestes arts vous corrompent ; que d'autres » mains s'illustrent par de vains talents : le seul ta-» lent digne de Rome, est celui de conquérir le » monde, et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas » prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut » ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance » recherchée ; il n'y entendit point cette éloquence fri-» vole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit » donc Cynéas de majestueux ? O citoyens ! il vit un spec-

» tacle que ne donneront jamais vos richesses, ni
» tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais
» paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hom-
» mes vertueux, dignes de commander à Rome et
» de gouverner la terre. »

(*Discours sur les lettres.*)

LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure

d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. (*Émile*, liv. III.)

L'IMMATÉRIALITÉ DE L'AME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste, et tu seras heureux!* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! la conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant : « Tu m'as trompé! »

« Je t'ai trompé, téméraire! qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? ô Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant : ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu *la vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne? tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. »

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le

salaire avant le travail : « Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue. »

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et, si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : « Tout ne finit pas pour » moi avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la » mort. » (*Émile.*)

L'ÉVANGILE.

La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse

dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous

les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un dieu.

LA MAISON, LES AMIS, LES PLAISIRS DE JEAN-JACQUES, S'IL ÉTAIT RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à

la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui puissent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe ver-

doyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets en seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère, et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe.

Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra. (*Émile.*)

LE DUEL.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain; savoir : que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on

le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaires où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard : c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! Grand Dieu! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? Le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître : il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme doit se régler sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre! Que ferait celui qui veut s'y asservir dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine

ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur n'y consiste pas à s'y faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée : il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montre ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir

le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. (*Nouvelle Héloïse.*)

LE SUICIDE.

Tu veux cesser de vivre : mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps?... Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu : que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : « La vie est un mal. » Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire

qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend ou bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : « La vie est un mal. » Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : « La vie est un bien. » Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi... Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger...

Que font dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de

mourir : car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination...

Une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive ; c'est un vol fait au genre humain. Avant de e quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je ne tiens à rien... Je suis inutile au monde... — Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ; » puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre.... Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute ta vie : si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

(*Nouvelle Héloïse.*)

BONHEUR DE J.-J. ROUSSEAU

DANS LA SOLITUDE.

Quels temps croyez-vous que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ?



Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, les oiseaux de la campagne, les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins, que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns et me ménager une plus longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, en me montrant la main de l'homme, ne m'annonçât

la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi : c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire à moi-même : *Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

Mon imagination ne laissait pas long-temps déserte la terre ainsi parée; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur; et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter; je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur désirait encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité : plaisirs délicieux, si près de nous, et qui sont désor-

mais si loin des hommes ! Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je les chassais à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois me contrister tout à coup : quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore : je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas 'idée, et dont pourtant je sentais le besoin : hé bien, monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être suprême qui embrasse tout ; alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec attendrissement à la confusion des grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur resserré même dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers.

J'aurais voulu m'élancer dans l'infini : je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : *O grand être! ô grand être!* sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis assez à profit ma journée ; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et, pour réparer le temps perdu, je me disais : *Je reviendrai demain.*

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatigué, mais le cœur content. Je me reposais agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse, je soupais de grand appétit ; dans mon petit domestique, nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous : mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave ; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi ; ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour : j'étais

bien différent quand j'avais vu compagnie; j'étais rarement content des autres, et jamais de moi; le soir, j'étais grondeur et taciturne : cette remarque est de ma gouvernante; et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil encore.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie : bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celu de mon existence. Oui, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes; mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté : désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune; il faut m'en délivrer pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction. (*Correspondance.*)

UNE RÊVERIE DE ROUSSEAU.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit

des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent, sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit contenu, mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image : mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

(*Rêveries d'un promeneur solitaire.*)

JEAN-JACQUES RENVERSÉ PAR UN CHIEN.

J'étais, sur les six heures, à la descente de Ménilmontant, presque vis-à-vis du *Galant Jardinier,* quand des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner, quand il

m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut, si juste que le chien passât sous moi, tandis que je serais en l'air. Cette idée, plus prompte que l'éclair, et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi. Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois, n'ayant pu retenir son élan, s'était précipité sur mes deux jambes, et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure, portant tout le poids de mon corps, avait frappé sur un pavé très-raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente que, étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds. Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux.

Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé, et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état dans lequel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avançait. J'apercus le ciel, quelques étoiles et un peu de verdure. Cette première sensa-

tion fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ; je n'avais aucune notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurais ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais ; on me dit : A la Haute-Borne ; c'est comme si l'on m'eût dit : Au mont Atlas. Il fallut demander successivement le pays, la ville et le quartier où je me trouvais ; encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître ; il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevart pour me rappeler ma demeure et mon nom. Un monsieur que je ne connais pas, et qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurais si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchais très-bien, très-légèrement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse

toujours beaucoup de sang. Mais j'avais un frisson glacial qui faisait claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensais que, puisque je marchais sans peine, il valait mieux continuer ainsi ma route à pied que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures; choisissant et suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurais pu le faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, et j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute et ses suites, dont je ne m'apercevais pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant me firent comprendre que j'étais plus maltraité que je ne pensais. Je passai la nuit sans connaître encore et sentir mon mal. Voici ce que je sentis et trouvai le lendemain. J'avais la lèvre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez; en dehors, la peau l'avait mieux garantie, et empêchait la totale séparation; quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée et meurtrie; le pouce droit foulé et très-gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé, et qu'une contusion forte et douloureuse empêchait totalement de plier. Mais, avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même

une dent; bonheur qui tient du prodige dans une chute comme celle-là.

(*Rêveries d'un promeneur solitaire.*)

HISTOIRE DE JEAN-JACQUES,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Né dans une famille où régnaient les mœurs et la piété, élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse et de religion, j'avais reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diraient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout à fait abandonné. Enfant encore et livré à moi-même, alléché par des caresses, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique, mais je restai toujours chrétien; et bientôt, gagné par l'habitude, mon cœur s'attacha sincèrement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de madame de Warens m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcèrent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentiments affectueux, et me rendirent dévot presqu'à la manière de Fénelon. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'auteur des choses, et à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout

ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejeta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivit partout, et jeta l'indifférence et le dégoût sur tout ce qui pouvait se trouver à ma portée propre à mener à la fortune et aux honneurs. Incertain dans mes inquiets désirs, j'espérais peu, j'obtins moins, et je sentis, dans des lueurs mêmes de prospérité, que quand j'aurais obtenu tout ce que je croyais chercher je n'y aurais point trouvé ce bonheur dont mon cœur était avide sans en savoir démêler l'objet. Ainsi tout contribuait à détacher mes affections de ce monde même avant les malheurs qui devaient m'y rendre tout à fait étranger.

Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, flottant entre l'indigence et la fortune, entre la sagesse et l'égarement, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard sans principes bien décidés par ma raison, et distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les bien connaître. Dès ma jeunesse j'avais fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir et celui de mes prétentions en tout genre, bien résolu, dès cet âge atteint et dans quelque situation que je fusse, de ne plus me débattre pour en sortir, et de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet

sans peine; et, quoique alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe, j'y renonçai, non-seulement sans regret, mais encore avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie et au repos d'esprit qui fut toujours mon goût le plus dominant et mon penchant le plus durable; je quittai le monde et ses pompes.

Je renonçai à toutes parures : plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure; une perruque toute simple, un bon gros habit de drap; et mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités et les convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittais. Je renonçai à la place que j'occupais alors, pour laquelle je n'étais nullement propre, et je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avais eu un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures; je sentis que celle-là même en exigeait une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions; et, résolu à n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère qui le réglât pour le reste de ma vie tel que je voulais le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venait de se faire en moi; un autre monde moral qui se dévoilait à mes regards; les insensés jugements des hommes, dont, sans prévoir encore combien j'en serais la victime,



je commençais à sentir l'absurdité; le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire, dont à peine la vapeur m'avait atteint que j'en étais déjà dégoûté; le désir enfin de tracer pour le reste de ma carrière une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venais de passer la plus belle moitié, tout m'obligeait à cette grande revue dont je sentais depuis long-temps le besoin. Je l'entrepris donc, et je ne négligeai rien de ce qui dépendait de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, et ce goût vif pour la solitude qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là. L'ouvrage que j'entreprenais ne pouvait s'exécuter que dans une retraite absolue; il demandait de longues et paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas. Cela me força de prendre pour un temps une autre manière de vivre, dont ensuite je me trouvai si bien, que, ne l'ayant interrompue depuis lors que par force et pour peu d'instants, je l'ai reprise de tout mon cœur, et m'y suis borné sans peine aussitôt que je l'ai pu; et quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable ils avaient plus fait pour mon bonheur que je n'avais su faire moi-même. Je me livrai au travail que j'avais entrepris avec un zèle proportionné et à l'importance de la chose et au besoin que je sentais en avoir. Je vivais alors avec des philoso-

phes modernes qui ne ressemblaient guère aux anciens : au lieu de lever mes doutes et de fixer mes irrésolutions, ils avaient ébranlé toutes les cert'tudes que je croyais avoir sur les points qu'il m'importait le plus de connaître : car, ardents missionnaires d'athéisme et très-impérieux dogmatiques, ils n'enduraient point sans colère que, sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux. Je m'étais défendu souvent assez faiblement par haine pour la dispute, et par peu de talent pour la soutenir ; mais jamais je n'adoptai leur désolante doctrine ; et cette résistance à des hommes aussi intolérants, qui d'ailleurs avaient leurs vues, ne fut pas une des moindres causes qui attisèrent leur animosité.

Tranquille dans ces dispositions, j'y trouve, avec le contentement de moi, l'espérance et les consolations dont j'ai besoin dans ma situation. Il n'est pas possible qu'une solitude aussi complète, aussi permanente, aussi triste en elle-même, l'animosité toujours sensible et toujours active de toute la génération présente, les indignités dont elle m'accable sans cesse, ne me jettent quelquefois dans l'abattement. L'espérance ébranlée, les doutes décourageants reviennent encore de temps à autre troubler mon âme et la remplir de tristesse. C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeler mes anciennes résolutions : les soins, l'attention, la sincérité du cœur que j'ai mis à les prendre reviennent

alors à mon souvenir et me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funestes qui n'ont qu'une fausse apparence, et ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi retenu dans l'étroite sphère de mes anciennes connaissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, et je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais, s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumières utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état : c'est là qu'il serait temps d'enrichir et d'orner mon âme d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle. Lorsque, délivrée de ce corps qui l'offusque et l'aveugle, et voyant la vérité sans voile, elle apercevra la misère de toutes ces connaissances dont nos faux savants sont si vains, elle gémira des moments perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale sont un bien qu'on emporte avec soi, et dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique et utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si, par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré!

(*Rêveries d'un promeneur solitaire.*)

COURAGE ET GÉNÉROSITÉ

DE JEAN-JACQUES ENFANT.

J'allais presque tous les dimanches passer la journée aux Paquis chez M. Fazy, qui avait épousé une de mes tantes, et qui avait là une fabrique d'indiennes.

Un jour j'étais à l'étendage, dans la chambre de la calandre, et j'en regardais les rouleaux de fonte; leur luisant flattait ma vue. Je fus tenté d'y poser mes doigts; et je les promenais avec plaisir sur le lisse du cylindre, quand le jeune Fazy, s'étant mis dans la roue, lui donna un demi-quart de tour si adroitement qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout et que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant : Fazy détourna à l'instant la roue; mais les ongles ne restèrent pas moins au cylindre, et le sang ruisselait de mes doigts. Fazy, consterné, s'écrie, sort de la roue, m'embrasse, et me conjure d'apaiser mes cris, ajoutant qu'il était perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha; je me tus. Nous fûmes à la carpière, où il m'aida à laver mes doigts et à étancher mon sang avec de la mousse. Il me supplia, avec larmes, de ne point l'accuser. Je le lui promis, et le tins si bien que, plus de vingt ans après, personne ne savait par quelle aventure j'avais deux de mes doigts cicatrisés, car

ils le sont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois semaines, et plus de deux mois hors d'état de me servir de ma main, disant toujours qu'une grosse pierre, en tombant, m'avait écrasé les doigts. (*Rêveries.*)

TRAIT SINGULIER DE SENSIBILITÉ.

Je jouais au mail, à Plain-Palais, avec un de mes camarades appelé Plince. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, et, durant le combat, il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué que, d'une main plus forte, il m'eût fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes et poussant des cris perçants. Je l'embrassai aussi de toute ma force, en pleurant comme lui, dans une émotion confuse qui n'était pas sans quelque douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang, qui continuait à couler; et voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvaient suffire, il m'entraîna chez sa mère, qui avait un petit jardin près de là. Cette bonne dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état; mais elle sut conserver des forces pour me panser; et, après avoir bien bassiné ma plaie, elle y appliqua des fleurs de lis macérées

dans l'eau-de-vie ; vulnéraire excellent et très-usité dans notre pays. Ses larmes et celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que long-temps je la regardai comme ma mère et son fils comme mon frère, jusqu'à ce que, ayant perdu l'un et l'autre de vue, je les oubliai peu à peu. (*Rêveries.*)

BUFFON.

1707-1788.

Georges-Louis Leclerc, comte DE BUFFON, un des plus célèbres naturalistes de l'Europe, et un des plus grands écrivains de la France, naquit au château de Montbard. Son père était conseiller au parlement de Dijon. Il se livra d'abord à l'étude des mathématiques et de la physique, et il se fit, jeune encore, un nom parmi les savants. A trente-deux ans il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes*. Dès lors il se proposa d'étudier tout ce que renfermait ce jardin, de l'enrichir, de décrire la nature, d'en raconter l'histoire, d'en expliquer les lois, d'en retracer les monuments. Cette tâche immense fut l'occupation de sa vie entière. Il employa près de quarante ans à la publication de son *Histoire naturelle*.

Buffon est le seul auteur français qu'on puisse comparer à J.-J. Rousseau, pour l'élégance, la richesse, l'harmonie, l'élévation et la pureté du style. Ces deux écrivains sont peut-être les deux plus grands prosateurs de notre littérature. Ils peuvent prétendre à la première place à des titres différents : Buffon a plus de pompe et de majesté, de magnificence et d'éclat ; Rousseau plus de justesse et de force, de chaleur et de logique.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

LE CHIEN.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité

sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et

cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

LE PAON.

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce

qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête, et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel : non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout à coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se

dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles couleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors, et les cache à qui ne sait point les admirer.

LES DÉSERTS DE L'ARABIE PÉTRÉE.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir : car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort. (*Histoire du chameau.*)

LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire conronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en présente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les

voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes

étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales.

LE PREMIER HOMME

RACONTE SES PREMIÈRES SENSATIONS.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence : je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi, et faisaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière; son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons : le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient

un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme; j'écoutai long-temps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première, fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la qualité des accidents de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençais à voir sans émotion et à entendre sans trouble lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile : ma surprise

fut extrême; je crus que mon existence fuyait : le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets; je m'imaginais que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête; je touchai mon front et mes yeux; je parcourus mon corps : ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites de mon existence qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps; je le jugeais d'un volume énorme, et si grand que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai long-temps, je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus

étranges : je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensasion qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel; je me heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer; et, après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et

qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchais donc à toucher tout ce que je voyais : je voulais toucher le soleil; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise; car tous les objets paraissaient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main; et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée de la main. Je les touchai légèrement : aussitôt ils se séparèrent de la branche,

comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avais saisi un de ces fruits; je m'imaginai avoir fait une conquête, et je me glorifiai de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux; j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirais à longues aspirations le parfum, et je goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre: je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin, je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de

mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées ; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue ; je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être. Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens ; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue ; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

(*Histoire naturelle de l'homme.*)

SUR LE STYLE.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en fera connaître l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes, qui serviront à les remplir. Par la force du génie on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie, et il est rare

encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées; plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare : sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera point sentir, l'ouvrage ne sera point construit, et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve

embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire; il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées, et comme il ne les a ni comparées, ni subordonnées, rien ne détermine à préférer les unes aux autres. Il demeure donc dans la perplexité; mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne vous éblouissent pendant quelques instants que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres; ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet : on met dans l'ombre toutes les au-

tres faces, et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité; aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant

les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre; le style doit graver des pensées : ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée, et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la

bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé : il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former, de chaque suite d'idées, un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Le sublime ne peut être que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet : l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les héros et les dieux; l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus

grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs, il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé; mais le ton de l'orateur ou du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur des sujets autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

(*Discours de réception à l'Académie.*)

DIDEROT.

1713-1784.

Denis Diderot était fils d'un coutelier de Langres. Il alla de bonne heure chercher fortune à Paris. Les premières années furent rudes. Il consacra toute sa vie aux lettres et à la littérature.

Après Voltaire, Diderot fut l'écrivain le plus actif et le plus fécond du dix-huitième siècle. Le plus important de ses ouvrages est la fameuse *Encyclopédie,* qui devait renfermer tout ce qu'il est utile de savoir, et qui ne fut qu'un immense réper-

toire des doctrines et des passions de l'époque. Outre les nombreux articles de l'*Encyclopédie*, Diderot a écrit des romans, des drames et différents ouvrages philosophiques. Tous sont remplis des doctrines désolantes du matérialisme et de l'athéisme, dont il était le plus zélé propagateur. Cet homme, qui exprima quelquefois des vœux atroces, et qui fut l'ennemi acharné de la religion, le destructeur de toute morale, avait un cœur bon et généreux. Sa vie est pleine de bonnes œuvres.

Diderot possédait la plupart des qualités qui font le grand écrivain. Il les dépensa en traitant une foule de sujets qui ne convenaient pas à la nature de son talent. S'il avait embrassé une carrière unique, il aurait laissé une réputation durable, et la postérité, au lieu de répéter seulement son nom, parlerait de ses ouvrages.

MORT DE NÉRON.

Il y avait environ neuf ans que la terre gémissait sous ce monstre lorsque le ciel en fit justice. Vindex soulève la province des Gaules, qu'il commandait en qualité de propréteur, et Galba, les Espagnes. Alors le tyran perd la raison : il se roule à terre, déchire ses vêtements; il se frappe. Dans son délire, il projette de faire massacrer et les gouverneurs de province et les commandants d'armée : il abandonnera aux légions le pillage des Gaules, il brûlera Rome; au milieu de l'embrasement, on lâchera des bêtes féroces sur le peuple. Un moment après, il veut se présenter aux rebelles; il prend les faisceaux; il ne se vengera pas; il versera des larmes; on sera touché de son repentir; la paix va ramener l'allégresse; il en médite les chants. Il ordonne ses équipages, et surtout que ses instruments de musique ne soient

pas oubliés. Les tribus de Rome sont convoquées sous les drapeaux : personne ne s'y rend. Il arrache aux maîtres leurs esclaves ; il exige le tribut de tous les ordres de l'État, l'impôt annuel des locations ; le fisc ne recevra que de la monnaie en or et en argent le plus pur et nouvellement frappée. Il est effrayé par des pronostics ; les armées ont embrassé la cause de Vindex ; il en apprend la nouvelle à table, il déchire la lettre, il renverse la table, il brise deux vases précieux, il demande du poison à Locuste ; il s'est retiré dans les jardins de Servilius, tandis qu'on prépare des vaisseaux à Ostie pour sa fuite ; les tribuns et les centurions des gardes prétoriennes refusent de l'accompagner ; un d'eux lui dit : *Est-il donc si difficile de mourir ?* Ses pensées ne sont plus les mêmes : il ne se retirera plus chez les Parthes ; il n'ira plus se prosterner aux pieds de Galba ; il montera dans la tribune aux harangues ; il demandera grâce, et se restreindra au gouvernement de l'Égypte : on lui déclare qu'il sera mis en pièces avant que d'arriver à la place publique. Il se couche, il s'éveille au milieu de la nuit ; ses gardes l'ont abandonné ; il s'élance de son lit, il fait appeler ses amis ; il n'en a plus ; il court à leurs portes, qu'il trouve fermées. Il rentre dans son palais, que les sentinelles ont pillé ; il présente sa gorge à couper à un gladiateur, qui lui refuse son bras ; il court vers le Tibre, il est trop lâche pour s'y précipiter ; il revient. Un affranchi lui offre un asile dans sa petite campagne :

il l'accepte ; il s'y rend en tunique, les jambes nues et la tête enveloppée ; il sent la terre trembler sous ses pas ; ses yeux sont frappés d'un éclair ; il entend les imprécations des passants contre lui, leurs vœux pour Galba. Il descend de cheval ; il arrive, les pieds et les vêtements déchirés par des ronces, aux murs du jardin de l'affranchi ; il y entre, en rampant, par une ouverture qu'on a creusée sous la terre, et qui le conduit à une salle étroite, où il s'étend sur un mauvais matelas couvert d'un vieux manteau. Il ordonne sa fosse sur la mesure de son corps ; il pleure, il s'écrie : « Quelle fin pour un si grand musicien ! » Malheureux ! tu n'en serais pas là si tu avais su gouverner comme tu savais chanter. Le sénat l'a déclaré ennemi de la patrie ; on le cherche pour le traîner au supplice ; il se saisit de deux poignards ; il se dit :
« Tu prolonges une vie infâme d'une manière hon-
» teuse ; ce que tu fais n'est pas digne d'un empe-
» reur ; prends ton parti. Allons, Néron, exhorte-toi. »
Les cavaliers qui ont l'ordre de le saisir vivant sont à la porte ; il les entend. A l'aide d'Épaphrodite, son secrétaire, il s'enfonce un des deux poignards dans la gorge ; il expirait lorsque le centurion entra : ses yeux agrandis et fixes inspiraient l'effroi.

(*Essai sur Claude et Néron.*)



AMOUR FILIAL DE D'ALEMBERT

POUR SA MÈRE ADOPTIVE.

Le premier nom de d'Alembert fut *Jean-le-Rond.* Fils naturel de M. Destouches et de madame la chanoinesse de Tencin, il fut abandonné et exposé sur les degrés de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et, de là, porté aux Enfants-Trouvés. Son père le retira de cet hôpital, et le mit en nourrice chez la femme Rousseau, vitrière, rue Michel-le-Comte, qui l'allaita et l'éleva très-difficilement, à cause de l'extrême délicatesse de sa constitution. Il était même si malingre, qu'elle avait refusé de s'en charger. Il demeura chez cette bonne femme jusqu'après son retour de Berlin. Peu de temps avant son départ pour la Prusse, sa mère désira le voir. Il ne se rendit à cette invitation qu'avec répugnance, et ne voulut y aller qu'accompagné de sa nourrice. L'entrevue fut très-froide de la part de M. d'Alembert. Madame de Tencin, déconcertée, lui dit : « Mais je suis votre mère. » — « *Vous, ma mère! non, la voici ; je n'en connais point d'autre;* » et il s'élança sur madame Rousseau, qu'il arrosa de ses larmes.

A son retour de Berlin, où le roi de Prusse l'avait excédé de courses et de travaux, il revint habiter son premier domicile. Son logement était fort petit, privé d'air et très-malsain. Il y fit une grande maladie, et ne dut son salut qu'aux soins de M. Bouvard. Ce ne

furent que les vives instances de ce médecin qui purent le déterminer à quitter la demeure de sa nourrice et à en choisir une plus salubre. A la mort du vitrier Rousseau, ses petits-enfants firent apposer le scellé chez lui, et tracassèrent inhumainement sa veuve au sujet de la succession. M. d'Alembert apprend ces procédés odieux ; il accourt chez sa nourrice, et lui dit : *Laissez tout emporter par ces indignes, je ne vous abandonnerai point.* Il a tenu religieusement sa parole jusqu'à la mort de cette bonne femme. (*Diderot.*)

DE L'AUTORITÉ DANS LE DISCOURS.

J'entends, par *autorité dans le discours*, le droit qu'on a d'être cru dans ce qu'on dit : ainsi, plus on a le droit d'être cru sur sa parole, plus on a d'*autorité.* Ce droit est fondé sur le degré de science et de bonne foi qu'on reconnaît dans la personne qui parle. La science empêche qu'on ne se trompe soi-même, et écarte l'erreur qui pourrait naître de l'ignorance. La bonne foi empêche qu'on ne trompe les autres, et réprime le mensonge que la malignité chercherait à accréditer. Les lumières et la sincérité sont donc la vraie mesure de l'autorité dans le discours : ces deux qualités sont essentiellement nécessaires. Le plus savant et le plus éclairé des hommes ne mérite plus d'être cru dès qu'il est fourbe ; non plus que l'homme le plus pieux et le

plus saint, dès qu'il parle de ce qu'il ne sait pas; de sorte que saint Augustin avait raison de dire que ce n'était pas le nombre, mais le mérite des auteurs qui devait emporter la balance. Au reste, il ne faut pas juger du mérite par la réputation, surtout à l'égard des gens qui sont membres d'un corps ou portés par une cabale. La vraie pierre de touche, quand on est capable et à portée de s'en servir, c'est une comparaison judicieuse du discours avec la matière qui en est le sujet, considérée en elle-même : ce n'est pas le nom de l'auteur qui doit faire estimer l'ouvrage, c'est l'ouvrage qui doit obliger à rendre justice à l'auteur.

L'autorité n'a de force et n'est de mise, à mon sens, que dans les faits, dans les matières de religion et dans l'histoire. Ailleurs elle est inutile et hors d'œuvre. Qu'importe que d'autres aient pensé de même ou autrement que nous, pourvu que nous pensions juste, selon les règles du bon sens et conformément à la vérité? Il est assez indifférent que votre opinion soit celle d'Aristote, pourvu qu'elle soit selon les règles du syllogisme. A quoi bon ces fréquentes citations, lorqu'il s'agit de choses qui dépendent uniquement du témoignage de la raison et du bon sens? A quoi bon m'assurer qu'il est jour quand j'ai les yeux ouverts et que le soleil luit? Les grands noms ne sont bons qu'à éblouir le peuple, à tromper les petits esprits et à fournir du babil aux demi-savants. Le peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend

pas, croit toujours que celui qui lui parle le plus, et le moins naturellement, est le plus habile. Ceux à qui il manque assez d'étendue dans l'esprit pour penser eux-mêmes, se contentent des pensées d'autrui et comptent les suffrages. Les demi-savants, qui ne sauraient se taire, et qui prennent le silence et la modestie pour des symptômes d'ignorance ou d'imbécillité, se font des magasins inépuisables de citations.

Je ne prétends pas néanmoins que l'autorité ne soit absolument d'aucun usage dans les sciences. Je veux seulement faire entendre qu'elle doit servir à nous appuyer, et non pas à nous conduire; et qu'autrement elle entreprendrait sur les droits de la raison : celle-ci est un flambeau allumé par la nature et destiné à nous éclairer; l'autre n'est tout au plus qu'un bâton fait de la main des hommes, et bon pour nous soutenir, en cas de faiblesse, dans le chemin que la raison nous montre. *(Diderot.)*

D'ALEMBERT.

1717-1783.

Jean Le Rond D'ALEMBERT, le plus célèbre géomètre du dix-huitième siècle, naquit à Paris. Abandonné par ses parents et élevé par charité, il sortit par son talent de l'état d'abjection où l'avait jeté le hasard de sa naissance. Dès sa jeunesse, ses travaux scientifiques le placèrent au premier rang parmi les savants de l'Europe. Comme Pascal et Buffon, d'Alembert pos-

séda deux choses presque toujours séparées : le génie de la science et le talent d'écrire. Il fut pendant vingt ans l'ami et le collaborateur de Diderot dans la composition de l'*Encyclopédie*. Le *Discours d'introduction* qu'il écrivit est un chef-d'œuvre de style et le morceau le plus remarquable de cette immense collection. Outre ces articles, d'Alembert a laissé plusieurs autres ouvrages. Les plus connus sont les *Éloges des Académiciens* morts pendant qu'il était secrétaire perpétuel de l'Académie. Ils sont écrits d'un style clair et précis, et pleins d'idées fines, d'aperçus ingénieux, d'anecdotes curieuses, qui les font lire avec plaisir.

D'Alembert était un homme d'un désintéressement parfait, d'une générosité rare. C'est un des écrivains qui ont porté au plus haut degré la dignité d'homme de lettres. Pendant sa vie, il se renferma dans une circonspection prudente et mesurée sur les questions religieuses ; ce n'est qu'après sa mort que sa *Correspondance* avec Voltaire, publiée par de funestes amis, révéla le triste secret de son incrédulité sceptique.

MASSILLON.

Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire.

Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence ; simplicité qui, réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles ; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs ; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs qui, chargés, si on se peut exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité. (*Éloge de Massillon.*)

GÉNÉROSITÉ DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Le géomètre Varignon, qui depuis se fit connaître par ses ouvrages mathématiques, menait une vie obscure et pauvre dans la ville de Caen, sa patrie ; il allait souvent disputer à des thèses au collége de

cette ville, où il avait aussi acquis la réputation, qu'il méprisa bien dans la suite, d'un subtil et redoutable argumentateur. L'abbé de Saint-Pierre, qui étudiait dans ce même collége, y connut Varignon, disputa beaucoup avec lui sur les questions creuses qui étaient l'unique et malheureuse philosophie de ce temps-là, et goûta tellement sa société, qu'il résolut de l'emmener à Paris, où ils devaient trouver, l'un et l'autre, plus de secours et de lumières. Il prit une maison au faubourg Saint-Jacques, et y logea avec lui le géomètre, son compatriote. Mais comme ce savant, absolument sans fortune, avait besoin d'une subsistance assurée pour se livrer à son étude favorite, l'abbé de Saint-Pierre, malgré la modestie de son revenu, qui n'était que de 1800 livres, en détacha 300, qu'il donna à Varignon; il fit plus, il ajouta infiniment à ce don par la manière dont il l'assura à son ami. « Je ne vous » donne pas, lui dit-il, une pension, mais un con» trat, afin que vous ne soyez pas dans ma dépen» dance, et que vous puissiez me quitter pour aller » vivre ailleurs quand vous commencerez à vous en» nuyer de moi. »

(*Éloge de l'abbé de Saint-Pierre.*)

DERNIERS TRAVAUX DE BOSSUET.

Accablé de travaux et de triomphes, l'évêque de Meaux exécuta, après la mort du grand Condé, ce

qu'il avait annoncé en terminant l'Oraison funèbre de ce prince. Il se livra sans réserve au soin et à l'instruction du troupeau que la Providence lui avait confié, et dans le sein duquel il avait résolu de finir ses jours. Dégoûté du monde et de la gloire, il n'aspirait plus, disait-il, qu'à *être enterré aux pieds de ses saints prédécesseurs*. Il ne monta plus en chaire que pour prêcher à son peuple cette même religion qui, après avoir si long-temps effrayé par sa bouche les souverains et les grands de la terre, venait consoler par cette même bouche la faiblesse et l'indigence. Il descendait même jusqu'à faire le catéchisme aux enfants, et surtout aux pauvres, et ne se croyait pas dégradé par cette fonction si digne d'un évêque. C'était un spectacle rare et touchant de voir le grand Bossuet transporté de la chapelle de Versailles dans une église de village, apprenant aux paysans à supporter leurs maux avec patience, rassemblant avec tendresse leurs jeunes familles autour de lui, aimant l'innocence des enfants et la simplicité des pères, et trouvant dans leur naïveté, dans leurs mouvements, dans leurs affections, cette vérité précieuse qu'il avait cherchée vainement à la cour, et si rarement rencontrée chez les hommes. (*Éloge de Bossuet.*)

RAYNAL.

1713-1796.

François RAYNAL, né à Saint-Geniez en Rouergue, entra, jeune encore, dans la compagnie de Jésus, et se distingua comme professeur et comme prédicateur. A trente-six ans, il rompit ses vœux, se rendit à Paris, où il ne s'occupa que de littérature. Il se lia avec Diderot, Helvétius, d'Holbach, Grimm, et devint un des adeptes les plus violents du parti philosophique. De ses ouvrages et compilations historiques, on ne connaît guère aujourd'hui que son *Histoire philosophique des deux Indes,* fort louée au dix-huitième siècle, parce qu'elle est remplie de déclamations contre la religion et la royauté. Malgré ces défauts, ce livre renferme des morceaux qu'on lit avec plaisir

L'AFFRANCHI GÉNÉREUX.

Un colon de Saint-Domingue avait un esclave de confiance qu'il flattait toujours d'une liberté prochaine, et auquel il ne l'accordait jamais. Plus cette espèce de favori faisait d'efforts pour se rendre utile, et plus ses chaînes se resserraient, parce qu'il devenait de plus en plus nécessaire. Cependant l'espérance ne l'abandonna pas, mais il résolut d'arriver au but par une autre voie.

Dans quelques quartiers de l'île les nègres sont chargés eux-mêmes de leur habillement, de leur nourriture. Pour qu'ils puissent pourvoir à ces besoins, on leur accorde un terrain borné et deux

heures par jour pour le cultiver. Ceux d'entre eux qui ont de l'activité, de l'intelligence, ne se bornent pas à tirer leur subsistance de leurs petites plantations; ils en obtiennent un superflu qui leur assure une fortune plus ou moins considérable.

Louis Desrouleaux, que ses projets rendaient très-économe et laborieux, eut bientôt amassé des fonds plus que suffisants pour se racheter. Il les offrit avec transport pour prix d'une indépendance tant de fois promise. « J'ai trop trafiqué du sang de mes semblables, lui dit son maître d'un ton humilié; sois libre, tu me rends à moi-même. » Tout de suite cet homme, dont le cœur avait été plutôt égaré que corrompu, vend ses habitations et s'embarque pour la France.

Pour se rendre dans sa province il fallait traverser Paris. Il ne voulait s'y arrêter que peu; mais les plaisirs variés que lui offrait cette superbe et délicieuse capitale le retinrent jusqu'à ce qu'il eût follement dissipé les richesses acquises par de longs et heureux travaux. Dans son désespoir, il jugea moins humiliant d'aller solliciter en Amérique les services de ceux qui lui devaient leur avancement, que de mendier en Europe les secours de ceux qui l'avaient ruiné.

Son arrivée au Cap-Français causa une surprise universelle. Sa situation n'y fut pas plutôt connue qu'on s'éloigna généralement de lui. Toutes les maisons lui furent fermées; aucun cœur ne s'ouvrait à

la compassion. Il était réduit à couler à l'écart des jours obscurs dans l'opprobre qui suit l'indigence, et surtout l'indigence méritée, lorsqu'il vit Louis tomber à ses pieds. « Daignez, lui dit ce dernier affranchi, daignez accepter la maison de votre esclave ; on vous y servira, on vous y obéira, on vous y aimera. » S'apercevant bientôt que le respect qu'on doit aux infortunés, que les égards qu'on doit aux bienfaiteurs ne rendaient pas heureux son ancien maître, il le pressa d'aller vivre en France. « Ma reconnaissance vous y suivra, lui dit-il en embrassant ses genoux. Voilà un contrat de 1500 livres de rente que je vous conjure d'accepter. Cette nouvelle marque de votre bonté remplira mes jours de consolation. »

(*Histoire philosophique des deux Indes.*)

LE NÈGRE MAGNANIME.

Un nègre de l'île Saint-Christophe, dans les Antilles, fut associé dès l'enfance aux jeux de son maître. Cette familiarité, communément si dangereuse, étendit les idées de l'esclave sans altérer son caractère. Quazy (c'était son nom) mérita bientôt d'être choisi pour être directeur des travaux de la plantation, et il montra dans ce poste important une intelligence rare et un zèle infatigable. Sa conduite et ses talents augmentèrent encore sa faveur : elle paraissait hors de toute atteinte, lorsque ce chef des ateliers, jus-

qu'alors si chéri et si distingué, fut soupçonné d'avoir manqué à la police établie, et publiquement menacé d'une punition humiliante. Un esclave qui a long-temps échappé aux châtiments infligés trop facilement et trop souvent à ses pareils est infiniment jaloux de cette distinction. Quazy, qui craignait l'opprobre plus que le tombeau, et qui ne se flattait pas de faire révoquer par ses supplications l'arrêt prononcé contre lui, sortit à l'entrée de la nuit pour aller invoquer une médiation puissante. Son maître l'aperçut malheureusement et voulut l'arrêter. On se prend corps à corps; les deux champions, adroits et vigoureux, luttent quelques moments avec des succès variés. L'esclave terrasse enfin son inflexible ennemi, le met hors d'état de sortir de cette situation fâcheuse; et, lui portant un poignard sur le sein, lui tient ce discours: « Maître, j'ai été élevé » avec vous; vos plaisirs ont été les miens; jamais » mon cœur ne connut d'autres intérêts que les » vôtres. Je suis innocent de la petite faute dont on » m'accuse; et, quand j'en aurais été coupable, » vous auriez dû me la pardonner. Tous mes sens » s'indignent au souvenir de l'affront que vous me » prépariez. » En disant ces mots, il se coupe la gorge et tombe mort, sans maudire un tyran qu'il baigne de son sang.

(*Histoire philosophique des deux Indes.*)

LES PARIAS.

Brama a divisé le peuple en tribus ou castes, séparées les unes des autres par des principes de politique et de religion.... Il y a une de ces tribus, la cinquième, qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent exercent les emplois les plus vils de la société : ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples et des marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extrémité des villes, ou forment des hameaux isolés dans les campagnes ; il leur est même défendu de traverser les rues occupées par des bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais seulement pour les autres castes ; et ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle que, si par hasard ils touchaient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priverait impunément d'une vie réputée trop vile pour mériter la protection des lois.

Tel est le sort de ces malheureux, connus à la côte de Coromandel sous le nom de Parias....

La plupart sont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils exploitent est une espèce de hutte ; ils s'y réfugient lorsque des cris, toujours poussés

de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent, et ils répondent sans sortir de leur asile. Ils prennent la même précaution si un bruit confus les avertit de l'approche de quelque homme que ce puisse être. Le temps leur manque-t-il pour se cacher, ils se prosternent la face contre terre avec toute l'humilité que doit leur donner le sentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à l'avidité d'un maître oppresseur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs, et il tire impitoyablement sur eux lorsque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes.

Tout est horrible dans la condition de ces malheureux, jusqu'à la manière dont on les force de pourvoir à leurs plus pressants besoins. A l'entrée de la nuit, ils sortent en troupes, plus ou moins nombreuses, de leur retraite; ils dirigent leurs pas vers le marché, et poussent des rugissements à quelque distance. Les marchands approchent; les parias demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, et on le dépose dans le lieu même où était compté d'avance l'argent destiné au paiement. Lorsque les acheteurs peuvent être assurés que personne ne les verra, ils sortent de derrière la haie qui les dérobait à tous les regards, et enlèvent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une manière si bizarre.

(*Histoire philosophique des deux Indes.*)



MABLY.

1709-1785.

Gabriel Bonnot DE MABLY naquit à Grenoble d'une famille de robe. Il étudia d'abord la théologie et fut reçu sous-diacre. Il y renonça pour ne s'occuper que d'histoire. Il a laissé des *Observations sur l'histoire de France,* ouvrage lumineux et nécessaire à ceux qui veulent connaître à fond la marche de notre gouvernement; le *Traité de l'étude de l'histoire et de la manière de l'écrire,* qui se recommande par des idées saines et un mérite réel; des *Entretiens de Phocion,* où l'on trouve une diction toujours pure et un certain vernis d'antiquité; *le Droit public en Europe,* qui valut à l'auteur un rang distingué parmi les publicistes; des *Observations sur les Grecs et les Romains,* etc. On reproche à l'abbé de Mably de colomnier les premiers temps de notre histoire, et de ne rien trouver de beau que dans les républiques de l'antiquité.

MORT DE PHOCION.

Phocion avait, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui était chère. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple à boire la ciguë, il n'eut pas de quoi payer

le poison qu'on lui préparait. « Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes, dit-il à un de ses amis, acquittez-moi de cette dette, et donnez douze drachmes à l'exécuteur.

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y portèrent que leur consternation....

En allant à sa prison après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortait de la place de l'assemblée, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparaissait dans le sénat après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, et connurent la perte qu'ils avaient faite. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ses ennemis avaient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens de la république, et on fit mourir ses accusateurs, ou du moins leur chef Agonides. (*Entretiens de Phocion.*)

CONDILLAC.

1715-1780.

Étienne Bonnot DE CONDILLAC était frère de l'abbé de Mably. Comme lui, il étudia la théologie et l'abandonna pour les lettres. Il fut précepteur de l'infant de Parme et membre de l'Académie française. Condillac est le chef de la philosophie sensualiste en France. Il adopta le *sensualisme* de Locke, simplifia sa doctrine, et lui donna une précision séduisante, en montrant que toutes nos facultés se réduisent à la *sensation*, successivement transformée en attention, en comparaison, en jugement. Ce philosophe était religieux et défendit avec force les grandes vérités de la religion. Ses disciples, moins réservés, abusèrent de sa méthode, et cherchèrent à en déduire le matérialisme.

On a de Condillac : un *Essai sur l'origine des connaissances humaines*; un *Traité des sensations*; *la Langue des calculs*; *la Logique*; un *Cours d'études*, composé pour son élève, et comprenant la *Grammaire*, l'*Art d'écrire, de penser, de raisonner*, et une *Histoire générale*. Tous ces ouvrages sont remarquables par la méthode, l'ordre et la clarté.

CAIUS CALIGULA.

Caïus Caligula, troisième fils de Germanicus et d'Agrippine, avait été appelé à Caprée dans sa vingtième année. Élevé dans les camps, et par conséquent cher aux armées, il avait encore tous les vœux du peuple, et Tibère l'avait peu à peu approché du trône lorsqu'il cherchait un appui contre Séjan, dont il redoutait l'ambition.

Témoin des supplices qui devenaient de jour en

jour plus fréquents, Caligula, naturellement cruel, s'était enhardi à verser le sang des citoyens; et, toujours tremblant pour lui-même, il s'était formé dans l'art de dissimuler, que les malheurs de ses parents semblaient lui rendre nécessaire. Jamais il ne lui échappa un mot sur le sort de sa mère et de ses frères; il paraissait ignorer qu'ils eussent vécu. Il ne parut pas moins insensible aux injures qu'il recevait lui-même. Aussi a-t-on dit de lui qu'il n'y eut jamais de meilleur esclave ni de plus méchant maître.

Il faut peu de chose pour exciter l'enthousiasme du peuple. Caligula promit au sénat le gouvernement le plus sage; il rappela les exilés, il écarta les délateurs, et on crut déjà voir des vertus dans un prince qui dissimulait ses vices. Pendant une maladie dangereuse qui lui survint le huitième mois de son règne toute la ville lui montra les plus vives inquiétudes. On entourait son palais jour et nuit, l'alarme passa dans les provinces, et il y eut des citoyens qui firent vœu de donner leur vie si l'empereur réchappait. Cependant son règne, qui dura encore trois ans, ne fut plus que le délire d'un esprit égaré et féroce.

Maître de l'empire, Auguste craignait de le paraître. Tibère crut aussi devoir user de quelque circonspection. Il fallait sur le trône un prince tout à fait extravagant, pour montrer tout à coup le despotisme à découvert. Caligula, dit Montesquieu, ôta les accusations des crimes de lèse-majesté; mais il

faisait mourir arbitrairement tous ceux qui lui déplaisaient, et ce n'était pas à quelques sénateurs qu'il en voulait; il tenait le glaive suspendu sur le sénat, qu'il menaçait d'exterminer tout entier.... C'était un vrai sophiste dans sa cruauté, dit encore le même écrivain. Comme il descendait également d'Antoine et d'Auguste, il disait qu'il punirait les consuls s'ils célébraient le jour de réjouissances établi en mémoire de la victoire d'Actium, et qu'il les punirait s'ils ne le célébraient pas. Drusille, sa sœur, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'était un crime de la pleurer, parce qu'elle était déesse, et de ne la pas pleurer, parce qu'elle était sa sœur.

Il imagina des impôts nouveaux et inouïs; il vexa les provinces. Pour s'emparer des dépouilles des citoyens, il fit périr les plus riches, et il marqua chaque jour de son règne par des cruautés.

Cependant il s'attachait la populace par des spectacles qu'il donnait fréquemment, et les soldats par des gratifications qu'il leur faisait. En général, il trouvait dans le peuple des dispositions à l'excuser, parce qu'il lui avait rendu les comices; mais il les lui ôta bientôt après, et il se l'aliéna. On n'imagina d'autre vengeance que d'affecter de ne pas applaudir à des gladiateurs auxquels il applaudissait lui-même, et il s'écria dans sa colère : « *Plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête, je la ferais tomber !* »

Je n'entrerai pas dans le détail de ses cruautés; je ne parlerai pas de ses folles dissipations, de sa passion pour un cheval dont il menaçait de faire un consul, de ses campagnes militaires, ridicules et extravagantes; des autels qu'il s'élevait à lui-même, dont il était le prêtre et dont il vendait chèrement le sacerdoce aux plus riches citoyens; de sa manie à se donner, tantôt pour Jupiter, tantôt pour Mercure, tantôt pour Junon, etc. Ces choses ne paraîtraient pas vraisemblables, si on ne savait pas qu'un despote dans le délire est fait pour tout oser, et qu'un peuple esclave est fait pour tout souffrir. Ce monstre périt enfin par les coups de Cassius Chéréa, un des tribuns des gardes prétoriennes. Il était dans sa vingt-neuvième année, et il avait régné près de quatre ans.

GRIMM.

1723-1807.

Frédéric-Melchior GRIMM, critique distingué, naquit à Ratisbonne de parents pauvres. Il vint jeune à Paris, comme précepteur des enfants de l'ambassadeur de Pologne et y fut secrétaire du maréchal de Saxe et du duc d'Orléans, puis chargé d'affaires du duc de Saxe-Gotha, qui le créa baron. Grimm se lia avec tous les littérateurs de l'époque, surtout avec Diderot. C'était un homme supérieur, aimable et spirituel; mais il avait un cœur sec et égoïste : sa rupture avec Rousseau est connue.

Le seul ouvrage de Grimm est une *Correspondance litté-*

raire, philosophique et critique, adressée au duc de Saxe-Gotha, depuis 1756 jusqu'en 1790. Elle est remarquable par la franchise et la justesse des jugements, et offre des renseignements précieux à l'histoire littéraire de cette époque.

VISITES DE PRINCES CHEZ DIDEROT.

Tous les princes héréditaires qui viennent à Paris vont visiter la retraite de Denis Diderot, dit le Philosophe. On peut se rappeler la visite qu'il reçut du prince héréditaire de Brunswick-Wolfenbuttel; il vient d'en recevoir une pareille du prince héréditaire de Saxe-Gotha. J'avais été l'introducteur du premier de ces princes; il n'était pas possible de faire ce rôle une seconde fois sans trahir le secret qu'on voulait dérober au philosophe. Ainsi le prince héréditaire de Saxe-Gotha s'y présenta en compagnie d'un autre voyageur de Strasbourg de sa connaissance, et sous le nom de M. Ehrlich, jeune homme de Suisse. Le philosophe le reçut avec sa bonhomie ordinaire, et eut un plaisir infini à causer avec lui. Au bout de quelques jours, il trouva M. Ehrlich dans la maison de M. le baron d'Holbach à dîner; il alla à lui les bras ouverts, l'embrassa de toutes ses forces, et lui dit : « Eh! qui vous aurait cherché dans la synagogue? » Pendant le dîner, il me demanda si je connaissais ce jeune homme. Je lui dis froidement : « Un peu. » C'est, me dit-il, un enfant charmant. En vérité, continua-t-il, il me vient de votre pays des jeunes gens si aimables, si instruits,

si modestes et si sages, qu'ils me rendent la jeunesse de ce pays-ci absolument insupportable. Ce n'est pas, ajouta-t-il, le premier ni le seul jeune homme de ce mérite et de cette modestie qui me vienne de ce pays-là; j'en ai reçu plus d'un. » Après le dîner, on lui apprit le véritable nom de M. Ehrlich, et le philosophe trouva que cela ne changeait en rien les sentiments qu'il avait pris pour lui.

(*Correspondance.*)

MORT DE STANISLAS LECZINSKI.

On peut compter parmi les auteurs célèbres de ce siècle le roi de Pologne Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, qui vient de mourir à Lunéville, au grand regret de cette province. Il a beaucoup écrit. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Œuvres du philosophe bienfaisant.* On y remarque plus de bonne volonté que de talent. Son livre sur le « gouvernement de Pologne » passe pour ce qu'il a fait de mieux. Le sort de ce prince est encore plus singulier que son caractère et ses qualités personnelles, et cette singularité d'étoile s'est soutenue jusqu'à la fin; car périr par le feu à l'âge de quatre-vingt-huit ans, ce n'est pas une destinée commune; et il est douloureux pour ceux qui perdent à sa mort de penser que, sans cet accident, il aurait pu vivre encore quelques années. Ce prince n'avait jamais porté de robe de chambre; il se servait d'une redingote de

ratine. La reine, sa fille, lui ayant fait honte de cette coutume pendant le séjour qu'elle fit à Lunéville l'automne dernier, elle l'obligea de mettre une robe de chambre, dont elle lui fit présent. C'est dans cette robe de chambre qu'il a été brûlé. On disait d'abord que le feu y avait pris en tombant de sa pipe, et l'on remarquait que ce feu se serait amorti sur la ratine, au lieu qu'il a pris avec rapidité à l'ouate dont la robe de chambre était garnie; et sur cela on raisonnait à perte de vue sur la fatalité de ce présent. Il passe aujourd'hui pour plus vrai que ce prince, qui voulait absolument être seul dans son cabinet, ayant appelé pour avoir du feu pour sa pipe, et n'ayant pas été entendu tout de suite, a cédé à son impatience naturelle, et que, voulant prendre du feu dans la cheminée, il a eu le malheur d'y tomber. Il a été secouru fort vite : un vieux valet de chambre, nommé Sister, s'y est brûlé la main considérablement. Ce Sister était au roi dans le temps qu'il était encore staroste. Stanislas n'a pas voulu conserver l'épithète de bienfaisant au delà de sa mort; il n'a laissé de pension à personne; tous ses bienfaits envers ses grands et petits officiers se réduisent à une année de gages. Ce n'est pas récompenser en roi un valet de chambre qu'on a conservé depuis sa starostie. Toute sa maison devra donc uniquement aux bontés du roi ce que Sa Majesté daignera faire en sa faveur. Beaucoup de subalternes, qui ont vieilli au service de ce prince, seraient fort à plaindre si le

roi s'en tenait aux termes du testament de son beau-père; mais c'est ce que sa bonté ne lui permettra pas. Voilà, je crois, le dernier compagnon des travaux et de la gloire de Charles XII, qui vient de mourir. Sa mort est une perte irréparable pour la Lorraine. Rien n'est plus touchant que la douleur répandue parmi les habitants de Nancy et de Lunéville. Le dernier jour, pendant l'exposition du Saint-Sacrement et la prière des quarante heures, les rues et les temples retentissaient de cris et de gémissements; et lorsque l'on sut que le roi était expiré, la foule se porta au château; on fut obligé de lui ouvrir les portes, qu'on avait fermées, et tout le peuple se jeta sur son corps en l'arrosant de larmes et en se frappant la poitrine. Je doute qu'on fasse à Stanislas une plus belle oraison funèbre que celle-là.

(*Correspondance.*)

DUCLOS.

1704-1772.

Charles Duclos, né à Dinan en Bretagne, débuta dans la littérature par des romans, puis il s'adonna à l'histoire et fit une *Histoire de Louis XI*, qui lui valut la place d'historiographe de France. Ce livre, écrit d'un style léger et épigrammatique, est aujourd'hui peu lu. Le principal titre de gloire de Duclos ce sont ses *Considérations sur les mœurs,* ouvrage remarquable par la clarté et la précision, peinture fine et spirituelle des habitudes et des passions dans une société polie et corrompue.

Malgré ce mérite, on a eu tort de comparer l'auteur à La Bruyère. Duclos est trop superficiel, trop sec, trop étranger à toutes les beautés de sentiment et d'imagination, pour être considéré comme un écrivain et un moraliste du premier ordre.

On a encore de Duclos des ***Mémoires sur le dix-huitième siècle,*** et des ***Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV,*** qui renferment des renseignements précieux.

LES FRANÇAIS.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère ; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse ; ses vertus ont peu de consistance ; ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe ; si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

(*Considérations sur les mœurs.*)

LA FAUSSE SINGULARITÉ.

Les sots qui connaissent souvent ce qu'ils n'ont pas, et qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés, voyant le succès de la singularité, se font singuliers, et l'on sent ce que ce projet bizarre doit produire.

Au lieu de se borner à n'être rien, ce qui leur convenait si bien, ils veulent à toute force être quelque chose, et ils sont insupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire, que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, et ne font que des sottises.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractère, qui consiste non-seulement à éviter d'être ce que sont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne sont pas.

On voit de ces sociétés où les caractères se sont partagés, comme on distribue des rôles : l'un se fait philosophe, un autre plaisant, un troisième homme d'humeur. Tel se fait caustique qui penchait d'abord à être complaisant; mais il a trouvé le rôle occupé. Quand on n'est rien, on a le choix de tout.

Il n'est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un sot; mais on est étonné de les rencontrer avec de l'esprit. Cela se remarque dans ceux qui, ayant plus de vanité que d'orgueil, croient rendre

leurs défauts brillants par la singularité en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractère; ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, et s'en former une particulière; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du simple; et malheureusement, quand on cherche l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'esprit même n'en ont jamais moins que lorsqu'ils tâchent d'en avoir.

On devrait sentir que le naturel qu'on cherche ne se trouve jamais, que l'effort produit l'excès, et que l'excès décèle la fausseté du caractère.

On veut jouer le brusque, et l'on devient féroce; le vif, et l'on n'est que pétulant et étourdi. La bonté jouée dégénère en politesse contrainte, et se trahit enfin par l'aigreur; la fausse sincérité n'est qu'offensante, parce qu'elle pourrait s'imiter quelque temps, parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers; on n'atteindrait jamais à la franchise qui en est le principe, et qui est une continuité de caractère. Elle est comme la probité; plusieurs actes qui y sont conformes n'en font pas la démonstration, et un seul de contraire la détruit.

Enfin, toute affectation finit par se déceler, et l'on retombe alors au-dessous de sa valeur réelle : tel est regardé comme un sot, après et peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne se venge point à demi d'avoir été sa dupe.

Soyons donc ce que nous sommes, n'ajoutons rien à notre caractère; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommode aux autres, et dangereux pour nous-mêmes; ayons le courage de nous soustraire à la servitude de la mode, sans passer les bornes de la raison.

(*Considérations sur les mœurs.*)

MARMONTEL.

1728-1799.

J.-François MARMONTEL naquit à Bord, dans le Limousin, d'une famille pauvre. A dix-huit ans, il se rendit à Paris et se lia avec Voltaire et avec les écrivains du parti philosophique. Il fut d'abord précepteur. Il obtint plus tard le brevet du journal *le Mercure*, dont il était un des principaux rédacteurs, puis la place d'historiographe de France. Pendant la terreur, il s'éloigna de Paris; en 1797, il fut nommé député au conseil des Anciens. Nous avons de Marmontel des *tragédies*, des *opéras* et des *opéras-comiques* médiocres; des romans philosophiques, *les Incas* et *Bélisaire*; des *Contes moraux* fort licencieux; des *Éléments de littérature*, ouvrage estimé; des *Œuvres diverses*, etc. L'*Épître aux poètes* est le meilleur de ses ouvrages en vers.

MOLINA DANS LA CAVERNE DES SERPENTS.

Molina arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé

de fatigue, il se jette au fond de cet antre ; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise : les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour ; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit, plus terrible que celui des tempêtes, le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents, dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue ; et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons ; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampants autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur ; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un des dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière ; se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur

lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva ; car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même ; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

(*Les Incas.*)

UNE ÉRUPTION DU VOLCAN DE QUITO.

La ville de Quito est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit,

semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond !

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns tremblants s'élancent hors du temple; les autres consternés embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et, courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

(*Les Incas.*)

LA HARPE.

1739-1803.

Jean-François La Harpe, né à Paris, était, dit-on, enfant naturel. Après de brillantes études, il débuta dans la littérature avec succès. Il donna plusieurs pièces de théâtre, dont les plus remarquables sont la tragédie de *Warwick,* et celle de *Philoctète,* imitée de Sophocle. On a aussi de lui des *éloges,* une *Histoire des voyages,* une *Correspondance littéraire,* des *épîtres,* des *odes,* des *discours,* des *contes,* des *traductions,* etc. Mais le principal titre de La Harpe est son *Cours de littérature,* qui lui a valu le titre de *Quintilien français,* quoiqu'il soit incomplet dans le chapitre *sur les anciens,* et plein de partialité quand l'auteur parle des auteurs contemporains. La Harpe, élève des philosophes, embrassa d'abord avec ardeur les doctrines de la révolution. En 1791, il se convertit et ne s'occupa plus que de sujets religieux.

VISITE DE CATINAT AUX INVALIDES.

La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant (c'était le fils de son homme d'affaires) qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides; il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la

garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent; on répète de tous côtés : *Voilà le père la Pensée !* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : « Ce sont, dit-il, des marques » de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respecta- » bles. » Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et, avec cette noble simplicité, cette franchise de mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : « A la santé, dit-il, de mes anciens ca- » marades. » Il boit, et fait boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène, trop au-dessus de l'âme d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous, encore aujourd'hui, quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

(*Éloge de Catinat.*)

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir; le

mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières.

Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance : un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme.

Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je ? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées : Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

(*Éloge de Racine.*)

BUFFON.

L'historien de la nature est grand, fécond, varié, majestueux comme elle; comme elle, il s'élève sans effort et sans secousse; comme elle, il descend dans

les plus petits détails, sans être moins attachant ni moins beau. Son style se plie à tous les objets, et en prend la couleur : sublime, quand il déploie à nos regards l'immensité des êtres et les richesses de la création, quand il peint les révolutions du globe, les bienfaits ou les rigueurs de la nature : orné quand il décrit, profond quand il analyse, intéressant lorsqu'il nous raconte l'histoire de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. Juste envers ceux qui l'ont précédé dans le même genre d'écrire, il loue Pline le naturaliste et Aristote, et il est plus éloquent que ces deux grands hommes. En un mot, son ouvrage est un des beaux monuments de ce siècle, élevé pour les âges suivants, et auquel l'antiquité n'a rien à opposer. (*La Harpe.*)

VIE PRIVÉE DE FÉNELON.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambray. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il

ne connaissait ni le jeu ni l'ennui ; son seul délassement était la promenade ; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénélon. (*Éloge de Fénélon.*)

BARTHÉLEMY.

1716-1795.

Jean-Jacques BARTHÉLEMY naquit à Cassis, petit port de Provence. Passionné pour l'étude de l'antiquité, il fut attaché de bonne heure au cabinet des médailles et en devint bientôt le gardien. Il n'était connu que par son érudition, lorsqu'il publia le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce,* chef-d'œuvre de science, de style et d'élégance, où il retrace l'histoire et les mœurs de la Grèce antique jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand. On regrette que l'auteur manque souvent de vérité, et qu'il n'ait pas adopté une autre forme qui lui aurait permis de comprendre dans son récit les derniers temps des républiques grecques. On a encore de Barthélemy des *Mémoires sur sa vie,* qui sont pleins d'intérêt.

ALEXANDRE.

Je vis alors cet Alexandre, qui, depuis, a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil; le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents.

(*Voyage d'Anacharsis.*)

LA MORT DE SOCRATE.

Les onze magistrats qui veillent à l'exécution des criminels se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite; ils étaient à peu près au nombre de vingt: ils trouvèrent auprès de lui Xantippe, son

épouse, tenant le plus jeune de ses enfants entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ah ! voilà vos amis, et c'est pour la dernière fois ! » Socrate ayant prié Criton de la faire remener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'était montré à ses disciples avec tant de patience et de courage; ils ne pouvaient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'était permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux; que pour lui, résigné à leur volonté, il soupirait après le moment qui le mettrait en possession du bonheur qu'il avait tâché de mériter par sa conduite. De là passant au dogme de l'immortalité de l'âme, il l'établit par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances. « Et quand même, disait-il, ces espérances ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse.

» Ainsi, ajoutait-il, tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'embellir son âme, non d'ornements étrangers, mais d'ornements qui lui

sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein d'une entière confiance, et attendre paisiblement l'heure de son trépas. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue; la mienne approche, et, pour me servir de l'expression d'un de nos poètes, j'entends déjà sa voix qui m'appelle.

» — N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire à l'égard de vos enfants et de vos affaires? lui demanda Criton. — Je vous réitère le conseil que je vous ai souvent donné, répondit Socrate, celui de vous enrichir de vertus : si vous le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses; si vous le négligez, elles seraient inutiles à ma famille. »

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner : Criton le suivit. Ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venaient d'entendre, et de l'état où sa mort allait les réduire; ils se regardaient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuraient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfants; deux étaient encore dans un âge fort tendre. Il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient amenés, et, après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après le garde de la prison entra. « Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est temps de prendre le poison. Comme

je n'ai jamais vu personne ici qui eût autant de force et de douceur que vous, je suis assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, et que vous ne m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connaissez que trop les auteurs. Adieu, tâchez de vous soumettre à la nécessité. » Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. « Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre conseil. » Et se tournant vers ses amis : « Que cet homme a bon cœur ! leur dit-il, pendant que j'étais ici il venait quelquefois causer avec moi.... Voyez comme il pleure... Criton, il faut lui obéir; qu'on apporte le poison, s'il est prêt; et s'il ne l'est pas, qu'on le broie au plus tôt. »

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avaient leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour en agir autrement. »

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avait à faire : « Vous promener après avoir pris la potion, répondit cet homme, et vous coucher sur le dos quand vos jambes commenceront à s'appesantir. » Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prit la coupe, et, après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns, pour les cacher, jetaient leur manteau sur leur tête, les autres se levaient en sursaut pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisait retentir la prison de hurlements affreux. « Que faites-vous, mes amis? leur dit Socrate sans s'émouvoir; j'avais écarté ces femmes pour n'être pas témoin de pareilles faiblesses. Rappelez votre courage; j'ai toujours ouï dire que la mort devait être accompagnée de bons augures. »

Cependant il continuait à se promener; dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montrait aux assistants les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avait glacé les pieds et les jambes; il était près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton: « Nous devons un coq à Esculape; n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu. — Cela sera fait, répondit Criton; mais n'avez-vous pas encore quelque autre ordre à nous donner? » Il ne répondit point; un instant après il fit un petit mouvement, le domes-

tique l'ayant découvert reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être, qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : « Je n'ai jamais, ni par mes paroles ni par mes actions, commis la moindre injustice. »

(*Voyage d'Anacharsis.*)

COMBAT DES THERMOPYLES.

Cependant Léonidas se disposait à la plus hardie des entreprises. « Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre; il faut marcher à la tente de Xercès, l'immoler ou périr au milieu de son camp. » Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : « Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton. » Toutes ces paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. *Nous ne sommes pas ici,* disent-ils, *pour porter des ordres, mais pour combattre;* et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur

tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xercès, qui avait déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses, ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périssaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xercès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite, et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthela : ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les sui-

vaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit....

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers : tout ce qui la concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xercès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. *Tant mieux,* répondit le Spartiate Diénécès, *nous combattrons à l'ombre.* Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux : on vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne, et pénétrait dans le défilé. Il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie, l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leur force, aux Perses celui de leur faiblesse.

(*Voyage d'Anacharsis.*)

THOMAS.

1732-1785.

Antoine-Léonard THOMAS, né à Clermont-Ferrand, fut d'abord professeur, puis secrétaire du duc de Praslin, et obtint enfin une sinécure, qui lui permit de se livrer à son goût pour les lettres. Thomas était un homme vertueux; il eut pour ami intime le bon Ducis. On a de lui un poème intitulé *Jumonville,* ou assassinat d'un officier français en Amérique; *la Pétréide,* ou *le czar Pierre-le-Grand,* poème inachevé; les *Éloges* en prose de quelques grands hommes, un *Essai sur les éloges,* un *Essai sur les femmes,* des *épîtres,* des *odes,* dont la plus remarquable est l'*Ode sur le temps,* etc.

ÉTAT DES CONNAISSANCES

AVANT DESCARTES.

Laissant là les temps trop reculés, je veux chercher, dans le siècle même de Descartes, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé sa naissance, tout ce qui a pu servir à le former, en influant sur son génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une espèce de fermentation générale. La nature semble être dans un de ces moments où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite; on veut partout remuer les anciennes bornes, on veut étendre la sphère humaine. *Vasco de Gama* découvre les Indes; *Colomb* découvre l'Amérique; *Cortez* et *Pizarre* subjuguent des

contrées immenses et nouvelles; *Magellan* cherche les terres australes; *Drake* fait le tour du monde : l'esprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changements dans la politique et les religions ébranlent l'Europe, l'Asie et l'Afrique; cette secousse se communique aux sciences. L'astronomie renaît dès le quinzième siècle. *Copernic* rétablit le système de Pythagore et le mouvement de la terre : pas immense fait dans la nature ! *Tycho-Brahé* ajoute aux observations de tous les siècles; il corrige et perfectionne la théorie des planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le législateur des cieux paraît : *Képler* confirme ce qui a été trouvé avant lui, et ouvre la route à des vérités nouvelles; mais il fallait de plus grands secours. Les verres concaves et convexes, inventés par hasard au treizième siècle, sont réunis trois cents ans après, et forment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. *Galilée* fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisaient sur les mers : il aborde à de nouveaux mondes. Les satellites de Jupiter sont connus; le mouvement de la terre est confirmé par les phases de Vénus; la géométrie est appliquée à la doctrine du mouvement; la force accélératrice dans la chute des corps est mesurée; on découvre la pesanteur de l'air, on entrevoit son élasticité. *Bacon* fait le dénombrement des con-

naissances humaines, et les juge; il annonce le besoin de refaire des idées nouvelles, et prédit quelque chose de grand pour les siècles à venir. Voilà ce que la nature avait fait pour Descartes, avant sa naissance; et comme par la boussole elle avait réuni les parties les plus éloignées du globe, par le télescope rapproché les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avait établi la communication rapide du mouvement entre les esprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout était disposé pour une révolution; déjà est né celui qui doit faire ce grand changement; il ne reste à la nature que d'achever son ouvrage, et de mûrir Descartes pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui.

(*Eloge de Descartes.*)

DESTINÉE DES GRANDS HOMMES.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort: les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, sans doute; et, quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? Êtes-vous les maîtres de domp-

ter votre génie et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne ? N'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière ? n'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement ? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité ? Elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférents, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais, dans le temps, il y a des âmes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis; songez que, dans les siècles à venir, il y aura d'autres âmes qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée; vivez pour tous les pays et pour tous les siècles; étendez votre vie sur celle du genre humain; portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre âme ? Prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux !

Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point faible et incertain comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous : « Essuie tes larmes; je viens te rendre justice et finir tes maux; c'est moi qui fais la vie des grands hommes; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissants, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton âme est immortelle, et que ton nom le sera. Le temps fuit, les moments se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes. »

SONGE DE MARC-AURÈLE.

Je voulus méditer sur la douleur : la nuit était déjà avancée; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière; je luttai quelque temps; enfin je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais dans cet intervalle je crus

avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *Mortels, apprenez à souffrir !* Au même instant, devant l'un je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison; il but, et fit une libation aux dieux. Le troisième était debout auprès d'une statue de la Liberté brisée; il tenait d'une main un livre, de l'autre il prit une épée, dont il regardait la pointe. Plus loin je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux; je courus à lui, en m'écriant : « *O Régulus !* est-ce toi ? » Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus *Fabricius* dans la pauvreté, *Scipion* mourant dans l'exil, *Épictète* écrivant dans les chaînes, *Sénèque* et *Thraséas*, les veines ouvertes et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versai des larmes : ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut *Caton*, approcha de moi et me dit : « Ne nous plains pas, mais imite-nous; et toi aussi apprends à vaincre la douleur ! » Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait

à la main; je voulus l'arrêter, je frémis et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage; je résolus d'être homme, de souffrir et de faire le bien.

CHAMFORT.

1741-1794.

Sébastien-Roch Nicolas, écrivain élégant et spirituel, connu sous le nom de CHAMFORT, naquit dans un village d'Auvergne, de parents inconnus. Il fut élevé par charité. A peine sorti du collége, il se fit connaître par ses triomphes dans les concours académiques, et donna plusieurs comédies qui eurent du succès. Chamfort fut nommé secrétaire du prince de Condé, lecteur de madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, et membre de l'Académie française. Son amour pour la liberté lui fit saluer de ses vœux l'aurore de la révolution, mais il en vit les crimes avec horreur. Un jour il entendait les cris de *fraternité* : « *La fraternité de ces gens-là avec les autres citoyens ressemble,* dit-il, *à celle de Caïn pour Abel.* » Après une détention rigoureuse sous Robespierre, Chamfort fut mis en liberté. La crainte d'un nouvel emprisonnement le porta au suicide.

Nous avons de Chamfort des *Éloges de Molière et de La Fontaine,* ses chefs-d'œuvre, qui sont deux excellents traités de la comédie et de la fable; *la Jeune Indienne* et *le Marchand de Smyrne,* comédies; *Mustapha et Zéanguir,* tragédie, etc.

MOLIÈRE ET LA FONTAINE.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine,

transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule : il serait raisonnable et bon, et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe sans s'en douter. (*Éloge de La Fontaine.*)

LE VOLEUR ET LE SAVANT.

L'abbé de Molières [1] était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte : « Qui va là? Ouvrez.... — Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molières ne regardant point : — Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut? Hé bien! cherchez là dedans... » Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille : « Hé bien! il n'y a point d'argent — Vraiment non. Mais il y a ma clef. — Hé bien! cette clef... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez... » Le voleur

[1] Physicien et mathématicien, mort en 1742.

met la clef à un autre tiroir. « Laissez donc, ne dérangez pas ! ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous? ce sont mes papiers : à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Hé bien ! prenez. Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte !... Quel chien de voleur ! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait ! maudit voleur !... » L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail, sans penser, peut-être, qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

BLANCHET.

1707-1784.

François BLANCHET, né à Angerville, près de Chartres, entra dans l'état ecclésiastique, et se livra avec succès à l'enseignement et à la prédication. Il devint bibliothécaire du roi à Versailles.

On a de lui des *Variétés morales et amusantes*, et des *Apologues et Contes orientaux*, qui annoncent un grand art pour raconter.

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE.

Il y avait à Amadan une célèbre académie dont le premier statut était conçu en ces termes : *Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu et ne parleront que le moins qu'il sera possi-*

ble. On l'appelait *l'Académie silencieuse,* et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent intitulé *le Bâillon,* apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt; il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la mission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'académie fut désolée de ce contre-temps; elle reçut, un peu malgré elle, un bel-esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplie, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exacte-

ment pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'académie ; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains ; on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc ; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remercîment. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent,* c'était celui de ses nouveaux confrères ; puis, en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous : *Ils n'en vaudront ni moins ni plus* (0100). Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent,* et il écrivit : *Ils en vaudront dix fois davantage* (1100). (*Apologues orientaux.*)

RULHIÈRE.

1735-1791.

Claude-Carloman DE RULHIÈRE, poète élégant et grand historien, naquit à Bondy, près de Paris. Il entra d'abord dans la diplomatie, et fut secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg. Il finit par se consacrer aux lettres, et écrivit quelques pièces de vers et plusieurs ouvrages historiques qui le placent au rang des premiers historiens du dix-huitième siècle. L'*Histoire de la Révolution de Russie en* 1768 n'est qu'une brillante esquisse; mais l'*Histoire de l'anarchie de Pologne,* écrite d'un style plein de grâce, de chaleur et d'éloquence, est une composition imposante, qui rappelle souvent la manière des historiens de l'antiquité. On a encore de lui des *Éclaircissements historiques sur la révocation de l'édit de Nantes.*

INCENDIE DE LA FLOTTE TURQUE A TCHESMÉ.

Les vaisseaux turcs, en suivant la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et, apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui se trouvait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie. Mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans

que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune de ces deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril ; l'une, malgré sa force, amoncelée entre des rochers, où il était facile de la détruire ; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions, hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan, qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à la résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendait à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vais-

seaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continuel, avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée, et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt les trois autres vaisseaux qui fermaient l'entrée du port.

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée, que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants, les flammes poussées par le vent s'élevèrent, s'étendirent, et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée

précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cet horrible incendie, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Scio, accourus au rivage, et tremblants de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement, à la lueur de l'incendie, et sur toute la face de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe; les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâtie en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas, que Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler.

Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

(*Histoire de Pologne,* liv. XI.)

GAILLARD.

1726-1806.

Gabriel-Henri Gaillard, né au village d'Ostel en Picardie, quitta le barreau pour les lettres. Il publia successivement une *Rhétorique* et une *Poétique française* pour les dames, l'*Histoire de François Ier*, l'*Histoire de Charlemagne*, l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, qui est son meilleur ouvrage, et l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*. Ces différents ouvrages sont, en général, écrits d'un style clair, correct et élégant; mais ils manquent souvent de méthode, et renferment trop de citations et de digressions. Ils sont encore estimés, mais peu lus.

PASSAGE DES ALPES PAR FRANÇOIS Ier.

On part; un détachement reste et se fait voir sur le Mont-Cenis et sur le Mont-Genèvre, pour inquiéter les Suisses et leur faire craindre une attaque; le reste de l'armée passe à gué la Durance et s'engage dans les montagnes du côté de Guillestre; trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers; on remplit des vides immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme: les soldats aident les pionniers; les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la

pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages; on gravit sur les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière arrose, et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? Navarre, qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de huit jours

dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance.

(*Histoire de François Ier.*)

FLORIAN.

1755-1794.

J.-P. Claris, chevalier DE FLORIAN, naquit au château de *Florian*, dans les Cévennes. Il fut d'abord page du duc de Penthièvre, puis officier de dragons dans son régiment, enfin gentilhomme et favori de son bienfaiteur. Pendant la révolution, il fut arrêté comme suspect. Devenu libre après la chute de Robespierre, il ne fit que languir dans de continuelles alarmes, et mourut peu après sa délivrance. Nous avons de Florian des nouvelles pastorales : *Estelle*, *Galatée*, etc. ; — des romans : *Numa Pompilius*, *Guillaume Tell*, *Gonzalve de Cordoue*, précédé d'un excellent précis sur les Maures ; — quelques petits poèmes : *Ruth et Noémi*, *Tobie*, etc., et un petit recueil de *fables*, qui le placent après La Fontaine, quoique à une grande distance.

GRENADE.

Cette célèbre capitale, bâtie au pied des montagnes de neige, s'élève sur deux collines au milieu d'un pays enchanté. Le Daro, dont les flots rapides roulent de l'or dans leur sein, traverse la ville dans son étendue. Le Xénil, dont les eaux salubres rendent aux troupeaux la santé, baigne ses hautes murailles. Une campagne délicieuse, où croissent presque sans culture des moissons abondantes, des forêts d'oran-

gers, des oliviers mariés à la vigne, des palmiers mêlés avec des chênes, l'environne de toutes parts. Des carrières inépuisables de marbre, de jaspe, d'albâtre, ont orné les palais superbes, les magnifiques édifices qu'on a multipliés dans la ville. Partout des eaux jaillissantes rafraîchissent l'air qu'on respire, embellissent les places immenses où vient s'exercer chaque jour une belliqueuse jeunesse; et des jardins couverts de fleurs, ombragés dans tous les temps de grenadiers, de naptes, de cédrats, font de la plus charmante des villes la plus grande cité des Espagnols.

Le plus beau des édifices de Grenade est le fameux palais de l'*Alhambra,* commencé par l'émir Al-Mumenim et achevé par Mulei-Hassem. Là, des milliers de colonnes d'albâtre soutiennent des voûtes immenses, dont les murs, couverts de porphyre, éclatent d'or et d'azur. Là, des eaux vives et jaillissantes forment, au milieu des appartements, des cascades d'argent liquide, vont remplir des canaux de jaspe, et serpentent dans les galeries. Partout le doux parfum des fleurs se mêle à celui des aromates qui, brûlant toujours dans les souterrains, s'exhalent du pied des colonnes et viennent embaumer l'air qu'on respire. Des jours ménagés sur la ville, sur les bords enchantés des deux fleuves, sur les montagnes de neige, présentent à l'œil étonné des tableaux sans cesse variés. Tout ce qui flatte les sens, tout ce que l'art et la nature, la magnificence et le goût peuvent

réunir se trouve joint dans ce beau séjour aux chefs-d'œuvre qui charment l'esprit.

Ce lieu de délices est environné d'un jardin plus délicieux encore, dont la touchante simplicité contraste avec le luxe du palais : c'est le fameux Généralif, célèbre dans l'Afrique et dans l'Asie, l'objet de l'envie des puissants califes, qui, dans le Caire et dans Bagdad, ont vainement tenté de l'égaler.

En y pénétrant on n'est pas surpris; les yeux satisfaits ne rencontrent point ces efforts de l'art, ces brillants prodiges qui plaisent moins qu'ils n'étonnent, et rappellent seulement l'idée de la richesse et du pouvoir; tout y présente, au contraire, l'image de ces biens faciles qu'on n'admire point, mais dont on jouit. Des bois d'orangers et de myrtes coupent des plaines de verdure arrosées par des eaux limpides. Ces bois, plantés avec adresse, cachent, découvrent tour à tour les perspectives lointaines, les riants villages, les champs cultivés, les glaces accumulées sur les monts, les palais, les monuments de Grenade. A chaque instant des coteaux fertiles vous offrent la vigne, l'olivier sauvage, les lilas, les grenadiers, entrelaçant leurs fruits et leurs fleurs. Tantôt une cascade bruyante se précipite du haut d'un rocher; tantôt un ruisseau tranquille sort en murmurant d'une touffe de roses. Là, c'est une grotte écartée où filtrent plusieurs sources d'eau vive; ici, c'est un bocage sombre où voltigent mille rossignols; partout, enfin, un aspect différent, une jouissance nou-

velle font éprouver à chaque pas un sentiment doux ou un plaisir pur. (*Gonzalve de Cordoue.*)

FRÉRON.

1719-1776.

Élie-Catherine FRÉRON, célèbre critique, naquit à Quimper. Après avoir professé avec succès à Paris, il entra dans le journalisme et fonda l'*Année littéraire*. Doué de beaucoup d'esprit, d'un goût sûr, d'un tact fin, ayant de la gaîté, de la verve, de l'instruction, il se rendit redoutable au parti philosophique, auquel il fit une guerre courageuse. Il imita quelquefois la partialité de Voltaire, qui fut le plus acharné de ses ennemis; mais il n'égala jamais sa grossièreté ni son cynisme.

LA FÊTE DE LA ROSE A SALENCY.

L'institution de la fête de la Rose est très-ancienne; on l'attribue à saint Médard, évêque de Noyon, qui vivait dans le cinquième siècle de notre ère, du temps de Clovis. Ce bon évêque, qui était en même temps seigneur de Salency, village à une demi-lieue de Noyon, avait imaginé de donner tous les ans à celle des filles de sa terre qui jouirait de la plus grande réputation de vertu une somme de vingt-cinq livres et une couronne ou chapeau de roses. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à une de ses sœurs, que la voix publique avait nommée pour être rosière.

Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. Indépendamment de l'honneur qu'en retirait la rosière, elle trouvait infailliblement à se marier dans l'année. Saint Médard, frappé de ces avantages, perpétua cet établissement. Il détacha des domaines de sa terre douze arpents dont il affecta les revenus au paiement de vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie de la Rose.

Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la rosière ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles; la tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans sa famille serait un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency a toujours été en possession, et seul jouit encore du droit de choisir la rosière entre trois filles du village qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il est obligé de le faire annoncer au prône de la paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, aient le temps d'examiner ce choix, et de le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus sévère; ce n'est qu'après cette épreuve que le choix du seigneur est confirmé.

Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, vers les deux heures après midi, la rosière, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en grosses boucles sur les épaules, se rend au château de Salency.

Elle y est conduite au son des tambours, des violons, des musettes, etc., par sa famille, et douze garçons du village, donnant la main à douze jeunes filles vêtues de blanc avec un large ruban bleu en baudrier. Le seigneur ou son épouse va la recevoir. Elle lui fait un petit compliment pour le remercier de la préférence qu'il lui a donnée; ensuite le seigneur, ou celui qui le représente, et son bailli, lui donnent chacun la main, et précédés des instruments, suivis d'un nombreux cortége, ils la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur.

Les vêpres finies, le clergé sort processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle de saint Médard. C'est là que le curé ou l'officiant bénit la couronne ou le chapeau de roses qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent; après la bénédiction et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la rosière qui est à genoux, et lui remet en même temps les vingt-cinq livres en présence du seigneur et des officiers de la justice.

La rosière, ainsi couronnée, est conduite de nouveau par le seigneur et son fiscal, et toute sa suite, jusqu'à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* et une antienne à saint Médard, au bruit de la mousqueterie des jeunes gens du village. Au sortir de l'église, le seigneur ou son représentant mène la rosière jus-

qu'au milieu de la grande rue de Salency, où des censitaires de la seigneurie ont fait dresser une table garnie d'une nappe, de six serviettes, de six assiettes, de deux couteaux, d'une salière pleine de sel, d'un lot de vin clairet en deux pots, de deux verres, d'un demi-lot d'eau fraîche, de deux pains blancs d'un sou, d'un demi-cent de noix et d'un fromage de trois sous. On donne encore à la rosière, par forme d'hommage, une flèche, deux balles de paume et un sifflet de corne, avec lequel un des censitaires siffle trois fois avant que de l'offrir. Ils sont obligés de satisfaire exactement à toutes ces servitudes sous peine de soixante sous d'amende.

De là toute l'assemblée se rend dans la cour du château, sous un gros arbre, où le seigneur danse le premier avec la rosière. Ce bal champêtre finit au coucher du soleil. Le lendemain, dans l'après-midi, la rosière invite chez elle toutes les filles du village, et leur donne une grande collation, suivie de tous les divertissements ordinaires en pareille circonstance.

BRIDAINE.

1701-1767.

Jacques Bridaine, le plus éloquent prédicateur du dix-huitième siècle, naquit dans le village de Chusclan, près du Rhône, dans le Gard. Il entra de bonne heure dans la congrégation des Missions, et se rendit célèbre par son zèle infati-

gable et par ses succès dans la chaire. Le P. Bridaine avait une éloquence populaire mâle, hardie, inégale et souvent sublime. Tous ses sermons étaient improvisés. Nous n'en avons que quelques fragments, retenus de mémoire par l'abbé Maury.

EXORDE

D'UN SERMON PRÊCHÉ A SAINT-SULPICE.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent, et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes

simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis, ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire d'un côté la mort qui nous menace et de l'autre mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité : l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

L'ÉTERNITÉ.

Eh! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné? Est-ce sur votre jeunesse? — Oui, répondrez-vous; je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. — Ah! vous vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans : c'est la mort qui a déjà vingt ans, trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder en vous laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont rapproché d'autant du terme où la mort doit vous achever. Prenez-y donc garde : l'éternité marque déjà sur votre front l'instant fatal où elle va commencer pour vous. Eh! savez-vous ce que c'est que l'éternité? c'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement dans le silence des tombeaux : « Toujours, jamais! Jamais, toujours! » Et pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : « Quelle heure est-il? » et la voix d'un autre misérable lui répond : « L'éternité! »

GUÉNARD.

1729-1806.

Antoine Guénard, né au village de Damblin, dans les Vosges, entra dès sa jeunesse dans la compagnie de Jésus, et fut nommé chapelain du château de Fléville, près de Nancy. Il passa sa vie dans la culture des lettres, qui faisaient ses

délices. Il avait fait un ouvrage volumineux en faveur de la religion; la peur des terroristes de 1793 le porta à le brûler. C'est une perte qu'on ne saurait trop regretter. Le seul écrit que nous ayons du P. Guénard est un *Discours sur l'esprit philosophique*, chef-d'œuvre de raison, de goût et d'éloquence, où l'on croit entendre quelquefois les sublimes accents de J.-J. Rousseau.

RÉVOLUTION CARTÉSIENNE.

Il est aisé de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres. La raison condamnée au silence faisait parler l'autorité : aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers, et l'esprit humain, après s'être traîné mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole, toutes les écoles se troublèrent; une vieille maxime régnait encore : *ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le père de la philosophie pensante; elle le persécuta comme

novateur et impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos, et, par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres, et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés.

Ce furent donc le courage et la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait en-

fermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes; mais il se fit lui-même des ailes, et il s'envola, frayant ainsi une route nouvelle à la raison captive.

(*Discours sur l'esprit philosophique.*)

DÉCADENDE DE L'ÉLOQUENCE AU XVIII[e] SIÈCLE.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique; mais il faut se borner : plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui dégénère et périt tous les jours à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure a flétri sa beauté naturelle à force de la farder : il est vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire; mais voici un autre fléau bien plus terrible encore : c'est la raison elle-même; je dis cette raison géométrique, qui dessèche, qui brûle pour ainsi dire tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme, qui calomniait autrefois l'orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie. Une justesse superstitieuse, qui s'examine sans cesse, et compose toutes ses démarches; une fière précision, qui se hâte d'exposer froidement ses vérités, et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que

les sentiments ne sont pas des raisons; l'art de poser des principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes; des idées neuves et profondes, qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence de nos orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée que la multitude dévore, sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, et qui devient, pour les lecteurs les plus intelligents eux-mêmes, un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des penchants qui ne laissent aucune prise à l'imagination? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'âme, ne sortent-ils point manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer et à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières pour ne leur laisser que des qualités vagues et générales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit, c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté. Ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre même et son tonnerre? Lisons les anciens : nous y trouverons des peintures vives et frappantes qui semblent faire en-

trer les objets eux-mêmes dans l'esprit, des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur; une expression touchante des sentiments et des mœurs, qui se répand dans tout le discours comme le sang dans les veines, et lui communique avec une chaleur douce et continue un air naturel et toujours animé; une variété charmante de couleurs et de tons, qui représentent les nuances et les divers changements du sujet. Or, tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans les discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, de porter dans les arts de goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et *affamé*.

(*Discours sur l'esprit philosophique.*)

BEAUMARCHAIS.

1732-1799.

Augustin Caron DE BEAUMARCHAIS était fils d'un horloger de Paris. Il exerça d'abord l'état de son père, cultiva ensuite la musique avec succès, et l'enseigna aux filles du roi Louis XV. Plus tard, il entra dans les affaires, y déploya de grands talents et acquit une fortune considérable. Il eut à soutenir trois procès qui firent beaucoup de bruit; il écrivit lui-même sa défense, et composa ses fameux *Mémoires*, étincelants d'esprit,

de verve et de gaîté, vrai mélange de pamphlet, de satire, de comédie et de roman, trop souvent gâtés par le mauvais goût, la bouffonnerie et le cynisme. Nous avons encore de Beaumarchais plusieurs comédies, dont les plus connues sont *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro,* qui reproduisent habilement l'imbroglio savant du théâtre espagnol. Ce sont moins des pièces comiques que des satires violentes, où l'auteur attaque la société tout entière : l'esprit y étincelle; mais le goût et la décence y sont peu respectés. On a comparé Beaumarchais à Sheridan : il en avait l'esprit, la bouffonnerie et la licence.

MONOLOGUE DE FIGARO.

Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes. Est-il rien de plus bizarre que ma destinée? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et, pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu

dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *Chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses, et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui re-

doutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue, et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Aussitôt je vois s'élever contre moi mille pauvres hères à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place; mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-

faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittai le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie, et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat : c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non, ce n'est pas nous. Hé mais, qui donc? (*Il retombe assis.*) O bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est plus à moi que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous

les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices; orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé... Désabusé !... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments !

(*Mariage de Figaro.*)

MIRABEAU.

1749-1791.

Honoré-Gabriel Riquetti, comte DE MIRABEAU, le prince de la tribune française, naquit à Bignon, près de Nemours. Il était fils du marquis de Mirabeau, l'économiste, qui s'appelait *l'ami des hommes,* et qui fut le tyran de sa famille. Il annonça de bonne heure ces passions violentes qui furent la cause de ses malheurs, et qui devinrent peut-être la source de son talent. Sa conduite scandaleuse le fit renfermer dans différentes prisons, en vertu de lettres de cachet. C'est là qu'il puisa cette haine du despotisme et cet amour ardent de la liberté qui inspirèrent son éloquence. En 1789, à l'époque de la réunion des États-généraux, le comte de Mirabeau, repoussé par la noblesse, fut élu député du tiers-état en Provence. Dès son entrée dans l'Assemblée nationale, il la domina par sa parole. Il se montra en génie et en habileté le digne émule des grands orateurs anglais, ses contemporains, et il les surpassa peut-être par la puissance qu'il exerça sur l'esprit des hommes. A la voix de ce redoutable tribun, l'ancien ordre social s'écroula tout entier. Mais Mirabeau n'était pas républicain; il voulait fonder en France une mo-

narchie constitutionnelle. Quand il vit la royauté en danger, il prit sa défense et résolut d'arrêter le torrent révolutionnaire. La mort le surprit au moment où il allait commencer cette nouvelle lutte.

Voyez ci-après le *Portrait de Mirabeau,* par Timon.

MIRABEAU

CONTRE LA BANQUEROUTE.

..... Oh! si des déclarations moins solennelles *ne* garantissaient *pas* notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme *banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt.... Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir; il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peu-

ple? Allons. Ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme : il va se fermer.... Vous reculez d'horreur.... Hommes inconséquents! Hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable! gratuitement criminel? Car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France; impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse?... Non, vous périrez, et, dans la conflagration

universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons.... J'entends parler de patriotisme, d'élans de patriotisme, d'invocations du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce que l'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale; c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus? si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution.... Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, qui puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez

des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclaircis), vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais.... Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou (dans) les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère.* Et certes il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome.... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur.... et vous délibérez!

(*Fragment du discours sur le plan de Necker, proposant la contribution du quart du revenu pour éviter la banqueroute.*)

MAURY.

1746-1817.

Jean-Siffrein **Maury** était fils d'un pauvre cordonnier de Valréas, petite ville du comtat Venaissin. Promu dans les ordres, il commença sa réputation par des *Éloges académiques*, entre autres celui de Fénelon, par des *sermons*, et par les *Panégyriques de saint Louis*, de *saint Augustin* et celui de *saint Vincent de Paul*, qui est son chef-d'œuvre. A l'époque de la révolution, l'abbé Maury, député de son ordre, se plaça au premier rang parmi les orateurs du parti royaliste. Mais il lutta avec plus de courage que de succès contre la foudroyante éloquence de Mirabeau. Quand il désespéra de la monarchie, il se retira auprès du pape, qui le créa archevêque et cardinal. Sous l'empire, il rentra en France, se dévoua entièrement à Napoléon, et fut nommé archevêque de Paris. Quand les Bourbons revinrent, il retourna en Italie, et passa les derniers jours de sa vie dans la retraite.

Outre ses discours, le cardinal Maury a laissé un *Essai sur l'éloquence de la chaire*, traité devenu classique qui le place parmi nos bons écrivains et nos meilleurs littérateurs.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Il fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, aumônier-général des galères, principal de collége, chef des missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Il institua en France les séminaristes, les lazaristes, les filles de la Charité, qui se dévouent au soulagement des malheureux, et qui ne changent

presque jamais d'état, quoique leurs vœux ne les lient que pour un an. Il fonda des hôpitaux pour les enfants trouvés, pour les orphelins, pour les forçats et pour les vieillards.

Il exerça pendant quelque temps un ministère de zèle et de charité sur les galères. Il vit un jour un malheureux forçat qui avait été condamné à trois années de captivité pour avoir fait la contrebande, et qui paraissait inconsolable d'avoir laissé dans la plus extrême misère sa femme et ses enfants. Vincent de Paul, vivement touché de sa situation, offrit de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura sans doute peine à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de sa vie du poids de ces fers honorables qu'il avait portés.

Lorsque ce grand homme vint à Paris, on vendait les enfants trouvés dans la rue Saint-Landry, vingt sous la pièce; et on les donnait *par charité,* disait-on, aux femmes malades qui avaient besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces infortunés, que le gouvernement abandonnait à la pitié, ou, pour mieux dire, à la barbarie publique, périssaient presque en totalité; et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers étaient quelquefois introduits fortivement, par les complots de la cupidité, dans des familles opulentes, pour en supplanter les héritiers légitimes.

Ces frauduleuses substitutions d'individus furent en France, durant plusieurs siècles, une source intarissable de procès, dont on voit encore les pièces et les détails dans les compilations de nos anciens jurisconsultes.

Vincent de Paul donna l'exemple, en fournissant d'abord des fonds assurés pour nourrir douze de ces malheureux enfants : bientôt sa charité obtint des soulagements à tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises; mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Le père nourricier des orphelins ne se découragea point. Bien loin de désespérer de la Providence, il convoqua une assemblée extraordinaire : il fit placer dans son église de Saint-Lazare un très-grand nombre de ces pauvres enfants prêts à expirer, entre les bras des filles de la Charité, et montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, une allocution pleine d'âme, qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à son zèle...

On ne répondit à cette pathétique exhortation que par des sanglots; et le même jour, au même instant, l'hôpital des *Enfants-Trouvés* de Paris fut fondé, et doté de quarante mille livres de rentes.

(*Panégyrique de saint Vincent de Paul.*)

BOSSUET, ORATEUR.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments, et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions; un orateur qui, par ses élans, monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions

un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit; et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère, et se diviniser en quelque sorte sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine; enfin, un orateur dont les discours, inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où, sans guides et sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés en quelque sorte par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange : voilà le Démosthène français! voilà Bossuet! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

(*Le Cardinal Maury.*)

BERNARDIN DE S.-PIERRE.

1737-1814.

Après les quatre grands génies qui dominent le dix-huitième siècle, la première place appartient à **Bernardin de Saint-Pierre.** Il naquit au Hâvre. Doué d'une vive sensibilité, d'un ardent amour pour ses semblables, d'une humeur aventureuse, il passa sa jeunesse à caresser de généreuses chimères. Il prit ou chercha du service en France, à Malte, en Russie, en Pologne, en Autriche, en Saxe, en Prusse, dans les colonies, et n'éprouva que des déceptions. Revenu de ses illusions, il renonça à l'ambition et à la gloire, et dévoua le reste de sa vie à l'étude de la nature et à la recherche de la vertu. Il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes* en 1792, professeur de morale en 1794, et membre de l'Institut en 1795.

Nous devons à Bernardin de Saint-Pierre un *Voyage à l'Ile de France, les Études de la Nature, les Harmonies de la Nature, Paul et Virginie* et *la Chaumière indienne*; délicieux chefs-d'œuvre, où il s'efforce de rappeler ses contemporains aux lois de la nature, au bonheur de la famille, par le tableau de l'innocence et de la vertu. On a encore de lui *les Vœux d'un solitaire;* un *Dialogue sur la mort de Socrate;* une *Théorie de l'univers;* le premier livre d'un poème en prose, intitulé *Arcadie,* et inspiré par la lecture de *Télémaque;* un *Essai sur J.-J. Rousseau,* où l'on trouve des faits curieux et des jugements fort justes sur ce grand homme, dont il fut quelque temps l'ami.

La gloire de Bernardin de Saint-Pierre a été de continuer la lutte commencée par Jean-Jacques contre le matérialisme et l'athéisme, de ramener Dieu et la nature dans la littérature, et de hâter la révolution religieuse qui devait porter des fruits dans les premières annnées du dix-neuvième siècle. Il fut le précurseur de Châteaubriand.

Le style de Bernardin est un mélange de la naïveté d'Amyot, de la pompe et de l'élévation de Rousseau, et de la douceur de

Fénelon. Au lieu de n'employer que des expressions générales, comme le veut Buffon, il se sert toujours du mot propre, et il allia souvent le familier au sublime, la magnificence à la simplicité.

L'ÉTUDE DE LA NATURE.

Les âmes aimantes cherchent partout un objet aimable qui ne puisse plus changer : elles croient le trouver dans un livre ; mais je pense qu'il vaut mieux pour elles s'attacher à la nature, qui, comme nous, change toujours. Le livre le plus sublime ne nous rappelle qu'un auteur mort, et la plus humble plante nous parle d'un auteur toujours vivant ; d'ailleurs, le meilleur ouvrage sorti de la main des hommes peut-il égaler jamais celui qui est sorti de la puissance de Dieu ? L'art peut produire des milliers de Théocrites et de Virgiles ; mais la nature seule crée des milliers de paysages nouveaux en Europe, en Afrique, aux Indes, dans les deux mondes. L'art nous ramène en arrière dans un passé qui n'est plus : la nature marche avec nous en avant, et nous porte vers un avenir qui vient à nous. Laissons-nous donc aller comme elle au cours du temps ; cherchons nos jouissances dans les eaux, les prés, les bois, les cieux, et dans les révolutions que les saisons et les siècles y amènent. Ne portons point, dans notre vieillesse caduque, nos regards et nos regrets vers une jeunesse fugitive ; mais avançons-nous avec joie, sous la protection de la Divinité, vers des jours qui doivent être éternels.

L'étude de la nature est si étendue, que chaque enfant peut y trouver de quoi développer son talent particulier. On dit que d'Anville, étant au collége, n'étudia, dans Virgile, que les seuls voyages d'Énée. Il en fit un fort bon itinéraire; toutes les beautés de la poésie disparurent pour lui; il ne vit dans le poète qu'un géographe, et il prouva ainsi qu'il le deviendrait lui-même.

Mais la nature offre à l'homme un poème bien plus étendu que celui de l'Énéide : laissons chaque enfant l'étudier suivant son instinct; il en résultera toujours quelque bien pour la société. Un pré leur suffit; c'est un livre à plusieurs feuillets; le botaniste y verra des systèmes, le médecin des simples, le peintre des guirlandes, le poète des harmonies, le guerrier un champ de bataille, l'amant un lieu de repos, le paysan des bottes de foin; mais quand ils ne devraient tous y voir que des bouquets, laissez-les en couronner leurs jeunes compagnes: les jeux naïfs et innocents de l'enfance valent mieux que les études pénibles et jalouses des hommes.

(*Études de la Nature.*)

AMOUR DE LA CAMPAGNE ET DE LA PATRIE.

Ce n'est qu'à la campagne qu'on jouit des biens du cœur, de soi-même, de sa femme, de ses enfants, de ses amis. En tout la campagne me semble préférable aux villes : l'air y est pur, la vie

riante, le marcher doux, le vivre facile, les mœurs simples et les hommes meilleurs. Les passions s'y développent sans nuire à personne. Celui qui aime la liberté n'y dépend que du ciel; l'avare en reçoit des présents toujours renouvelés, le guerrier s'y livre à la chasse, le voluptueux y place ses jardins, et le philosophe y trouve à méditer sans sortir de chez lui. Où trouvera-t-on un animal plus utile que le bœuf, plus noble que le cheval, et plus aimable que le chien? Apporte-t-on des Indes une plante plus nécessaire que le blé et aussi gracieuse que la vigne?

Je préférerais, de toutes les campagnes, celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant, qu'aucune fortune ne saurait donner, et qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins, sans prévoyance et sans amertume? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir palpiter son cœur et frissonner ses plumes! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout paraît aimable, et la prairie où il courut, et le verger qu'il ravagea! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint! Que de voyageurs reviennent sans trouver la retraite! De leurs amis, les uns sont morts, les autres éloignés; une famille est dispersée; des protecteurs..... Mais la vie n'est qu'un

petit voyage, et l'âge de l'homme un jour rapide. J'en veux oublier les orages, pour ne me ressouvenir que des services, des vertus et de la constance de mes amis. Peut-être ces lettres conserveront leurs noms, et les feront survivre à ma reconnaissance! peut-être iront-elles jusqu'à vous, bons Hollandais du Cap! Pour toi, nègre infortuné, qui pleures sur les rochers de l'île Maurice, si ma main, qui ne peut essuyer tes larmes, en fait verser de regret et de repentir à tes tyrans, je n'ai plus rien à demander aux Indes, j'y ai fait fortune!

(*Voyage à l'île de France.*)

HUMANITÉ DE VIRGINIE.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit: « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire. Il m'a traitée comme vous le

voyez. » En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer ; mais sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez ; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? » « Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'ap-

procha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il dit qu'il pardonnait à son esclave pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître : puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

(*Paul et Virginie.*)

NAUFRAGE DE VIRGINIE.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors avança vers

le Saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir d'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presqu'à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau, qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur au vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre : c'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer, il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec

respect. Nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la! sauvez-la! ne la quittez pas! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer, et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut ses yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

(*Paul et Virginie.*)

LE VRAI BONHEUR.

Les riches et les puissants croient qu'on est misérable et hors de ce monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement! s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes. Si vous étiez un amas stérile d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ils vous apercevraient et vous attribueraient la puissance de leur donner quelque plaisir; votre nature vaine oc-

cuperait leur vanité : vous seriez un objet proportionné à leurs pensées craintives et rampantes. Mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, et trop magnifique au dehors, où vous vous répandez dans l'infini, vous leur êtes un Dieu caché. Ils vous ont perdu en se perdant. L'ordre et la beauté même que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades : ils n'en ont plus que pour voir des ombres, la lumière les éblouit. Ce qui n'est rien est tout pour eux ; ce qui est tout ne leur semble rien. Cependant, qui ne vous voit pas n'a rien vu, qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux. Moi-même, ô mon Dieu ! égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais loin de ma patrie, je soupirais après des biens que je n'y avais pas ; et cependant vous me faisiez connaître les biens sans nombre que vous avez répandus sur toute la terre, qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir à aucun grand ni à aucun corps ; et j'ai été protégé par vous dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je m'attristais de vivre seul et

sans considération ; et vous m'avez appris que la solitude valait mieux que le séjour des cours, et que la liberté était préférable à la grandeur.

(*Études de la nature.*)

VOL DES INSECTES.

Frêle création de la fuyante aurore,
Ouvre-toi comme un prisme au soleil qui te dore,
Va dire ta naissance au liseron d'un jour,
Va, tu n'as que le temps de deviner l'amour.

MADAME DESBORDES-VALMORE.

De tous les volatiles, ceux dont le vol est le plus curieux et le plus à notre portée, sont les insectes. Les uns ont des ailes de la plus fine gaze, comme la mouche : elle exécute toutes sortes de vols, et, quand il lui plaît, elle s'arrête en l'air, et y devient stationnaire ; d'autres, tels que les papillons, ont des ailes couvertes d'écailles fines comme la poussière, et brillantes des plus vives couleurs. Bien différentes de celles des oiseaux, qui se ressemblent toutes, et qui leur sont distribuées par paires, elles sont patronnées sur une infinité de formes et quadruples. Les papillons n'ont point de queue, comme les oiseaux, mais la plupart sont couronnés d'antennes qui dirigent leur vol. Leur gouvernail est à leur tête. Le papillon, avec sa trompe et ses antennes à bouton, semblables aux filets à anthère qui sortent du sein des fleurs, avec ses ailes quadruples et éclatantes qui imitent leurs pétales, avec son vol incertain que balance çà et là l'haleine des zéphyrs, ressemble à

une fleur volante. Il y en a qui, comme le ptérophore ou porte-plume, volent parmi les graminées avec deux ailes simples, faites comme deux plumes à écrire. Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir des moucherons, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles, qui s'élèvent, s'abaissent, circulent et s'entrelacent sans se confondre. Les chœurs de danse de nos opéras n'ont rien de plus compliqué et de plus gracieux. Il semble que ces enfants de l'air soient nés pour danser ; ils font aussi entendre, au milieu de leur bal, des espèces de chants. Leurs gosiers ne sont pas résonnants comme ceux des oiseaux, mais leurs corselets le sont ; et leurs ailes, ainsi que des archets, frappent l'air et en tirent des murmures agréables. Une vapeur qui sort de la terre est le foyer ordinaire de leur plaisir ; mais souvent une sombre hirondelle traverse tout à coup leur troupe légère, et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant leur fête n'en est pas interrompue. Les coryphées distribuent des postes à ceux qui restent, et tous continuent à danser et à chanter. Leur vie, après tout, est une image de la nôtre : les hommes se bercent de vaines illusions autour de quelques vapeurs qui s'élèvent de la terre, tandis que la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu d'eux, les engloutit tour à tour sans interrompre la foule qui cherche le plaisir.

(*Harmonies de la nature.*)

SIMPLICITÉ ET PAUVRETÉ DE JEAN-JACQUES.

Un matin que j'étais chez lui, je voyais entrer à l'ordinaire des domestiques qui venaient chercher des rôles de musique, ou qui lui en apportaient à copier. Il les recevait debout et tête nue; il disait aux uns : *Il faut tant!* et il recevait leur argent; aux autres : *Dans quel temps faut-il rendre ce papier? — Ma maîtresse,* répondait le domestique, *voudrait bien l'avoir dans quinze jours. — Oh! cela n'est pas possible, j'ai de l'ouvrage : je ne puis le rendre que dans trois semaines.* Tantôt il s'en chargeait, tantôt il le refusait, en mettant dans les détails de ce commerce toute l'honnêteté d'un ouvrier de bonne foi. En le voyant agir avec cette simplicité, je me rappelais la réputation de ce grand homme. Quand nous fûmes seuls, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Pourquoi ne tirez-vous pas un autre parti de vos talents? » — « Oh! reprit-il, il y a deux Rousseau dans le monde; l'un riche, ou qui aurait pu l'être, s'il l'avait voulu; un homme capricieux, singulier, fantasque : c'est celui du public; l'autre est obligé de travailler pour vivre, et c'est celui que vous voyez. » — Mais vos ouvrages auraient dû vous mettre à l'aise, ils ont enrichi tant de libraires! — Je n'en ai pas tiré 20,000 livres; encore si j'avais reçu cet argent à la fois, j'aurais pu le placer; mais je l'ai

mangé successivement comme il est venu. Un libraire de Hollande, par reconnaissance, m'a fait 600 livres de pension viagère, dont 300 livres sont reversibles à ma femme après ma mort; voilà toute ma fortune. Il m'en coûte cent louis pour entretenir mon petit ménage, il faut que je gagne le surplus.

(*Essai sur Jean-Jacques Rousseau.*)

UNE PROMENADE
DE JEAN-JACQUES ET DE BERNARDIN.

Rousseau me proposa un jour de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Élysées. Le matin, nous prîmes du chocolat. Le vent était à l'ouest; l'air était frais; le soleil paraissait environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours. Déjà nous avions traversé une partie du bois, lorsque nous aperçûmes dans ces solitudes deux jeunes filles, dont l'une tressait les cheveux de sa compagne. Frappé de ce tableau champêtre, nous nous arrêtâmes un instant. « Ma femme, me dit Rousseau, m'a conté que dans son pays les bergères font ainsi mutuellement leur toilette en plein champ. » Ce spectacle charmant nous rappela en même temps les beaux jours de la Grèce et quel-

ques beaux vers de Virgile. Il y a dans les vers de ce poëte un sentiment si vrai de la nature, qu'ils nous reviennent toujours à la mémoire au milieu de nos plus douces émotions.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très-raide, et nous fûmes à peine à son sommet que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage, où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : *Providence qui avez soin des empires! Providence qui avez soin des voyageurs!* Ces paroles, si simples et si touchantes, nous remplirent d'émotion; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour être son valet de chambre! »

Cependant on nous introduisit au réfectoire; nous

nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme. Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah! qu'on est heureux de croire ! »

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumières, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest, et semblaient remplir la vallée. Plus loin, on apercevait la Seine, le bois de Boulogne, et le château vénérable de Madrid, bâti par François Ier, père des lettres. Comme nous marchions en silence en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je reviendrai méditer ici. »

(*Essai sur Jean-Jacques Rousseau.*)

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.



CHATEAUBRIAND.

1769.

François-Auguste, vicomte DE CHATEAUBRIAND, qui règne sur la littérature française depuis le commencement du siècle, est né à Saint-Malo d'une des plus anciennes familles de Bretagne. Pendant la révolution, il visita les forêts de l'Amérique, d'où il rapporta des couleurs, des tableaux et des effets de style inconnus avant lui. Il débuta à Londres, dans la littérature, par un *Essai sur les révolutions,* où il cherchait à établir qu'on retrouve dans les révolutions anciennes et modernes les personnages et les principaux traits de la révolution française.

Revenu en France, Chateaubriand, encore inconnu, publia, en 1800, *le Génie du Christianisme,* où il se proposait de célébrer les bienfaits de la religion chrétienne, et de ramener l'homme à la foi par la poésie et par le cœur. L'apparition de ce livre est le plus grand événement littéraire de notre siècle. La gloire de l'auteur fut de continuer les efforts de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre en faveur des principes religieux, et d'apporter à cette noble tâche une foi plus chrétienne, une raison plus soumise au joug de l'Évangile. En 1806, Chateaubriand visita l'Orient, et, à son retour, il écrivit l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem,* œuvre remarquable de style et de portée historique; puis il donna *les Martyrs,* troisième chef-d'œuvre, imitation de la poésie d'Homère et des livres saints, peinture admirable du monde romain et du monde barbare au commencement du quatrième siècle.

Nous devons encore à M. de Chateaubriand des *Discours et Études historiques;* un *Abrégé de l'histoire de France; le Dernier des Abencerages,* petit poème en prose; des *Voyages en Amérique;* le roman des *Natchez;* des *Mélanges;* un *Essai sur la littérature auglaise;* une traduction du *Poradis perdu;* l'*Histoire du Congrès de Vérone;* la *Vie de Rancé,* etc. Il a composé des *Mémoires,* qui ne paraîtront qu'après sa mort.

Sous la Restauration, M. de Chateaubriand a rempli les emplois les plus éminents : il a été ambassadeur à Berlin, à Rome, à Londres, ministre des affaires étrangères, etc.

L'ESPÉRANCE.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La foi et la charité lui disent *ma sœur*, et elle se nomme l'espérance. (*Les Martyrs.*)

DERNIER CHANT DE CYMODOCÉE.

Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents! Courbez-vous sous la rame agile. Reportez-moi sous la garde de mon époux et de mon père aux rives fortunées du Pamisus.

Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se

courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie !

Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle? J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes, et nourrie au son des instruments champêtres : aujourd'hui, dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès !...

Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette je soupire comme la flûte consacrée aux morts ? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh ! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel !

Que mon père et mon époux tardent à paraître ! Ah ! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses ! si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime ! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine : reposons-nous sur la croix.

(*Les Martyrs.*)

LE DÉMON DE LA JALOUSIE.

Par delà des marais croupissants et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'enfer, s'ouvre un cachot, séjour du plus infortuné des habitants de l'abîme. C'est là que le démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlements. Couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le soleil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir, et une sorte d'amour féroce, agitent ses regards; des chimères occupent et tourmentent son esprit : il tressaille, il croit entendre des bruits mystérieux; il croit poursuivre de vains fantômes. Pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes. Ses lèvres tremblantes respirent l'homicide. Au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel. (*Les Martyrs.*)

UN OURAGAN

DANS LES DÉSERTS DE L'ARABIE.

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par des pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes; le vent tra-

verse ces forêts armées sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux ; çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierre, élevés de loin en loin, servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes et nous découvrîmes une seconde plaine, plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint. La lune éclairait le désert vide ; on n'apercevait, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain, dans ce sable inculte, le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude ; il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalle l'autruche poussait des sons lugubres ; les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble. « Je crains, dit-il, le vent du midi : sauvons-nous ! »

Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis : l'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain, de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol, emporté devant nous, manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos pas. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage; il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon ; mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me

servit d'abri. Derrière ce frêle rempart j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir le vent du nord reprit son cours; l'air perdit sa chaleur cuisante; les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

(*Les Martyrs.*)

DEMEURE DE SATAN.

Au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève parmi des rochers un noir château, ouvrage du Désespoir et de la Mort. Une tempête éternelle gronde autour de ses créneaux menaçants; un arbre stérile est planté devant sa porte, et sur le donjon de ses tristes murs, repliés neuf fois sur eux-mêmes, flotte l'étendard de l'Orgueil, à demi consumé par la foudre. Les démons que les païens appellent les Parques veillent à la barrière de ce palais ténébreux. Satan arrive au pied de sa royale demeure. Les trois gardes du palais se lèvent, et laissent le marteau d'airain retomber avec un bruit lugubre sur la porte d'airain.

(*Les Martyrs.*)

SACRIFICE D'EUDORE.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule; il demande Eudore;

il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre : elle était conçue en ces termes :

« Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes.
» Je t'en supplie par l'estime que tu m'as inspirée,
» sacrifie aux dieux ; viens redemander ton épouse :
» je jure de te la faire rendre digne de toi. »

Eudore s'évanouit ; on s'empresse autour de lui : les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre ; le peuple la réclame ; un tribun en fait lecture à haute voix ; les évêques restent muets et consternés ; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière ; les soldats étaient à ses genoux, et lui disaient :

« Compagnon, sacrifiez ! Voilà nos aigles au défaut d'autels. »

Et ils lui présentaient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! La poitrine du martyr se soulève, l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez ! sacrifiez ! »

Alors Eudore, d'une voix sourde :

« Où sont vos aigles ? »

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève ; les centurions le soutiennent ; il s'avance au pied des aigles : le silence règne parmi la

foule. Eudore prend la coupe; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri. A ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore; il renverse les aigles, et, se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis chrétien ! »

(*Les Martyrs.*)

LES FRANCS.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur

acier : arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain.

Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles, ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion,

fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les deux armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants pour respirer les sons belliqueux. (*Les Martyrs.*)

LA FÊTE DES ROIS.

Les cœurs simples ne se rappellent pas sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles

se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis long-temps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté; les cœurs étaient épanouis; la salle du festin était décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau; au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort les royautés éphémères : on se passait un sceptre qui ne pesait point aux mains du monarque. Souvent une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, élevait au trône la fille du lieu et le fils du voisin nouvellement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part, appelée la part des pauvres. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le musicien, prolongeaient les plaisirs, et la maison tout entière, nourrices, enfants, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique. (*Génie du Christianisme.*)

PASCAL.

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds,* avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal.

(*Génie du Christianisme.*)

LES TOMBEAUX AÉRIENS.

La jeune mère se leva, et chercha des yeux, dans le désert embelli par l'aurore, quelque arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs; de l'autre elle y plaça le corps de son enfant; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps, pénétrés de la substance éthérée, enfoncés dans des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elles sur la même branche où le rossignol a bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie, ces corps ainsi exposés ont perdu toute la laideur du sépulcre. Mais si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Arbre américain, qui, portant des corps dans tes rameaux, les éloignes du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté en extase sous ton ombre! Dans ta sublime allégorie, tu me mon-

trais l'arbre de la vertu; ses racines croissent dans la poussière de ce monde; sa cime se perd dans les étoiles du firmament, et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme, voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel.

(*Génie du Christianisme.*)

LA CATARACTE DE NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui

s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des roches taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

(*Génie du Christianisme.*)

UN COUCHER DU SOLEIL EN AMÉRIQUE.

Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient

jetés sans ordre vers l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une voix attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. (*Génie du Christianisme.*)

UNE BELLE NUIT EN AMÉRIQUE.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes sur

une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

(*Génie du Christianisme.*)

LE MESCHACEBÉ.

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Arkanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs

eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix en passant sur les monts; il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter le long des rivages des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots

de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile : surmonté de ses larges

roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de caribous se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts, à tête jaune; des piverts empourprés; des cardinaux de feu grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes, de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de faibles mugissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc,

d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, il se passe de telles choses aux yeux que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

(*Génie du Christianisme.*)

UN NID DE BOUVREUIL.

Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier; il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues; une rose pendait au-dessus toute humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombre d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

(*Génie du Christianisme.*)

LE DÉLUGE.

En ce temps-là, la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies, suspendirent leurs haines sanglantes, et s'embrassèrent, saisis d'une mortelle frayeur. Les

temples se remplirent de suppliants qui avaient peut-être renié la Divinité toute leur vie; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfants sur le sommet des montagnes; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes; l'oiseau même, chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrait terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux; les volcans s'éteignirent, en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre éléments, le feu, périt avec la lumière.

Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme, gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe : l'Océan les y suivit, et, soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre.

Dieu, ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abîme; mais il voulut imprimer sur ce globe des traces éternelles de son courroux : les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie; les coquillages ma-

gellaniques vinrent s'enfouir dans les carrières de la France; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordilières, et ces montagnes elles-mêmes furent les monuments que Dieu laissa dans les trois mondes, pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée dans le champ où il a défait ses ennemis. Dieu ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée : sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin, et pour lit au soir, que l'élément humide, où il sembla s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Souvent les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanchissants; sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes; la lumière de la lune, les vapeurs blanches du soir, couvrirent quelquefois les vallées des apparences d'une nappe d'eau; il naquit, dans les lieux les plus arides, des arbres, dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes tremblantes du sein des ondes; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit, et d'envahir ses grèves; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnements et des voix lugubres; la cime des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts. (*Génie du Christianisme.*)

LE REMORDS ET LA CONSCIENCE.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'Arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet, il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage, il découvre le goût du poison dans le mets qu'il a lui-même apprêté; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché.

O conscience! ne serais-tu qu'un fantôme de

l'imagination, ou la peur des châtiments des hommes? Je m'interroge; je me fais cette question : Si tu pouvais, par un seul désir, tuer un homme à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir? J'ai beau m'exagérer mon indigence; j'ai beau vouloir atténuer cet homicide, en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout à coup sans douleur, qu'il n'a point d'héritier, que même à sa mort ses biens seront perdus pour l'État; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins; j'ai beau me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre : malgré mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.

(*Génie du Christianisme.*)

LES FORÊTS DE L'AMÉRIQUE.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent! Quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever! Êtes-vous immobile, tout est muet : faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages

passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'Orient; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve; il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu; un plaisir inouï, une crainte extraordinaire, font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur. (*Voyage en Amérique.*)

CAMPAGNE ET ASPECT DE ROME.

Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retomber cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas*[1]. Vous apercevez

[1] Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour : la stérilité et le veuvage (Isaïe).

çà et là quelques bouts de voies romaines, dans les lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil; quelquefois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montre sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants; une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée de châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs, tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé, par la voix populaire, le *tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et comme une reine tombée de son trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ces royaumes vides, *inania regna*, et qu'elle a l'air de s'élever pour vous, de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, et votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

(*Lettre à M. de Fontanes.*)

JÉRUSALEM.

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée, s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se

perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce passage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès, et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierre, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées

d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère; et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits le fruit de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruines; à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau.

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

CONSTANTINOPLE.

A six heures et demie, nous passâmes devant la Poudrière, monument blanc et long, construit à l'italienne. Derrière ce monument s'étendait la terre d'Europe; elle paraissait plate et uniforme. Des villages, annoncés par quelques arbres, étaient semés çà et là : c'était un paysage de la Beauce après la moisson. Par-dessus la pointe de cette terre, qui se courbait en croissant devant nous, on découvrait quelques minarets de Constantinople.

A huit heures, un caïque vint à notre bord. Comme

nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque, et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruines. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard : les cyprès et les minarets, que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord s'éleva et balaya, en moins de quelques minutes, la brume répandue sur le tableau; je me trouvai tout à coup au milieu du palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari; la terre d'Europe était à ma gauche; elle formait, en se creusant, une large baie, pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait, en regard et en amphithéâtre, Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admi-

rais. On n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers ; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque des voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières, sans murs et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès; les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont

ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude ; c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

MADAME DE STAEL.

1766-1817.

Germaine Necker, baronne DE STAEL, naquit à Paris. Elle était fille de Necker, banquier génevois, devenu un des principaux ministres de Louis XVI. Elle reçut une éducation forte et commença à écrire de bonne heure. Ses premiers essais, *nouvelles, comédies* et *tragédies*, ne sont que des ébauches de talent ; mais on y remarque déjà ce besoin de produire de grands effets, d'exciter de fortes émotions, qui est un des caractères de ses

ouvrages. A vingt-deux ans elle composa des *Lettres sur J.-J. Rousseau,* hommage brillant rendu au philosophe dont elle était le disciple le plus illustre. Pendant la révolution, elle écrivit son livre de l'*Influence des passions sur le bonheur,* où elle soutient que toutes les passions sont funestes au bonheur des individus et des peuples. En 1801, elle publia son ouvrage *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales,* où elle cherche à expliquer l'influence que l'état social et la littérature exercent l'un sur l'autre, et à montrer que la nature humaine tend vers un progrès constant, un état de perfectibilité. Deux ans après parut le roman de *Delphine,* portrait d'une femme supérieure dominée par ses affections, qui ne peut s'astreindre à suivre la ligne que l'opinion lui trace, et qui devient malheureuse pour s'en être écartée. Il fut suivi de *Corinne,* chef-d'œuvre littéraire de l'auteur, qui sut mêler aux incidents d'un roman une peinture magnifique de l'Italie, de ses coutumes, de ses mœurs, de ses arts et de sa littérature. En 1813, madame de Staël publia le livre *de l'Allemagne,* où elle attira les regards de la France sur les doctrines littéraires et les mœurs de l'Allemagne, qu'elle peint souvent avec éloquence.

Nous devons encore à madame de Staël *Dix années d'exil,* livre charmant, où elle raconte avec naïveté la situation de son âme, et les *Considérations sur la Révolution française,* ouvrage où elle s'est élevée à la plus grande hauteur de pensée.

Mademoiselle Necker avait épousé le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris. Devenue veuve, elle contracta avec un jeune officier, appelé M. de Rocca, un second mariage, qui est resté secret jusqu'à sa mort.

PORTRAIT DE CORINNE

LE JOUR DE SON TRIOMPHE.

Les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique,

et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate; tout le monde criait : *Vive Corinne! vive le génie, vive la beauté!* L'émotion était générale, mais lord Nelvil ne la partageait point encore; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsqu'enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle; sa robe était blanche; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein; et son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues

grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait dans sa manière de saluer, et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie; enfin tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection. (*Corinne.*)

UN PRÉDICATEUR ITALIEN.

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire; le prédicateur le détache; le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid; quand la

période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête ; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques ; et en cette qualité il le haranguait, et lui disait : Eh bien ! philosophe génevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments ? Il se taisait alors quelques moments, comme pour attendre la réponse ; et le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots : A présent que vous êtes convaincus, n'en parlons plus.

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs, à Rome ; car le véritable talent en ce genre y est très-rare. (*Corinne.*)

UNE ÉRUPTION DU VÉSUVE.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins, quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante ; mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente un fleuve de l'Enfer ; elle roule lentement comme un sable noir le jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles, qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la

ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive lentement, secrètement, à pas comptés. Cette lave avance, avance, sans jamais se hâter, et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards, qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que, pour la première fois, la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel; ce ciel, à son tour, se reflète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image de feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme dans les gouffres d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert-livide, un jaune-brun, un rouge-sombre, forment comme une dissonance pour les yeux et tourmentent la vue.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'Enfer, et les descriptions des poëtes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment

les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature, comme l'homme, à la férocité.

(*Corinne.*)

VENISE.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange du goût moresque et gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif, qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature ellemême a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable; on croit d'abord voir une ville submergée; et la réflexion est nécessaire pour

admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer; mais, Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation; on ne voit pas même une mouche en ce séjour : tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise, qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles; car, de nuit, leur couleur noire empêche

de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour, tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissance pour le cœur et la raison, quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste. (*Corinne.*)

L'ITALIE ET SES POÈTES.

IMPROVISATION DE CORINNE AU CAPITOLE.

Italie, empire du soleil; Italie, maîtresse du monde; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel!

Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

L'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein; le ciel lui révéla ses lois; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère; elle fut reine encore par le

sceptre de la pensée; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poètes enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

Pourquoi suis-je au Capitole? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du Tasse? pourquoi..... si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens! pour récompenser son culte autant que ses succès?

Eh bien! si vous l'aimez, cette gloire qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx pour aborder à l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur; elles

s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque semblent renaître aussi Toscans que lui; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis; historien fidèle de sa vision, il inonde de clarté les régions les plus obscures, et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle aperçue dans le firmament.

A sa voix, tout sur la terre se change en poésie; les objets, les idées, les lois, les phénomènes semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers; toutes ses merveilles s'y

réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

Le Dante espérait de son poème la fin de son exil; il comptait sur la renommée pour médiateur; mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin à mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

Ainsi, le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains! devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais, la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête: le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours; ici des souvenirs

plus sévères honorent à jamais son nom, et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

Il ranima l'antiquité par ses veilles, et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer; et son génie fut d'autant plus original que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent à tous les temps.

Notre air serein, notre climat riant ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie, et sa gaieté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

Michel-Ange, Raphaël, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poètes! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil, qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur et semble tout promettre ou tout faire oublier. (*Corinne.*)

LA FÊTE D'INTERLAKEN.

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés au pied des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait, et, bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun, qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet[1] : elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans les maisons

[1] On y a gravi depuis.

de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener, dans la rue d'Unterseen, de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents; ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si dans ces lieux solitaires ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux, et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et

des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration de Rutli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme

dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent, et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses et que le genre humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance, et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les

» montagnes aussi verdoyantes : quand toute la na-
» ture sourit, le cœur seul de l'homme pourrait-il
» n'être qu'un désert? »

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les

chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants.

(*De l'Allemagne.*)

ATTILA.

Enfin il paraît, ce terrible Attila, au milieu des flammes qui ont consumé la ville d'Aquilée; il s'assied sur les ruines des palais qu'il vient de renverser, et semble à lui seul chargé d'accomplir en un jour l'œuvre des siècles. Il a comme une sorte de superstition envers lui-même; il est l'objet de son culte; il croit en lui; il se regarde comme l'instrument des décrets du ciel, et cette conviction mêle un certain système d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis leurs fautes, comme s'il n'en avait pas commis plus qu'eux tous; il est féroce, et néanmoins c'est un barbare généreux; il est despote, et se montre pourtant fidèle à sa promesse; enfin, au milieu des richesses du monde, il vit comme un soldat, et ne demande à la terre que la jouissance de la conquérir. Attila remplit les fonctions de juge... il prononce sur les délits portés à son tribunal d'après un instinct naturel, qui va plus au fond des actions que les lois abstraites dont les décisions sont les mêmes pour tous les cas. Il condamne son ami coupable de parjure, l'embrasse en pleurant, mais ordonne qu'à l'instant il soit déchiré par des chevaux. L'idée d'une nécessité inflexible le dirige, et sa propre volonté lui

paraît à lui-même une nécessité. Les mouvements de son âme ont une sorte de rapidité et de décision, qui exclut toute nuance; il semble que cette âme se porte, comme une force physique, irrésistiblement et tout entière dans la direction physique qu'elle suit. Enfin on amène devant son tribunal un fratricide, et, comme il a tué son frère, il se trouble et refuse de juger le criminel. Attila, malgré tous ses forfaits, se croit chargé d'accomplir la justice divine sur la terre, et, prêt à condamner un homme pour un attentat pareil à celui dont sa propre vie a été souillée, quelque chose qui tient du remords le saisit au fond de l'âme. (*De l'Allemagne.*)

DE L'ESPRIT DE CONVERSATION.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié; mais dans l'Occident, on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a lais-

sés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que les Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher les terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, causer à la ville ; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer ; la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires ; mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on y peut développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard ; enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible. (*De l'Allemagne.*)

PREMIÈRE ENTREVUE

DE MADAME DE STAEL ET DE SCHILLER.

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante. Il lisait très-bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé : je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres ; il ne se refusa point à me combattre, et, sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises : la vivacité et la plaisanterie ; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots ; je fus si frappée de cette simplicité de caractère qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées ; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai dès cet instant une amitié pleine d'admiration. (*De l'Allemagne.*)

DE L'ENTHOUSIASME.

Si l'enthousiasme enivre l'âme de bonheur, par un prestige singulier il soutient encore dans l'infortune ; il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde, qui ne permet pas même à l'absence de nous effacer du cœur de nos amis. Il nous sert aussi d'asile à nous-mêmes contre les peines les plus amères, et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir.

Les affections les plus simples, celles que tous les cœurs se croient capables de sentir, l'amour maternel, l'amour filial, peut-on se flatter de les avoir connues dans leur plénitude, quand on n'y a pas mêlé d'enthousiasme? Comment aimer son fils sans se flatter qu'il sera noble et fier, sans souhaiter pour lui la gloire qui multiplierait sa vie, qui nous ferait entendre de toutes parts le nom que notre cœur répète? pourquoi ne jouirait-on pas avec transport des talents de son fils, du charme de sa fille? quelle singulière ingratitude envers la divinité, que l'indifférence pour ses dons! ne sont-ils pas célestes, puisqu'ils rendent plus facile de plaire à ce qu'on aime?

Si quelque malheur cependant ravissait de tels avantages à notre enfant, le même sentiment prendrait alors une autre forme : il exalterait en nous la pitié, la sympathie, le bonheur d'être nécessaire. Dans toutes les circonstances, l'enthousiasme anime

ou console ; et lors même que le coup le plus cruel nous atteint, quand nous perdons celui qui nous a donné la vie, celui que nous aimions comme un ange tutélaire, et qui nous inspirait à la fois un respect sans crainte et une confiance sans bornes, l'enthousiasme vient encore à notre secours ; il rassemble dans notre sein quelques étincelles de l'âme qui s'est envolée vers les cieux ; nous vivons en sa présence, et nous nous promettons de transmettre un jour l'histoire de sa vie. Jamais, nous le croyons, jamais sa main paternelle ne nous abandonnera tout à fait dans ce monde, et son image attendrie se penchera vers nous pour nous soutenir avant de nous rappeler.

Enfin, quand elle arrive, la grande lutte, quand il faut à son tour se présenter au combat de la mort, sans doute l'affaiblissement de nos facultés, la perte de nos espérances, cette vie si forte qui s'obscurcit, cette foule de sentiments et d'idées qui habitaient dans notre sein et que les ténèbres de la tombe enveloppent, ces intérêts, ces affections, cette existence qui se change en fantôme avant de s'évanouir, tout cela fait mal, et l'homme vulgaire paraît, quand il expire, avoir moins à mourir. Dieu soit béni cependant pour le secours qu'il nous prépare encore dans cet instant ! nos paroles seront incertaines, nos yeux ne verront plus la lumière ; nos réflexions, qui s'enchaînaient avec clarté, ne feront plus qu'errer isolées sur de confuses traces ; mais

l'enthousiasme ne vous abandonnera pas, ses ailes brillantes planeront sur notre lit funèbre, il soulèvera les voiles de la mort, il nous rappellera ces moments où, pleins d'énergie, nous avions senti que notre cœur était impérissable, et nos derniers soupirs seront peut-être comme une noble pensée qui remonte vers le ciel. (*De l'Allemagne.*)

DESTINÉE DES FEMMES CÉLÈBRES.

Dès qu'une femme est signalée comme une personne distinguée, le public en général est prévenu contre elle. Le vulgaire ne juge jamais que d'après certaines règles communes, auxquelles on peut se tenir sans s'aventurer. Tout ce qui sort de ce cours habituel déplaît d'abord à ceux qui considèrent la routine de la vie comme la sauvegarde de la médiocrité. Un homme supérieur déjà les effarouche; mais une femme supérieure, s'éloignant encore plus du chemin frayé, doit étonner, et par conséquent importuner davantage. Néanmoins un homme distingué ayant presque toujours une carrière importante à parcourir, ses talents peuvent devenir utiles aux intérêts de ceux mêmes qui attachent le moins de prix aux charmes de la pensée. L'homme de génie peut devenir un homme puissant, et, sous ce rapport, les envieux et les sots le ménagent, mais une femme spirituelle n'est appelée à leur offrir que ce qui les intéresse le moins, des idées nouvelles ou

des sentiments élevés : sa célébrité n'est qu'un bruit fatigant pour eux. Sa gloire même peut être reprochée à une femme, parce qu'il y a contraste entre la gloire et sa destinée naturelle. L'austère vertu condamne jusqu'à la célébrité de ce qui est bien en soi, comme portant une sorte d'atteinte à la perfection de la modestie. Les hommes d'esprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, ne savent les juger, ni avec la générosité d'un adversaire, ni avec l'indulgence d'un protecteur; et, dans ce combat nouveau, ils ne suivent ni les lois de l'honneur, ni celles de la bonté.

Un homme peut, même dans ses ouvrages, réfuter les calomnies dont il est devenu l'objet : mais pour les femmes, se défendre est un désavantage de plus; se justifier, un bruit nouveau. Les femmes sentent qu'il y a dans leur nature quelque chose de pur et de délicat, bientôt flétri par les regards même du public : l'esprit, les talents, une âme passionnée, peuvent les faire sortir du nuage qui devrait toujours les environner; mais sans cesse elles le regrettent comme leur véritable asile. Dans ce tableau, je n'ai encore parlé que de l'injustice des hommes envers les femmes distinguées : celle des femmes aussi n'est-elle point à craindre? n'excitent-elles pas en secret la malveillance des hommes? font-elles jamais alliance avec une femme célèbre pour la soutenir, pour la défendre, pour appuyer ses pas chancelants?

Ce n'est pas tout encore : l'opinion semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur serait reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, sans que l'opinion se charge de la venger. N'est-elle pas une femme extraordinaire ? Tout est dit alors ; on l'abandonne à ses propres forces, on la laisse se débattre avec la douleur. L'intérêt qu'inspire une femme, la puissance qui garantit un homme, tout lui manque souvent à la fois : elle promène sa singulière existence, comme les parias de l'Inde, entre toutes les classes qui la considèrent comme devant exister par elle seule : objet de la curiosité, peut-être de l'envie, et ne méritant en effet que la pitié.

(*De la Littérature.*)

RÈGNE DE LA TERREUR.

On ne sait comment approcher des quatorze mois qui ont suivi la proscription de la Gironde le 31 mai 1793. Il semble qu'on descende, comme le Dante, de cercle en cercle, toujours plus bas dans les enfers. A l'acharnement contre les nobles et les prêtres on voit succéder l'irritation contre les propriétaires, puis contre les talents, puis contre la beauté même, enfin contre tout ce qui pourrait rester de grand et de généreux à la nature humaine. Les faits se confondent à cette époque, et l'on craint de ne pouvoir entrer dans une telle histoire sans que

l'imagination en conserve d'ineffaçables traces de sang. L'on est donc forcé de considérer philosophiquement des événements sur lesquels on épuiserait l'éloquence de l'indignation sans jamais satisfaire le sentiment intérieur qu'ils font éprouver.

Sans doute, en ôtant tout frein au peuple, on l'a mis en mesure de commettre tous les forfaits; mais d'où vient que ce peuple était ainsi dépravé? Le gouvernement dont on nous parle comme d'un objet de regrets avait eu le temps de former la nation qui s'est montrée si coupable. Les prêtres, dont l'enseignement, l'exemple et les richesses sont propres, nous dit-on, à faire tant de bien, avaient présidé à l'enfance de la génération qui s'est déchaînée contre eux. La classe soulevée en 1789 devait être accoutumée à ces priviléges de la noblesse féodale, si particulièrement agréables, nous assure-t-on encore, à ceux sur lesquels ils doivent peser. D'où vient donc que tant de vices ont germé sous les institutions anciennes? Et qu'on ne prétende pas que les autres nations de nos jours se seraient montrées de même si une révolution y avait eu lieu. L'influence française a excité des insurrections en Hollande et en Suisse, et rien de pareil au jacobinisme ne s'y est manifesté. Pendant les quarante années de l'histoire d'Angleterre, qu'on peut assimiler à celle de France sous tous les rapports, il n'est point de période comparable aux quatorze mois de la terreur. Qu'en faut-il conclure? Qu'aucun peuple n'avait été aussi mal-

heureux depuis cent ans que le peuple francais. Si les nègres à Saint-Domingue ont commis bien plus d'atrocités encore, c'est parce qu'ils avaient été plus opprimés.

Il ne s'ensuit certes pas de ces réflexions que les crimes méritent moins de haine; mais, après plus de vingt années, il faut réunir à la vive indignation des contemporains l'examen éclairé qui doit servir de guide dans l'avenir. Les querelles religieuses ont provoqué la révolution d'Angleterre; l'amour de l'égalité, volcan souterrain de la France, agissait aussi sur la secte des puritains; mais les Anglais alors étaient réellement religieux, et religieux protestants, ce qui rend à la fois plus austère et plus modéré.

Quoique l'Angleterre, comme la France, se soit souillée par le meurtre de Charles Ier et par le despotisme de Cromwell, le règne des jacobins est une affreuse singularité dont il n'appartient qu'à la France de porter le poids dans l'histoire. Cependant on n'a point observé les troubles civils en penseur quand on ne sait pas que la réaction est égale à l'action. Les fureurs des révoltés donnent la mesure des vices des institutions; et ce n'est pas au gouvernement qu'on veut avoir, mais à celui qu'on a eu longtemps, qu'il faut s'en prendre de l'état moral d'une nation. On dit aujourd'hui que les Français sont pervertis par la révolution. Et d'où venaient donc les penchants désordonnés qui se sont si violemment

développés dans les premières années de la révolution, si ce n'est de cent ans de superstition et d'arbitraire ?

(*Considérations sur la révolution française.*)

UNE VISITE AUX TRAPPISTES DE FRIBOURG.

Le nouveau père-abbé des trappistes établis dans les vallées du canton de Fribourg a encore ajouté aux austérités de l'ordre. On ne peut se faire une idée des souffrances de détail que l'on impose aux religieux ; on va jusqu'à leur défendre, quand ils sont debout plusieurs heures de suite, de s'appuyer contre la muraille, d'essuyer la sueur de leur front ; enfin on remplit chaque instant de leurs jours par la douleur, comme les gens du monde le font par la jouissance. Rarement ils deviennent vieux, et les religieux à qui ce lot échoit en partage le considèrent comme une punition du ciel. Un pareil établissement serait une barbarie si l'on forçait d'y entrer, ou si l'on dissimulait en rien tout ce qu'on y souffre. Mais on distribue à qui veut le lire un écrit imprimé dans lequel on exagère plutôt qu'on adoucit les rigueurs de l'ordre ; et cependant il se trouve des moines qui veulent s'y vouer, et ceux qui sont reçus ne s'échappent point, bien qu'ils le puissent sans la moindre difficulté. Tout repose, à ce qu'il m'a paru, sur la puissante idée de la mort ; les institutions et

les amusements de la société sont destinés dans le monde à tourner notre pensée uniquement vers la vie ; mais quand la contemplation de la mort s'empare à un certain degré du cœur de l'homme, et qu'il s'y joint une ferme croyance à l'immortalité de l'âme, il n'y a pas de bornes au dégoût qu'il peut prendre pour tout ce qui compose les intérêts de la terre ; et les souffrances paraissant le chemin de la vie future, on est avide d'en avoir, comme un voyageur qui se fatigue volontiers pour parcourir plus vite la route qui conduit au but de ses désirs. Mais ce qui m'étonnait et m'attristait en même temps, c'était de voir des enfants élevés avec cette rigueur ; leurs pauvres cheveux rasés, leurs jeunes visages déjà sillonnés, cet habit mortuaire dont ils étaient revêtus avant de connaître la vie, avant de l'avoir abdiquée volontairement, tout me révoltait contre les parents qui les avaient placés là. Dès qu'un pareil état n'est pas adopté par le choix libre et constant de celui qui le professe, il inspire autant d'horreur qu'il faisait naître de respect. Le religieux avec qui je m'entretenais ne parlait que de la mort ; toutes ses idées tenaient d'elle ou s'y rapportaient : la mort est le souverain monarque de ce séjour. Comme nous nous entretenions des tentations du monde, je dis au père trappiste combien je l'admirais d'avoir ainsi tout sacrifié pour s'y dérober. « Nous sommes des poltrons, me dit-il, qui nous sommes retirés dans une forteresse parce que nous ne nous sentions pas

le courage de nous battre en plaine. » Cette réponse était aussi spirituelle que modeste.

(*Dix années d'exil.*)

BONALD.

1754-1840.

Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte DE BONALD, un des chefs de l'école absolutiste, naquit à Milhau en Rouergue, d'une famille distinguée dans la magistrature. Sous la Restauration, M. de Bonald, d'abord membre de la Chambre des députés, puis pair de France, fut le théoricien du parti le plus opposé aux idées libérales. Nous avons de lui *la Législation primitive*, des *Mélanges littéraires et philosophiques*, des *Pensées* et des *Discours politiques*, des *Recherches philosophiques*, etc. La philosophie et la politique de M. de Bonald sont résumées dans sa fameuse *Théorie de l'origine divine du langage*. L'homme ne peut penser sans les mots, et les mots viennent de Dieu. La raison humaine, faible par elle-même, reçoit de la révélation toute sa lumière. De là les attaques contre cette raison, contre la liberté et la philosophie; de là aussi l'institution divine du pouvoir et la légitimité du droit divin. C'est dans *la Législation primitive* que M. de Bonald développa la fameuse sentence : *La littérature est l'expression de la société.*

CORRESPONDANCE

DE LA PENSÉE ET DE L'EXPRESSION.

La correspondance naturelle et nécessaire des pensées et des mots qui les expriment, et la nécessité de la parole pour rendre présentes à l'esprit ses propres pensées et les pensées des autres, peuvent

être rendues sensibles par une comparaison, dont l'extrême exactitude prouverait toute seule une analogie parfaite entre les lois de notre intelligence et celles de notre être physique.

Si je suis dans un lieu obscur, je n'ai pas la vision oculaire ou la connaissance par la vue de l'existence des corps qui sont près de moi, pas même de mon propre corps; et, sous ce rapport, ces êtres sont à mon égard comme s'ils n'étaient pas. Mais si la lumière vient tout à coup à paraître, tous les objets en reçoivent une couleur relative, pour chacun, à la contexture particulière de sa surface; chaque corps se produit à mes yeux, je les vois tous, et je juge les rapports de forme, d'étendue, de distance que ces corps ont entre eux et avec le mien.

Notre entendement est ce lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre propre intelligence, jusqu'à ce que la parole, pénétrant par le sens de l'ouïe ou de la vue, porte la lumière dans les ténèbres, et appelle, pour ainsi dire, chaque idée, qui répond comme les étoiles dans Job : « *Me voilà*. » Alors seulement nos idées sont *exprimées;* nous avons la conscience ou la connaissance de nos pensées, et nous pouvons la donner aux autres; alors seulement nous nous *idéons* nous-mêmes, nous *idéons* les autres êtres et les rapports qu'ils ont entre eux et avec nous; et de même que l'œil distingue chaque corps à sa couleur, l'esprit distingue chaque idée à son expression.

(*Législation primitive.*)

J. DE MAISTRE.

1753-1821.

Le comte Joseph DE MAISTRE, né à Chambéry, fut pendant quatorze ans ambassadeur de Sardaigne à Saint-Péterbourg. Revenu à Turin en 1817, il se vit revêtu des plus hautes fonctions. Nous avons de M. de Maistre des *Considérations sur la France,* publiées en 1796; le livre *du Pape,* où il soutient que le pape est ici-bas le mandataire de la Providence, et qu'à lui seul appartient l'omnipotence absolue; de l'*Église gallicane,* où il attaque Bossuet, Pascal et les autres défenseurs des libertés de l'église gallicane; les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* ou entretiens sur toutes les questions philosophiques qui agitent le monde. Ce livre, où brillent partout un esprit incisif et une verve mordante, est le chef-d'œuvre de l'auteur. A une grande profondeur d'idées il joint un charme et une élégance d'expressions qui en rend la lecture attrayante. C'est M. de Maistre qui a donné du beau cette définition sublime : *Le beau,* dans tous les genres imaginables, *est ce qui plaît à la vertu éclairée.*

UNE NUIT D'ÉTÉ

A SAINT-PÉTERSBOURG.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se préci-

pite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux de l'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne.

Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font : vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre I[er] s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et

semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité, qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes [1].

(*Les Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

[1] Plusieurs critiques attribuent cette belle page à la plume de X. de Maistre.

X. DE MAISTRE.

1759.

Le comte Xavier DE MAISTRE, frère du précédent, naquit aussi à Chambéry. Pendant la révolution, il entra au service russe et alla se fixer, après la guerre, en Russie. Nous lui devons quelques opuscules charmants, écrits dans notre langue avec une pureté, une élégance, une grâce bien remarquables. Le *Voyage nocturne autour de ma chambre, le Lépreux de la cité d'Aoste, les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne* vivront autant que la langue française.

CONTEMPLATION DU CIEL ÉTOILÉ.

Le temps était serein; la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards. C'est un charme pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une seule promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper; j'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émana-

tion des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers?... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, qu'il est associé à l'éternité.

LA MORT D'UN AMI.

J'en avais un; la mort me l'a ôté: elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux, nous buvions dans la même coupe, nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous lés périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre; elle épuisa

mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur; sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis. Je l'aurais moins regretté; mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé, au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! Ah! je ne m'en consolerai jamais. Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé: cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose; les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs: tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort; et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. La mort d'un homme sensible, qui ex-

pire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature : l'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur, qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

SÉGUR.

1753-1833.

Louis-Philippe, comte DE SÉGUR, fils du maréchal de Ségur, naquit à Paris. Il entra jeune dans l'armée et parvint au grade de maréchal-de-camp. Il quitta le service pour la diplomatie, et fut envoyé à Pétersbourg et à Berlin. Sous l'empire, il fut nommé grand-maître des cérémonies, sénateur et membre de l'Académie française. Louis XVIII le créa pair de France.

Le comte de Ségur a cultivé les lettres avec succès et écrit un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont des *Mémoires*, une *Histoire Ancienne*, une *Histoire Romaine* et une *Histoire du Bas-Empire*. On y remarque l'alliance d'une raison solide et d'un style plein de clarté, de grâce et d'élégance.

DÉVOUEMENT D'ÉPONINE.

Sabinus, général gaulois, s'était mis à la tête d'une insurrection de la Gaule contre Vespasien, et avait pris le titre de césar. Il fut complétement battu. Poursuivi après sa défaite, il prit congé de ses amis, renvoya ses esclaves, mit le feu à sa maison dans laquelle on crut qu'il avait péri, et se retira au fond d'une caverne, suivi de deux seuls affranchis, dont il connaissait la fidélité. Éponine, sa femme, que sa piété conjugale immortalisa, se livra au plus violent désespoir; et les éclats de sa douleur firent croire encore avec plus de certitude que son mari n'existait plus : elle voulait renoncer à une vie qui n'était qu'un

fardeau pour elle. Peu de jours après, Sabinus l'informa secrètement du lieu de sa retraite. Cette Gauloise courageuse, conservant encore l'apparence d'un chagrin qui pouvait écarter tout soupçon, partagea la captivité volontaire de son époux, s'éloigna peu à peu du monde, et s'enterra enfin pendant neuf années avec le seul être qui donnât du prix à sa vie.

Mais, soit par trahison, soit par imprudence, l'asile de cette famille infortunée fut enfin découverte : on amena devant Vespasien Sabinus, Éponine et deux enfants qui avaient reçu le jour au fond de cette grotte obscure. A leur vue, l'empereur versa des larmes; et il était prêt à céder aux nobles et touchantes prières d'Éponine. Mais les mœurs du siècle, la politique du temps, les alarmes du sénat, les conseils de ses ministres lui firent sacrifier la pitié à la raison d'État : il envoya au supplice ces illustres proscrits et ne fit grâce qu'à leurs enfants. Éponine reprit sa fierté quand elle eut perdu l'espérance. « Apprends, dit-elle à Vespasien, qu'en remplissant » mes devoirs et en prolongeant les jours de ta vic» time, j'ai goûté plusieurs années, dans l'obscurité » d'une caverne, un bonheur que l'éclat du trône ne » te fera jamais connaître. » La gloire l'accompagna sur l'échafaud; la honte et le remords restèrent près de l'empereur dans son palais.

Cet acte de cruauté, que la morale condamne et que la politique veut en vain excuser, fut la seule tache de ce règne glorieux. (*Histoire romaine.*)

HISTOIRE DES SEPT DORMANTS.

Sous l'empire de Décius, sept jeunes nobles d'Éphèse, chrétiens et persécutés, se cachèrent dans une caverne pour éviter la mort : le tyran la fit murer. Dieu, protégeant ces jeunes martyrs, les plongea dans un profond sommeil, qui dura 187 ans (250-437), et qui finit lorsque Pulchérie et Théodose II occupaient le trône d'Orient. A cette époque, le propriétaire de la montagne où se trouvait cette caverne en fait extraire des pierres pour construire un bâtiment. Le jour pénètre dans le souterrain. Les sept dormeurs s'éveillent, croyant ne s'être reposés que quelques heures. Jamblius, l'un d'eux, se charge d'aller à la ville chercher des provisions. Il ne reconnaît plus ni l'aspect de la contrée, ni les traits de ses habitants; il approche d'Éphèse, et voit, avec autant de joie que de surprise, la croix briller sur le faîte des temples. En entrant chez un boulanger, il étala, pour le payer, plusieurs pièces de monnaie frappées au coin de Décius. Le boulanger s'en étonne, les voisins accourent, la multitude s'attroupe : on le traîne devant le juge, croyant qu'il a découvert un trésor. Son récit paraît une imposture; cependant on envoie chercher ses compagnons. La candeur de leurs réponses, les détails de l'histoire qu'ils racontent, et l'accord qui règne dans leurs discours, persuadent les plus incrédules; enfin le peuple, les ma-

gistrats, l'évêque et l'empereur Théodose lui-même, convaincus que ces hommes saints sommeillaient en effet depuis près de deux siècles, s'humilient devant la puissance de Dieu, et se prosternent aux pieds des sept martyrs, qui expirent tous ensemble, après avoir donné leur bénédiction aux spectateurs de cet inconcevable prodige. (*Histoire romaine.*)

PIERRE-LE-GRAND ET MENZIKOW.

Le fameux Menzikow avait exposé ses jours dans un combat, et versé son sang pour défendre la vie de son maître Pierre-le-Grand. Ce favori joignait à de brillantes qualités de grands défauts : sa cupidité, comme son ambition, était sans bornes; il avait détourné à son profit de fortes sommes destinées aux besoins publics. Étant parti de Pétersbourg à la suite de l'empereur, qui se rendait avec une extrême diligence à Astracan dans le dessein de surprendre cette ville et de l'investir, il apprit en route qu'on l'avait dénoncé, et que le monarque était pleinement instruit des vols et des concussions de son ministre. Le silence et l'air sombre du prince, dont il connaissait l'inflexible sévérité, lui annoncent sa disgrâce; il se croit déjà précipité du faîte des honneurs dans l'opprobre et dans la misère; les déserts de la Sibérie, la solitude d'un long exil, la hache qui menace sa tête, frappent tour à tour son imagination; son sang s'allume, une fièvre maligne se déclare; il s'ar-

rête dans une misérable chaumière, et y reste trois semaines plongé dans un effrayant délire. Enfin il se réveille et porte autour de la cabane ses regards inquiets; tout paraît l'avoir abandonné, un seul homme est près de lui, un seul homme le soigne, une seule voix lui adresse des paroles consolantes : cette voix, c'est celle de son prince; cet homme, c'est Pierre-le-Grand.

Cette vue inopinée lui rend la vie et la force; de brûlantes larmes inondent son visage; il tombe aux pieds du monarque, qui le relève. « Grand Dieu! s'écrie-t-il, sire, c'est vous! — Oui, depuis trois semaines je n'ai pas quitté ce lit. — Quoi, vous m'aimez encore! quoi, vous m'avez pardonné! vous n'avez pas prononcé la mort d'un coupable! — Malheureux! dit Pierre en l'embrassant, pouvais-tu croire que j'oublierais que tu m'as sauvé la vie? » Un si noble trait ne rachète-t-il pas tous les défauts reprochés à un empereur qui dut ses vertus à lui seul, ses vices à son siècle, et sa gloire à son seul génie? Au fond d'une âme vraiment grande, la vertu qu'on est le plus certain de trouver, c'est la reconnaissance.

(*Mémoires.*)

VOLNEY.

1765-1820.

Constantin-François Chassebœuf, comte DE VOLNEY, orientaliste et philosophe, naquit à Craon en Anjou. De 1789 à 1820, il fut successivement député aux états-généraux, professeur d'histoire à l'École normale, sénateur, membre de l'Académie française, créé comte et pair de France. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques et philosophiques, dont les *Ruines* sont le plus remarquable. Volney y raconte le passé avec un ton de tristesse noble et quelquefois sublime, y peint les débris des nations et les ruines des empires avec une poésie de style qui en ferait un chef-d'œuvre, si l'athéisme de l'auteur n'avait pas banni de son livre l'idée de la Providence, qui préside aux révolutions et qui seule peut les expliquer.

MÉDITATIONS SUR LES RUINES DE PALMYRE.

Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs inter-

valles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals. L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde. Ici, me dis-je, ici fleurit une ville opulente; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires; en ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des armes et les cris d'allégresse et de fête : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux; là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de

la Sérique; les tissus moelleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie; l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes; l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé. Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante : un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination : un souvenir obscur et vain!... Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort; le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques; l'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse; les palais des rois sont devenus le repaire des fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux!... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire!... Comment se sont anéantis tant de travaux!... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations! (*Ruines.*)

FRAYSSINOUS.

1765-1841.

Denis Frayssinous, célèbre prédicateur, naquit au village de Curières, en Rouergue. Il entra jeune dans l'état ecclésiastique. Vers 1800 il commença à Paris, sur la religion chrétienne, une série de *Conférences* qui, pendant vingt ans, furent suivies avec intérêt et admiration par l'élite de la jeunesse et les hommes les plus distingués. Il voulut prouver pour faire croire; il s'attacha à concilier la raison humaine et la foi, et à

dompter les ennemis du christianisme par la force du raisonnement. L'étendue de son savoir, la solidité de son argumentation, la clarté élégante de son langage, le firent désigner comme l'héritier des anciens grands maîtres de la chaire chrétienne. Sous la restauration, M. Frayssinous devint membre de l'Académie française, évêque d'Hermopolis, aumônier du roi, comte, pair de France, et ministre des affaires ecclésiastiques.

NAPOLÉON.

Un homme a passé au milieu de nous, qui, né, ce semble, avec le pressentiment secret de son élévation future, est arrivé, par une suite d'événements inouïs, jusqu'au faîte de la grandeur et de la puissance. Jamais peut-être la Providence n'a montré dans un plus grand jour tout ce qu'elle peut, soit pour élever un faible mortel, soit pour le perdre et le précipiter, malgré tous ses efforts afin d'échapper à sa ruine. Pour mieux faire éclater son action toute divine, elle va prendre un homme obscur, au sein d'une famille ignorée, au milieu d'une des régions les plus incultes de l'Europe : et voilà qu'il est donné à cet homme de se signaler entre tous les capitaines de son temps par vingt années de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, de s'asseoir lui-même sur le plus beau de tous les trônes, et de s'allier enfin au sang le plus auguste de la terre. Sa vie politique et guerrière développe en lui des qualités extraordinaires, qui jettent dans l'étonnement plutôt qu'elles n'excitent l'admiration, mais qui ont toujours l'infaillible et malheureux pouvoir de

subjuguer l'esprit des peuples. S'il manque de cette magnanimité sans laquelle on ne saurait être un grand homme, on est forcé de reconnaître qu'il eut éminemment tout ce qu'il fallait pour devenir un des hommes les plus célèbres de l'univers, une vigueur de santé que rien n'altère, une force d'esprit que rien ne fatigue, une inflexibilité de pensée que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie : tout cela contribue à faire de lui un des instruments les plus terribles dont la Providence se soit servie pour châtier les peuples et les rois. Il faut que tout soit pris dans les piéges de sa politique, ou tombe sous les coups de ses mains victorieuses. Par lui, les sceptres sont brisés, les rois sont captifs, les générations exterminées, les peuples asservis, la religion et ses ministres opprimés, et l'Europe, muette en sa présence, demeure immobile de saisissement et d'épouvante.

(3ᵉ *Discours sur la révolution française.*)

DIVINITÉ DU CHRISTIANISME

PROUVÉE PAR SON TRIOMPHE SUR L'IMPIÉTÉ.

L'irréligion a tout pour elle, le christianisme a tout contre lui. L'univers est attentif pour savoir de quel côté restera la victoire. Les choses envisagées humainement, à l'époque dont nous parlons, rien n'est faible comme le christianisme ; rien n'est fort comme sa rivale et son ennemie. Si la fausse philo-

sophie triomphe, je ne verrais là rien de très-étonnant : elle a pour elle la force, la volupté, l'amour de l'indépendance, en un mot, tout ce qui flatte le cœur de l'homme. Que si, au contraire, c'est la religion qui triomphe malgré sa faiblesse, je serais tenté de la croire animée de je ne sais quelle vertu intérieure et toute divine. Tout ce qui la soutenait a disparu. On pouvait croire que le trône appuyait l'autel : le trône est brisé. On pouvait penser que les richesses lui donnaient ce crédit, cette considération qu'elles donnent toujours aux yeux du vulgaire et aux yeux des sages : hé bien ! le sanctuaire est entièrement dépouillé, et ses ministres n'ont en partage que la plus complète indigence. On pouvait dire que ces dehors pompeux qui entouraient le culte, ce respect extérieur qu'on portait au sacerdoce, lui donnaient beaucoup d'empire sur l'esprit des peuples : hé bien ! tout cela n'est plus, toute puissance d'opinion est détruite ; les prêtres sont incarcérés, massacrés, avilis, traînés dans la boue ; les autels sont renversés, les temples ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes et qu'aux dissolutions d'un peuple effréné ; des animaux immondes, sous les vêtements des pontifes, sont promenés sur les places publiques ; les coupes sacrées servent à de profanes usages, et, sur ces autels que la foi environne de chérubins éblouis, on fait monter de viles prostituées. Le philosophisme n'a plus de plaintes à faire : toutes les forces du pouvoir, tous les moyens de triomphe sont en sa faveur.



S'il est vainqueur, ce ne sera qu'après avoir essuyé de longs et pénibles combats; il ne pourra pas dire : *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu;* mais enfin il aura vaincu; il pourra s'applaudir, chanter son triomphe, et s'asseoir fièrement sur la croix renversée. Mais si le christianisme sort victorieux de cette lutte terrible, chrétiens, réjouissons-nous de professer une religion si merveilleuse. Et vous, qui auriez le malheur de ne pas l'être, examinez du moins d'où vient à la religion cette force secrète qui la rend supérieure à tout depuis dix-huit siècles, à la paix comme à la guerre, aux échafauds comme aux triomphes, à l'orgueil comme aux humiliations, à la pauvreté comme à l'opulence, à la nuit du moyen âge comme au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV, aux raffinements et aux sophismes du XVIIIe siècle comme aux attaques sanglantes de la révolution. Alors peut-être vous confesserez avec nous sa céleste origine; vous ferez dériver sa force d'en haut, et, comme nous, vous rendrez gloire à son auteur, qui, suivant l'expression d'un écrivain sacré, était hier, et aujourd'hui, et sera dans les siècles des siècles.

(*Péroraison d'un discours sur la révolution française.*)

L'EXISTENCE DE DIEU

PROUVÉE PAR L'ORDRE ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE.

Qu'il est grand, qu'il est beau, le spectacle que présente la nature ! et qui de nous peut rester indifférent à cet ensemble de merveilles dont elle ne cesse de frapper nos regards ? Même parmi les athées, en est-il un seul qui n'en soit quelquefois profondément ému, et qui, dans ces moments où les passions sont plus calmes, où la raison semble briller d'une lumière plus pure, ne soit effrayé de ses propres systèmes, et, par un sentiment plus fort que tous les sophismes, ne soit, comme malgré lui, rappelé à l'Être souverain, qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de bannir de la pensée que de cet univers ? Nous bornant à parler ici de ces choses qui, pour être senties, ne demandent ni science, ni pénibles efforts, et qui malheureusement nous frappent d'autant moins qu'elles nous sont plus familières, quel enchaînement de phénomènes merveilleux, si propres à nous élever jusqu'à la Divinité, n'offre pas le monde planétaire auquel nous appartenons ! ces globes lumineux qui, depuis tant de siècles, roulent majestueusement dans l'espace, sans jamais s'écarter de leur orbite, ni se choquer dans leurs révolutions ; ce soleil suspendu à la voûte céleste, comme une lampe de feu, qui vivifie toute la nature, et se trouve placé à la distance convenable pour éclairer, échauffer la terre, sans

l'embraser de ses ardeurs; cet astre qui préside à la nuit avec ses douces clartés, ses phases, son cours inconstant et pourtant régulier, dont le génie de l'homme a su tirer tant d'avantages; cette terre si féconde, sur laquelle on voit se perpétuer par des lois constantes une multitude d'êtres vivants, avec cette admirable proportion des deux sexes, de morts et de naissances, qui fait qu'elle n'est jamais déserte ni surchargée d'habitants; ces mers immenses, avec leurs agitations périodiques et si mystérieuses; ces éléments qui se mélangent, se modifient, se combinent de manière à suffire aux besoins, à la vie de cette multitude prodigieuse d'êtres qui sont si variés dans leur structure et leur grandeur; enfin ce cours si réglé des saisons qui reproduit sans cesse la terre sous des formes nouvelles; qui, après le repos de l'hiver, la présente successivement embellie de toutes les fleurs du printemps, enrichie des moissons de l'été, couronnée des fruits de l'automne, et fait ainsi rouler l'année dans un cercle de scènes variées sans confusion, et semblables sans monotonie; tout cela ne forme-t-il pas un concert, un ensemble de parties, dont vous ne pouvez détacher une seule sans rompre l'harmonie universelle ! et, de là, comment ne pas remonter au principe, auteur et conservateur de cette admirable unité, à l'esprit immortel qui, embrassant tout dans sa vaste prévoyance, fait tout marcher à ses fins avec autant de force que de sagesse ? (*Conférences.*)

CUVIER.

1769-1832.

George Cuvier, le plus grand naturaliste de l'époque, naquit à Montbéliard. Il se dévoua dès son enfance à l'étude de l'histoire naturelle, qui l'occupa toute sa vie. Venu à Paris, il enseigna successivement à l'École du Panthéon, au Muséum d'histoire naturelle, au Lycée, au Collége de France, pendant trente ans. La science lui doit de prodigieuses découvertes. A un vaste génie, qui embrassait à la fois l'étude de toutes les sciences, il joignait l'art de décrire ses travaux avec élégance. Ses *Éloges historiques* des savants passent pour des modèles du genre. Cuvier a été nommé chancelier de l'Université, membre de l'Académie française, conseiller-d'État, pair de France, et créé baron.

Ses principaux ouvrages sont : *Leçons d'Anatomie comparée, Règne animal, Recherches sur les ossements fossiles, Histoire naturelle des Poissons, Éloges historiques, etc.*

LE PAYS DE GENÈVE.

Comme le voyageur est ravi d'admiration, lorsque, dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève ; qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond ; cette vaste campagne, si bien cultivée, peuplée d'habitations si riantes ; ces coteaux qui s'élèvent par degrés, et que revêt une si riche

végétation; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes; la crête sourcilleuse des Hautes-Alpes, ceignant ce superbe amphithéâtre, et le mont Blanc, ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neiges, où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu ! Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poète ou de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la nature qui les nourrit; le lac y forme pour le physicien une sorte de mer, par sa profondeur, par son étendue, et même par la violence de ses mouvements; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur ou s'élever au-dessus d'eux.

BUFFON ET LINNÆUS.

L'histoire naturelle ne serait peut-être pas arrivée sitôt à la brillante destinée que ces sages préceptes lui préparaient, si deux des plus grands hommes qui aient illustré le dernier des siècles n'avaient concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leur caractère, ou plutôt à cause de cette opposition même, à lui donner des accroissements aussi subtils qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles, qu'il était impossible que le même homme les réunit, et dont l'ensemble était nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière armés des ressources d'une érudition profonde; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne

pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître ; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers ; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus ; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

MICHAUD.

1769-1839.

Joseph Michaud, né à Bourg-en-Bresse, débuta dans la presse royaliste. Sous la révolution, il fonda le journal *la Quotidienne,* et soutint courageusement la cause du trône et de l'autel. Il fut condamné à mort, puis à la déportation, et alla chercher un asile dans les montagnes du Jura. En 1814, il fit reparaître *la Quotidienne,* et recommença, en faveur de la légitimité, cette lutte, qu'il a soutenue jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Académie française depuis 1813.

On doit à M. Michaud plusieurs poèmes, dont *le Printemps d'un Proscrit* est le plus remarquable; la meilleure *Histoire des Croisades,* la *Correspondance d'Orient,* le livre le plus instructif et le plus intéressant qui ait été publié sur cette contrée; une *Histoire de l'empire de Mysore,* une *Collection des Mémoires sur l'Histoire de France,* etc.

Poète et écrivain distingué, M. Michaud était, en outre, un des hommes les plus vertueux, un des causeurs les plus brillants et les plus spirituels de notre époque.

MASSACRE DES MUSULMANS

APRÈS LA PRISE DE JÉRUSALEM.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi à trois heures du soir; c'était le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde; mais irrités par les menaces et les

longues insultes des musulmans, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siége et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient de délivrer et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroy et de Tancrède couraient au-devant des Provençaux, également altérés de leur sang. Les musulmans étaient massacrés dans les rues, dans les maisons; Jérusalem n'avait point d'asile pour les vaincus; quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts; les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours, et surtout dans leurs mosquées, où ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les musulmans s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes déplorables qui souillèrent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour atteindre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin occulaire, dit que dans le temple et sous le portique de la mosquée le sang s'élevait jusqu'aux genoux et même jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre

a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire que le nombre des victimes immolées par le glaive surpassait de beaucoup celui des vainqueurs accourus de toutes parts pour se livrer au carnage, et que les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple. (*Histoire des Croisades.*)

L'AUDIENCE DU GRAND-VIZIR.

L'heure de l'audience approchait, des espèces d'huissiers ont introduit les plaideurs et les témoins. Ceux-ci se rangeaient en face du tribunal : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Les Juifs, les Arméniens et les Grecs restaient placés derrière les musulmans. Les officiers des *tchaoux*, qui répondent à notre gendarmerie à pied, étaient chargés de maintenir l'ordre. Quelques soldats attachés à la maison du vizir occupaient l'extrémité de la salle. La séance s'est ouverte à onze heures précises. Le vizir, qui est absent de la capitale, a été remplacé par le kaïmacan. A la droite et à la gauche du kaïmacan se sont assis les deux kasi-eskers, les mollahs d'Eyoub, de Galata et de Scutari ; devant lui, était le magistrat, chef de la police, chargé de poursuivre les coupables qu'il a arrêtés, et le procureur-général des *vacoufs,* qui doit, dans toutes les affaires, défendre les intérêts des mosquées ; ni les juges, ni les huissiers, ni les écrivains attachés au tribunal

suprême n'ont de costume particulier, c'est le turban et le simple vêtement des ulémas.

Quand tout le monde a été placé, des acclamations se sont fait entendre en l'honneur du sultan. Alors un huissier a élevé la voix pour appeler les causes ; à mesure qu'il les appelait, un autre huissier lisait les requêtes et les placets des plaideurs ; ceux-ci exposaient leurs griefs ou leurs motifs de défense; la plupart parlaient à voix basse, et paraissaient intimidés par l'appareil de la justice. Les femmes plaidaient elles-mêmes leur cause, et, ce qui nous a étonnés, c'est que plusieurs d'entre elles s'exprimaient avec la plus grande facilité et la plus parfaite assurance. Les Francs qui avaient à plaider étaient accompagnés d'un drogman de leur nation, qui prenait pour eux la parole. Nous avons remarqué que chaque mollah prononçait dans les causes qui appartenaient à sa juridiction. Le kaïmacan entendait la sentence et la confirmait ; un secrétaire assis devant les juges écrivait sur la requête de chaque plaideur le jugement qui venait d'être rendu. Ce qui m'a surpris d'abord dans cette audience solennelle, c'est le mélange des causes civiles et des causes qui sont du ressort de la police correctionnelle ; après un procès sur la possession d'une maison ou d'un champ, venait une autre affaire où il était question de la bastonnade : chose plus étrange encore ! des malheureux qu'on venait de condamner à recevoir cent coups de bâton sur le dos, ou sur la plante des pieds, étaient

46

à l'instant même traînés dans la cour du palais, où leur jugement était exécuté. Leurs cris plaintifs et la voix de celui qui comptait les coups arrivaient jusqu'à nos oreilles, et se mêlaient à la voix des juges, des huissiers et des plaideurs. On m'assura que ces sortes d'exécution se font quelquefois dans la salle de l'audience, et même pour des condamnations à mort, tant la justice turque est pressée d'en finir.

Cette audience du grand-vizir a duré deux heures, vingt-cinq ou trente affaires ont été expédiées ; notre interprète n'a pas eu le temps de nous expliquer un seul des procès que nous avons vu juger. Nous sommes sortis avec la foule des plaideurs presque tous mornes et tristes ; nous avons trouvé dans la rue deux hommes qui avaient reçu la bastonnade, ils se traînaient avec peine, et regagnaient leur domicile en gémissant. Deux ou trois femmes qui avaient perdu leur procès jetaient les hauts cris et s'emportaient contre les juges ; l'audacieuse vivacité de leurs plaintes contrastait avec le silence presque religieux de la foule, qui paraissait prendre à la lettre cette maxime accréditée chez les Turcs : *Un doigt abattu par le glaive de la justice ne fait point de mal.* (*Correspondance d'Orient.*)

LE NIL.

Le Nil offre aux voyageurs un merveilleux spectacle, soit qu'on ne considère que le volume de ses

eaux ; soit qu'on examine les phénomènes qui accompagnent son cours. J'ai vu naguère les sources du Scamandre, les rives du Simoïs, l'embouchure du Granique, et le lit poudreux de l'Ilissus et du Céphise ; tous ces fleuves si renommés n'auraient pas assez d'eau, surtout dans les chaleurs de l'été, pour remplir un des canaux du Delta ; le Nil ne cesse jamais de couler, et c'est dans la saison où la plupart des sources tarissent, lorsque la terre est desséchée par des torrents de feu, que le fleuve d'Égypte enfle ses eaux et sort de son lit ; le Nil, selon l'expression d'un ancien, surpasse le ciel lui-même dans la distribution de ses bienfaits, car il arrose la terre sans le secours des orages et des pluies ; le débordement des fleuves est presque toujours un signal de calamités, et répand ordinairement la terreur ; l'inondation du fleuve d'Égypte est au contraire la source de tous les biens, et, lorsqu'il déborde, des bénédictions se font entendre sur ses rives ; ses eaux bienfaisantes, sans recevoir aucun tribut du pays qu'il parcourt, suffisent à tous les besoins des campagnes et des cités, abreuvent tous les animaux, toutes les plantes, remplissent un grand nombre de canaux dont plusieurs ressemblent à des rivières, et se partagent en deux branches principales, qui vont se jeter à la mer ; non-seulement les eaux du fleuve répandent la fécondité, mais le sol même qu'elles fertilisent est leur ouvrage. Vous connaissez la vénération des anciens Égyptiens pour

le Nil, qu'ils regardaient comme une émanation divine de Knouphis à la tunique bleue et à la tête de bélier; ils avaient dans leur croyance religieuse un Nil terrestre et un Nil céleste, comme, nous autres chrétiens, nous avons une Jérusalem de la terre et une Jérusalem du ciel; le culte du fleuve divin n'existe plus, mais ses bienfaits nous restent; et les peuples reconnaissants l'appellent encore le *bon Nil*, nom qu'on a toujours donné à la Providence.

Quelle est l'origine de ce fleuve miraculeux ? C'est une question qu'on fait en vain depuis trois ou quatre mille ans. Cette ignorance des sources du Nil a donné lieu à beaucoup de fables pleines de poésie; car tel est l'esprit de l'homme, qu'il veut toujours tout savoir, et que, pour lui, il n'y a rien de plus poétique que ce qu'il ne sait pas. De toutes les espérances qu'on avait données au monde savant, de toutes les convictions qui s'étaient formées, il ne reste aujourd'hui qu'une opinion vague et confuse qui place les sources du Nil dans le Gebel-el-Kamar, ou les montagnes de la Lune, à plus de huit cents lieux des embouchures du fleuve.

Cependant les recherches n'ont point été abandonnées, on s'occupe maintenant de nouvelles tentatives; je dois vous dire que, pour mon compte, j'attends fort paisiblement les résultats de ces grandes entreprises : si les nouveaux efforts des voyageurs sont couronnés d'un plein succès, je jouirai de la découverte, et j'applaudirai de tout mon cœur à

ceux qui l'auront faite. Si on ne découvre rien de ce qu'on a vainement cherché jusqu'à présent, l'ignorance où nous resterons aura aussi ses charmes; car le Nil, avec ses sources toujours mystérieuses, ressemblera encore pour nous à la Divinité, qui ne se manifeste que par ses bienfaits, et ne cessera point de nous rappeler le temps où il était dieu. (*Correspondance d'Orient.*)

SISMONDI.

1773-1842.

Jean-Charles-Léonard Simonde DE SISMONDI, historien et publiciste éminent, naquit à Genève, de la noble famille des Sismondi de Pise, établie en France, depuis le quatorzième siècle, sous le nom de Simonde. Il a consacré sa vie entière à l'étude, et publié de nombreux travaux historiques et politiques. Les plus remarquables sont l'*Histoire des Républiques italiennes,* et l'*Histoire des Français,* l'ouvrage le plus complet sur les annales de notre pays. Il se distingue par l'étendue et la solidité de l'érudition. Le style est toujours simple, clair, mais quelquefois diffus, et souvent dépourvu de chaleur et de vie. On peut reprocher aussi à Sismondi de traiter le passé avec trop d'amertume. Sa vertueuse indignation contre les rois et les grands devient souvent injuste, parce qu'il tient trop peu de compte du temps et des circonstances au milieu desquelles ils ont vécu.

Nous avons encore de Sismondi une *Histoire des littératures du midi de l'Europe,* un *Abrégé* de son *Histoire des Français,* un *Précis* de son *Histoire des Républiques italiennes,* une *Histoire de la chute de l'Empire romain,* des *Études sur les constitutions des peuples libres,* etc.

LES VÊPRES SICILIENNES.

Le lendemain de Pâques, lundi 30 mars 1282, les Palermitains, selon leur usage, se mirent en route pour entendre vêpres à l'église de Mont-Réal, à trois milles de leur ville. C'était leur promenade ordinaire les jours de fête; et les hommes et les femmes couvraient le chemin qui conduit à cette église. Les Français établis à Palerme et le vicaire royal lui-même prenaient part à la fête et à la procession. Celui-ci cependant avait fait publier qu'il défendait aux Siciliens de porter des armes pour s'exercer à les manier, selon l'ancien usage, dans ces jours consacrés au repos. Les Palermitains étaient dispersés dans la prairie, cueillant des fleurs, et saluant par leurs cris de joie le retour du printemps, lorsqu'une jeune vierge, non moins distinguée par sa beauté que par sa naissance, s'acheminait vers le temple, accompagnée de l'époux auquel elle était promise, de ses parents et de ses frères. Un Français, nommé Drouet, s'avança insolemment vers elle, et, sous prétexte de s'assurer si elle ne portait pas des armes cachées sous ses habits, il porta la main sur la jeune personne pour la fouiller de la manière la plus indécente. La jeune femme tomba évanouie entre les bras de son époux; mais un cri de fureur s'éleva autour d'elle: « Qu'ils meurent! qu'ils meurent, les Français! » Et Drouet, percé de

sa propre épée, fut la première victime de la rage populaire. De tous les Français qui assistaient à la fête, pas un seul n'échappa; quoique les Siciliens fussent encore désarmés, ils en égorgèrent deux cents dans la campagne, tandis que les cloches de l'église de Mont-Réal sonnaient le service des vêpres. Les Palermitains rentrèrent dans la ville, répétant toujours le même cri : « Qu'ils meurent, les Français ! » Et ils recommencèrent le carnage. Hommes, femmes, enfants, tout ce qui appartenait à cette nation détestée, fut mis à mort, et le fer allait même chercher dans le sein d'une épouse sicilienne le fruit abhorré de son union avec un Français. Quatre mille personnes périrent dans cette première nuit... Les habitants de Bicaro et ensuite ceux de Corileone se joignirent à ceux de Palerme, en scellant leur alliance du sang des Français qu'ils trouvèrent chez eux ; tandis que ceux de Catalasino, gouvernés par le respectable Guillaume des Porcelets, qui n'avait pas méconnu l'humanité ou la justice, renvoyèrent avec honneur, de l'autre côté du phare, cet homme vertueux et toute sa famille.

(*Histoire des républiques italiennes du moyen âge.*)

BALLANCHE.

1776.

Pierre-Simon BALLANCHE, poète et philosophe, est né à Lyon en 1776. Il s'est voué tout entier à la culture des lettres. Doué du sens poétique à un degré éminent, il l'appliqua au développement d'un système philosophique sur la grande et mystérieuse *Odyssée* du genre humain. Il enveloppe ses idées chrétiennes de formes grecques, et recouvre sa pensée d'un voile peu pénétrable au vulgaire. Ses ouvrages se distinguent par la vigueur du style, la grandeur des images et la profondeur des idées.

Les principaux sont *la Vision d'Hébal,* où il passe en revue le passé, le présent et l'avenir; la *Palingénésie sociale,* où il construit les siècles antérieurs à l'histoire, raconte les premiers temps historiques, et chante les destinées futures de l'humanité; *Antigone,* récit touchant des malheurs de la fille d'OEdipe; *Orphée; la Formule générale,* ou histoire des révoltes du peuple romain contre les patriciens. On a encore de M. Ballanche *l'Homme sans nom; le Livre du sentiment;* l'*Essai sur les institutions sociales; le Vieillard et le Jeune Homme; la Ville des expiations*, sur l'abolition de la peine de mort.

MORT D'ŒDIPE SUR LE CITHÉRON.

Antigone consolait son père par de douces paroles. Mais lorsqu'enfin il n'a plus que la mort devant lui, son trouble s'apaise; et, d'une voix pleine de tendresse : « Ma fille, dit-il, tu vois en moi une victime destinée au sacrifice. Mon heure suprême est arrivée. Je ne sais comment s'accomplira ce der-

nier acte de la justice des dieux ; mais enfin je vais mourir. A cet instant solennel, je sens à la fois la puissance de la vie et la puissance de la mort. La vie n'a plus rien à m'apprendre ; la mort commence à m'instruire. Clarté du jour, tu ne luis plus à mes yeux ; mais une autre clarté luit à mon intelligence. Demeure fortunée, ouvrez-vous pour recevoir celui qui deux fois fut appelé au rang suprême, tant son front était fait pour le bandeau royal ! ouvrez-vous pour recevoir l'homme qui connut toutes les misères ! Et toi, Antigone, fille courageuse et magnanime, implore de nouveau la clémence des dieux immortels. Et puissent mes derniers sentiments et mes dernières pensées, en se reposant sur toi, te rendre un objet sacré ! Mais tu as encore un service à me rendre : pendant que je me purifierai dans la fontaine, va chercher une brebis noire ; je l'immolerai aux déités infernales. »

Antigone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance dans la vallée, et court demander à un pâtre la victime que désire son père. « A présent, lui dit Œdipe, retire-toi. » Antigone se jette à ses pieds. « O ma fille, lui dit le roi, nous ne pouvons rien contre la volonté des dieux. Hélas ! je te laisse seule sur la terre ; je ne puis te confier, ni à tes frères barbares, ni à la faible Ismène, ni à Créon, qu'une secrète ambition dévore, ni même à son généreux fils. Tu ne trouveras d'appui qu'en toi-même, dans ton innocence et ta vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée.

Le héros d'Athènes est désigné par les dieux pour protéger les nobles projets que tu pourras encore former. Il se souviendra de l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi dans l'illustre cité de Minerve avec le rameau des suppliants; car il faut toujours se conformer à sa fortune. Adieu. »

Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre; seulement quelques éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont Œdipe venait de parler. Tout à coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père, et du sein de ces ténèbres mystérieuses sort ce dernier cri : « Hélas! hélas! adieu, ma fille ! » A l'instant même renaît la clarté du jour : Antigone s'approche en tremblant; mais elle ne trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus rien

d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre, fut-il englouti dans un abîme, fut-il enlevé vivant dans l'Olympe, les dieux se sont réservé ce secret.

La généreuse fille d'Œdipe, restée seule, partagée entre l'étonnement et la douleur, chercha trois jours entiers le corps de son père pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Les chênes embrasés brûlaient encore. Elle ne foulait qu'avec terreur ce lieu consacré par le jugement des dieux. A la fin, excédée de fatigue, elle se réfugie dans la modeste demeure d'un vieux pasteur, en attendant qu'elle puisse exécuter les dernières volontés de son père, et se rendre à la cour de Thésée. (*Antigone*, LIV. II.)

COURIER.

1773-1825.

Paul-Louis Courier, célèbre pamphlétaire et auteur épistolaire, naquit à Paris. Il entra jeune dans la carrière militaire, et fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire. En 1809, il quitta le service, avec le grade de chef-d'escadron d'artillerie, pour jouir de son indépendance et cultiver les lettres. Ses *traductions* du grec le font regarder comme un des meilleurs hellénistes de notre temps. Ses *pamphlets politiques*, modèles de raison enjouée et de fine satire, lui assurent la première place dans ce genre. A l'esprit railleur de Voltaire, Courier joint un air de naïveté et de bonhomie maligne qui n'est qu'à lui. Son style, ravivé aux sources de nos vieux auteurs, unit la finesse et l'énergie de l'ancien langage d'Amyot

et de Montaigne à la correction et à l'élégance d'une époque plus avancée. Sa *Correspondance*, publiée depuis sa mort, a mis le comble à sa gloire. Courier mérite d'être placé, comme écrivain épistolaire, après madame de Sévigné et Voltaire.

LA COUR.

Là tout le monde sert ou veut servir. L'un présente la serviette, l'autre le vase à boire. Chacun reçoit ou demande salaire, tend la main, se recommande, supplie. Mendier n'est pas honte à la cour; c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, voué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou nécessité. Il y apporte un soin, un art, une patience, une persévérance et aussi des avances, une mise de fonds; c'est tout, en tout genre d'industrie. Gueux à la besace, que peut-on faire? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plutôt un million que l'autre un morceau de pain noir. Actif, infatigable, il ne s'endort jamais; il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage ni mépris qui le puissent rebuter. Éconduit, il insiste; repoussé, il tient bon; qu'on le chasse, il revient; qu'on le batte, il se couche à terre. *Frappe, mais écoute et donne.*

Du reste, prêt à tout. On est encore à inventer un service assez vil, une action assez lâche pour que l'homme de cour, je ne dis pas s'y refuse, chose inouïe, impossible, mais n'en fasse point gloire et preuve de dévouement. (*Simple discours.*)

LES DANSES VILLAGEOISES.

Nous dansons au son du violon ; mais ce n'est que depuis certaine époque. Le violon était réservé jadis aux bals des honnêtes gens ; car d'abord il fut rare en France. Le grand roi fit venir des violons d'Italie, et en eut une compagnie pour faire danser sa cour gravement, noblement, les cavaliers en perruque noire, les dames en vertugadin. Le peuple payait ces violons, mais ne s'en servait pas, dansait peu, quelquefois au son de la musette ou cornemuse, témoin ce refrain :

Voici le pèlerin jouant de la musette :
Danse, Guillot ; saute, Perrette.

Nous, les neveux de ces Guillot et de ces Perrette, quittant les façons de nos pères, nous dansons au son du violon, comme la cour de Louis-le-Grand.

Outre ces danses ordinaires, les dimanches et fêtes il y a ce qu'on nomme l'*assemblée* une fois l'an dans chaque commune, qui reçoit à son tour les autres. Grande affluence ce jour-là, grande joie pour les jeunes gens. Les violons n'y font faute,

comme vous pouvez croire. Au premier coup d'archet, on se place, et chacun mène sa prétendue. Autre part on joue à des jeux que n'afferme point le gouvernement : au palet, à la boule, aux quilles; plusieurs cependant parlent d'affaires, des marchés se concluent; mainte vache est vendue qui n'avait pu l'être à la foire. Ainsi ces assemblées ne sont pas des rendez-vous de plaisir seulement, mais touchent les intérêts du public et de chacun, et le lieu où elles se tiennent n'est pas non plus indifférent. La place d'Azaï semble faite exprès pour cela : située au centre de la commune, en terrain battu, non pavé, par là propre à toutes sortes de jeux et d'exercices; entourée de boutiques, à portée des hôtelleries, des cabarets, car peu de marchés se font sans boire, peu de contredanses se terminent sans vider quelque pot de bière; nul désordre; jamais l'ombre d'une querelle. C'est l'admiration des Anglais qui nous viennent voir quelquefois, et ne peuvent quasi comprendre que nos fêtes populaires se passent avec tant de tranquillité, sans coups de poing comme chez eux, sans meurtres comme en Italie, sans ivres-morts comme en Allemagne.

(*Pétition pour des villageois.*)

L'ÉLECTION D'UN EMPEREUR.

Plaisance, le .‥ mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et, pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. — Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel : voulez-vous? ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répondit Maire. — A la bonne heure. Nouveau silence; on recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois; nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? Ce raisonnement parut si

fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu, j'entraînai l'assemblée ; jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais pourquoi donc voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie ? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? Pourquoi ne le voulez-vous pas ? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. Voilà le propos du lieutenant que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi.... un homme, lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté ! être Bonaparte et se faire sire ! *Il aspire à descendre :* mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom ; pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse ; et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur !...

Voilà nos nouvelles ; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous ; à peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

Avec la permission du poète, cela est faux ; on ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paye.



Ce César l'entendait mieux, et aussi c'était un autre homme; il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous t'attendons ici. (*Lettres.*)

AVENTURE TRAGI-COMIQUE.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Raincy; vous en souvenez-vous? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute, devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais, plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers

à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit !) il dit d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions ; Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ; cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne : ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse.

Le souper fini on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé ; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le

coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : « Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ? » A quoi la femme répondit : « Oui, » et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je ? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de

ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement. » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre.... Ah ! cousine.... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vient nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous deux ? » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi : ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâterez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine

qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter ? Prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché par exemple.

(*Lettre à madame Pigale,* 1807.)

A MADAME PIGALE.

Mileto, 25 octobre 1806.

Vous aurez de ma prose, chère cousine, tant que vous en voudrez, et du style à vingt sous, c'est à dire du meilleur, et qui ne vous coûtera rien que le port ; si je ne vous en ai adressé plus tôt, c'est que nous autres, vieux cousins, nous n'écrivons guère à nos jeunes cousines sans savoir auparavant comment nos lettres seront reçues, n'étant pas, comme vous autres, toujours assurés de plaire. Ne m'accusez ni de paresse, ni d'indifférence : je voulais voir si vous songeriez que je ne vous écrivais pas. Depuis près de deux ans, vous n'aviez aucun air de vous en apercevoir ; moi, piqué de cela, j'allais vous quereller, quand vous m'avez prévenu fort poliment : j'aime vos reproches, et vous avez mieux répondu à mon silence que peut-être vous n'eussiez fait à mes lettres. On me mande de vous des choses qui me plaisent beaucoup ; vous parlez de moi quelquefois et vous vous ennuyez.... De mon côté, je m'ennuie aussi, tant que je puis, comme de raison. Ne nous sommes nous pas promis de ne point rire l'un sans

l'autre ? Pour moi, je ne sais ce que c'est que manquer à ma parole, et je garde mon sérieux, comptant bien que vous tenez le vôtre. Je trouverais fort mauvais qu'il en fût autrement; et si quelqu'un vous amuse, à mon retour qu'il prenne garde à lui ; passe pour des enfants; mais point de plaisir, ma cousine, point de plaisir sans votre cousin.

Hélas ! pour tenir ma promesse, je n'ai besoin que de penser à cinq cents lieues qui nous séparent, à deux longues, longues années écoulées sans vous voir, et combien encore à passer de la même manière ! Ces idées-là ne me quittent point, et me donnent une physionomie de *Misanthropie et repentir*. Jeux innocents, petits bals et soirées de jardin, qu'êtes-vous devenus ! Non, je ne suis plus le cousin qui vous amusait; ce n'est plus le temps de dom Bedaine, de madame Ventre-à-Terre et de la dame empaillée. En me voyant maintenant vous ne me reconnaîtriez plus, et vous demanderiez encore *où est le cousin qui rit ?* Voilà ce que c'est de s'éloigner de vous ; on s'ennuie, on devient maussade, on vieillit d'un siècle par an. Pour être heureux, il faut ou ne pas vous connaître, ou ne jamais vous quitter.

Je n'ai guère bâillé près de vous, ni vous avec moi, ce me semble, si ce n'est peut-être en famille, aux visites de nos chers parents; eh bien ! depuis que je ne vous vois plus, je bâille du matin au soir. La nature, vous le savez, m'a doué d'un organe favorable à cet exercice : je bâille en vérité comme un

coffre; vous à cause de mon absence là-bas, vous devez bâiller aussi, comme une petite tabatière. Quelle différence entre nous ! Vous n'oseriez assurément vous comparer, vous mesurer... Bêtise, oui bêtise, j'en demeure d'accord, c'est du style à deux liards.

Mais savez-vous ce qui m'arrive de ne plus rire ? Je deviens méchant. Imaginez un peu à quoi je passe mon temps : je rêve nuit et jour aux moyens de tuer des gens que je n'ai jamais vus, qui ne m'ont fait ni bien ni mal; cela n'est-il pas joli ? Ah ! croyez-moi, cousine, la tristesse ne vaut rien, reprenons notre ancienne allure : il n'y a de bonnes gens que ceux qui rient; rions toutes les fois que l'occasion s'en présentera ou même sans occasion.

Pendant que je vous fais ces lignes très-sensées, voici une drôle d'aventure : la maison tremble; un homme qui écrivait près de moi se sauve en criant *tremoto !* Moi, je répète *tremoto*, c'est-à-dire tremblement de terre, et me sauve aussi dans la cour. Là, je vis bien que la secousse avait été forte, ou *sérieuse*, comme vous direz, cousine, ou même *conséquente*, comme dit Voisard. Un bâtiment non achevé, dont le toit n'est pas encore couvert, semblait agité par le vent; la charpente remuait, craquait. La terre a souvent ici de ces petits frissons qui renverseraient une ville comme un jeu de quilles, si les maisons n'étaient faites exprès, à l'épreuve du *tremoto*, peu élevées et larges d'en bas. Aucune

n'est tombée cette fois; mais l'église a écrasé je ne sais combien de bonnes âmes qui sont maintenant en paradis, voyez quelle grâce d'en haut! nous autres, vauriens, nous restons dans cette vallée de misères.

Vous demandez ce que nous faisons? Peu de chose ici: nous prenons un petit royaume pour la dynastie impériale. Qu'est-ce que la dynastie? Méot vous le dira. Le fameux traiteur Méot est cuisinier du roi, qui s'amuse souvent à causer avec lui; le seul homme, dit-on, pour qui Sa Majesté ait quelque considération. « Méot, lui dit le roi, tu me pousses ta famille: tes nièces, tes cousins, tes neveux, tes *fieux;* tu n'as pas un parent à la mode de Bretagne marmiton, gâte-sauce, qu'il ne faille placer et faire gros seigneur! — Sire, c'est ma dynastie, » lui répondit Méot. Voilà un joli conte que vous ferez valoir en le contant avec grâce: vous ne pouvez autrement.

Quant au temps où nous nous reverrons, la réponse n'est pas si aisée. J'en meurs d'envie, vous pensez bien; mais il faut achever de conquérir ce royaume, et puis voir les antiquités: il y en a beaucoup de belles; vous savez ma passion, je suis fou de l'antique.

Vous présenterai-je mon respect? Voulez-vous que j'aie l'honneur d'être?... Non, je vous embrasse tou bonnement.

Le vieux cousin qui ne rit plus.

AU GÉNÉRAL ***.

Vérone, 31 janvier 1808.

Mon général, j'ai chargé M. Desgoutin de vous payer en or 945 francs. Je vous prie d'agréer en même temps mes remercîments. Le service que vous m'avez rendu, quoique venant fort à propos, m'a bien moins touché que les manières pleines de bonté dont vous l'accompagnâtes. Je sens qu'en vous rendant votre argent je ne suis pas quitte envers vous, et, malheureusement, je ne pourrai jamais vous être bon à rien. Mais ma reconnaissance, tout impuissante qu'elle est, ne me pèse point du tout, et je trouve du plaisir à vous être obligé toute ma vie.

A M. DE SAINTE-CROIX.

Livourne, 27 novembre 1808.

Monsieur, suivant vos instructions, j'ai remis moi-même à M. Degérando mon *Xénophon*, qui se recommande fort à vos bontés. Vous me faites grand plaisir de ne pas dédaigner un hommage aussi obscur que le mien. Si j'ai quelque mérite, c'est d'avoir pû vous plaire, et c'est par là que je suis sûr de prévenir au moins le public en ma faveur.

Il m'importe, comme vous dites fort bien, que

mon travail paraisse le plus tôt possible, non-seulement à cause de M. Gail, mais encore par d'autres raisons. Je vous prie donc de le livrer à quelque libraire, aux conditions que vous jugerez convenables, ou même sans conditions. Je voudrais bien être assez riche pour faire les frais de l'impression et pouvoir ainsi disposer de tous les exemplaires : ce serait une espèce de demi-publicité qui me conviendrait fort, mais je n'ai jamais un sou ; et puis, ne se moquerait-on pas, avec quelque raison, d'un officier qui emploierait sa solde à se faire imprimer? Il faut donc trouver un libraire qui se charge de tout. Vanité d'auteur à part, je ne puis croire qu'il y perde : si le grec ne se vend guère (car, entre nous, les lecteurs sont cinq ou six en Europe), il se vend cher; il y a toujours un certain nombre d'amateurs sur lesquels on peut compter; et la traduction, qui se peut séparer du texte, aura plus de débit, ne fût-ce que comme ouvrage militaire. Au reste, Monsieur, en cela comme en tout le reste, vous savez beaucoup mieux que moi ce qui se peut faire et ce qui convient; et puisque mon *Xénophon* a le bonheur de vous intéresser, je ne suis pas inquiet de son entrée dans le monde. Je comprends la perte que vous venez de faire [1], Monsieur, et j'ose à peine vous en parler. Je suis bien peu propre à vous consoler, moi qui, depuis dix ans, atteint d'une douleur pareille [2], la

[1] M. de Sainte-Croix venait de perdre sa fille.

[2] La perte de son père et ensuite de sa mère.

sens comme le premier jour. Je crois pourtant qu'il ne faut pas se plaire à son chagrin ni se nourrir d'une amertume qui affligerait, si elles nous voyaient, les personnes même que nous regrettons.

A M. SYLVESTRE DE SACY.

Milan, 13 mars 1809.

Monsieur, les tristes présages que me donnait votre lettre du 3 du courant, sur la maladie de M. de Sainte-Croix, ne se sont que trop vérifiés, comme on me le marque aujourd'hui de la part de madame de Sainte-Croix. Je n'ose encore lui écrire, mais je vous supplie, Monsieur, de lui présenter mon respect et de lui dire, si cela se peut sans irriter sa douleur, toute la part que j'y prends. Je comprends la vôtre, Monsieur, sachant combien vous étiez lié avec un homme si respectable, et la haute estime qu'il avait pour vous. Quant à moi, il n'y avait personne dont l'amitié me fût ni mieux prouvée ni plus chère; et même, depuis la mort de M. Villoison, qui nous fut ravi aussi cruellement, c'était presque la seule liaison que j'eusse conservée en France parmi les gens de lettres. Il se plaisait à m'encourager dans ces études dont vous avez pu voir quelques essais, et c'était à lui que je confiais des amusements et des goûts qu'on ne peut avoir pour soi seul. Enfin, par mille raisons, je ne pouvais faire de perte qui me fût plus sensible.

C'est déjà un bonheur pour moi que mon manuscrit passe dans vos mains ; mais je voudrais qu'avec cela, Monsieur, M. de Sainte-Croix vous eût transmis une partie de l'amitié dont il m'honorait ; pour avoir quelque droit à la vôtre, si ce peut m'être là un titre, permettez-moi de le faire valoir, en y joignant l'admiration que m'inspirent vos rares connaissances. Je n'en puis juger par moi-même que très-imparfaitement ; mais je voyage depuis long-temps, et partout je vous entends louer par des gens que tout le monde loue. Ainsi je suis sûr de votre mérite dans les choses mêmes qui passent ma portée. Voilà d'où me vient, Monsieur, le désir de vous connaître plus particulièrement et l'ambition de vous plaire. Je compte être bientôt à Paris, où j'espère vous faire ma cour un instant. En attendant, si vous daignez jeter un coup d'œil sur mon travail et me donner quelques avis ; venant d'un homme comme vous, nulle faveur ne me pourrait être plus précieuse. Je suis très-flatté de l'intérêt que vous y voulez bien prendre, et fort aise que M. Lenormant, à votre considération, se charge de l'impression. C'était assurément tout ce que je pouvais souhaiter. Je me flatte peut-être ; mais vous voilà, je crois, un peu engagé à protéger mon *Xénophon* à son entrée dans le monde. J'ose vous prier, Monsieur, de ne le point perdre de vue ; car, plutôt que de le voir livré à la barbarie des protes, j'aimerais mieux l'étouffer d'abord. Il vous sera aisé, ce me semble, de trouver quelqu'un qui se

charge de surveiller l'impression, et de voir vous-même d'un coup d'œil si tout est dans l'ordre. Comme mon voyage à Paris est encore une chose incertaine, et que, dans tous les cas, mon séjour y sera très-court, occupé d'ailleurs de soins fort différents, je ne pourrai même avoir une pensée qui se rapporte à de tels objets; et, sans vos bontés, je renoncerais à rendre cet ouvrage public.

CORMENIN.

1788.

Louis-Marie de La Haye, vicomte DE CORMENIN, est né à Paris, d'une ancienne famille de robe. Il entra jeune au conseil-d'État, et déploya dans les affaires administratives une aptitude vraiment supérieure. Son ouvrage sur le *Droit administratif* a été le premier et est resté le meilleur traité sur la matière. M. de Cormenin a été créé baron et vicomte par la Restauration. La révolution de 1830 l'a jeté dans le parti démocratique : il en est l'écrivain le plus logique et le plus absolu. Ses *pamphlets politiques,* publiés sous le pseudonyme de *Timon,* le placent à côté de Courier. La forme en est vive, piquante, mais trop souvent personnelle et injurieuse. Son *Livre des Orateurs,* précédé de préceptes d'une rare sagacité, a été proclamé par Lamennais un des ouvrages les plus remarquables que notre langue ait produits dans ce siècle. Timon a dit lui-même, avec plus de raison que de modestie, que *son style est tour à tour léger, grave, incisif, coloré, nerveux, piquant, joyeux, mordant, logique.*

M. de Cormenin est membre de la Chambre des députés.

MIRABEAU.

On s'imagine vulgairement que la force de Mirabeau consistait dans les fanons de son poitrail et dans les touffes épaisses de sa crinière de lion ; qu'il balayait ses adversaires d'un coup de sa queue ; qu'il roulait sur eux avec les mugissements et la fureur d'un torrent ; qu'il les atterrait de son regard ; qu'il les écrasait avec les éclats de sa voix semblable au tonnerre ; c'est là le louer par les qualités extérieures du port, de l'organe et du geste, comme on louerait un gladiateur du cirque ou un comédien ; ce n'est pas le louer comme doit l'être ce grand orateur.

Sans doute Mirabeau dut beaucoup, dans le commencement de sa fortune oratoire, au prestige de son nom. Car il était déjà maître de l'assemblée par la renommée de sa parole, avant de l'être par sa parole elle-même.

Sans doute, Mirabeau dut beaucoup à cette voix pénétrante, flexible, sonore qui remplissait aisément l'oreille de douze cents personnes, à ces fiers accents qui passionnaient une cause, à ces gestes impétueux qui portaient à ses adversaires effrayés des défis sans réponse.

Sans doute, Mirabeau dut beaucoup à l'infériorité de ses émules ; car devant lui les autres renommées s'effaçaient, ou plutôt elles ne se groupaient comme des satellites autour de cet astre que pour le faire

briller d'un plus vif éclat. L'abbé Maury n'était qu'un élégant rhéteur; Cazalès, un parleur facile; Sieyès, un métaphysicien taciturne; Thouret, un jurisconsulte; Barnave, une espérance.

Mais ce qui établit son incomparable domination sur l'assemblée, c'est d'abord la prédisposition enthousiaste de l'assemblée elle-même; c'est l'ensemble et le concours de ses étonnantes facultés, la fécondité de son travail, l'immensité de ses études et de ses connaissances; c'est la grandeur et l'étendue de ses vues politiques, la solidité de sa dialectique, la méditation et la profondeur de ses discours, la véhémence de ses improvisations et le tranchant de ses reparties.

On est surpris, on s'arrête, on recule effrayé devant les œuvres de géant accomplies par Mirabeau pendant les deux années de sa vie parlementaire. Grands discours, apostrophes, répliques, motions, adresses, lettres à ses commettants, polémique de la presse, rapports, séances du matin, séances du soir, conférences de comités, il fait de tout, et il est à tout. Rien pour lui de trop grand et rien de trop petit. Rien de trop complexe et rien de trop simple. Il porte sur ses épaules un monde de travaux, et il semble, dans cette carrière d'hercule, n'éprouver ni lassitude, ni dégoût.

Il dénouait, en se jouant, les difficultés les plus compliquées, et son activité dévorante épuisait tous les sujets sans pouvoir se rassasier. Il occupait à la

fois ses nombreux amis, ses électeurs, ses commis, ses secrétaires. Il conversait, il pérorait, il écoutait, il dictait, il lisait, il compilait, il écrivait, il déclamait, il correspondait avec toute la France. Il digérait les travaux des autres et il se les assimilait comme sa propre substance. Il recevait des notes au bas de la tribune, à la tribune même, et il les passait, sans s'interrompre, au fil de son discours. Il retouchait les harangues et les rapports dont il avait donné le cadre, le plan, l'idée. Il les châtiait de sa verge, il les colorait de son expression, il les fortifiait de sa pensée. Ce plagiaire sublime, ce grand maître employait ses aides et ses élèves à tirer le marbre de la carrière et à dégrossir son œuvre, comme le statuaire qui, lorsque le bloc est à moitié taillé, s'approche, prend son ciseau, lui donne la respiration et la vie, et en fait un héros ou un dieu.

Sa manière oratoire est celle des grands maîtres de l'antiquité, avec une admirable puissance de gestes et une véhémence de diction que peut-être ils n'eurent jamais. Il est fort, parce qu'il n'est pas tendu; il est naturel, parce qu'il ne met pas de fard; il est éloquent, parce qu'il est simple; il n'imite pas les autres, parce qu'il n'a besoin que d'être lui-même; il ne surcharge pas son discours d'un bagage d'épithètes, parce qu'il le ralentirait; il ne se jette pas dans les digressions, parce qu'il craindrait de s'égarer.

Ses exordes sont tantôt vifs, tantôt majestueux,

selon que la matière le comporte. Il narre les faits avec clarté. Il pose la question avec certitude. Sa phrase ample et sonore est assez semblable à la phrase parlée de Cicéron. Il déroule, avec une solennelle lenteur, les ondes de son discours. Il n'accumule pas ses énumérations comme des ornements, mais comme des preuves. Il ne cherche pas l'harmonie des mots, mais l'enchaînement des idées. Il n'épuise pas un sujet de sa lie, mais de sa fleur. S'il veut éblouir, les images naissent sous ses pas; s'il veut toucher, il abonde en élans du cœur, en persuasions délicates, en mouvements oratoires qui ne se heurtent pas, mais qui se soutiennent, qui ne se confondent pas, mais qui se succèdent, qui s'engendrent les uns des autres, et qui s'échappent avec un désordre heureux de cette belle et riche nature.

Mais dès qu'il aborde le débat, dès qu'il entre dans le cœur de la question, il est substantiel, nerveux, logicien autant que Démosthène; il s'avance dans un ordre serré, impénétrable; il fait la revue de ses preuves, dispose leur plan d'attaque et se range en bataille. Couvert des armes de la dialectique, il sonne la charge, fond sur ses adversaires, les saisit, les frappe au visage et ne les lâche pas qu'il ne les ait forcés, le genou sur la gorge, à s'avouer vaincus; s'ils tournent le talon, il les poursuit, il les bat par devant et par derrière, il les presse, il les pousse, et il les ramène insensiblement dans le cercle impérieux qu'il leur a tracé. Comme ces

marins qui, sur le pont d'un étroit navire, pris à l'abordage, placent un ennemi sans espérance entre leur glaive et l'Océan.

Mirabeau discoureur était admirable. Mais ce n'était pas Mirabeau improvisateur ! Sa véhémence naturelle, dont il comprimait les élans dans ses harangues méditées, débordait dans ses improvisations. Une sorte d'irritabilité nerveuse donnait alors à toute sa personne l'animation de la vie. Sa poitrine se gonflait d'un souffle impétueux. Sa face de lion se plissait et se crispait. Ses yeux dardaient des flammes. Il mugissait, il bondissait, il secouait son épaisse crinière toute blanchie d'écume, et il prenait possession de la tribune avec la suprême autorité d'un maître et d'un roi.

Qu'il était beau à le voir, de moment en moment, se hausser et grandir sous l'obstacle ! A le voir étaler l'orgueil de son front dominateur ! A le voir, comme l'orateur antique, lorsqu'avec toutes les puissances déchaînées de sa parole il soulevait et réprimait dans le Forum les flots irrités de la multitude !

Alors il laissait là les notes mesurées de sa déclamation habituellement grave et solennelle. Il lui échappait des cris entrecoupés, des voix de foudre et des accents déchirants et terribles. Il recouvrait de chair et de coloris les arguments osseux de sa dialectique. Il passionnait l'assemblée, parce qu'il se passionnait lui-même. Il entraînait parce qu'il était entraîné. Et cependant, tant sa force était grande !

il se précipitait sans s'égarer, il s'emparait des autres avec le souverain empire de son éloquence, sans cesser de la gouverner.

J'ajoute que ses discours, ses motions, ses adresses, ses amendements respirent, comme homme public, une pure moralité.

Il disait : « Il est plus important de donner aux » hommes des mœurs et des habitudes, que des lois » et des tribunaux. »

Chose étrange ! c'est lui qui fit, par sentiment religieux, maintenir l'intitulé : « Louis, par la grâce de Dieu roi des Français...

Il aimait, lui échappé des cachots de Vincennes, la liberté avec fanatisme, avec idolâtrie. Il avait, pour les droits et la misère du peuple, un respect profond, élevé, délicat. Il voulait qu'on établît dans la société un tel ordre de choses, que partout les vieillards eussent un asile et les pauvres du travail et du pain. Plus vicieux de tempérament que de cœur ; extrême dans ses passions, hautain dans ses repentirs ; impatient de tout joug, insouciant du lendemain à la manière des gens de lettres ; oublieux des injures comme toutes les grandes âmes ; pauvre, travaillé de besoins, affamé de représentation, entêté de gentilhommerie et tranchant à la fois du grand seigneur et du tribun ; séduisant, à fasciner ses ennemis mêmes.

Son âme était un foyer inépuisable de sensibilité d'où sortaient les soudaines illuminations de son élo-

quence. Vif, oseur, naturel, enjoué, humain, généreux à l'excès. Expansif jusqu'à la familiarité et familier jusqu'à l'indiscrétion. Prompt d'esprit, étincelant de verve et de saillies, avec une immensité de mémoire, de goûts, de talents et de connaissances, et avec un travail d'une faculté prodigieuse : tel était Mirabeau.

(*Études sur les Orateurs parlementaires.*)

M. BERRYER.

Berryer est, après Mirabeau, le plus grand des orateurs français.

Oui, depuis Mirabeau, personne n'a égalé Berryer; ni le géneral Foy, qui récitait plus qu'il n'improvisait, et qui ne réunissait pas la dialectique serrée des affaires à la puissance d'organe et à la vaste éloquence de Berryer; ni Lainé, qui n'avait qu'un son harmonieux et pathétique; ni de Serre, qui, lourd et embarrassé dans ses exordes, ne laissait échapper que par intervalles le cri de sa passion oratoire; ni Casimir Périer, dont la véhémence ne se déployait que dans l'apostrophe; ni Benjamin Constant, dont le talent avait plus de souplesse et d'art que de mouvement et d'énergie; ni Manuel enfin, qui était doué d'un jugement sûr et courageux, mais qui, plus dialecticien qu'orateur, n'arrachait pas comme Berryer des frémissements involontaires à son auditoire ravi et transporté.

La nature a traité Berryer en favori. Sa stature n'est pas élevée, mais sa belle et expressive figure peint et reflète toutes les passions de son âme. Il vous fascine de son regard fendu et velouté, de son geste merveilleusement beau comme sa parole. Il est éloquent dans toute sa personne.

Il domine l'assemblée de sa tête haute. Il la porte en arrière comme Mirabeau, ce qui la dilate et l'épanouit.

Il s'établit à la tribune et il s'en empare comme s'il en était le maître, j'allais dire le despote.

Sa poitrine se gonfle, son buste s'étale, sa taille s'allonge, et on dirait un géant.

Son front rugueux s'échauffe, et, quand sa tête bout, chose étrange! ses pores transsudent du sang.

Mais ce qu'il y a d'incomparable, et par-dessus tous les autres orateurs de la Chambre, c'est le son de la voix, la première des beautés pour les acteurs et pour les orateurs. Les hommes rassemblés sont extrêmement sensibles aux qualités physiques de l'orateur et du comédien.

Mais M. Berryer ne doit pas seulement sa prééminence au hasard de ses qualités extérieures. Il est maître aussi dans l'art oratoire. La plupart des autres parleurs s'abandonnent à la verve de leurs inspirations, et ils rencontrent dans le désordre de leurs excursions de beaux mouvements, mais ils manquent de méthode. On ne sait pas toujours bien, et ils ne le savent pas eux-mêmes, d'où ils partent et où ils

veulent arriver. Ils se reposent en route et font halte pour reconnaître leur chemin. Ce qui rend M. Berryer supérieur à eux, c'est que, dès le seuil de son discours, il voit, comme d'un point élevé, le but où il tend. Il n'attaque pas brusquement son adversaire; il commence par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation; il le débusque de poste en poste; il le trompe par des marches savantes; il s'en rapproche peu à peu, il le suit, il l'enveloppe, il le presse, il l'étreint dans les nœuds redoublés de son argumentation. Cette méthode est celle des larges esprits, et elle fatiguerait bientôt un auditoire aussi inattentif qu'une chambre française, si M. Berryer ne soutenait pas sa préoccupation légère par le charme de sa voix, l'animation de son geste et la noblesse élégante de sa diction.

On l'écoute, et l'on dirait que son auditoire sympathique répète tout bas en chœur les notes qui s'échappent de ce bel et mélodieux instrument.

Il subjugue l'assemblée; il se la soumet comme le magnétisé qu'on fait parler, se taire, marcher, s'arrêter, poursuivre, dormir; mais, s'il se réveille, le charme est rompu. De même, lorsque l'assemblée s'ébranle et descend de ses gradins pour aller voter, l'intérêt matériel, les principes ou les passions reprenant le dessus, elle scrutine contre le plus grand de nos orateurs non plus que si elle venait d'entendre des huissiers de service criant : « Silence, messieurs! »

Sa vaste et fidèle mémoire contient sans effort les

dates les plus compliquées, et son doigt se pose sans hésitation sur les passages dispersés des nombreux documents qu'il analyse et qui fortifient la trame de ses discours.

Rien n'égale la variété de ses intonations : tantôt simples et familières; tantôt hardies, pompeuses, ornées, pénétrantes.

Sa véhémence n'a rien d'amer, ses personnalités rien d'injurieux.

Il tire d'une cause tout ce qu'elle contient à la fois de spécieux et de solide, et il la hérisse d'arguments si captieux et si serrés qu'on ne sait plus par où l'aborder ni le prendre.

Lorsqu'il a parcouru la série de ses preuves, il s'arrête un court moment; alors il les entasse les unes sur les autres, et il en fait un monceau sous lequel il accable ses adversaires.

Il enchaîne, il retient, il délasse l'attention de ses auditeurs pendant plusieurs heures de suite; il les promène, sans les égarer, sous le péristyle et à travers les belles colonnades de son discours.

Il les éblouit par le spectacle varié de son génie. Il les tient suspendus au charme de sa magnifique parole.

Homme du monde, homme de dissipation et de plaisir, et d'un caractère enjoué, M. Berryer n'est pas naturellement laborieux. Il est doué cependant d'une grande aptitude pour les affaires. Nul, quand il le veut, n'approfondit mieux une question, n'en

rassemble les détails avec une investigation plus curieuse, n'en compose un ensemble plus savant et mieux ordonné. Ne croyez pas qu'il poursuive, qu'il sollicite ses inspirations : elles lui viennent. Il frémit dans tous les membres des pieds à la tête. Il s'attendrit, il pleure, il se courrouce, il plie, il succombe sous les émotions de l'assemblée comme sous les siennes. Une fois entré dans le combat populaire, il n'y restera point. Il roulera avec le torrent : il mugira avec la tempête. On sent qu'il ne peut rester à l'endroit dans son principe ; que les chaînes qu'il secoue lui pèsent ; que l'air lui manque ; que le terrain lui manque ; qu'un auditoire carliste lui manque, et il lui faut, à lui, un terrain et un auditoire. Il faut qu'il passionne les spectateurs, qu'il répande son âme, qu'il se joue dans les ondulations de sa voix harmonieuse, qu'il parcoure librement l'espace et qu'il se déploie dans son vol. Alors il oubliera qu'il est légitimiste pour ne se souvenir que de ce qu'il est Français ; alors il se fera national. Il s'appuiera comme Antée, pour renouveler ses forces, sur le sol généreux de la patrie. Il se plongera, il s'absorbera dans la splendeur de la France, et il en sortira la tête couronnée de magnifiques rayons. Il se promènera avec l'assemblée autour de notre carte. Il posera sur nos frontières l'Italie, la Suisse, l'Espagne, la Prusse, la Belgique. Il nous représentera environnés d'une ceinture de fer, d'ennemis et de ruines, et, dans son patriotique enthousiasme, il s'écriera : « Je remercie

» la Convention d'avoir sauvé l'indépendance de la
» France ! »

Il se révoltera des lâches concessions de notre diplomatie, et, la main étendue au-dessus de la tribune avec un geste d'une beauté singulière : « Cette main,
» dira-t-il, se sèchera avant de jeter dans l'urne une
» boule qui dise que le ministère est jaloux de la
» dignité de la France. Jamais ! jamais ! »

Et comme ne pouvant maîtriser son émotion oratoire, il se tournera incidemment vers M. Thiers, arrivé là par le fil de la discussion, et il lui dira : « Je
» vous honore, monsieur, parce que vous avez fait
» deux actes honorables en soutenant Ancône et en
» donnant votre démission. Quelque distance qui
» doive naturellement subsister entre nous deux,
» faites pour la France quelque chose d'utile et de
» grand, je vous applaudirai, parce qu'après tout je
» suis né en France, et que je veux rester Français. »

Une autre fois, il mettra la Russie aux prises avec l'Angleterre, et il s'indignera de ce que sa brave, sa glorieuse France reste devant elles, la spectatrice impuissante de leurs combats et du partage de leurs conquêtes.

« Considérez ces grandes expéditions à cinq cents
» lieues de leurs frontières. D'un côté l'expédition
» de Caboul, de l'autre la tentative de Kirwa. Voyez
» ces deux grandes nations marcher à travers le
» monde pour dresser leurs lignes de précautions
» l'une contre l'autre.

» Quoi, messieurs! la France ne sera qu'une puis- » sance continentale, en dépit de ces vastes mers qui » viennent rouler leurs flots sur nos rivages et sol- » liciter en quelque sorte le génie de notre intelli- » gence? »

Cette image est fort belle, et M. Berryer, ainsi que tous les grands orateurs, affecte surtout le style figuré dans les divers procédés de son éloquence.

(*Études sur les orateurs parlementaires.*)

AIMÉ-MARTIN.

1786.

Louis AIMÉ-MARTIN, né à Lyon, se dévoua jeune à la littérature. En 1815, il fut élu secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés, et bientôt après nommé professeur d'histoire à l'École polytechnique. Il a publié des *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle,* où l'on trouve l'exactitude de la science revêtue du charme de la poésie et d'une prose élégante; la *Vie de Bernardin de Saint-Pierre,* où il a su imiter et quelquefois égaler la manière et le style de ce grand écrivain; d'excellents *Commentaires sur Racine* et *sur Molière;* une *Critique des Maximes du duc de La Rochefoucauld;* l'*Éducation des Mères de famille,* ouvrage écrit avec un talent remarquable, qui renferme des idées neuves, mais qui contient une exposition peu orthodoxe de quelques vérités de la religion catholique.

CONFIANCE EN DIEU.

Un jour Bernardin assistait à la toilette de sa mère en se réjouissant de l'accompagner à la promenade;

tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave par une bonne fille nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait alors près de neuf ans, et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité ; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter jusqu'à donner un démenti à sa bonne. Madame de Saint-Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade, et, comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité, il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier ; il murmure contre la Providence ; il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume

lorsque, le soleil perçant les nuages qui depuis le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et, s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh ! il y a un Dieu ! » puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible ; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées.

(*Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre.*)

AMOUR DE LA NATURE.

Dès l'âge de huit ans, on faisait cultiver à Bernardin un petit jardin, où chaque jour il allait épier le développement de ses plantations, cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. Mais les animaux surtout attiraient son affection, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté ; le jeune Henri levait

aussi les yeux vers la cime des tours; mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh bien! Henri, que penses-tu de cela? » L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : « Bon Dieu! qu'elles volent haut! » Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécile; mais toute la vie il fut cet imbécile, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre. (*Ibid.*)

HUMANITÉ DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Un jour il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égout d'un ruisseau; il était percé d'un coup de broche et poussait des cris effrayants. Ému de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter, et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines le pauvre animal avait recouvré la santé; il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans cependant jamais se laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger. A la fois méfiant et reconnais-

sant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement. « Dans une de nos promenades, disait-il, je la racontai à J.-J. Rousseau; il en fut touché jusqu'aux larmes, et je crus un instant qu'il allait m'embrasser. »

(*Ibid.*)

BERNARDIN ERMITE.

Sa confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement exaltée par la lecture de quelques livres pieux et amusants, entre autres par la Vie des saints. Il y avait dans le cabinet de son père un énorme in-folio renfermant toutes les visions des ermites du désert. Ravi des miracles qu'il y voyait, persuadé que la Providence vient au secours de tous ceux qui l'invoquent, il crut ne plus rien avoir à craindre de ses parents et de ses maîtres, et résolut de s'abandonner à Dieu à la première occasion où il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour (à cette époque il avait neuf ans), un maître d'école, chez lequel on l'envoyait étudier les éléments de la langue latine, l'ayant menacé de le fouetter le lendemain s'il ne récitait pas couramment sa leçon, il prit à l'instant même le parti de dire adieu au monde et d'aller vivre en

ermite au fond d'un bois. Le matin du jour fatal il se leva tranquillement, mit en réserve une portion de son déjeuner, et, au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées et sortit de la ville. Heureux de sa liberté, sans inquiétude de l'avenir, ses regards se promenaient avec délices sur une multitude d'objets nouveaux qui lui semblaient autant de prodiges. La campagne était fraîche et riante ; les bois, les prairies, les collines se déroulaient devant lui, et il se voyait avec admiration seul et libre au milieu de ce brillant horizon. Il marcha environ un quart de lieue dans un joli sentier jusques à l'entrée d'un bouquet de bois d'où s'échappait un petit ruisseau. Ce lieu lui parut un désert; il le crut inaccessible aux hommes et propre à remplir ses projets. Résolu de se faire ermite, il y passa toute la journée dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs et à entendre chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se fit sentir vers le milieu du jour. Son déjeuner étant achevé, il cueillit des mûres de haie, et arracha avec ses petites mains des racines, dont il fit un repas délicieux. Ensuite il se mit en prières, attendant quelque miracle de la Providence; et, se rappelant tous les saints ermites qui dans la même position avaient reçu les secours du ciel, il lui semblait toujours qu'un ange allait lui apparaître et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin de délices. Cette agréable attente l'occupa le reste du jour. Cependant le soleil était déjà sur son

voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour il annonça sérieusement le dessein de se faire capucin. Et comme il racontait ses aventures à sa famille réunie pour l'entendre, il se prit à dire que vraiment les capucins étaient fort heureux, qu'ils faisaient bonne chère, et que dans un couvent où il s'était arrêté il avait vu qu'on leur servait à chacun une tête de veau. Son père rit beaucoup de cette exagération, et lui demanda où il prétendait qu'on eût pris toutes ces têtes. Cette objection lui troubla l'esprit, et lui donna à penser qu'il n'avait peut-être pas bien observé la vie des capucins.

(*Ibid.*)

LA FRANCE INDUSTRIELLE.

Il y a quelques années, je conçus le projet d'étudier la France, de connaître son sol, ses monuments, ses villes, ses hameaux, et cette vaste ceinture de fleuves, de mers et de montagnes qui se déroule des Pyrénées aux Alpes, de la Méditerranée à l'Océan. J'espérais un grand plaisir de cette course : mes espérances ne furent pas trompées. Sous les climats les plus doux, je rencontrai des populations intelligentes et une singulière abondance de tous les biens de la terre. Je vis avec admiration d'innombrables vaisseaux entrer dans nos ports, et y verser les richesses des cinq parties du monde ; ces richesses, plus de cinquante mille voitures de roulage s'en em-

parent et les dispersent, çà et là, dans le pays, dont elles entretiennent sans cesse le mouvement et la prospérité. Ici, les fers de la Norwège s'enflamment et s'amollissent sous le marteau des forgerons; là, se déploient en tissus moelleux les laines d'Espagne et de Cachemire; plus loin, des peuples d'ouvriers reçoivent le coton des Indes, le filent, le tissent et lui impriment les plus vives couleurs. Je trouvai partout les vieux cloîtres et les vieilles abbayes transformés en manufactures; leurs voûtes profondes répétaient les chansons des ouvriers et le bruit sans repos des machines à vapeur. J'étais ravi de tant de bien-être; mais ce qui excita vivement ma surprise, ce fut de voir l'impulsion immense donnée à tout le pays par l'éducation d'un insecte. Du midi au nord, des frontières de l'Italie aux montagnes volcaniques du Vivarais, une chenille excite partout l'activité. A Avignon, à Lisle, à Vaucluse, on dévide ces cocons. En Normandie, les doigts exercés des femmes attachent ces fils à de légers fuseaux, et jettent mille gracieux dessins sur les mailles aériennes de nos blondes.

A Saint-Étienne, ces mêmes fils se tissent en rubans qui se déroulent sur toute la surface de l'Europe. A Nîmes, on en fabrique des étoffes qui bruissent et chatoient comme des métaux. A Lyon, mon beau pays, ils se déploient en velours épais, en gazes transparentes comme l'air et brillantes comme la nacre, en satin, en damas, en lampas.

A Paris enfin, la soie rivalise avec le pinceau, et va jusqu'à reproduire, sur les somptueuses tentures des Gobelins, les tableaux des plus grands maîtres. Telle est la richesse de la France. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art, ces prodiges de l'industrie, que sont-ils en comparaison des biens que lui prodigue la nature! Vous y voyez tous les climats, vous y rencontrez toutes les cultures; au midi, l'olivier, le citronnier, l'oranger; au nord, le mélèze et le sapin, les deux extrémités de la chaîne botanique. Les arbres de la Perse et des deux Amériques viennent s'y mêler à l'orme féodal et aux chênes de la vieille Gaule, les fruits parfumés de l'Asie au pommier indigène, la flore entière de l'Orient à l'humble violette, à nos couronnes de bluets, aux bouquets champêtres de la paquerette et de la mystérieuse verveine. Ainsi la France se couvre des productions du nouveau monde et des trésors de l'ancien. Du haut de ses coteaux chargés de vignes, des fleuves de vin coulent éternellement dans la coupe de tous les peuples, tandis que, sur ses larges plaines, les moissons ondoient, comme les flots de la mer, sous le vent qui les courbe, sous le soleil qui les mûrit.

(*Éducation des mères de famille.*)

PH. DE SÉGUR.

1780.

Le comte Philippe DE SÉGUR, fils du comte de Ségur, est né à Paris. Il entra jeune dans l'armée, fit avec distinction toutes les campagnes de l'Empire, et parvint au grade de maréchal-de-camp : il est aujourd'hui lieutenant-général et pair de France.

Comme écrivain, M. de Ségur a marché sur les traces de son père, et s'est placé au rang de nos historiens distingués. Son *Histoire de la Grande-Armée,* pendant la campagne de Russie, qui a eu un immense succès, est un véritable poème. On lui doit aussi une *Histoire de Russie et de Pierre-le-Grand,* et une *Histoire de Charles VIII.*

NAPOLÉON S'ÉCHAPPE DU KREMLIN.

Napoléon descend rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Petrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit à travers les rochers une poterne qui donnait sur la Moskowa : ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin.

Il fallait se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule route étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu

l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors qu'il rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon, ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport : l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Petrowski.

(*Napoléon et la Grande Armée.*)

RETRAITE DE RUSSIE.

Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées, les oiseaux tombèrent roidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme

des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissements des mourants, interrompaient cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère, ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur : à peine la force de prier restait-elle; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérants se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds; plus souvent, sa surface miroitée ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas, et marchaient de chute en chute; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates; leur sang se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, allanguissait leur cœur, puis il refluait



vers leur tête : alors ces moribonds chancelaient dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang; leur poitrine exhalait de profonds soupirs; ils regardaient le ciel, nous et la terre, d'un œil consterné, fixe et hagard : c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui torturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants; enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'allonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas : car, enfin, qu'avaient-ils perdu en succombant ? que quittaient-ils ? On souffrait tant ! On était encore si loin de la France ! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit : aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton, l'insultant même quelquefois; mais, le plus souvent,

se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt roidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus ! Et, en effet, la mort, dans une position douce, stable, uniforme, peut être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continuel d'une vie toute d'action, de dangers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande armée.

(*Napoléon et la Grande Armée.*)

NODIER.

1780-1844.

Charles NODIER, né à Besançon, était fils d'un avocat qui devint président du tribunal révolutionnaire de Lyon pendant la Terreur. Il se rendit à Paris vers les premières années du siècle, commença à se faire connaître par des romans, des pièces de vers et des articles de journaux. Il éparpilla son talent en écrivant sur une foule de sujets Doué d'une imagination brillante, d'une sensibilité vraie, d'une naïveté spirituelle, pleine de grâce et d'élégance dans l'expression, M. Nodier était né pour écrire des *contes*, et il en a fait de charmants, entre autres *Jean Sbogar, Trilby, Séraphine, Polichinelle, le Bibliomane*. Il excellait aussi dans la *bibliographie*. Nous avons encore de Nodier *le Peintre de Salzbourg*, imitation inspirée par *Werther*; des *poésies*, des *mélanges*, un *Voyage de Dieppe en Écosse*; des *Souvenirs historiques*, qu'on pourrait trop souvent appeler *imaginaires*, etc.

ROUTE DE BRIGHTON A LONDRES.

La propreté recherchée des villes d'Angleterre est si connue, qu'en arrivant à Brighton je m'étonnais d'être forcé de m'étonner. Qu'on suppose un assemblage de décorations pleines de grâce et de légèreté comme celles que l'imagination désirerait dans un théâtre magique, et on aura quelque idée de notre première station. Brighton n'offre d'ailleurs aucun monument digne de remarque, à moins qu'on ne donne ce nom au palais du prince-régent, qui est construit dans le genre oriental, et probablement sur le plan de quelque édifice de l'Inde. Il y a peu d'harmonie entre ce style levantin et de jolies bastides à l'italienne, élevées sous un ciel septentrional; mais c'est le sceau d'une puissance qui étend son sceptre sur une partie de l'Orient, et qui en tire ses principaux éléments de prospérité. Cette incohérence ne va pas mal, au reste, dans un tableau d'illusions. La féerie n'est pas soumise à la règle des unités.

J'ai continué mon voyage par un chemin sans ornières, sans embarras, sans cahots, dans une voiture commode, élégante, ornée avec goût, que traînaient, ou plutôt qu'enlevaient quatre chevaux superbes, tous pareils, tous du même pas, qui dévoraient l'espace en rongeant des mors d'un poli éclatant, et en frémissant sous des harnais d'une

simplicité noble et riche. Un cocher à livrée les dirigeait ; un jockey, d'une figure et d'une tournure charmantes, excitait leur ardeur. De deux lieues en deux lieues, des postillons attentifs, point grossiers, point impertinents et point ivres, venaient remplacer l'attelage par des chevaux frais, toujours semblables aux premiers, et qu'on voyait de loin frapper la terre, comme pour solliciter la carrière promise à leur impatience. Quoique le trajet ne soit pas long, il n'est point de prévenances délicates dont les enchanteurs qui me conduisaient ne se soient avisés pour l'embellir. A moitié chemin, un majordome officieux m'a introduit dans un salon magnifique, où étaient servis toutes sortes de rafraîchissements : un thé limpide qui perlait dans la porcelaine ; un porter écumeux qui bouillonnait dans l'argent ; et, sur une autre table, des mets choisis, copieux, variés, qu'arrosait le porto. Après cela, je me suis remis en route, et les coursiers empressés... Mais il est peut-être temps de reprendre haleine, et de dire, en termes plus positifs, que l'Angleterre est le premier pays du monde pour ses chevaux, ses voitures publiques et ses auberges. L'équipage magnifique dont je viens de parler, c'était le coche ; et ce caravanseraï des *Mille et une Nuits*, c'était un café sur le grand chemin, On comprendrait facilement, aux environs de Londres, l'erreur de don Quichotte, qui prenait les hôtelleries pour des châteaux.

De Brighton à Londres, il n'y a au fait qu'une rue

de vingt lieues, bordée de parcs, de jardins, de riantes métairies, de jolies maisons de campagne, de charmants pavillons tapissés du haut en bas d'une tenture de roses, et précédés de cours ou de terrasses toutes couvertes de frais ombrages sous lesquels dansent de jeunes filles qui donneraient des regrets à Raphaël. Le premier âge est charmant partout. Il est ravissant en Angleterre. C'est presque une rareté qu'une beauté médiocre au-dessous de seize ans.

(*Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse.*)

LE LOCH LOMOND.

Le lac Lomond commençait à se découvrir à ma droite et décorait un horizon immense de l'incroyable variété de ses aspects. Qu'on n'attende pas de moi l'impossible effort de le peindre.

Qui pourrait faire passer avec une encre froide, avec des mots stériles, dans l'esprit et le cœur des autres, des émotions dont on s'étonne soi-même et qu'on ne se croyait plus la force d'éprouver? Qui pourrait décrire cette méditerranée des montagnes, chargée d'îles toutes variées dans leurs formes et dans leur caractère; les unes graves, majestueuses, couvertes de noirs ombrages qui se confondent avec la couleur des eaux, car les lacs de Calédonie sont toujours les lacs noirs d'Ossian; les autres plus

tristes, plus austères encore, dressant çà et là sur leur surface quelques rochers dépouillés, à peine frappés de tons bizarres par les reflets de la lumière, ou quelques touffes de fleurs saxatiles ; le plus grand nombre déployant de frais rivages, des bocages ravissants, des bouquets de futaies élevées, placés comme de grandes masses d'ombres sur le vert soyeux de la pelouse : jardin délicieux où l'âme se transporte avec ravissement, et dont l'éloquente beauté parle au cœur de tous les hommes ! J'ai vu un paysan immobile devant le lac, les yeux fixes, l'esprit absorbé, à ce qu'il paraissait, dans une méditation profonde. Je me suis approché de lui. Je l'ai détourné de sa contemplation. Il m'a regardé un moment, et m'a dit en soupirant et en élevant les mains vers le ciel : *Fine country* (superbe pays) !

« Le lac Lomond peut être regardé en élégance, en grandeur, en variété de sites et d'effets, dit l'excellent *Itinéraire de Chapmann*, comme le plus intéressant et le plus magnifique de la Grande-Bretagne. » Je le regarde, moi qui ai parcouru beaucoup de pays, comme un des spectacles les plus intéressants et les plus magnifiques de la nature, et je me flatte de faire adopter cette appréciation au lecteur le moins sensible à ce genre de beautés, sans me servir d'aucun des prestiges de l'hyperbole. Qu'il se représente un lac sur lequel on compte trente-deux îles, dont un grand nombre ont plusieurs milles de longueur, et qui a son horizon borné de tous côtés

par une chaîne de montagnes dont quelques-unes ont plus de cinq cents toises d'élévation. Qu'il joigne à cette simple donnée topographique l'effet d'une végétation variée, mais toujours charmante ou sublime; celui des accidents du jour et de l'ombre dans les circuits de ces gorges profondes où le soleil paraît et disparaît à tout moment, en passant derrière les montagnes qui les embrassent; les apparences bizarres des vapeurs qui pendent à leurs sommets, dans ce pays qui a consacré, si l'on peut parler ainsi, la mythologie des nuages; les bruits singuliers des échos qui se renvoient à des distances infinies la moindre rumeur du moindre flot, et qui finissent par vous apporter je ne sais quel frémissement harmonieux, comme celui qui expire dans la dernière vibration d'une corde de harpe; la tradition des premiers temps, et, avec elle, les noms d'Ossian, de Fingal, d'Oscar, qui sont parvenus avec la mémoire de leurs faits et de leurs chants à tous les habitants de ces rivages presque aussi vivement que ceux des héros d'une époque plus rapprochée, et de ce Rob-Roy lui-même, par lequel le Calédonien, ému d'une forte surprise ou d'un profond sujet de crainte, jure encore aujourd'hui comme les Latins juraient par Hercule.

(*Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse.*)

LES SOUVENIRS DE LA VIEILLESSE.

Le plus doux privilége que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié le débris, flotte un moment sous vos yeux pour vous faire reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne.

Demain le fleuve qui l'attend à quelques pas l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits

en circuits, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu; et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le malheur de vivre long-temps ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes.

LAMENNAIS.

1782.

Robert-Félicité DE LAMENNAIS est né à Saint-Malo, d'une famille noble. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. A trente-cinq ans, il révéla son génie par l'*Essai sur l'Indifférence religieuse*. Châteaubriand avait rappelé l'homme à la foi par le cœur, par le sentiment. Lamennais entreprend de vaincre la raison de l'incrédule, et de l'amener à croire par l'intelligence. Armé d'une logique de fer, il broie toutes les doctrines philosophiques du dix-huitième siècle. Son style, nerveux et plein d'harmonie, est digne des grands maîtres de notre littérature. L'*Essai sur l'Indifférence* valut à son auteur le surnom de *Père de l'Église,* qui lui fut donné par le pape. Il fut suivi d'une *traduction* de *l'Imitation ,* pleine de fraîcheur et de simplicité; du livre *de la Religion dans ses rapports avec l'ordre civil et politique ,* attaques violentes contre les libertés de l'Église gallicane, et défense de la suprématie papale; du livre des *Progrès de la Révolution,* où les maux de l'humanité sont attribués à l'affaiblissement de l'idée religieuse.

La révolution de 1830 a exercé une puissante influence sur l'abbé de Lamennais. Il fonda d'abord le journal *l'Avenir,* pour servir d'organe aux idées catholiques unies aux idées libérales. Ses doctrines ayant été condamnées à Rome, il déclara la guerre à toutes les puissances de la terre dans ses *Paroles d'un Croyant*. Ce petit volume, véritable évangile démocratique, admirable de poésie et de style, excita une explosion d'enthou-

siasmes et d'anathèmes. Depuis, M. de Lamennais a publié les *Affaires de Rome*, livre plein de tristesse, de souffrance et de douceur; *le Livre du Peuple*, espèce de catéchisme populaire, où à côté de quelques pages haineuses on trouve une morale pure et consolante, revêtue des formes les plus gracieuses; de *l'Esclavage moderne*; *Amschaspands et Darvands*, correspondance entre des génies, qui critiquent avec amertume toutes nos institutions sociales et politiques Dans son dernier ouvrage, *Esquisse d'une Philosophie*, l'abbé de Lamennais se sépare de l'Église chrétienne sur la création, sur la Trinité, sur le péché originel, sur l'origine du langage, etc. Il entreprend d'expliquer les mystères, tentative insensée, où échouent les plus hautes intelligences. Ce *second Bossuet*, ce flambeau de la foi, d'abord catholique ultramontain, tombe dans le déisme. La religion chrétienne, qu'il avait proclamée, dans son *Essai sur l'Indifférence*, comme l'assemblage et la manifestation de toutes les vérités utiles à l'homme, et, dans *le Livre du Peuple*, comme une religion de liberté, d'égalité et d'amour, comme la seule véritable, ne lui paraît plus qu'un mensonge, comme toutes les religions, comme la justice, les lois, la politique. Tous mentent ici-bas : les rois, les grands, les petits, les prêtres.....

L'abbé de Lamennais défend ses nouvelles doctrines avec tout le talent et toute l'éloquence qu'il employait jadis à les combattre. Il déploie dans ses derniers ouvrages tous les trésors de son imagination et de son style. Dans la polémique et dans la littérature proprement dite, aucune voix, excepté celle de Châteaubriand, n'est plus puissante que la sienne.

INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE DE NOTRE ÉPOQUE.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir, là où l'on aperçoit de violents transports; mais lorsque tout mouvement est éteint,

lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors qu'une prochaine et inévitable dissolution ?

En vain l'on essaierait de se le dissimuler : la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur : mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera ? Qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer ? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée pour disparaître bientôt sans retour. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible ! Son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur,

il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver.

Or, quand on vient à considérer ce prodigieux égarement, on éprouve je ne sais quelle indicible pitié pour la nature humaine : car se peut-il concevoir de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées, et un plus étrange renversement de la raison que de mettre son bonheur et son orgueil dans cette ignorance même, qui devrait être bien plutôt le sujet d'un inconsolable gémissement?

La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la faiblesse de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui les frappe; tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Il nierait sa pensée même si elle lui était moins présente et moins intime; mais ne pouvant, si j'ose le dire ainsi, se séparer d'elle, et refusant néanmoins de la reconnaître pour ce qu'elle est, il en fait le résultat de l'organisation, il la matérialise, afin de n'être pas obligé d'admettre des substances inaccessibles aux sens.

Et, chose remarquable! la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant

de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui cet abject penchant à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même, elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense qui fait le fond de son être, elle l'a détourné de son cours, pour l'appliquer uniquement aux corps; elle les a aimés comme sa fin; elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux; elle s'est dit : « Tu mourras ! » et a tressailli d'espérance.

COMBAT DE L'ESPRIT ET DE LA CHAIR.

Il existe au fond du cœur humain une opposition secrète à la vérité qui gêne ses penchants et humilie son orgueil. Il l'aime et la redoute; il la désire, la recherche, par une inclination naturelle, comme le principe de son bien-être; et souvent ensuite, las de son joug, il s'irrite de l'avoir trouvée : contradiction singulière que la philosophie seule n'expliquera jamais. Après avoir inutilement fatigué notre esprit, il faut que la religion, suppléant à son impuissance, vienne délier le nœud dont les replis, profondément cachés, échappent également à nos regards et à nos conjectures; il faut, en un mot, qu'éclairés sur notre condition réelle par une lumière plus vive que celle de notre vacillante raison, l'auteur même de notre

nature nous révèle la cause des contrariétés qui nous étonnent. Alors seulement le voile tombe, et nous apercevons l'homme tel qu'il est : nous découvrons en lui comme deux êtres différents qui se combattent sans cesse et triomphent tour à tour; l'un épris de tout ce qui est bon, noble et vrai, l'autre enclin à tout ce qui est mal, vil et faux; l'un s'élançant avec amour vers la vérité et la vertu, l'autre se plongeant avec rage dans le crime et dans l'erreur : et la foi, développant à nos yeux ce mystère de grandeur et de bassesse, nous montre, dans le premier de ces êtres, l'homme primitif tel qu'il sortit des mains de Dieu; et, dans le second, l'homme dégradé, corrompu par une première faute, portant empreinte sur le front la marque indélébile de sa chute, et recevant, avec la vie, un funeste héritage de vicieux penchants et de douleurs, qu'il transmettra de race en race à son dernier descendant. Ainsi, par ce qu'il tient du créateur, l'homme participe aux perfections de la divinité, dont il est l'image : intelligence et amour, un désir infini d'aimer et de connaître l'élève incessamment vers le ciel, où, dans la contemplation de la vérité qui ne meurt point, il goûte comme les douces prémices de sa propre immortalité. La simple apparence du bien le ravit de joie. Imaginez, s'il se peut, une action magnanime, un généreux mouvement qui ne soit pas naturel à son cœur. S'agit-il d'embrasser, pour une noble fin, quelque grand sacrifice; un sublime instinct, plus prompt que la

pensée, le fait palpiter d'allégresse ; il n'hésite point, il ne calcule point ; il bénit son sort et se dévoue. Que l'humanité, que la conscience parle, aussitôt vous le verrez, le nom sacré de Dieu sur les lèvres, voler chez les peuples sauvages, au bout du monde, pour éclairer ses semblables, soulager leurs maux, adoucir leurs mœurs, pour étendre le saint empire de la vérité ; vous le verrez descendre au fond des cachots, aller au-devant des tortures, pour lui rendre un éclatant témoignage, et mourir avec joie pour préparer son triomphe.

(*Essai sur l'Indifférence religieuse.*)

LE PRÊTRE.

Un prêtre est, par devoir, l'ami, la providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait à échanger, comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des dévoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacrifices

que le dédain, l'ingratitude et l'insulte? Vous êtes encore plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions.

Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers moments; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse : n'importe; le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne, à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité.

Voilà le prêtre. (*Essai sur l'Indifférence.*)

LA DMÉOCRATIE EN GRÈCE.

La démocratie la plus effrénée, qui n'est que l'absence de tout ordre et de toute loi, ou le gouvernement des passions, au lieu de les satisfaire, les irrite; et le peuple, toujours convoitant, toujours détruisant, tourmenté de vagues désirs et de craintes

vagues, se fatigue à creuser sa tombe, et cherche avec anxiété le fond du désordre, dans l'espoir d'y trouver le repos. La seule ombre l'effraie; toute inégalité, toute distinction quelconque excite sa défiance et blesse son orgueil. Honorant de sa haine tout ce qui s'élève au-dessus de lui, tous les genres de supériorité sans exception, il punit inexorablement les services qu'on eut le généreux courage de lui rendre, il punit les richesses, les talents, le génie, la gloire, la vertu même; et Aristide est banni de la cité qu'il sauva, parce que les Athéniens s'ennuient de l'entendre appeler le juste.

Comment ose-t-on vanter une doctrine déjà tant de fois éprouvée, et dont jamais il ne sortit que des calamités et des forfaits? Voyez cette Grèce si polie, si sage, supposé que la philosophie soit la sagesse, voyez-la telle que nous la montrent ses propres historiens. On n'y parlait que d'indépendance, et ses villes, ses campagnes regorgeaient d'esclaves, on enchaînait des nations entières à la statue de la liberté. Mais ce n'était pas assez de vendre l'homme, de l'échanger contre de vils animaux; les plus vertueux des Grecs l'égorgeaient pour habituer la jeunesse à verser le sang, et le dégradaient pour donner des leçons de morale à l'enfance.

L'instructive histoire de cette nation célèbre n'est guère que l'histoire du crime et du malheur. Une haine furieuse soulevait les États contre les États, et aux guerres extérieures se joignaient les guerres in-

testines. Des séditions, des complots, des proscriptions, des massacres, voilà le sujet uniforme des récits des historiens. On ne citerait pas une ville qui ne fût divisée en plusieurs factions, d'autant plus animées et plus implacables que, dans une population peu nombreuse, les haines publiques devenaient des haines personnelles. Chaque parti triomphant tour à tour, le plus faible avait à porter la peine, et de sa défaite présente, et de ses anciens triomphes; et l'exil, toujours accompagné de la confiscation des biens, était la plus douce condition que pussent attendre les vaincus. De là des cruautés qui nous étonnent, et des habitudes atroces que les législateurs combattaient par des habitudes infâmes. On en était venu jusqu'à cet excès d'indigence morale, qu'on ne trouvait que le vice à opposer au crime.

(*Essai sur l'Indifférence religieuse.*)

LA DÉMOCRATIE A ROME.

La multitude n'aspirait à rien moins qu'à réaliser le système de l'égalité absolue, qui n'est au fond qu'un système de destruction absolue; car, après avoir détruit la société en détruisant les distinctions sociales, les passions, jalouses des distinctions naturelles que la mort seule efface, détruiraient l'homme même, et finiraient par établir sur un sol désert, dans le silence des tombeaux, la lugubre égalité du néant. Très-heureusement pour Rome, les circon-

stances vinrent à son secours. Les nations circonvoisines la sauvèrent en l'attaquant. Elles la forcèrent de songer avant tout à son existence, et de s'emparer de leur territoire. On y envoya des colonies, ce qui eut deux grandes utilités : de réduire le nombre des prolétaires, et de montrer un but extérieur à l'ambition. Si l'orgueil des Romains ne s'était pas, à l'origine, tourné vers la conquête, ce peuple se serait en peu de temps exterminé lui-même. La guerre seule suspendait les dissensions intestines, et la passion du pouvoir cherchant et trouvant au dehors toujours de nouvelles jouissances, Rome subsiste pendant que la terre lui fournit des nations à conquérir. Mais l'univers une fois vaincu, chaque Romain prétendit régner sur l'univers, et d'affreuses commotions ébranlèrent l'empire jusque dans ses fondements. Il s'était défendu contre tous les peuples, il ne put se défendre lui-même contre sa constitution, contre la doctrine qui en était la base ; et c'est alors que se dévoilèrent pleinement, pour l'éternelle instruction de la société, les effroyables secrets de la souveraineté de l'homme. Je ne sais quelle haine furieuse, sortant impétueusement des profondeurs du cœur humain, et entraînant avec elle tous les crimes, se déborda sur cette nation, condamnée par le ciel à se punir elle-même. Comme ces criminels qu'on exécute sur le lieu de leur délit, ses armées, conduites par la main de Dieu, allaient au loin subir leur jugement dans les contrées qu'elles dévastèrent

et il n'y eut pas un coin de l'empire où la Providence ne forçât ces farouches adorateurs de la liberté de laisser des monceaux d'ossements, comme des monuments de la sagesse et de la félicité du peuple roi. Mais ce n'était pas seulement sur le champ de bataille et dans la fureur du combat que les citoyens tombaient sous le glaive des citoyens : des listes sanglantes, appendues aux portes du sénat, aux murs des temples, annonçaient chaque jour à des milliers de Romains que le vainqueur leur ordonnait de mourir. On vit même, à cette époque épouvantable, les chefs des factions se céder mutuellement la vie d'un ami, d'un parent, d'un père, et spéculer sur les proscriptions. La soif de l'or se joignant à la soif du pouvoir, on vendait le meurtre, on trafiquait de la mort. Enfin l'empire, *fatigué de discordes,* vint se reposer dans le sein du despotisme militaire, et quelques monstres dévorèrent tranquillement ce peuple qui avait dévoré le monde.

(*Essai sur l'Indifférence.*)

DISSOLUTION DE L'EMPIRE ROMAIN.

Si l'on considère attentivement le genre humain à l'époque où commence cette grande révolution, on n'aura pas de peine à démêler, à travers l'éclat des événements, les causes qui la rendaient nécessaire. Le corps social était épuisé, et l'apparence de vigueur qu'il continua de montrer quelque temps encore

tenait presque uniquement à la conservation de la discipline militaire, qui s'altéra bientôt comme tout le reste. La puissance absolue des empereurs suppléa momentanément aux lois, aux mœurs, à la religion. Il y eut je ne sais quelle triste imitation de l'ordre, parce qu'on obéit, parce qu'on trembla. L'épée du légionnaire fut le sceptre avec lequel on gouverna ces fiers Romains qui avaient donné des fers au monde entier; et comme il n'y avait jamais eu d'exemple d'une semblable domination, jamais il n'en exista d'une pareille servitude.

A partir du règne de Tibère, on voit les âmes se dépraver à un point qui étonne même aujourd'hui; ou plutôt on voit se manifester une dégradation déjà existante, et qui n'attendait, pour se produire au grand jour, et prendre, en quelque sorte, une solennelle possession de l'opprobre, qu'un premier exemple et un indigne salaire. A la vérité, quelques rares vertus apparaissaient encore de loin à loin dans la société, comme ces feux qu'on allume la nuit sur les bords d'une mer orageuse, pour indiquer la route au navigateur; mais elles semblaient ne briller que pour éclairer les naufrages qu'elles auraient dû prévenir. Et ces vertus elles-mêmes, examinées de sang-froid, qu'étaient-elles, après tout, que le facile courage de mourir, disons mieux, de se dérober à la fatigue de vivre? La force des plus hautes âmes consistait à plier sous le fardeau de ces temps effroyables. Qu'on juge du peuple entier par

les exceptions. L'esprit humain ne savait plus où se prendre. Dépouillé de ses croyances et de ses opinions même, il nageait au hasard dans un océan immense d'incertitudes et de doutes. Il n'y avait plus de paganisme, il n'y avait plus même de philosophie, à moins qu'on n'appelle de ce nom ces vagues jeux de l'esprit, dont quelques Romains amusaient leurs loisirs dans les jardins de leurs villas, ou sous les portiques de leurs palais, sans que, de tous ces discours ingénieux, il sortît une règle fixe de conduite et un principe pour la conscience. On dissertait sur les dieux, pour douter s'ils existaient; sur les devoirs, pour les éluder; sur la mort, pour conclure qu'il fallait se hâter de jouir de la vie; et, par-dessus tout, on s'abandonnait mollement au courant du fleuve, qui emportait pêle-mêle les débris de l'ordre social, et les hommes, et les institutions, et l'empire même.

(*Essai sur l'Indifférence religieuse.*)

LE RÈGNE DE LA TERREUR EN FRANCE.

Alors, sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements du prêtre et du souverain, commença le règne de la force, le règne de la haine et de la terreur : effroyable accomplissement de cette prophétie : « Un peuple entier se ruera, homme contre » homme, voisin contre voisin, et, avec un grand » tumulte, l'enfant se lèvera contre le vieillard, la

» populace contre les grands ; parce qu'ils ont opposé » leur langue et leurs inventions contre Dieu. » Pour peindre cette scène épouvantable de désordres et de forfaits, de dissolution et de carnage, cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, ce mélange de proscriptions et de fêtes impures, ces cris de blasphème, ces chants sinistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache qui frappe les victimes, ces détonations terribles et ces rugissements de joie, lugubre annonce d'un vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en cendre, et le meurtre, et la volupté, et les pleurs, et le sang, il faudrait emprunter à l'enfer sa langue, comme quelques monstres lui empruntèrent ses fureurs.

« Si le monde, avait dit Voltaire, était gouverné » par des athées, il vaudrait autant être sous l'em» pire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous » peint acharnés contre leurs victimes. » Des athées gouvernèrent la France, et, dans l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant dix années d'invasion.

Jamais, depuis l'origine du monde, une telle puissance de destruction n'avait été donnée à l'homme. Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha. Comme s'il eût fallu que, sous

l'empire exclusif de l'homme, tout portât un caractère particulier d'abjection, la force, fuyant les nobles et hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses vils membres, et leur orgueil, que tout offensait, n'épargna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue; ni aux richesses, parce qu'ils les avaient longtemps enviées; ni aux talents, parce que la nature les leur avait tous refusés; ni à la science, parce qu'ils se sentaient profondément ignorants; ni à la vertu, parce qu'ils étaient couverts de crimes; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonça quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était s'engager à tout anéantir. Aussi, dès lors, gouverner, ce fut proscrire, confisquer, et proscrire encore. On organisa la mort dans chaque bourgade : et, achevant avec des décrets ce qu'on avait commencé avec des poignards, on voua des classes entières de citoyens à l'extermination; on ébranla par le divorce le fondement de la famille : on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage.

Cependant la haine de l'ordre, trop à l'étroit sur ce vaste théâtre de destructions, franchit les frontières, et alla menacer sur leur trône tous les souverains de l'Europe. L'athéisme eut ses apôtres, et l'anarchie ses séides. La guerre redevenant ce qu'elle est chez les sauvages, on arrêta de ne faire aucun

prisonnier; l'honneur du soldat frémit, et repoussa cet ordre barbare. Mais, hors des camps, l'enfance même ne put désarmer la rage, ni attendrir les bourreaux. Je me lasse de rappeler tant d'inexpiables horreurs. La France, couverte de débris, offrait l'image d'un immense cimetière, quand, chose étonnante! voilà qu'au milieu de ces ruines, les princes mêmes du désordre, saisis d'une terreur soudaine, reculent épouvantés, comme si le spectre du néant leur eût apparu. Sentant qu'une force irrésistible les entraîne eux-mêmes au tombeau, leur orgueil fléchit tout à coup. Vaincus d'effroi, ils proclament en hâte l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme; et, debout sur le cadavre palpitant de la société, ils appellent à grands cris le Dieu qui seul peut la ranimer.

(*Essai sur l'Indifférence religieuse.*)

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ.

O homme! abaisse-toi donc; mortel coupable, humilie-toi, prosterne-toi, mets ton front dans la poudre, et remplis de tes inconsolables gémissements cette terre, royaume de désolation, que Dieu t'a donnée dans sa vengeance pour exil et pour tombeau, comme on assigne un vil domaine à un roi dépossédé. Mais que dis-je? réjouis-toi plutôt, et chante avec la nouvelle Sion : « Heureuse faute, qui a mérité d'avoir un si grand rédempteur! » La Religion te rend et bien

au delà de ce que tu avais perdu; elle t'élève à une perfection qui t'élève autant au-dessus des anges que les triomphes de la vertu sont au-dessus d'une innocence paisible et sans combats. Soutenu par la grâce divine, il n'est point de vicieux penchants que tu ne puisses surmonter. Qu'on cesse de me parler de nature corrompue : je ne vois plus, je ne veux plus voir que la nature réparée et resplendissante de gloire. La Foi m'ouvre le Ciel, éclaire mon ignorance, fixe mes incertitudes, dissipe les sombres nuages qui environnaient ma raison, et la remplit d'un torrent de lumière. A sa suite marche l'Espérance, charme éternel de la vie, et l'aimable compagne de l'Amour. Croire, espérer, aimer, voilà toute la religion. Aucun sacrifice ne coûte lorsqu'on est assuré du prix; tous les devoirs sont doux à celui qui aime : « Aimez et faites ce que vous voudrez, » disait un des Pères de l'Église : c'est qu'on n'a de volonté, quand on aime, que celle de l'objet aimé. O loi d'amour! loi sublime, loi adorable, que n'obtiens-tu pas des vrais chrétiens! A l'exemple de leur maître, ils passent dans le monde en faisant du bien. Une charité immense comme Dieu même, qui la leur inspire, anime toutes leurs actions, remplit toutes leurs pensées, féconde tous leurs sentiments. Est-ce pour eux-mêmes qu'ils vivent, ou est-ce uniquement pour les autres qu'ils existent? voyez-les voler au secours de toutes les misères humaines; voyez-les verser, comme le Samaritain, l'huile et le

baume sur les plaies de leurs frères. Rien ne les lasse, rien ne les rebute; plus vous êtes infortunés, plus vous leur êtes chers. Leurs trésors sont le patrimoine de l'indigence; leur temps, leurs soins, leur compassion, leurs larmes appartiennent à tous ceux qui souffrent. Êtes-vous pauvre, malade, infirme? venez, ils vous soulageront. Votre cœur saigne-t-il de ces blessures secrètes que l'on s'efforce de dérober à la dure pitié d'une philanthropie égoïste? accourez, ils vous prodigueront des consolations ineffables, qui adouciront vos maux, et vous les feront oublier. Pour eux, il n'y a point d'ennemis, point d'étrangers : il n'y a que des hommes. Avez-vous commis quelque faute? approchez, ne craignez point: leur bouche ne connaît pas le reproche insultant; ils vous plaindront, ils pleureront avec vous, ils s'avoueront faibles comme vous, et vous montreront, avec le sourire de l'espérance sur les lèvres, le commun libérateur. Bons pères, bons fils, bons époux, amis sûrs, sujets fidèles, quelle vertu n'est pas la leur? et pourtant, loin d'être épris de leur propre excellence, ils gémissent incessamment sur leur indignité, se regardent comme des serviteurs inutiles, et n'attendent leur récompense que de la gratuite miséricorde de l'être infiniment bon, qui la leur a promise. Détachés des biens terrestres, ils n'aspirent qu'à la céleste patrie, où le Sauveur les a précédés. Honneurs, plaisirs, richesses, rien de ce qui est du monde ne les touche; il n'en aiment, ils n'en dési-

rent que les tribulations et les croix. Les larmes sont leur joie; les humiliations, leur gloire; les souffrances, leur lit de repos. Frappez-les sur la joue droite, ils vous présenteront aussitôt la gauche; enlevez-leur leur habit, ils vous abandonneront encore leur manteau. Persécutez-les, emprisonnez-les, arrachez-leur la vie dans d'effroyables tortures, ils prieront pour vous le Dieu qui pardonne, et leurs douces paroles seront des paroles de bénédiction.

Je m'arrête : sont-ce des hommes que j'ai peints? Non; ce sont des disciples de Jésus-Christ. Que celui qui n'aperçoit dans la religion qu'une invention humaine se lève maintenant et dise : J'aurais créé cette doctrine, j'aurais changé la nature de l'homme, j'aurais inventé la Foi, l'Espérance et l'Amour.

(*Mélanges.*)

L'HOMME EST NÉ POUR TRAVAILLER.

Insouciance, paresse, amour d'une vie molle, peur surtout, la tremblante peur, voilà ce qui aveugle ou corrompt les débiles consciences de tant d'hommes, qui s'en vont balbutiant avec une sécurité feinte : Paix, paix! et il n'y a point de paix. Ils craignent le travail, ils craignent le combat, ils craignent tout, excepté ce qu'il faudrait craindre. Je vous le dis, il y a un ciel dont le regard tombe d'en haut comme une malédiction sur ces lâches. Et pourquoi donc croient-ils être nés? Dieu n'a point mis l'homme sur

cette terre pour s'y reposer comme dans la patrie, ou pour s'engourdir quelques jours dans un indolent sommeil. Le temps n'est pas une brise légère qui en passant caresse et rafraîchisse son front, mais un vent qui tour à tour le brûle et le glace, une tempête qui emporte rapidement sa frêle barque, sous un ciel nébuleux, à travers les rochers. Il faut qu'il veille, et remue, et sue; il faut qu'il violente sa nature et plie sa volonté à l'ordre immuable qui la froisse et la brise incessamment. Le devoir, le sévère devoir s'assied près de son berceau, se lève avec lui quand il en sort, et l'accompagne jusqu'à la tombe. On se doit à ses frères aussi bien qu'à soi; on se doit à son pays, à l'humanité; on se doit surtout à l'Église, qui, si on veut le bien entendre, n'est que la famille universelle, la grande cité d'où le Christ, roi en même temps que pontife, domine les mondes, appelant, de tous les points de l'univers, les créatures libres à s'unir sous les lois éternelles de l'intelligence et de l'amour. (*Affaires de Rome.*)

L'EXILÉ.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du

creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poi-

trine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé ! (*Paroles d'un croyant.*)

LA MÈRE ET LA FILLE.

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regardait en silence, pendant quelques moments, la femme à che-

veux blancs; puis elle lui dit : — « Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment? »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : — « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait. »

Ayant dit ces mòts, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit : — « Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation; cependant vous me restiez; mais je ne sentais qu'une chose alors. Depuis j'ai pensé que, s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. »

La jeune fille ne répondit rien; mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : — « Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout? Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu le gagner par notre travail; mais ce peu ne suffit-il pas? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail? Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas! un abri, et combien ne savent où se retirer! Il vous a, ma fille donnée à moi : de quoi me plaindrais-je? »

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue,



tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : — « Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus ; ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. Quelque temps avant votre naissance, je priais un jour avec plus d'ardeur la vierge Marie ; et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me présentait ; et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches. Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux. »

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait ; et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

(*Paroles d'un croyant.*)

LE JEUNE SOLDAT.

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre contre les hommes iniques, pour ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds; contre les maîtres pour les esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que tous ne soient pas la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées, et soutenir les genoux qui fléchissent.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : Un fils vous est né; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir, pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail ; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et à qui on répond : Il n'y a plus de pain ; on nous a pris ce qui en restait.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas à jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père destinés à vivre unis dans un même amour.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour affranchir de la tyrannie de l'homme la pensée, la parole, la conscience.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protége les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu et une patrie sur la terre.

Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat ! (*Paroles d'un croyant.*)

LES DEUX VOISINS.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-

même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : Car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vivement dans sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme

plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants.

Les miens n'ont que moi non plus : que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père, qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. (*Paroles d'un croyant.*)

AIDONS-NOUS MUTUELLEMENT.

La justice ne suffirait pas aux besoins de l'humanité. Chacun, sous son empire, jouirait à la vérité pleinement de son droit, mais resterait isolé dans le monde, privé des secours et de l'aide perpétuellement nécessaires à tous. Un homme manquerait-il de pain, on dirait : *Qu'il en cherche; est-ce que je l'en empêche? Je ne lui ai point enlevé ce qui était à lui. Chacun chez soi, et chacun pour soi.* — On répèterait le mot de Caïn : *Suis-je chargé de mon frère?* La veuve, l'orphelin, le malade, le faible seraient abandonnés; nul appui réciproque, nul bon office désintéressé. Partout l'égoïsme et l'indifférence. Plus de liens véritables, plus de souffrances ni de joies partagées, plus de respiration commune. La vie, retirée au fond de chaque cœur, s'y consumerait solitaire, comme une lampe dans un tombeau, n'éclairant que les débris de l'homme; car un homme sans entrailles, dénué de compassion, de sympathie, d'amour, qu'est-ce autre chose qu'un cadavre qui se meut?

Et puisque nous avons besoin les uns des autres, de nous appuyer les uns sur les autres, comme les

frêles tiges des herbes des champs que le moindre souffle agite et courbe; puisque le genre humain périrait sans une mutuelle communication des biens que chacun possède individuellement en vertu de la loi de justice, une autre loi est nécessaire à sa conservation, et cette loi est la charité; et la charité, qui forme un seul corps vivant des membres épars de l'humanité, est la consommation du devoir, dont la justice est le premier fondement.

Que serait un homme concentré uniquement en lui-même par l'égoïsme, ne nuisant à personne directement, et ne servant non plus personne, ne songeant qu'à soi, et ne vivant que pour soi? Que serait un peuple composé d'individus sans liens, où nul ne compatirait aux maux d'autrui, ne se tiendrait obligé d'aider ses frères et de les secourir; où tout échange de services, tout acte de miséricorde et de pitié ne seraient qu'un calcul d'intérêt; où la plainte de celui qui souffre, les gémissements de la douleur, le sanglot de la détresse, le cri de la faim s'exhaleraient dans les airs comme un vain bruit?

Ce peuple, semblable aux légers débris abandonnés sur l'aire après que le grain a été recueilli, pourrirait bien vite dans la boue, s'il n'était emporté par l'une de ces tempêtes à qui Dieu ordonne de passer sur ce monde pour le purifier. La nature entière nous avertit de l'indispensable besoin que tous ont les uns des autres. Le précepte divin du secours mutuel, et du dévouement et de l'amour, nous est

à chaque instant rappelé par ce que nos yeux voient autour de nous. Lorsque le temps est venu pour elles d'aller chercher en d'autres climats la pâture que le Père céleste leur y a préparée, les hirondelles s'assemblent ; puis, sans se séparer jamais, elles voguent, nautoniers aériens, vers les rivages où elles se reposeront dans la paix et dans l'abondance. Seule, que deviendrait chacune d'elles ? Pas une n'échapperait au péril de la route. Réunies, elles résistent aux vents ; l'aile débile une fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle. Pauvres douces petites créatures que le dernier printemps vit éclore, les plus jeunes, abritées par leurs aînées, atteignent sous leur garde le terme du voyage, et, sur la terre lointaine où la Providence les a conduites par-dessus les mers, elles rêvent le nid natal, et ces premières joies, ces joies mystérieuses, ineffables, que Dieu a mises, pour tous les êtres, à l'entrée de la vie.

(*Livre du peuple.*)

LA JUSTICE ET LA CHARITÉ.

Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fît pour nous, voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants ; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément

à s'employer, il pouvait sans trop de peine pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements ; et, quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura, privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis : la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier, et il lui dit : « Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : ayez pitié de nous. »

Le riche lui répondit : « Que puis-je à cela? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le payement? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous ni à nul autre : mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront? »

Le pauvre père se tut ; et, le cœur plein d'an-

goisse, il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : « Qu'avez-vous ? il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux. »

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : « Pourquoi, lui dit l'autre, vous désoler de la sorte ? Ne sommes-nous pas frères ? Et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse ? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu. »

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée, jusqu'à ce qu'elle pût elle-même pourvoir à ses besoins.

(*Livre du peuple.*)

BARANTE.

1782.

Prosper Brugière, baron DE BARANTE, est né à Riom, d'une famille ancienne. Préfet sous l'Empire, il est devenu depuis député, pair de France, membre de l'Académie française, ambassadeur, etc.

Au milieu de ses fonctions publiques, M. de Barante n'a pas cessé de cultiver les lettres ; il occupe une place éminente parmi nos critiques et nos historiens. Il a publié un *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle,* petit volume qui juge avec une rare impartialité et une sagacité remarquable les hommes et les choses de cette époque célèbre ; des *Mélanges d'histoire et de littérature,* dignes de sa plume élégante et spirituelle, et

une *Histoire des Ducs de Bourgogne*, où il donne le modèle d'une histoire *écrite pour raconter et non pour juger*. Son style est pittoresque et animé ; son récit a les grâces et la naïveté des chroniques, jointes à toute la clarté de la langue moderne.

DÉMENCE DE CHARLES VI.

On était alors au commencement d'août, dans les jours les plus chauds de l'année. Le soleil était ardent, surtout dans ce pays sablonneux. Le roi était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait une jacque ; le sien était en velours noir et l'échauffait beaucoup. Il avait sur la tête un chaperon de velours écarlate, orné d'un chapelet de grosses perles que lui avait donné la reine à son départ. Derrière lui étaient deux pages à cheval ; l'un portait un de ces beaux casques légers et polis qu'on fabriquait alors à Montauban ; l'autre tenait une lance, dont le fer avait été donné au roi par le sire de La Rivière, qui l'avait rapporté de Toulouse, où on les forgeait mieux que nulle part ailleurs. Pour ne pas incommoder le roi par la poussière et la chaleur, on le laissait marcher ainsi presque seul. Le duc de Bourgogne et le duc de Berri étaient à gauche, quelques pas en avant, conversant ensemble. Le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le sire de Coucy et quelques autres étaient aussi en avant, formant un groupe. Par derrière, les sires de Navarre, d'Albret, de Bar, d'Artois, et beaucoup d'autres formaient une assez grande troupe.

On cheminait en cet équipage, et l'on venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout à coup sortit de derrière un arbre, au bord de la route, un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche. Il s'élança et saisit le cheval du roi par la bride :

« Ne va pas plus loin, noble roi, cria-t-il d'une voix terrible; retourne, tu es trahi! » Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ, et, frappant du bâton de leurs lances sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et rien de plus, on le laissa aller sans s'informer de rien, et même il suivit le roi pendant près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri.

Le roi fut fort troublé de cette apparition subite. Sa tête, qui était toute faible, en fut ébranlée; cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable, où les rayons du soleil étaient plus éclatants et plus brûlants encore. Un des pages du roi, fatigué de la chaleur, s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur le casque et fit soudainement retentir l'acier. Le roi tressaillit; et alors on le vit, se levant sur ses étriers, tirer son épée, presser son cheval des éperons et s'élancer en criant : « En avant sur ces traîtres! ils veulent me livrer aux ennemis. » Chacun s'écarta en toute hâte, pas assez tôt cependant pour que quelques-uns ne fussent blessés; on dit même que plusieurs furent tués, entre autres un Polignac.

Le duc d'Orléans se trouvait là, tout auprès; le roi courut sur lui l'épée levée, et allait le frapper « Fuyez, mon neveu, s'écria le duc de Bourgogne, qui était accouru, mon seigneur veut vous tuer. Ah! quel malheur! Mon seigneur est dans le délire! Mon Dieu! qu'on tâche de le prendre! » Il était si furieux que personne n'osait s'y risquer. On le laissait courir çà et là, et se fatiguer en poursuivant tantôt l'un, tantôt l'autre. Enfin, quand il fut lassé, et tout trempé de sueur, son chambellan, messire Guillaume Martel, s'approcha par derrière et le prit à bras le corps. On l'entoura, on lui ôta son épée, on le descendit de cheval; il fut couché doucement par terre, on lui défit sa jacque; on trouva sur le chemin une voiture à bœufs, on y plaça le roi de France en le liant, de peur que sa fureur ne le reprît; on le ramena à la ville sans mouvement et sans parole.

(*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

SUPPLICE DE JEANNE D'ARC.

Le 30 mai, Jeanne monta dans la charrette du bourreau; frère Martin l'Advenu, son confesseur, et frère Isambart, qui avaient plus d'une fois réclamé ustice dans le procès, étaient près d'elle. Huit cents Anglais, armés de haches, de lances et d'épées, marchaient alentour.

Dans le chemin, elle priait si dévotement, et se lamentait avec tant de douceur, qu'aucun Français

ne pouvait retenir ses larmes. Quelques-uns des assesseurs n'eurent pas la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Arrivée à la place du supplice : « Ah ! Rouen ! dit-elle, Rouen ! est-ce ici que je dois mourir ! »

Ensuite elle se mit à genoux, et se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, surtout à saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite ; elle laissait voir tant de ferveur que chacun pleurait, même plusieurs Anglais. Jean de Mailli, évêque de Noyon, et quelques autres du clergé de France, descendirent de l'échafaud, ne pouvant endurer un si lamentable spectacle.

Jeanne demanda la croix ; un Anglais en fit une de deux bâtons, et la lui donna. Elle la prit dévotement et la baisa : mais elle désira avoir celle de la paroisse ; on alla la querir, et elle la serrait étroitement contre son cœur en continuant ses prières.

Cependant les gens de guerre des Anglais et même quelques capitaines commencèrent à se lasser de tant de délais : « Allons donc, prêtre, voulez-vous nous » faire dîner ici ! disaient les uns. — Donnez-la-nous, » disaient les autres, et ce sera bientôt fini. — Fais » ton office, » disaient-ils au bourreau.

Sans autre commandement, et avant la sentence du juge séculier, le bourreau la saisit ; elle embrassa la croix, et marcha vers le bûcher. Des gendarmes anglais l'y entraînaient avec fureur.

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre.

Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits les mots : *hérétique, relapse, apostate, idolâtre.* Frère Martin l'Advenu, son confesseur, était monté sur le bûcher avec elle ; il y était encore que le bourreau alluma le feu : « Jésus ! » s'écria Jeanne ; et elle fit descendre le bon prêtre. « Tenez-vous en bas, dit-elle ; levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. » Elle assura encore que les voix venaient de Dieu, qu'elle ne croyait pas avoir été trompée, et qu'elle n'avait rien fait que par l'ordre de Dieu. Ainsi, protestant de son innocence, et se recommandant au ciel, on l'entendit encore prier à travers la flamme : le dernier mot qu'on put distinguer fut « Jésus. »

Il n'y avait pas d'hommes assez durs pour retenir leurs larmes ; tous les Anglais, sauf quelques gens de guerre qui continuaient à rire, étaient attendris : les Français murmuraient que cette mort était cruelle et injuste. « Elle meurt martyre pour son » vrai Seigneur. Ah ! nous sommes perdus, on a » brûlé une sainte ! Plût à Dieu que mon âme fût » où est la sienne ! » Tels étaient les discours qu'on tenait. Un autre avait vu le nom de Jésus écrit en lettres de flammes au-dessus du bûcher.

(*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

GUIZOT.

1787.

François Guizot est né à Nîmes en 1787. Il est fils d'un avocat protestant mort sur l'échafaud révolutionnaire. Après de fortes études, il se mit précepteur, et se fit connaître par de nombreux travaux littéraires. Il publia un *Dictionnaire des Synonymes français,* remarquable de précision et de méthode; une *Vie de Corneille et de Shakspeare,* admirables études sur ces deux grands poètes; une *traduction de Gibbon,* avec des notes historiques d'un haut intérêt. En 1812, M. Guizot fut nommé professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres, et il commença cette série de travaux qui sont le fondement le plus solide de la science historique moderne. Ce cours célèbre a été imprimé; il se compose de : *Essais sur l'histoire de France,* où plusieurs questions obscures et difficiles sont résolues avec une rare sagacité; *Histoire de la Civilisation européenne,* ou recherche des causes qui ont influé sur l'état politique et social de l'Europe; *Histoire de la Civilisation en France,* le travail le plus vaste et le plus complet sur les neuf premiers siècles de notre histoire. On remarque, dans ces trois ouvrages, une érudition, un esprit d'ordre, une hauteur de vues, une profondeur d'analyse et une impartialité critique inconnues aux historiens de la France avant M. Guizot. On lui doit encore une *Collection de Mémoires sur les neuf premiers siècles de l'histoire de France;* une *Collection de Mémoires sur la Révolution d'Angleterre;* l'*Histoire de cette Révolution* jusqu'à la mort de Charles Ier, et une *Introduction à la Vie de Washington,* qui est un de ses écrits les plus remarquables.

Depuis la révolution de 1830, M. Guizot occupe les plus hautes dignités de l'État. Il a été ministre de l'instruction publique, de l'intérieur et des affaires étrangères; il est, en outre, membre de l'Académie française et de la Chambre des députés, et un de nos premiers orateurs.

RÉCEPTION D'UN CHEVALIER.

Le jeune homme, l'écuyer qui aspirait au titre de chevalier, était d'abord dépouillé de ses vêtements et mis au bain, symbole de purification. Au sortir du bain, on le revêtait d'une tunique blanche, symbole de pureté; d'une robe rouge, symbole du sang qu'il était tenu de répandre pour le service de la foi; d'une saie ou justaucorps noir, symbole de la mort qui l'attendait, ainsi que tous les hommes.

Ainsi purifié et vêtu, le récipiendaire observait pendant vingt-quatre heures un jeûne rigoureux; le soir venu, il entrait dans l'église et y passait la nuit en prières, quelquefois seul, quelquefois avec un prêtre et des parrains qui priaient avec lui.

Le lendemain son premier acte était la confession: après la confession, le prêtre lui donnait la communion; après la communion, il assistait à une messe du Saint-Esprit, et ordinairement à un sermon sur les devoirs des chevaliers et de la vie nouvelle où il allait entrer. Le sermon fini, le récipiendaire s'avançait vers l'autel, l'épée de chevalier suspendue à son col; le prêtre la détachait, la bénissait et la lui remettait au col. Le récipiendaire allait alors s'agenouiller devant le seigneur qui devait l'armer chevalier: « A quel dessein, lui demandait le seigneur,
» désirez-vous entrer dans l'ordre? Si c'est pour
» être riche, pour vous reposer et être honoré sans

» faire honneur à la chevalerie, vous en êtes indigne, » et seriez, à l'ordre de chevalerie que vous recevriez, » ce que le clerc simoniaque est à la prélature ; » et, sur la réponse du jeune homme qui promettait de se bien acquitter des devoirs de chevalier, le seigneur lui accordait sa demande.

Alors s'approchaient des chevaliers, et quelquefois des dames, pour revêtir le récipiendaire de tout son nouvel équipement ; on lui mettait les éperons, le haubert ou la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards et les gantelets ; enfin on lui ceignait l'épée.

Il était alors ce qu'on appelait *adoubé*, c'est-à-dire adopté. Le seigneur se levait, allait à lui, et lui donnait l'accolade, trois coups du plat de son épée sur l'épaule, et quelquefois un coup de la paume de la main sur la joue, en disant : « Au nom de Dieu, » de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier. » Et il ajoutait quelquefois : « Sois preux, » hardi et loyal. »

Le jeune homme ainsi armé chevalier, on lui apportait son casque, on lui amenait un cheval ; il sautait dessus, ordinairement sans le secours des étriers, et caracolait en brandissant sa lance et faisant flamboyer son épée. Il sortait enfin de l'église, et allait caracoler sur la place, au pied du château, devant le peuple avide de prendre sa part du spectacle.

(*Histoire de la civilisation en France.*)

EXÉCUTION DE CHARLES Ier.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit : « J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement ; » et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : « Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire ; quoique ma tête ne doive pas rester long-temps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié. » En s'habillant, il demanda une chemise de plus. « La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler ; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur, je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible. » Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le XXVIIe chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, le récit de la passion de Jésus-Christ : « Milord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation ? » — « Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier. » Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre ; Herbert demeurait immobile : un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore : « Allez voir

qui est là, » dit le roi : c'était le colonel Hacker. « Faites-le entrer, » dit-il. « Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à White-Hall; Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. » — « Je pars dans l'instant, répondit Charles, laissez-moi. » Hacker sortit : le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main : « Venez, dit-il, partons : Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois. » Et il descendit dans le parc qu'il devait traverser pour se rendre à White-Hall.

Hacker frappa à la porte : Juxon et Herbert tombèrent à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau : Charles fit ouvrir la porte. « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi, à mesure qu'il passait; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler : mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait appro-

cher. Il se tourna vers Juxon et Tomlison : « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il, ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles ; » et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison ; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple ; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement ; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache, il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal ; » et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache ! prenez garde à la hache ! » répéta-t-il d'un ton d'effroi... Le plus profond silence régnait ; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils ? » — « Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, répondit l'homme en s'inclinant. » Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque... « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. » — JUXON. « Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée, et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel. » — LE ROI. « Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble. » Et, se retournant vers

l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien ? » Il ôta son manteau et son Saint-Georges, donna le Saint-Georges à l'évêque en lui disant : « *Souvenez-vous*, » ôta son habit, remit son manteau, et, regardant le billot : « Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. — « Il est ferme, sire. » — LE ROI. « Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, » lui dit-il. — « Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi tendit les mains; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup : « Voilà la tête d'un traître, » dit-il en la montrant au peuple : un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-Hall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps : il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

(*Histoire de la révolution d'Angleterre.*)

VILLEMAIN.

1791.

Abel-François VILLEMAIN, le plus célèbre de nos critiques, est né à Paris. Il se destina jeune à la carrière de l'enseignement, qu'il a parcourue avec tant de gloire. De 1816 à 1830, il a été professeur de rhétorique, puis professeur d'éloquence à la Faculté des lettres. Il a traité successivement toutes les parties de notre histoire littéraire. Dans les dernières années de la Restauration, ses leçons étaient, comme celles de M. Guizot et de M. Cousin, les événements intellectuels les plus importants de l'époque. M Villemain a publié son *Cours de Littérature française au moyen âge et au dix-huitième siècle.* Ce dernier est un admirable tableau de cette époque mémorable, où il a su mélanger avec un rare bonheur la biographie, l'histoire et l'analyse littéraire. Comme critique, il adopta un éclectisme judicieux : il tient par le bon goût du style à l'ancienne école, et par les idées à la nouvelle. Nous devons encore à M. Villemain des *Mélanges,* renfermant des *discours* et des *éloges académiques; Lascaris,* ou les Grecs au quinzième siècle; un *Essai historique sur la Grèce,* depuis la conquête musulmane; une *Histoire de Cromwell,* remarquable par la clarté, l'élégance et la grâce de son style.

M. Villemain est secrétaire perpétuel de l'Académie française, pair de France, ministre de l'instruction publique, etc.

LA COUR DE CROMWELL.

Dans quelques circonstances solennelles, dans les réceptions d'ambassadeurs, dans les banquets publics, il montrait beaucoup de magnificence et d'affabilité; mais sa vie habituelle était sombre et reti-

rée. Sa cour n'avait d'autres vices que l'ambition, le fanatisme et l'hypocrisie. On n'y voyait que des officiers et des prêtres. Les amusements du théâtre, les distractions mondaines en étaient bannies ; et ce séjour de cupidité, d'ambition, de grandeur, avait toute l'austérité d'un cloître. Cromwell affectait les mœurs les plus sévères. Ayant reçu quelquefois avec honneur un parent du roi de Danemark, il refusa tout à coup de le voir, sous prétexte que c'était un jeune homme sans mœurs. Christine, si passionnée pour la gloire de Cromwell, éprouva de sa part une réprobation humiliante : Cromwell avait d'abord répondu à l'admiration de la reine de Suède par des témoignages de respect ; mais Christine, après son abdication, ayant voulu visiter l'Angleterre, Cromwell, averti de ce projet, parut le blâmer et y refuser son aveu, en alléguant les mœurs trop libres et la conduite légère de la reine.

(*Histoire de Cromwell.*)

MADAME DE STAEL

DANS LE SALON DE SON PÈRE.

Vous avez l'enthousiasme de votre âge pour le génie de madame de Staël, pour ce talent si spirituel, si élevé, si généreux, qui avait énergie d'homme et grâce de femme, qui mêlait à tant d'imagination une raison fine et profonde, et était toujours emporté par de nobles instincts de bonté, de justice,

de liberté, de courage. Les premières et les plus pures espérances de la réforme sociale n'eurent jamais de plus éloquent interprète : ses écrits intéressent le présent et l'avenir.

L'auteur de *Corinne* et de *l'Allemagne*, je l'ai connue; je l'ai vue tout animée de cette vie puissante, et de ce feu de génie qui brillait dans ses moindres entretiens, et qui lui donnait une nature de supériorité que l'on ne peut oublier ni retrouver. Cette personne vraiment admirable, dont les écrits, quelque talent qu'on y reconnaisse, ne sont qu'une épreuve affaiblie d'elle-même, réunissait plusieurs formes d'esprit et d'originalité. Elle appartenait à deux époques; et, avant tout, elle était elle-même. Elevée dans le XVIIIe siècle, dans ce temps où l'esprit était la seule affaire, sa rare intelligence avait reçu l'éducation la plus hâtive. Toute petite, tout enfant, mais avec ses grands yeux noirs étincelants d'esprit, elle était là, dans le salon de son père, homme de talent, philosophe, ministre; elle prenait part à tout; elle conversait avec les premiers esprits du temps. C'était Thomas, un peu trop emphatique, et majestueux même dans les petites choses, mais homme rare, ingénieux, muni d'une immense lecture et d'érudition antique, à laquelle le XVIIIe siècle avait trop renoncé. Là aussi était Raynal, esprit facile, irrégulier, qui rassemblait une foule de détails précieux et alors nouveaux sur les colonies et le commerce, et y mêlait tour à tour de sages maximes de

liberté et de virulentes apostrophes aux peuples et aux rois. Là venait l'illustre Buffon. Là se réunissaient encore des écrivains d'un vrai mérite, célèbres dans leur temps : Marmontel, poète oublié, littérateur instruit et ingénieux ; Chamfort, si piquant par ses mots et ses écrits ; puis ces brillants auxiliaires de la littérature, ces gens d'esprit qui n'écrivaient pas, et n'en avaient peut-être que plus d'esprit. Ceux-là composaient dans les salons un bon mot, un agréable récit, une controverse quelquefois calculée d'avance, mais vivement soutenue ; voilà leurs ouvrages. Souvent le bon mot, l'ingénieux paradoxe était répété par l'auteur dans diverses maisons : c'étaient les éditions successives du livre.

On le conçoit sans peine, ce mouvement de conversation, cette joute des amours-propres, cette active circulation des idées devaient être comme autant de soufflets de forge, qui attisaient le feu d'une jeune intelligence. Il est tout simple que, douée d'une vivacité merveilleuse et toujours excitée, mademoiselle Necker ait montré, dès l'âge de douze ans, plus d'esprit que tous les gens qui faisaient de l'esprit auprès d'elle.

(*Cours de littérature française.*)

INDÉPENDANCE DE DUCIS.

Un trait distinctif du caractère de Ducis, c'était quelque chose de fier, de libre, d'indomptable. Ja-

mais il ne porta, ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle; car dans son siècle il fut constamment très-religieux.

Quand l'ordre social se rétablit avec pompe, lorsqu'on fit l'empire, l'homme qui voulait être la gloire publique de la France, et s'occupait d'attirer, d'absorber dans l'abîme de sa renommée toutes les célébrités secondaires, tourna les yeux vers Ducis; il voulait le faire sénateur, Ducis n'en avait nulle envie. Le maître de la France le chercha donc, et voulut l'honorer, le récompenser, *l'avoir* enfin. En général, il séduisait si facilement, qu'il était tout étonné de trouver quelqu'un qui osât résister, ou même échapper à ses bienfaits.

Un jour, dans une réunion brillante, il l'aborda comme on aborde un poète, par des compliments sur son génie: ses louanges n'obtiennent rien en retour; il va plus loin, il parle plus nettement; il parle de la nécessité de réunir toutes les célébrités, toutes les gloires de la France, autour d'un pouvoir réparateur. Même silence, même froideur. Enfin, comme il insistait, Ducis, avec une originalité toute shaskspearienne, lui prend fortement le bras, et lui dit: « Général, aimez-vous la chasse? » Cette question inattendue laisse le général embarrassé. « Eh » bien! si vous aimez la chasse, avez-vous chassé » quelquefois aux canards sauvages? C'est une chasse » difficile, une proie qu'on n'attrape guère, et qui » flaire de loin le fusil du chasseur. Eh bien! je suis

» un de ces oiseaux, je me suis fait canard sauvage. »
Et en même temps il fuit à l'autre bout du salon, et laisse le vainqueur d'Arcole et de Lodi fort étonné de cette incartade.

(*Cours de littérature française.*)

VOLTAIRE ÉCRIVAIN.

La longue vie de Voltaire et la continuelle activité de son génie, est un des événements de l'histoire de notre langue. Il en retardait la décadence par les qualités mêmes de son style. Il ajoute, pour ainsi dire, à la nature de cette langue celle de son esprit, si net, si juste, si facile, si rapide, si brillant de clarté. D'autres écrivains ont été plus éloquents; aucun plus français et plus cosmopolite à la fois. Aucun n'a servi davantage à la popularité de notre langue, et à cette convention tacite qui fait que, presque partout, deux hommes d'esprit, de nation diverse, qui se rencontrent, s'accordent à parler français. Cette influence de soixante années de verve et de gloire, cette parole toujours naturelle et vive, quoi qu'elle dît, ce goût moqueur, toujours armé contre l'affectation et l'enflure, n'empêchèrent pas cependant le cours inévitable des choses. Si la langue s'enrichit encore de combinaisons et de formes heureuses, si la prose surtout se dégagea parfois de quelques lenteurs, si l'étude plus générale des sciences introduisit dans l'usage plusieurs termes

nouveaux et nécessaires, le naturel et la pureté du style s'affaiblirent. Voltaire lui-même, s'il ménageait avec un goût exquis le caractère de notre idiome, et ne le surchargeait d'aucun faux ornement, en émonda parfois le jet vigoureux, et n'en retint pas toutes les richesses. Sa langue, si correcte et si facile, a moins de nerf et de physionomie que celle du siècle précédent.

(*Préface du Dict. de l'Académie.*)

MILTON

COMPOSANT LE PARADIS PERDU.

Milton, libre et oublié, poursuivit avec ardeur la composition de son sublime ouvrage. Il avait alors cinquante-six ans; il était aveugle, et tourmenté de la goutte. Une vie étroite et pauvre, de nombreux ennemis, le sentiment amer de ses illusions démenties, le poids humiliant de la disgrâce publique, la tristesse de l'âme et les souffrances du corps, tout accablait Milton; mais un génie sublime habitait en lui. Dans ses journées rarement interrompues, dans les longues veilles de ses nuits, il méditait des vers sur un sujet depuis si long-temps déposé dans son âme, et qu'avaient mûri, pour ainsi dire, tous les événements et toutes les passions de sa vie. Séparé de la terre par la perte du jour et par la haine des hommes, il n'appartenait plus qu'à ce monde mystérieux dont il racontait les merveilles. « Donne des

yeux à mon âme, » disait-il à sa muse. Il voyait en lui-même, dans le vaste champ de ses souvenirs et de ses pensées. Les fureurs du fanatisme, l'enthousiasme de la révolte, les tristes joies des partis vainqueurs, les haines profondes de la guerre civile avaient de toutes parts assailli et exercé son génie. Les chaires des églises d'Angleterre, les salles de Westminster, toutes pleines de séditions et de bruyantes menaces, lui avaient fait entendre ce cri de guerre contre la puissance, qu'il aimait à répéter dans ses chants, et dont il armait l'enfer contre la monarchie du ciel. La religion indépendante des puritains, leurs extases mystiques, leur ardente piété sans foi positive, leurs interprétations arbitraires de l'Écriture avaient achevé d'ôter tout frein à son imagination, et lui donnaient quelque chose d'impétueux et d'illimité, comme les rêves du fanatisme.

A tant de sources d'originalité il faut joindre cette féconde imitation de la poésie antique, qui nourrissait la verve de Milton. Homère, après la Bible, avait toujours été sa première lecture ; il le savait presque par cœur, et l'étudiait sans cesse. Aveugle et solitaire, ses heures étaient partagées entre la composition poétique et le ressouvenir toujours entretenu des grandes beautés d'Isaïe, d'Homère, de Platon, d'Euripide. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu, et l'on sait que l'une d'elles, long-temps après, récitait de mémoire des vers

d'Homère qu'elle avait ainsi retenus sans les comprendre. Chaque jour, Milton, en se levant, se faisait lire un chapitre de la Bible hébraïque ; puis il travaillait à son poëme, dont il dictait les vers à sa femme, ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. La musique était une de ses distractions ; il touchait de l'orgue, et chantait avec goût. Au milieu de cette vie simple et occupée, le *Paradis Perdu*, si long-temps médité, s'acheva promptement. (*Villemain.*)

COUSIN.

1792.

Victor COUSIN, chef de l'école de la philosophie éclectique, est fils d'un coutelier de Paris. Il entra jeune dans l'enseignement et embrassa la carrière philosophique. Disciple de M. Royer-Collard, et son successeur à l'École normale, il enseigna d'abord la philosophie écossaise de Reid, se fortifia ensuite dans l'étude de la philosophie allemande de Kant, et finit par faire un choix, par créer son système d'*éclectisme*. C'est à tort qu'on l'a accusé de *panthéisme ;* sa *Théodicée* est conforme à celle de Frayssinous.

Nous devons à M. Cousin le *Cours de l'histoire de la Philosophie au dix-huitième siècle,* des *Fragments philosophiques,* une *traduction des Œuvres complètes de Platon,* et un grand nombre d'autres travaux fort remarquables. Son style est plein d'éclat et de vie ; le premier il a donné à la langue philosophique un coloris, une richesse, une chaleur qu'elle n'avait pas avant lui dans notre littérature.

M. Cousin est conseiller d'État, membre du conseil royal de l'instruction publique et de l'Académie française, pair de France, etc.

DÉFENSE DE L'ÉCLECTISME.

PREMIÈRE OBJECTION. — *L'éclectisme est un syncrétisme qui mêle ensemble tous les systèmes.*

RÉPONSE. — L'éclectisme ne mêle pas ensemble tous les systèmes, car il ne laisse intact aucun système ; il décompose chacun d'eux en deux parties, l'une fausse, l'autre vraie : il détruit la première, et n'admet que la seconde dans le travail de la recomposition. C'est la partie vraie de chaque système qu'il ajoute à la partie vraie d'un autre système, c'est-à-dire la vérité à la vérité, pour en former un ensemble vrai. Il ne mêle jamais un système entier à un autre système entier ; il ne mêle donc pas tous les systèmes. L'éclectisme n'est donc pas le syncrétisme ; l'un est même l'opposé de l'autre : ils se ressemblent philosophiquement et grammaticalement comme choix et mélange, discernement et confusion.

SECONDE OBJECTION. — *L'éclectisme approuve tout, confond le vrai et le faux, le bien et le mal.*

RÉPONSE. — L'éclectisme n'approuve pas tout ; car il professe que dans tout système il y a une part considérable d'erreur. Il ne confond pas le vrai et le faux, il les distingue au contraire ; il sépare l'un

d'avec l'autre, néglige le faux et n'emploie que le vrai.

TROISIÈME OBJECTION. — *L'éclectisme est le fatalisme.*

RÉPONSE. — Il n'y a point de fatalisme à dire que l'homme est ainsi fait, qu'avec son admirable intelligence il saisit toujours quelque chose de la vérité, et qu'avec les bornes de son intelligence, surtout avec sa paresse, sa légèreté, sa présomption, il croit avoir atteint la vérité tout entière quand il n'en possède qu'une partie; d'où il résulte qu'il y a toujours du vrai et du faux, du bien et du mal, dans les œuvres de l'homme, et particulièrement dans les systèmes philosophiques. Il y a d'autant moins de fatalisme à cela, que l'éclectisme soutient qu'avec de grands efforts sur soi-même, en redoublant de vigilance, d'attention, de circonspection, on peut arriver à diminuer les chances d'erreur, et que lui-même aspire à ce résultat.

QUATRIÈME OBJECTION. — *L'éclectisme est l'absence de tout système.*

RÉPONSE. — L'éclectisme n'est point l'absence de tout système; car c'est l'application d'un système. En effet, pour recueillir et réunir les vérités éparses dans les différents systèmes, il faut d'abord les séparer des erreurs auxquelles elles sont mêlées; or, pour cela, il faut savoir les discerner et les reconnaître : mais pour reconnaître que telle opinion est vraie ou fausse, il faut savoir soi-même où est l'erreur

et où est la vérité; il faut donc être ou se croire déjà en possession de la vérité, il faut avoir un système pour juger tous les systèmes. L'éclectisme suppose un système déjà formé, qu'il enrichit et qu'il éclaire encore; ce n'est donc point l'absence de tout système.

L'éclectisme n'est pas d'hier; il est né le jour où un esprit bien fait dans une âme bienveillante s'est avisé de mettre d'accord deux adversaires passionnés, en leur montrant que les opinions pour lesquelles ils se combattent ne sont pas en elles-mêmes inconciliables, et qu'avec quelques sacrifices réciproques il est possible de les faire aller ensemble. L'éclectisme était déjà dans la pensée de Platon; il était la prétention déclarée, légitime ou non, de l'école d'Alexandrie. Chez les modernes, il n'est pas seulement la prétention, il est la pratique constante de Leibnitz, et il jaillit de toutes parts des riches points de vue historiques de la philosophie allemande. Le temps est venu de l'élever à la rigueur et à la dignité d'un principe; c'est ce que j'ai essayé de faire. Ce nom, depuis long-temps tombé dans un profond oubli, à peine prononcé par une faible voix, a retenti d'un bout de l'Europe à l'autre, et l'esprit du XIX[e] siècle s'est reconnu dans l'éclectisme : ils sauront bien faire leur route ensemble à travers tous les obstacles.

LES MYSTÈRES
SONT ACCESSIBLES A LA RAISON.

J'espère qu'on ne m'accusera pas de confondre avec le monde l'éternelle intelligence qui, avant le monde et l'humanité, existe déjà de la triple existence qui est inhérente à sa nature; mais si, à cette hauteur, la philosophie échappe à l'accusation du panthéisme, on ne lui fera pas grâce d'une accusation tout opposée, et qu'elle accepte, celle de vouloir pénétrer dans la profondeur de l'essence divine, qui, dit-on, est incompréhensible. Des hommes, des êtres raisonnables, dont la mission est de comprendre et qui croient à l'existence de Dieu, n'y veulent croire que sous cette réserve expresse, que cette existence soit incompréhensible! Mais ce qui serait absolument incompréhensible n'aurait nul rapport avec notre intelligence, ne pourrait être nullement admis par elle. Un Dieu qui nous est absolument incompréhensible est un Dieu qui n'existe pas pour nous. En vérité, que serait-ce pour nous qu'un Dieu qui n'aurait pas cru devoir donner à sa créature quelque chose de lui-même, assez d'intelligence pour que cette pauvre créature pût s'élever jusqu'à lui, le comprendre et y croire? Qu'est-ce que croire? — C'est comprendre en quelque degré. La foi, quelle que soit sa forme, quel que soit son objet, vulgaire ou sublime, la foi ne peut pas être autre chose que le consentement de la raison à ce

que la raison comprend comme vrai. C'est là le fond de toute foi. Otez la possibilité de connaître, il ne reste rien à croire, et la racine de la foi est enlevée. Dira-t-on que, si Dieu n'est pas entièrement incompréhensible, il l'est un peu? Soit; mais je prie qu'on veuille bien déterminer la mesure, et alors je soutiendrai que c'est précisément cette mesure de la compréhensibilité de Dieu qui sera la mesure de la foi humaine.

Dieu est si peu incompréhensible, que ce qui constitue sa nature, ce sont précisément les idées, dont la nature est d'être intelligibles. En effet, on a beaucoup recherché si les idées représentent ou ne représentent pas, si elles sont conformes ou non conformes à leurs objets. En vérité, la question n'est pas de savoir si les idées représentent, car les idées sont au-dessus de toutes choses : la vraie question philosophique serait plutôt de savoir si les choses représentent; car les idées ne sont pas le reflet des choses, mais les choses sont le reflet des idées. Dieu, la substance des idées, est essentiellement intelligent et essentiellement intelligible.

J'irai plus loin; et à ce reproche d'un mysticisme pusillanime, je répondrai du haut de l'orthodoxie chrétienne. Car savez-vous quelle est la théorie que je vous ai exposée? — Pas autre chose que le fond même du christianisme. Le Dieu des chrétiens est triple et un tout ensemble, et les accusations qu'on élèverait contre la doctrine que j'enseigne doivent

remonter jusqu'à la Trinité chrétienne. Le dogme de la Trinité est la révélation de l'essence divine, éclairée dans toute sa profondeur et amenée tout entière sous le regard de la pensée. Et il ne paraît pas que le christianisme croie l'essence divine inaccessible ou interdite à l'intelligence humaine, puisqu'il la fait enseigner au plus humble d'esprit, puisqu'il en fait la première vérité qu'il inculque à ses enfants.

Mais quoi ! s'écriera-t-on, oubliez-vous que cette vérité est un mystère ? Non, je ne l'oublie pas, mais n'oubliez pas non plus que ce mystère est une vérité. D'ailleurs, je m'expliquerai nettement à cet égard : mystère est un mot qui appartient, non à la langue de la philosophie, mais à celle de la religion. Le mysticisme est la forme nécessaire de toute religion, en tant que religion ; mais sous cette forme sont des idées qui peuvent être abordées et comprises en elles-mêmes. Je ne fais que répéter ce qu'ont dit bien avant moi les plus grands docteurs de l'église, saint Thomas, saint Anselme de Canterbury, et Bossuet lui-même à la fin de l'*Histoire universelle*. Ces grands hommes ont tenté une explication des mystères, entre autres du mystère de la très-sainte Trinité ; donc ce mystère, tout saint et sacré qu'il était à leurs propres yeux, contenait des idées qu'il était possible de dégager de leurs formes. La forme symbolique et mystique est inhérente à la religion ; elle est, dans le cas qui nous occupe, emprun-

tée aux relations humaines les plus intimes et les plus touchantes. Mais encore une fois, si la forme est sainte, les idées qui sont au-dessous le sont aussi, et ce sont ces idées que la philosophie dégage, et qu'elle considère en elles-mêmes. Laissons à la religion la forme qui lui est inhérente : elle trouvera toujours ici le respect le plus profond et le plus vrai ; mais en même temps, sans toucher aux droits de la religion, déjà j'ai défendu et je défendrai constamment ceux de la philosophie. Or, le droit comme le devoir de la philosophie est, sous la réserve du plus profond respect pour les formes religieuses, de ne rien comprendre, de ne rien admettre qu'en tant que vrai en soi et sous la forme de l'idée. La forme de la religion et la forme de la philosophie, disons-le nettement, sont différentes ; mais, en même temps, le contenu, si je puis m'exprimer ainsi, de la religion et de la philosophie est le même. C'est donc une puérilité, là où il y a identité de contenu, d'insister hostilement sur la différence de la forme. La religion est la philosophie de l'espèce humaine ; un petit nombre d'hommes va plus loin encore ; mais en considérant l'identité essentielle de la religion et de la philosophie, ce petit nombre entoure de vénération la religion et ses formes ; et il ne la vénère pas par une sorte d'indulgence philosophique qui serait fort déplacée ; il la révère sincèrement, parce qu'elle est la forme de la vérité en soi.

(*Cours de Philosophie.*)

THIERRY.

1795.

Augustin Thierry, proclamé l'*Homère de l'histoire* par Châteaubriand, est né à Blois, d'une famille pauvre et obscure. Après de brillantes études, il professa quelque temps. Vers 1820, il débuta dans la littérature par une série d'articles d'histoire et de critique, insérés dans les journaux, et publiés depuis sous le titre de *Dix ans d'études historiques* et de *Lettres sur l'histoire de France*. Le jeune écrivain n'avait cherché dans l'étude des documents originaux que des arguments en faveur de ses opinions libérales. Il y découvrit une doctrine nouvelle et des principes nouveaux; il opéra une réforme dans la manière d'écrire l'histoire et de juger les origines de la monarchie, la conquête franke, l'avénement des dynasties royales, l'établissement des communes, etc. Il voulut mettre en pratique la théorie historique qu'il avait proclamée, c'est-à-dire unir l'art et la science, et faire du drame avec les matériaux fournis par une érudition scrupuleuse. En 1825, il publia l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, véritable épopée, récit dramatique et philosophique, qui réunit à une vaste érudition toutes les richesses d'une imagination féconde et d'un style net, gracieux, animé, coloré comme celui d'un poète. En 1840, M. Thierry a publié les *Récits des temps mérovingiens*, ouvrage encore inachevé, chef-d'œuvre de science et de style, tableau exact et complet de la vie civile, politique et religieuse en France au sixième siècle. Le charme de la diction, des peintures pittoresques, un récit toujours intéressant, donnent à ce livre l'attrait du roman.

M. A. Thierry, devenu aveugle et infirme, poursuit avec la même ardeur le cours de ses glorieux travaux. Depuis 1835, il surveille l'immense publication faite par le gouvernement de tous les matériaux appartenant à l'histoire du tiers-état; recueil qui doit rivaliser avec les grandes collections des bénédictins, consacrées à la noblesse et au clergé.

LE DÉVOUEMENT A LA SCIENCE.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très-petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à près de cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires, où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient, pour ainsi dire, à nu, les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a long-temps souhaité de voir et que souvent lui ont montré ses rêves...

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieure-

ment, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle; je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance....

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts

nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral, qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? l'Étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore si j'avais à recommencer ma route; je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect: il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(*Dix ans d'Études historiques*, préface.)

BATAILLE DE HASTINGS.

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite ; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : « Dieu aide ! Dieu aide ! »

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux ; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de haches qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de

nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! Mais les Normands furent repoussés à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, » regardez-moi, je vis encore, et vaincrai avec » l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche : alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent

tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées, cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

(*Hist. de la Conquête d'Angleterre.*)

MEURTRE DE THOMAS BECKET.

Thomas Becket venait d'achever son repas du matin, et ses serviteurs étaient encore à table; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault, fils d'Ours, prit ensuite la parole: « Nous venons, dit-il, de la part

du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous-même donniez raison de vos desseins contre le roi. — Ce n'est pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain pontife lui-même qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui, seul, par conséquent, a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission. — Mais de qui donc, demanda Regnault, tenez-vous votre archevêché ? est-ce du roi ou du pape ? — J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi. — Quoi ! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné ? — Aucunement, » répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leurs siéges et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. « Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat ; mais c'est inutilement : quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi. — Aussi ferons-nous mieux que menacer, » répliqua le fils d'Ours, se levant tout à coup ; et les autres le suivirent vers la porte, en criant : « *Aux armes !* »

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux ; Regnault s'arma dans l'avant-cour, et, prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups

de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut point, et on allait l'entraîner de force quand un des assistants fit remarquer que l'heure de vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque, et, faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait le pied sur les marches de l'autel, que Regnault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant: « A moi! à moi! loyaux servants du roi! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur, lui-même le leur défendit, et quitta l'autel pour les en empêcher; ils le conjurèrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria: « Où est le traître? » Becket ne répondit rien. — « Où est l'archevêque? — Le voici, répondit Becket; mais il n'y a pas de traître ici: que venez-vous faire dans la

maison de Dieu avec un pareil vêtement, quel est votre dessein? — Que tu meures. — Je m'y résigne, vous ne me verrez pas fuir devant vos épées; mais, au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïque, grand ou petit. » Dans ce moment, il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattait contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs instructions ou leurs ordres. Guillaume de Tracy leva son épée, et, d'un même coup de revers, trancha la main d'un moine saxon, nommé Edward Gryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre; un troisième lui fendit le crâne et fut asséné avec une telle violence que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais! »

(*Hist. de la Conquête d'Angleterre.*)

THIERS.

1797.

Louis-Adolphe THIERS est le fils d'un serrurier de Marseille. Sa grand'mère était la sœur de la mère des deux Chénier. Après de brillantes études, il alla chercher fortune à Paris. Admis à la rédaction d'un journal, il se fit remarquer par la verve et l'audace de ses articles, et par une merveilleuse facilité de style et d'intelligence. Bientôt la publication de l'*Histoire de la Révolution française* lui assura une des plus belles positions littéraires de l'époque. Le style, toujours simple, clair, rapide, animé, souvent pur et élégant, devient nerveux et plein de force toutes les fois que le sujet l'exige. On reproche à l'auteur de tendre vers l'école *fataliste*. Suivant cette école, les faits arrivés étaient inévitables, les crimes commis devaient nécessairement se commettre, les victimes ont toujours tort et les bourreaux toujours raison. C'est la justification de tous les forfaits révolutionnaires par la philosophie de l'histoire.

La révolution de 1830 a porté M. Thiers aux affaires. Il est devenu député, ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, président du conseil, membre de l'Académie française, etc.

QUALITÉS NÉCESSAIRES A UN CHEF D'ARMÉE.

L'homme appelé à commander aux autres sur les champs de bataille a d'abord, comme dans toutes les professions libérales, une instruction scientifique à acquérir. Il faut qu'il possède les sciences exactes, les arts graphiques, la théorie des fortifications. Ingénieur, artilleur, bon officier de troupes, il faut

qu'il devienne en outre géographe, et non géographe vulgaire, qui sait sous quel rocher naissent le Rhin ou le Danube et dans quel bassin ils tombent, mais géographe profond, qui est plein de la carte, de son dessin, de ses lignes, de leur rapport, de leur valeur. Il faut qu'il ait ensuite des connaissances exactes sur la force, les intérêts et le caractère des peuples; qu'il sache leur histoire politique, et particulièrement leur histoire militaire : il faut surtout qu'il connaisse les hommes, car les hommes à la guerre ne sont pas des machines; au contraire, ils y deviennent plus sensibles, plus irritables qu'ailleurs, et l'art de les manier d'une main délicate et ferme fut toujours une partie importante de l'art des grands capitaines. A toutes ces connaissances supérieures, il faut enfin que l'homme de guerre ajoute les connaissances plus vulgaires, mais non moins nécessaires, de l'administrateur. Il lui faut l'esprit d'ordre et de détail d'un commis; car ce n'est pas tout que de faire battre les hommes, il faut les nourrir, les vêtir, les armer, les guérir. Tout ce savoir si vaste, il faut le déployer à la fois et au milieu des circonstances les plus extraordinaires. A chaque mouvement il faut songer à la veille, au lendemain, à ses flancs, à ses derrières; mouvoir tout avec soi, munitions, vivres, hôpitaux; calculer à la fois sur l'atmosphère et sur le moral des hommes; et tous ces éléments si divers, si mobiles, qui changent, se compliquent sans cesse, les combiner au milieu du froid, du chaud, de la faim et

des boulets. Tandis que vous pensez à tant de choses, le canon gronde, votre tête est menacée ; mais ce qui est pire, des milliers d'hommes vous regardent, cherchent dans vos traits l'espérance de leur salut ; plus loin, derrière eux, est la patrie avec des lauriers ou des cyprès ; et toutes ces images, il faut les chasser, il faut penser, penser vite ; car une minute de plus, et la combinaison la plus belle a perdu son à-propos, et au lieu de la gloire, c'est la honte qui vous attend.

BONAPARTE AU PONT D'ARCOLE.

Il était de la dernière importance de franchir Arcole sur-le-champ, afin d'arriver à temps sur les derrières d'Alvinzi, et d'obtenir un triomphe complet : le sort de l'Italie en dépendait. Bonaparte n'hésite pas, il s'élance au galop, arrive près du pont, se jette à bas de cheval, s'approche des soldats qui s'étaient tapis sur le bord de la digue, leur demande s'ils sont encore les vainqueurs de Lodi, les ranime par ses paroles, et, saisissant un drapeau, leur crie : « Suivez votre général ! » A sa voix, un certain nombre de soldats remontent sur la chaussée et le suivent ; malheureusement, le mouvement ne peut pas se communiquer à toute la colonne, dont le reste demeure derrière la digue. Bonaparte s'avance, le drapeau à la main, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. Tous ses généraux l'entourent. Lannes, blessé déjà de deux coups de feu dans la journée, est

atteint d'un troisième. Le jeune Muiron, aide-de-camp du général, veut le couvrir de son corps, et tombe mort à ses pieds. Cependant la colonne est près de franchir le pont, lorsqu'une dernière décharge l'arrête et la rejette en arrière. La queue abandonne la tête. Alors les soldats restés auprès du général le saisissent, l'emportent au milieu du feu et de la fumée, et veulent le faire remonter à cheval. Une colonne autrichienne, qui débouche sur eux, les pousse dans le marais. Bonaparte y tombe, et y enfonce jusqu'au milieu du corps. Aussitôt les soldats s'aperçoivent de son danger : « En avant! » s'écrient-ils, pour sauver le général. Ils courent à la suite de Belliard et de Vignolles, pour le délivrer. On l'arrache du milieu de la fange, on le remet à cheval, et il revient à Ronco.

(*Histoire de la Révolution française.*)

PREMIÈRE CAMPAGNE DE BONAPARTE.

(1796.)

Quand on considère l'ensemble, l'imagination est saisie par la multitude des batailles, la fécondité des conceptions et l'immensité des résultats. Entré en Italie avec trente et quelques mille hommes, Bonaparte sépare d'abord les Piémontais des Autrichiens à Montenotte et à Millesimo, achève de détruire les premiers à Mondovi, puis court après les seconds,

passe devant eux le Pô à Plaisance, l'Adda à Lodi, s'empare de la Lombardie, s'y arrête un instant, se remet bientôt en marche, trouve les Autrichiens renforcés sur le Mincio, et achève de les détruire à la bataille de Borghetto. Là, il saisit d'un coup d'œil le plan de ses opérations futures : c'est sur l'Adige qu'il doit s'établir, pour faire front aux Autrichiens; quant aux princes qui sont sur ses derrières, il se contentera de les contenir par des négociations et des menaces. On lui envoie une seconde armée sous Wurmser; il ne peut la battre qu'en se concentrant rapidement et en frappant alternativement chacune de ses masses isolées; en homme résolu, il sacrifie le blocus de Mantoue, écrase Wurmser à Lonato, à Castiglione, et le rejette dans le Tyrol; Wurmser est renforcé de nouveau, comme l'avait été Beaulieu; Bonaparte le prévient dans le Tyrol, remonte l'Adige, culbute tout devant lui à Roveredo, se jette à travers la vallée de la Brenta, coupe Wurmser, qui croyait le couper lui-même, le terrasse à Bassano, et l'enferme dans Mantoue. C'est la seconde armée autrichienne détruite après avoir été renforcée.

Bonaparte, toujours négociant, menaçant des bords de l'Adige, attend la troisième armée. Elle est formidable; elle arrive avant qu'il ait reçu des renforts; il est forcé de céder devant elle; il est réduit au désespoir; il va succomber, lorsqu'il trouve, au milieu d'un marais impraticable, deux lignes débouchant dans les flancs de l'ennemi, et s'y jette avec une in-

croyable audace. Il est vainqueur encore à Arcole. Mais l'ennemi est arrêté et n'est pas détruit ; il revient une dernière fois, et plus puissant que les premières. D'une part, il descend des montagnes ; de l'autre, il longe le Bas-Adige. Bonaparte découvre le seul point où les colonnes autrichiennes, circulant dans un pays montagneux, peuvent se réunir, s'élance sur le célèbre plateau de Rivoli, et, de ce plateau, foudroie la principale armée d'Alvinzi ; puis, reprenant son vol vers le Bas-Adige, enveloppe tout entière la colonne qui l'avait franchi. Sa dernière opération est la plus belle, car ici le bonheur est uni au génie. Ainsi, en dix mois, outre l'armée piémontaise, trois armées formidables, trois fois renforcées, avaient été détruites par une armée qui, forte de trente et quelques mille hommes, n'en avait guère reçu que vingt pour réparer ses pertes. Ainsi, cinquante-cinq mille Français avaient battu plus de deux cent mille Autrichiens, en avaient pris plus de quatre-vingt mille, tué ou blessé plus de vingt mille ; ils avaient livré douze batailles rangées, plus de soixante combats, et passé plusieurs fleuves en bravant les flots et les feux ennemis.

(*Histoire de la Révolution française.*)

MORT DE MIRABEAU.

Des pressentiments de mort se mêlaient à ses vastes projets, et quelquefois en arrêtaient l'essor.

Cependant sa conscience était satisfaite ; l'estime publique s'unissait à la sienne, et l'assurait que, s'il n'avait pas encore assez fait pour le salut de l'État, il avait du moins assez fait pour sa propre gloire. Pâle, et les yeux profondément creusés, il paraissait tout changé à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites ; les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune avaient usé en peu de temps cette existence si forte. Des bains qui renfermaient une dissolution de sublimé avaient produit cette teinte verdâtre qu'on attribuait au poison. La cour était alarmée, tous les partis étonnés : et, avant sa mort, on s'en demandait la cause. Une dernière fois, il prit la parole à cinq reprises différentes, sortit épuisé et ne reparut plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins ; néanmoins on lui désobéit, et ils trouvèrent la mort qui s'approchait, et qui déjà s'était emparée des pieds. La tête fut atteinte la dernière, comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure, et encombrait toutes les issues dans le plus profond silence. La cour envoyait émissaires sur émissaires ; les bulletins de sa santé se transmettaient de bouche en bouche, et allaient répandre partout la douleur à chaque progrès du mal. Lui, entouré de ses amis, exprimait quelques regrets sur ses travaux interrompus, quelque orgueil sur ses travaux passés :

« Soutiens, disait-il à son domestique, soutiens cette tête, la plus forte de France. » L'empressement du peuple le toucha ; la visite de Barnave, son ennemi, qui se présenta chez lui au nom des Jacobins, lui causa une douce émotion. Il donna encore quelques pensées à la chose publique. L'assemblée devait s'occuper du droit de tester ; il appela M. de Talleyrand et lui remit un discours qu'il venait d'écrire. « Il sera plaisant, lui dit-il, d'entendre parler contre les testaments un homme qui n'est plus et qui vient de faire le sien. » La cour avait voulu en effet qu'il le fît, promettant d'acquitter tous les legs. Reportant ses vues sur l'Europe, et devinant les projets de l'Angleterre : « Ce Pitt, dit-il, est le ministre des préparatifs ; il gouverne avec des menaces : je lui donnerais de la peine si je vivais. » Le curé de sa paroisse venant lui offrir ses soins, il le remercia avec politesse, et lui dit, en souriant, qu'il les accepterait volontiers s'il n'avait dans sa maison son supérieur ecclésiastique, M. l'évêque d'Autun. Il fit ouvrir ses fenêtres : « Mon ami, dit-il à Cabanis, je mourrai aujourd'hui ; il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel. » Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces discours si nobles et si calmes. « Vous aviez promis, dit-il à ses amis, de m'épargner des souffrances inutiles. » En disant ces mots, il demande de l'opium avec instance.

Comme on le lui refusait, il l'exige avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompe, et on lui présente une coupe, en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit avec calme, avale le breuvage qu'il croyait mortel, et paraît satisfait. Un instant après, il expire : c'était le 2 avril 1791. Cette nouvelle se répand aussitôt à la cour, à la ville, à l'assemblée. Tous les partis espéraient en lui, et tous, excepté les envieux, sont frappés de douleur. L'assemblée interrompt ses travaux, un deuil général est ordonné, des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés. « Nous irons tous ! » s'écrient-ils. L'église de Sainte-Geneviève est érigée en Panthéon, avec cette inscription :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

(*Histoire de la Révolution française.*)

MIGNET.

1796.

François-Auguste MIGNET est né à Aix. Ses études terminées, il alla se fixer à Paris. Il se fit connaître par un prix académique, un cours d'histoire professé à l'Athénée, et des articles de journaux. La publication d'une *Histoire de la Révolution française,* écrite à vingt-six ans, le plaça au rang de nos meilleurs historiens. Le jeune écrivain s'y proposait de faire l'histoire des causes de la révolution, et ce n'est qu'en courant qu'il trace les caractères et qu'il raconte les faits. Ce livre se distingue par une fermeté de jugement, un esprit de générali-

sation, une vue de l'ensemble, des formes nettes et arrêtées, qui sont le partage de l'âge mûr. Nous devons encore à M. Mignet des *Notices historiques* et des *Mémoires sur des questions d'histoire*, et une *Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne*, encore inachevée, ouvrages remarquables par l'érudition, la pensée et le style.

M. Mignet est conseiller d'État, directeur des archives au ministère des affaires étrangères, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, etc.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

La révolution française commença en Europe l'ère des sociétés nouvelles, comme la révolution d'Angleterre a commencé l'ère des gouvernements nouveaux. Elle n'a pas seulement modifié le pouvoir politique, elle a changé toute l'existence intérieure de la nation. Les formes de la société du moyen âge existaient encore; le sol était divisé en provinces ennemies; les hommes étaient distribués en classes rivales; la noblesse avait perdu tous ses pouvoirs, quoiqu'elle eût conservé ses distinctions; le peuple ne possédait aucun droit; la royauté n'avait pas de limites, et la France était livrée à la confusion de l'arbitraire ministériel, des régimes particuliers et des priviléges des corps. A cet ordre abusif, la révolution en a substitué un plus conforme à la justice et plus approprié à nos temps. Elle a remplacé l'arbitraire par la loi, le privilége par l'égalité; elle a délivré les hommes des distinctions des classes; le

sol, des barrières des provinces; l'industrie, des entraves des corporations et des jurandes; l'agriculture, des sujétions féodales et de l'oppression des dîmes; la propriété, des gênes des substitutions; et elle a tout ramené à un seul état, à un seul droit, à un seul peuple.

Pour opérer d'aussi grandes réformes la révolution a eu beaucoup d'obstacles à vaincre, ce qui a produit des excès passager à côté de ses bienfaits durables. Les privilégiés ont voulu l'empêcher, l'Europe a tenté de la soumettre; et, forcée à la lutte, elle n'a pu ni mesurer ses efforts, ni modérer sa victoire. La résistance intérieure a conduit à la souveraineté de la multitude, et l'agression du dehors à la domination militaire. Cependant le but a été atteint malgré l'anarchie et malgré le despotisme; l'ancienne société a été détruite pendant la révolution, et la nouvelle s'est assise sous l'empire.

(*Histoire de la révolution.*)

PORTRAIT DU PRINCE DE TALLEYRAND.

Avec lui disparut une intelligence forte, l'un des restes les plus brillants de l'ancien esprit français, l'une des plus grandes renommées de la révolution. M. de Talleyrand devait quelque chose à son origine, mais encore plus à lui-même. Introduit de bonne heure dans la carrière des honneurs par le crédit de sa famille, il ne put s'y maintenir long-temps que

par sa propre habileté; car, dans notre époque d'extrême agitation et de vaste concurrence, ce n'était pas à l'aide des souvenirs et des ancêtres qu'on s'élevait, se soutenait, se relevait après avoir été renversé. Dès sa jeunesse, l'ambition lui ayant été offerte comme perspective et laissée comme ressource, il s'habitua à subordonner la règle morale à l'utilité politique. Il se dirigea surtout d'après les calculs de son esprit. Il devint accommodant à l'égard des désirs dominants, facile envers les circonstances impérieuses. Il aima la force, non par le besoin qu'en a la faiblesse, mais par le goût qu'elle inspire à l'habileté qui sait la comprendre et s'en servir. Il s'associa aux divers pouvoirs, mais il ne s'attacha point à eux; les servit, mais sans se dévouer. Il se retira avec la bonne fortune, qui n'est pas autre chose pour les gouvernements que la bonne conduite. Se mettant alors à l'écart, son grand mérite fut de prévoir un peu plus tôt ce que tout le monde devait vouloir un peu plus tard, et d'agir avec résolution après avoir attendu avec patience. Comme il se possédait entièrement, et qu'il était sûr de se décider à propos, il aimait à perdre du temps pour mieux saisir les occasions, croyant que le cours naturel des choses en offre de meilleures que l'esprit n'en saurait trouver, ni la volonté en faire naître. Il avait dans ces moments l'activité et l'ascendant des hommes supérieurs, et il retombait ensuite dans la nonchalance des hommes ordinaires.

Pendant le cours de si nombreuses révolutions et de prospérités si diverses, il ne fit de mal à personne; il ne sévit contre ses adversaires que par des bons mots; il éprouva et il inspira de longues amitiés; et tous ceux qui l'entouraient ou qui l'approchaient étaient attirés par sa grâce, attachés par sa bonté. Il jugeait tout avec un sens exquis; il aimait à raconter, et ses récits avaient autant d'agrément que ses mots ont eu de célébrité. Ce visage que les événements n'avaient pas ému, ce regard que la fortune n'avait pas troublé s'animaient lorsqu'il parlait des beaux jours du XVIIIe siècle et des grands travaux de l'Assemblée Constituante. M. de Talleyrand, comme la grande génération à laquelle il appartenait, aimait sincèrement sa patrie, et a toujours conservé de l'attachement pour les idées de sa jeunesse et les principes de 1789, qui ont survécu chez lui à toutes les vicissitudes des événements et de la fortune. Il s'entretenait sans aucune gêne des gouvernements qu'il avait servis et quittés. Il disait que ce n'étaient pas les gouvernements qu'il servait, mais le pays, sous la forme politique qui, dans le moment, lui semblait convenir le mieux, et qu'il n'avait jamais voulu sacrifier l'intérêt de la France à l'intérêt d'un pouvoir.

Telle était l'explication qu'il donnait à ses changements. Toutefois, quels que soient les services qu'on puisse rendre à son pays en conformant toujours sa conduite aux circonstances, il vaut mieux n'avoir

qu'une seule cause dans une longue révolution, et un seul rôle noblement rempli dans l'histoire.

(*Notice historique sur la vie du prince de Talleyrand.*)

MICHELET.

1798.

Jules **Michelet** est né à Paris. Au sortir de ses études, il entra dans l'enseignement et se voua tout entier au culte de l'histoire. Il est professeur à l'École normale et au collége de France. Il a publié plusieurs savants ouvrages historiques d'un mérite éminent, tels que un *Précis de l'histoire moderne*, une *traduction abrégée de Vico*, une *Introduction à l'histoire universelle*, une *Histoire Romaine*, les *Mémoires de Luther*, *les Origines du Droit français*, et une *Histoire de France*, qui n'est encore arrivée qu'à la moitié du quinzième siècle.

M. Michelet possède presque toutes les qualités d'un grand historien. A un vaste savoir, à une profonde intelligence des faits, il unit une imagination ardente et poétique, un rare talent de peindre les individus et les masses; un récit vif, entraînant, animé, pittoresque; un style plein d'éclat, de chaleur et de coloris. On lui reproche de rapetisser systématiquement les grands hommes au profit des masses, de transformer trop souvent des individus en mythes et des faits en symboles, de se livrer à de vagues généralités et de donner trop d'importance aux causes physiques. On pourrait lui demander aussi une raison plus calme, un ton plus grave, plus de sobriété dans l'entassement des faits et des idées, et moins de ce lyrisme érudit qui vise à l'épopée. M. Michelet se corrige de ces défauts dans les derniers volumes de son *Histoire de France*; il adopte une manière plus solide, plus féconde. Cette révolution dans son talent met en désaccord la première partie de son livre avec les suivantes, et nécessitera la refonte de l'ou-

vrage, qui sera probablement notre meilleure Histoire de France.

ASSASSINAT DU DUC D'ORLÉANS.

Le lendemain du repas de réconciliation, Louis d'Orléans avait été, comme à l'ordinaire, chez la reine; il y avait soupé, et gaiement, pour essayer de consoler la pauvre mère. Le valet de chambre du roi arrive en hâte, et dit que le roi demande son frère, qu'il veut lui parler. Le duc, qui avait dans Paris six cents chevaliers ou écuyers, n'avait pourtant pas amené grand monde avec lui, aimant mieux sans doute faire à petit bruit ces visites dont on ne médisait que trop. Il laissa même à l'hôtel Barbette une partie de ceux qui l'avaient suivi, comptant peut-être y retourner quand il serait quitte du roi. Il n'était que huit heures; c'était de bonne heure pour les gens de cour, mais tard pour ce quartier retiré, en novembre surtout. Il n'avait avec lui que deux écuyers montés sur un même cheval, un page et quelques valets pour éclairer. Il s'en allait, vêtu d'une simple robe de damas noir, par la Vieille-Rue-du-Temple, en arrière de ses gens, chantant à demi-voix, et jouant avec son gant comme un homme qui veut être gai. Nous savons ces détails par deux témoins oculaires : un valet de l'hôtel de Rieux, et une pauvre femme qui logeait dans une chambre dépendante du même hôtel. Jacquette, femme d'un cordonnier, déposa qu'étant à sa fenêtre haute, sur la

rue, pour voir si son mari ne revenait pas, elle vit passer un seigneur à cheval, et un moment après, comme elle couchait son enfant, elle entendit crier : *A mort, à mort !* Elle courut à la fenêtre, son enfant dans les bras, et elle vit le même seigneur à genoux dans la rue, sans chaperon ; autour de lui, sept ou huit hommes, le visage masqué, qui frappaient dessus, de haches et d'épées ; lui, il mettait son bras devant, en disant quelques mots, comme : *Qu'est-ce ceci ? d'où vient ceci ?* Il tomba, mais ils ne continuaient pas moins à frapper d'estoc et de taille. La femme, qui voyait tout, criait au meurtre tant qu'elle pouvait ; un homme qui l'aperçut à la fenêtre lui dit : *Taisez-vous, mauvaise femme.* Alors, à la lueur des torches, elle vit sortir de la maison de l'*Image-Notre-Dame* un grand homme, avec un chaperon rouge descendant sur les yeux ; il dit aux autres : *Éteignez tout, allons-nous-en, il est bien mort.* Quelqu'un lui donna encore un coup de massue, mais il ne remuait plus. Près de lui, gisait un jeune homme qui, tout mourant qu'il était, se souleva en criant : Ah ! monseigneur mon maître ! C'était le page qui ne l'avait pas quitté, et s'était jeté au-devant des coups.

(*Histoire de France.*)

PORTRAIT DE DU GUESCLIN.

Charles V s'attacha un brave Breton de Dinan, le sire Bertrand Du Guesclin, qu'il avait vu lui-même au siége de Melun, et qui combattait pour la France depuis 1357.

La vie de ce fameux chef de compagnies, qui délivra la France des compagnies et des Anglais, a été chantée, c'est-à-dire gâtée et obscurcie, dans une sorte d'épopée chevaleresque que l'on composa probablement pour ranimer l'esprit militaire de la noblesse. Il n'est pas facile de dégager de cette poésie ce qu'elle présente de sérieux, de vraiment historique; les auteurs avouent d'abord qu'il était laid, de moyenne stature, le visage brun, le nez camus, les yeux verts, large d'épaules, longs bras et petites mains. Ils disent qu'il était, dès son enfance, mauvais garçon, rude, malicieux et courageux, qu'il assemblait les enfants, les partageait en troupes, qu'il battait et blessait les autres. Il fut quelque temps enfermé par son père.

Cependant une religieuse avait prédit de bonne heure que cet enfant serait un fameux chevalier; il fut encore encouragé par les prédictions d'une certaine demoiselle Tiphaine, que les Bretons croyaient sorcière, et que plus tard il épousa. Cet intraitable batailleur était pourtant, comme sont volontiers les Bretons, bon enfant et prodigue, souvent riche,

souvent ruiné, donnant parfois tout ce qu'il avait pour racheter ses hommes; mais en revanche avide et pillard, rude en guerre et sans quartier. Comme les autres capitaines de ce temps, il préférait la ruse à tout autre moyen de vaincre, et restait toujours libre de sa parole et de sa foi. Avant la bataille, il était homme de tactique, de ressource et d'enjeu subtil; il savait prévoir et pourvoir. Mais une fois qu'il y était, la tête bretonne reparaissait: il plongeait dans la mêlée, et si loin qu'il ne pouvait pas toujours s'en tirer. Deux fois il fut pris, et paya rançon.

(*Histoire de France.*)

SALVANDY.

1796.

Narcisse-Achille DE SALVANDY est né à Condom, en Gascogne, vers 1796. Il entra jeune au service, et se distingua dans les campagnes de 1813 et de 1814. La guerre terminée, il prit la plume et écrivit des pamphlets patriotiques où il se montrait interprète énergique de l'indignation nationale contre l'invasion étrangère. Plus tard, M. de Salvandy a publié *Alonzo, ou l'Espagne contemporaine,* roman historique, où l'on trouve une imagination riche, un style brillant, des peintures chaleureuses, et souvent une forte éloquence; une *Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski,* monument de style plein de noblesse et de fermeté.

Il a écrit dans les journaux une foule d'articles et de pamphlets remplis de verve satirique.

M. de Salvandy est conseiller d'État, membre de l'Académie française, député, ambassadeur, etc.

PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD

PAR BONAPARTE.

Pour frapper les grands coups qu'il prépare, Napoléon a les Hautes-Alpes à franchir; et le grand Saint-Bernard, qui de tous les points de la vaste chaîne lui livrerait de plus près le cœur de l'Italie, est aussi celui où la nature a semblé réunir le plus de difficultés insurmontables pour défendre ses forteresses contre les conquérants. Il est inaccessible à une armée... On l'a cru jusqu'à ce jour; les soldats français le croient encore. Les têtes de colonne, en se rencontrant à Martigny, s'arrêtent, étonnées, au pied de ces gigantesques boulevards. Comment pousser plus avant dans ces gorges, qui semblent murées par ces abîmes sans fond! Il faudrait longer les précipices effroyables, gravir les glaciers immenses, surmonter les neiges éternelles, vaincre l'éblouissement, le froid, la lassitude; vivre dans cet autre désert, plus aride, plus sauvage, plus désolant que celui de l'Arabie, et trouver des passages au travers de ces rocs entassés jusqu'à dix mille pieds au-dessus du niveau des mers. Il y a bien entre les escarpements et les abîmes, suspendu sur les torrents, dominé par les crêtes d'où roulent à flots les neiges homicides, et taillé dans les anfractuosités de la roche vive, un sentier qui monte pendant plusieurs lieues, raide, inégal, étroit jusqu'à n'avoir parfois

que deux pieds à peine, tournant à angles si aigus, qu'on marche droit au gouffre, et glissant, chargé de frimas, perdu, d'intervalle en intervalle, sous les avalanches. Chemin si terrible, qu'il a fallu préposer de charitables cénobites à la garde de cette rampe meurtrière, afin d'enhardir le voyageur isolé par la promesse de lui donner un chien pour guide, un fanal pour secours, un hospice pour repos et une prière pour aide ou pour funéraille. Là passera aussi une armée. Bonaparte l'a dit; il a marqué du doigt la route. Martigny et Saint-Pierre sont encombrés d'apprêts qui attestent aux soldats que leur chef a pensé à tout. Aux mulets rassemblés de toute la Suisse ont été ajoutés les traîneaux, les brancards, tous les moyens de transport que le génie de l'administration française ou les habitudes de la contrée ont pu fournir. Pendant trois jours l'armée démonte ses canons, ses forges de campagne, ses caissons. Marmont et Gassendi placent leurs bouches à feu dans des troncs d'arbres creusés, les cartouches dans des caisses légères, les affûts, les provisions, les magasins sur des traîneaux faits à la hâte ou sur ceux du pays; puis, le 17 mai, tout s'élance; les soldats montent, au cri de *Vive le premier consul !* à l'assaut des Alpes; la musique des corps marche en tête de chaque régiment. Quand le glacier est trop escarpé, le pas trop périlleux, le labeur trop rude, même pour ces fanatiques de gloire et de patrie, les tambours battent la charge, et les retranchements de l'Italie sont

emportés. C'est ainsi que la colonne s'étend, monte, s'attache aux crêtes des Alpes, les étreint de ses anneaux mouvants. C'est un seul corps qui n'a qu'une pensée, qu'une âme; une même ardeur, une même joie court dans les rangs; les mêmes chants apprennent aux échos de ces monts la présence, la gaieté, la victoire de nos soldats : la victoire ! car voilà le sommet atteint, le drapeau tricolore arboré, le grand Saint-Bernard vaincu !... Le premier consul a promis par pièce 1,000 francs aux soldats qui se sont dévoués à cette tâche : tous refusent; ils n'acceptent pour récompense que les périls et l'Italie.

POUVOIR DE L'HOMME
SUR LA CRÉATION.

Dieu avait dit à l'homme, en le créant à sa ressemblance et le bénissant :

« Crois et multiplie !

» Remplis la terre, subjugue-la !

» Règne sur les poissons de la mer, sur les oiseaux » du ciel, sur tous les êtres vivants qui se meuvent » sur la terre ! »

Dieu avait dit : peu de temps s'écoula, et les créatures robustes, armées, terribles, fuyaient de toutes parts. La créature débile et nue avait su poursuivre, atteindre, dompter les monstres de l'air et ceux de l'océan. L'oiseau abattu, le poisson dévoré lui

fournissaient la plume et l'arête qui mettaient à la portée de son bras les hôtes les plus rapides des forêts. Ami dévoué, sentinelle obéissante, le chien faisait la garde à ses côtés et donnait sa vie pour sa vie. Le tigre le vêtissait de sa peau. La cavale le nourrissait de son lait et de sa chair. Le taureau, l'âne, l'éléphant, le dromadaire, domptés, formaient autour de lui en quelque sorte une famille d'esclaves, qui employaient à l'envi leur force patiente à le servir. Toute la nature vivante semblait, comme autant d'artisans dociles, n'avoir d'autre tâche que d'aplanir devant lui les obstacles, de rapprocher les distances, de lui chercher, sur la surface de la terre et dans son sein, des richesses ou des jouissances toujours nouvelles. Le chameau, le renne, le cheval, cette noble conquête, transportaient au gré de ses vœux les plus lourds fardeaux, les matériaux les plus utiles, et au besoin lui-même, d'une extrémité des continents à l'autre. Déjà le caillou lui avait donné l'étincelle qui triomphait des hivers, éclairait l'obscurité des nuits, mettait des plaines fécondes à la place des forêts immenses des premiers temps, assouplissait le fer et l'or, changeait les métaux, arrachés par lui du sein de la terre bruts et inutiles, en haches, en glaives, en charrues, plus tard en monnaies précieuses; le pin, descendu à sa voix du haut des montagnes dans le sein des mers, prenait sous ses auspices possession de l'océan, et, formant sur la face des flots comme des ponts mobiles, comme des comptoirs

ailés, rapprochait tout ce que Dieu semblait avoir séparé, les terres, les races, les plantes, les trésors divers. Une rame et un gouvernail lui suffirent pour mettre en commun toutes les moissons, toutes les richesses, toutes les contrées de l'univers.

Il fallut moins de trente siècles, suivant toute apparence, pour accomplir ces changements magnifiques. Au bout de ce temps, des nations s'étaient formées. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, comptaient sur leurs communes frontières de vastes et florissants empires. La race humaine, autrefois errante et grossière, élevait maintenant, pour loger sa dépouille, les Pyramides, enfantait l'*Iliade*, et croyait en Dieu.

DESCRIPTION DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Au midi de l'isthme de Panama je trouvai la culture, les arts, les richesses qui naissent du travail de l'homme moins développés qu'au nord ; mais la Providence a fait davantage pour ces régions équinoxiales où la nature, prodigue de trésors, semble avoir reculé les limites de sa puissance. Figurez-vous le *baobab*, ce géant de la végétation, reposant sur un tronc de cent pieds de circonférence, comme sur une tour inexpugnable, et les cimes des bois élancées dans les airs à deux cents pieds de haut. Là se balancent l'arbre à cire et le bambou, l'acajou et le campêche étalent partout leurs précieux rameaux ;

des bosquets du myrte qui donne le piment tapissent les hautes régions, et, sur une échelle de sept cents lieues, le *kinkina* décore le flanc des *Andes*. Avide de produire, la terre se hérisse de cactus gigantesques, de lauriers, de daturas, d'aristoloches aux larges feuilles, d'orchidées aux vives nuances, lianes grimpantes qui courent suspendre leur parure aux escarpements des monts ou à la tige altière des arbres. Le front couvert de ces guirlandes, le cyprès, chargé de siècles, rappelle ces grands-prêtres de l'antiquité qui portaient sur leur tête blanchie une couronne de roses; et le palmier, avec sa taille élégante, qu'entourent ces festons voyageurs, se prête, mieux encore que dans les plaines de l'Asie, aux brillantes images de la galanterie orientale. Il n'est pas jusqu'aux forêts, vieilles comme la terre qui les porte, où l'œil ne voie de toutes parts s'épanouir de brillants calices.

Cependant, malgré ce luxe de couleurs et de parfums, elles étonnent, ou, pour mieux dire, elles effraient par leur caractère de grandeur et de majesté. Qui dira jamais l'horreur mystérieuse de ces profondeurs qu'animent seuls les rugissements du tapir et du cougouard; où l'écureuil, le singe qui n'est que gracieux, et celui qui, terrible, fait horreur à l'homme de sa ressemblance courent de branche en branche d'un bout de l'hémisphère à l'autre!

En présence de telles scènes, je compris que le culte druidique, dans un temps où l'Europe, vierge

encore, avait sans doute quelque chose de cette magnificence primitive, chercha la Divinité au fond des forêts, et ne permit pas d'autre sanctuaire à la loi des peuples. Mieux parée que le Mexique, cette terre enchantée ne doit pas seulement à sa Cordilière le bienfait de posséder en même temps toutes les zones. Établi à de certaines élévations, l'homme voit, du milieu des rochers qui bordent sa demeure, une Asie s'étendre à ses pieds, une Europe l'entoure, et un Groenland s'enfonce au dessus de lui dans le séjour des nuages.

Chacune de ces contrées se présente à ses regards avec les formes végétales qui la distinguent; les eaux, les bois, les airs sont peuplés des hôtes de tous ces climats jusques aux limites de la fécondité. Plus loin, des troupes de vigognes et quelquefois des chevaux, des lamas, des bœufs sauvages, perdus dans leur fuite, des lions, des ours attachés aux pas de la proie qui les égare se rencontrent, à la région des neiges éternelles, avec le sphinx et le colibri emportés par les orages. Plus loin encore, par delà le Chimboraço, règne le condor : ce roi des airs, embrassant dans son vol les climats les plus contraires, part des sables ardents du rivage pour aller sur les confins de notre atmosphère planer à des hauteurs où nos nacelles aériennes ne pourraient pas le suivre, comme s'il prenait à tâche de justifier par son essor audacieux l'allégorie païenne qui donna l'aigle pour symbole au dieu des régions éthérées. Les plateaux de Rio-Bamba,

de Quito, du Pérou sont plus élevés que celui d'Anahuac. Il n'est donné qu'aux Alpes de l'Amérique méridionale de porter des cultures, des villes, des universités florissantes, au niveau du pic de Ténériffe. Là s'élèvent les cimes les plus escarpées et les volcans les plus formidables de la terre; la se rencontrent des abîmes effroyables que le voyageur franchit sur un pont mobile de bambou; là des fleuves tout entiers roulent en cascades immenses.

Les ruines des montagnes renversées sur elles-mêmes attestent les convulsions souterraines qui les ont détruites, peut-être après les avoir formées. Tant d'imposants spectacles, au milieu desquels brillent partout l'industrie et le luxe de l'Europe, donnent à l'Amérique méridionale un caractère inexprimable de grandeur et de vie. Il semble que la nature, encore jeune et sauvage, montre dans ces contrées toute sa force, toute sa majesté prêmière, et ne dédaigne pas d'emprunter aux arts de l'ancien monde une parure de plus.

V. HUGO.

1802.

Victor-Marie Hugo est né à Besançon en 1802. Son père, alors colonel; devint général sous l'empire; sa mère était Vendéenne de naissance et de cœur. Cette double origine explique les sympathies du poète pour les grandes choses du passé et pour les grandes pensées de l'avenir. M. Hugo débuta à qua-

torze ans dans la littérature par plusieurs pièces de vers remarquables, entre autres la touchante élégie de *la Canadienne,* qui aujourd'hui même ne dépare point ses œuvres. A dix-sept et à dix-huit ans, il écrivit *le Rétablissement de la statue de Henri IV,* et *Moïse exposé sur le Nil,* qui est peut-être une de ses plus belles créations lyriques. En 1822, M. V. Hugo publia ses *Odes et Ballades,* poésie classique par la forme et empreinte du plus haut enthousiasme religieux et royaliste. Six ans après, il donna *les Orientales,* poésie capricieuse et fantastique, riche d'images et de coloris, peinture des mœurs orientales de l'Espagne, de la Grèce et de la Turquie d'Europe. Après cette poésie de tumulte, de bruit, parurent, en 1830, *les Feuilles d'automne,* poésie calme et intime, recueil de vers de famille, du foyer domestique, de la vie privée. C'est peut-être le meilleur ouvrage poétique de M. V. Hugo. Depuis, il a publié *les Chants du crépuscule,* peinture de la vie bruyante, sociale et politique ; et *les Voix intérieures,* qui révèlent l'amour du poète pour la campagne et son talent de peindre le paysage. Outre ces différents recueils de vers, on doit à M. V. Hugo des romans : *Han d'Islande, Bug-Jargal, le Dernier jour d'un Condamné, Notre-Dame de Paris,* et les drames de *Cromwell, Hernani, Marion de Lorme, Marie Tudor, le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Angelo* et *Ruy Blas.* Dans ses drames comme dans ses romans, on trouve, à côté de morceaux de génie, une foule d'invraisemblances, une violation fréquente de la vérité historique, un style défectueux, des idées étranges, du mauvais goût, et un contraste continuel entre le comique et le tragique, entre le bien et le mal, entre le beau et le laid.

M. V. Hugo est membre de l'Académie française depuis 1840.

ACCROISSEMENT SUCCESSIF DE PARIS

JUSQU'AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Paris est né, comme on sait, dans cette vieille île de la Cité qui a la forme d'un berceau. La grève de cette île fut sa première enceinte, la Seine son pre-

mier fossé. Paris demeura plusieurs siècles à l'état d'île, avec deux ponts, l'un au nord, l'autre au midi, et deux têtes de pont, qui étaient à la fois ses portes et ses forteresses : le grand Châtelet sur la rive droite, le petit Châtelet sur la rive gauche. Puis, dès les rois de la première race, trop à l'étroit dans son île, et ne pouvant plus s'y retourner, Paris passa l'eau. Alors, au delà du grand, au delà du petit Châtelet, une première enceinte de murailles et de tours commença à entamer la campagne des deux côtés de la Seine. De cette ancienne clôture il restait encore au siècle dernier quelques vestiges; aujourd'hui il n'en reste que le souvenir, et çà et là une tradition, la porte Baudets ou Baudoyer, *porta Bagauda*. Peu à peu, le flot des maisons, toujours poussé du cœur de la ville au dehors, déborde, ronge, use et efface cette enceinte. Philippe-Auguste lui fait une nouvelle digue. Il emprisonne Paris dans une chaîne circulaire de grosses tours, hautes et solides. Pendant plus d'un siècle, les maisons se pressent, s'accumulent et haussent leur niveau dans ce bassin comme l'eau dans un réservoir. Elles commencent à devenir profondes; elles mettent étages sur étages; elles montent les unes sur les autres; elles jaillissent en hauteur comme toute sève comprimée, et c'est à qui passera la tête par-dessus ses voisines pour avoir un peu d'air. La rue de plus en plus se creuse et se rétrécit; toute place se comble et disparaît. Les maisons enfin sautent par-dessus le mur de Philippe

Auguste, et s'éparpillent joyeusement dans la plaine, sans ordre et tout de travers, comme des échappées. Là, elles se carrent, se taillent des jardins dans les champs, prennent leurs aises. Dès 1367, la ville se répand tellement dans le faubourg, qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite : Charles V la bâtit. Mais une ville comme Paris est dans une crue perpétuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales. Ce sont des entonnoirs où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels, d'un pays, toutes les pentes naturelles d'un peuple ; des puits de civilisation, pour ainsi dire, et aussi des égouts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est sève, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle. L'enceinte de Charles V a donc le sort de l'enceinte de Philippe-Auguste. Dès la fin du quinzième siècle, elle est enjambée, dépassée, et le faubourg court plus loin. Au seizième, il semble qu'elle recule à vue d'œil et s'enfonce de plus en plus dans la vieille ville, tant une ville neuve s'épaissit déjà au dehors. Ainsi, dès le quinzième siècle, pour nous arrêter là, Paris avait déjà usé les trois cercles concentriques de murailles, qui, du temps de Julien l'Apostat, étaient, pour ainsi dire, en germe dans le grand Châtelet et le petit Châtelet. La puissante ville avait fait craquer successivement ses quatre ceintures de murs, comme un enfant qui

grandit et qui crève ses vêtements de l'an passé. Sous Louis XI, on voyait, par places, percer, dans cette mer de maisons, quelques groupes de tours en ruines des anciennes enceintes, comme les pitons des collines dans une inondation, comme les archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau.

(*Notre-Dame de Paris.*)

LE CONSEIL DES DIX A VENISE.

(RÉCIT D'ANGELO A TISBÉ.)

— Écoutez, Tisbé. Oui, vous l'avez dit, oui, je puis tout ici, je suis seigneur, despote et souverain de cette ville; je suis le podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant; mais, tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, Tisbé, il y a une chose grande et terrible et pleine de ténèbres : il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbé? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'État, c'est le Conseil des Dix. Oh! le Conseil des Dix! parlons-en bas, Tisbé, car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous. Des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans tous les échafauds. Des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni si-

marre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire : Celui-ci en est ! un signe mystérieux sous leurs robes, tout au plus ; des agents partout, des sbires partout, des bourreaux partout. Des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : Dénoncez ! Une fois dénoncé, on est pris. Une fois pris, tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté ; rien à voir, rien à dire ; pas un cri possible, pas un regard utile ; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafauds tout à l'heure ? Je me trompais. A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille : qu'est-il devenu ? les plombs, les puits, le canal Orfano le savent. Quelquefois, on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite, alors ! Du reste, bals, festins, flambeaux, musiques, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois : voilà Venise. Vous, Tisbé, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là ; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de

toutes les chambres, de toutes les alcôves ; un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes, et qu'on sent serpenter autour de soi sans savoir au juste où il est ; une salle mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre ! Souvent, la nuit, je me dresse sur mon séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbé. Je suis sur Padoue ; mais ceci est sur moi : j'ai mission de dompter Padoue ; il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit, à moi qui ne sais rien vous refuser : vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est ainsi, tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien surveillé, allez. Oh ! le Conseil des Dix ! Mettez un ouvrier seul dans une cave et faites-lui faire une serrure : avant que la serrure soit finie, le Conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame, madame, le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne. . . . .

. . . . Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du Conseil des Dix, tout ce qui m'écoute est une oreille du Conseil des Dix, tout ce qui me touche est une main du Conseil des Dix. Main redoutable, qui tâte long-temps

d'abord, et qui saisit ensuite brusquement! Oh! magnifique podesta que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir demain apparaître subitement dans ma chambre un misérable sbire qui me dira de le suivre, et qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je suivrai! Où? dans quelque lieu profond d'où il ressortira sans moi. Madame, être de Venise, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition que la mienne, madame, d'être là, penché sur cette fournaise ardente que vous nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un masque, faisant ma besogne de tyran, entouré de chances, de précautions, de terreurs, redoutant sans cesse quelque explosion, et tremblant à chaque instant d'être tué roide par mon œuvre comme l'alchimiste par son poison. — Plaignez-moi, et ne me demandez pas pourquoi je tremble, madame! (*Angelo.*)

SAINTE-BEUVE.

1801.

Charles-Augustin DE SAINTE-BEUVE est né à Boulogne au commencement du siècle. Il a publié les *Poésies de Joseph Delorme, les Consolations* et *les Pensées d'août. Les Consolations,* le meilleur de ses ouvrages en vers, sont un petit volume plein d'impressions suaves et pures. Le poète y décrit l'amitié, les sympathies d'artiste, les souvenirs de l'enfance, l'amour divin, etc. Le ton du poète est tendre, mélancolique et délicieusement rêveur : c'est ce qui a fait appeler Sainte-Beuve *le plus intime de nos poètes.*

Outre ces poésies, M. de Sainte-Beuve a publié plusieurs volumes de *Caractères et portraits littéraires,* qui le placent au rang des meilleurs critiques de notre époque. Il écrit en ce moment une *Histoire de Port-Royal.*

CHATEAUBRIAND.

Après le dix-huitième siècle, qui est en général sec, analytique, incolore; après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur, M. de Châteaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation, en même temps que le génie vierge du Méchascébé. Chactas a lu Job et a visité le grand roi. On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre : ce sont, en effet, des fûts de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux. Et puis, comme dans Louis XIV, un fond de droit sens, mêlé même au faste de la mesure et de la proportion dans la grandeur. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Châteaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement; il est sobre dans son audace; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la

pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures ni aux moindres ornements.

Le fond de son dessin est d'ordinaire vaste et distinct. Les bois, la mer retentissante, la simplicité lumineuse des horizons; et c'est par là qu'on le retrouve surtout homérique et sophocléen. M. de Châteaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui.

Cette langue du moyen âge, qui se retrouve condensée, refrappée avec un art et une autorité dont on ne peut se faire une idée, laisse çà et là des traces énergiques dans tout le courant du récit de M. de Châteaubriand. L'effet est souvent heureux, de ces mots gaulois rajeunis, mêlés à de fraîches importations latines, et encadrés dans des lignes d'une pureté grecque, au tour grandiose, mais correct et défini. Le vocabulaire de M. de Châteaubriand comprend toute la langue française imaginable, et ne la dépasse guère que parfois en deux ou trois mots que je voudrais retrancher. Cet art d'écrire qui ne dédaigne rien, avide de toute fleur et de toute couleur assortie, remonte jusqu'au fini de Ducange pour glaner un épi d'or oublié, ou ajouter un antique bleuet à sa couronne. (*Portraits littéraires.*)

LA JOURNÉE DU GUICHET

A PORT-ROYAL.

La mère Angélique sut ou prévit que M. Arnauld allait arriver. Elle écrivit, les uns disent à sa mère, les autres à sa sœur, madame Le Maître, pour que madame Arnauld, prévenue, avertît doucement le père, et le détournât du voyage. Mais, soit que madame Arnauld n'osât en parler à son mari et ne crût pas la chose possible de la part de sa famille, soit que lui-même averti n'en crût rien, il ne fut tenu compte de cette lettre; et, le 25 septembre 1609, M. Arnauld et sa famille durent arriver dans la matinée; on l'avait mandé à l'abbesse. Ce qu'elle éprouvait, à cette approche. d'anxiété, de bouleversement et de terreur, tout cœur chrétien et bien né peut se le représenter. Elle avait veillé; elle s'était préparée par la prière; quelques religieuses, dépositaires de son secret. avaient fait de même : c'était comme une petite armée sous les armes qui attendait l'ennemi, un ennemi d'autant plus redoutable qu'il était plus tendre. Ces saints évêques qui, désarmés, à la porte des villes, attendaient Alaric ou Attila, dont les chevaux déjà et les armes au loin se faisaient entendre, ne devaient pas ressentir quelque chose de plus serré au cœur que la jeune Angélique prêtant l'oreille à la venue de son père. Il arriva. Ce jour indiqué, sur l'heure du dîner, de dix à onze

heures, les religieuses étant au réfectoire, le bruit du carrosse, qui entrait dans la cour extérieure, s'entendit. Dans ce carrosse il y avait cinq personnes, M. et madame Arnauld, M. d'Andilly, le fils aîné, alors dans sa vingt-et-unième année, madame Le Maître, la fille aînée Marie, enfin une plus jeune sœur de quatorze à quinze ans.

Au premier bruit, chacune au dedans courut à son poste. Dès le matin, les clefs avaient été retirées des mains des tourières par précaution et de peur de surprise, tout comme dans un assaut. La mère Angélique, qui s'était mise depuis quelque temps à prier dans l'église, en sortit, et s'avança seule vers la porte de clôture, à laquelle M. Arnauld heurtait déjà. Elle ouvrit le guichet. Ce qui se passa exactement entre eux dans ce premier moment et leurs paroles mêmes, on ne le sait qu'à peu près, car tout le monde du dedans s'était retiré, laissant le colloque s'accomplir décisif et solennel. M. Arnauld commandait d'ouvrir. La mère Angélique dut tout d'abord prier son père d'entrer dans le petit parloir d'à côté, afin que, à la grille, elle lui pût parler commodément et se donner l'honneur de lui justifier ses résolutions. Mais M. Arnauld n'entendit pas deux fois cette prière. Il tombe des nues à une telle audace dans la bouche de sa fille, il s'emporte et frappe plus violemment, redoublant son ordre avec menace. Madame Arnauld, qui était à deux pas, se mêle aux reproches, et appelle sa fille une ingrate. M. d'An-

dilly, dans tout son feu d'alors, le prend encore plus haut que les autres; il s'écrie au *monstre* et au *parricide*, comme aurait fait son père dans un plaidoyer; il interpelle les religieuses absentes, les exhorte à ne pas souffrir qu'un homme comme son père, une famille comme la leur, à qui elles ont tant d'obligations de toutes sortes, essuie chez elles un tel affront. Les apostrophes et le bruit croissant commençaient à retentir au réfectoire. Celles des religieuses qui étaient selon l'esprit de la mère, s'entre-regardaient avec anxiété, et priaient Dieu en leur cœur qu'il la fortifiât. D'autres, moins régénérées, n'y pouvaient tenir, et éclataient ouvertement pour M. Arnauld. La bonne vieille sœur Morel s'écriait : *C'est une honte de ne pas ouvrir à M. Arnauld!* Les femmes de journée, qui se trouvaient dans la cour, prenaient également parti, et laissaient aller des murmures contre l'ingratitude de madame l'abbesse. (*Port-Royal.*)

SCÈNE DU PARLOIR.

M. Arnauld, outré, ordonna qu'on remît les chevaux au carrosse, pour s'en retourner. Toutefois, à la fin, sur les supplications réitérées de sa fille, qui ne se départait pas de cette unique prière, il consentit à entrer un moment dans le parloir. Mais ici une nouvelle scène commence. Dès qu'elle eut ouvert la grille, c'est-à-dire le rideau ou les planches qui

étaient devant, elle vit ce bon père dans un état de douleur, de pâleur et de saisissement, qui lui décomposaient le visage. Il se mit alors aussi à lui parler avec tendresse du passé, de ce qu'il avait fait pour elle, de l'intérêt avec lequel il l'avait toujours portée dans son cœur; que dorénavant c'en était fait à jamais, qu'il ne la reverrait plus; mais qu'en cette dernière fois et pour dernière parole, il n'avait plus qu'à la conjurer du moins de se conserver elle-même et de ne pas se ruiner par d'indiscrètes austérités.

Ces paroles furent la grande épreuve, et leur tendre accent fut le plus rude de l'assaut. Tant que M. Arnauld avait été violent et en colère, elle avait pu rester ferme et maîtresse d'elle-même. Mais, dès ce moment, où elle le vit dans toute l'affection et les larmes d'un père, elle se trouva plus faible, insuffisante à résister; et, sentant qu'il ne fallait pas céder pourtant, dans cette lutte trop longuement accablante, elle perdit tout d'un coup connaissance, et tomba par terre évanouie.

M. Arnauld, à la vue de sa fille sans mouvement, oubliant tout, s'écrie, lui tend les bras à travers cette grille qui s'oppose; c'est pour le coup qu'il veut entrer. Il appelle les religieuses pour qu'elles viennent du dedans secourir leur abbesse. Madame Arnauld, M. d'Andilly et le reste de la famille, avertis aux cris de M. Arnauld, se précipitent, de leur côté, à la porte du couvent, et heurtent derechef pour faire venir; mais les religieuses, croyant tou-

jours que c'est la continuation du premier effort et de la menace, n'osent paraître et s'enfuient plutôt. Pourtant, à la fin, la voix de M. d'Andilly se fait comprendre : elles accourent toutes alors au parloir, et trouvent la pauvre mère encore à terre et sans connaisance. Elles la font revenir à grand'peine, et, dès que ses yeux se rouvrent, apercevant son père collé toujours à la grille, qui épiait le retour à la vie, et qui, les bras tendus, semblait lui dire :

Encore un coup, vivez, et revenez à vous !

Elle ne peut que lui adresser un mot et un vœu : *C'est qu'il veuille bien, pour toute grâce, ne s'en aller pas ce jour-là.*

P. MÉRIMÉE.

180..

Prosper **Mérimée** est né à Paris au commencement du siècle. Ses études terminées, il fut reçu avocat ; mais il quitta la jurisprudence pour les lettres. En 1025, il publia le *Théâtre de Clara Gazul,* recueil de six pièces dramatiques composées dans le goût espagnol qui lui valut les éloges de Gœthe. Depuis, il a publié *la Jacquerie,* peinture des scènes féodales ; la *Chronique de Charles IX,* où il révèle un beau talent de romancier et d'historien ; plusieurs nouvelles et contes charmants, parmi lesquels on distingue *Matéo, Tamango,* et surtout *Colomba,* son chef-d'œuvre. Nous avons encore de M. Mérimée des *Études sur l'histoire romaine,* où il raconte la guerre sociale et la conjuration de Catilina. A une scrupuleuse exactitude, à une érudition sûre il joint un récit plein de clarté et d'élégance.

M. Mérimée est membre de l'Académie française et inspecteur des monuments de France.

COMBAT DU TAUREAU.

LETTRE SUR L'ESPAGNE.

Pour quelqu'un qui entend un peu la *tauromachie*, c'est un spectacle intéressant que d'observer les approches du matador et du taureau, qui, comme deux généraux habiles, semblent deviner les intentions l'un de l'autre, et varient leurs manœuvres à chaque instant. Un mouvement de tête, un regard de côté, une oreille qui s'abaisse, sont pour un matador exercé autant de signes non équivoques des projets de son ennemi. Enfin le taureau impatient s'élance contre le drapeau rouge dont le matador se couvre à dessein. Sa vigueur est telle qu'il abattrait une muraille en la choquant de ses cornes; mais l'homme l'esquive par un léger mouvement de corps; il disparaît comme par anchantement, et ne lui laisse qu'une draperie légère qu'il enlève au-dessus de ses cornes en défiant sa fureur. L'impétuosité du taureau lui fait dépasser de beaucoup son adversaire; il s'arrête alors brusquement en raidissant ses jambes, et ces réactions brusques et violentes le fatiguent tellement que, si ce manége était prolongé, il suffirait seul pour le tuer. Aussi Romero, le fameux professeur, dit-il qu'un bon matador doit tuer huit taureaux en sept coups d'épée. Un des huit meurt de fatigue et de rage.

Après plusieurs passes, quand le matador croit bien connaître son antagoniste, il se prépare à lui donner le dernier coup. Affermi sur ses jambes, il se place bien en face de lui, et l'attend, immobile, à la distance convenable. Le bras droit, armé de l'épée, est replié à la hauteur de la tête; le gauche, étendu en avant, tient la muleta, qui, touchant presque à terre, excite le taureau à baisser la tête, C'est dans ce moment qu'il lui porte le coup mortel, de toute la force de son bras, augmentée du poids de son corps et de l'impétuosité même du taureau. L'épée, longue de trois pieds, entre souvent jusqu'à la garde; et si le coup est bien dirigé, l'homme n'a plus rien à craindre. Le taureau s'arrête tout court; le sang coule à peine; il relève la tête; ses jambes tremblent, et tout d'un coup, il tombe comme une lourde masse. Aussitôt de tous les gradins partent des vivats assourdissants; les mouchoirs s'agitent; les chapeaux des majos volent dans l'arène, et le héros vainqueur envoie modestement des baise-mains de tous les côtés.

COURAGE D'UN PICADOR.

Dernièrement un picador, nommé Juan Sévilla, fut renversé et son cheval éventré par un taureau andaloux d'une force et d'une agilité prodigieuses. Ce taureau, au lieu de se laisser distraire par les chulos, s'acharna sur l'homme, le piétina et lui donna

un grand nombre de coups de cornes dans les jambes; mais, s'apercevant qu'elles étaient trop bien défendues par le pantalon de cuir garni de fer, il se retourna et baissa la tête pour lui enfoncer sa corne dans la poitrine. Alors Sévilla, se soulevant d'un effort désespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille; de l'autre il lui enfonça les doigts dans les naseaux, pendant qu'il tenait sa tête collée sous celle de cette bête furieuse. En vain le taureau le secoua, le foula aux pieds, le heurta contre terre; jamais il ne put lui faire lâcher prise. Chacun regardait avec un serrement de cœur cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave; on regrettait presque qu'elle se prolongeât; on ne pouvait crier, ni respirer, ni détourner les yeux de cette scène horrible : elle dura près de deux minutes. Enfin le taureau, vaincu par l'homme dans ce combat corps à corps, l'abandonna pour poursuivre des chulos. Tout le monde s'attendait à voir Sévilla emporté à bras hors de l'enceinte. On le relève; à peine est-il sur ses pieds, qu'il saisit une cape et veut appeler le taureau, malgré ses grosses bottes et son incommode armure de jambes. Il fallut lui arracher la cape, autrement il se faisait tuer à cette fois. On lui amène un cheval; il s'élance dessus, bouillant de colère, et attaque le taureau au milieu de la place. Le choc de ces deux vaillants adversaires fut si terrible que cheval et taureau tombèrent sur les genoux. Oh! si vous aviez entendu les vivats, si vous aviez vu la joie frénétique, l'espèce

d'enivrement de la foule, en voyant tant de courage et tant de bonheur, vous eussiez envié, comme moi, le sort de Sévilla ! Cet homme est devenu immortel à Madrid... (*Lettre sur Madrid.*)

GEORGE SAND.

180..

Marie-Aurore Dupin, si célèbre sous le nom de George Sand, est née à La Châtre, dans les premières années du siècle. Orpheline de bonne heure, on lui fit épouser le baron Dudevant, vieux militaire de l'empire. Cette union fut malheureuse : les deux époux se séparèrent. Madame Dudevant, devenue libre, se vit exposée à toutes les vicissitudes, à tous les dangers de la vie d'artiste. Peu après la révolution de 1830, elle publia un roman *pour avoir du pain*. Ce roman, écrit avec le cœur, et tout brûlant de passion, de douleur et de colère, eut un succès prodigieux. Du premier coup, l'auteur révéla ce talent vigoureux qui lui valut une position souveraine. Depuis, madame Dudevant a écrit plus de quarante volumes, qui ont achevé de mettre le sceau à sa réputation. On y remarque une âme enthousiaste, une imagination fougueuse, une inspiration chaleureuse, une verve abondante, une richesse de langage qui en font un des plus grands poëtes de l'époque.

La lecture des romans de madame Dudevant n'offre ni plus ni moins d'inconvénients que celle des autres livres du même genre. Malheureuse dans le mariage, elle s'est proposé d'attaquer, non pas le mariage en lui-même, mais les abus du mariage tel qu'il existe. Elle s'élève contre ce contrat inégal, qui fait de l'homme un despote et de la femme une victime, et contre l'injustice de l'opinion publique, qui excuse les fautes d'un sexe tandis qu'elle blâme avec rigueur les erreurs de l'autre. En face du dévouement, de l'abnégation et de la fai-

blesse confiante et intrépide de la femme, elle dévoile l'égoïsme, la lâcheté, la perfidie de l'homme, que la morale du jour couvre de sa honteuse protection.

Les *Lettres d'un Voyageur* me semblent le plus beau livre sorti de la plume de G. Sand. Ce sont des révélations intimes, écrites suivant les impressions d'une imagination ardente et mobile, et remplies de poésies, de fantaisies errantes, de douleurs amères, de riantes pensées. Souvent on croit lire les *Confessions* ou les *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

MARGUERITE LECONTE ET WATELET.

Il m'importe peu de vieillir; il m'importerait beaucoup de ne pas vieillir seul. Mais je n'ai pas rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir, ou, si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder. Écoute une histoire, et pleure.

Il y avait un bon artiste, qu'on appelait Watelet, qui gravait à l'eau-forte mieux qu'aucun homme de son temps. Il aima Marguerite Leconte, et lui apprit à graver à l'eau-forte aussi bien que lui. Elle quitta sa famille, ses biens et son pays pour aller vivre avec Watelet. Le monde les maudit; puis, comme ils étaient pauvres et modestes, on les oublia. Quarante ans après, on découvrit aux environs de Paris, dans une maisonnette appelée *Moulin-Joli*, un vieux homme qui gravait à l'eau-forte, et une vieille femme qu'il appelait sa meunière et qui gravait à l'eau-forte assise à la même table. Le premier oisif qui découvrit cette merveille l'annonça aux autres, et le beau monde courut en foule à *Moulin-Joli* pour voir le

phénomène. Un amour de quarante ans, un travail toujours assidu et toujours aimé, deux beaux talents jumeaux, Philémon et Baucis du vivant de mesdames Pompadour et Du Barry, cela fit époque et le couple miraculeux eut ses flatteurs, ses amis, ses poètes, ses admirateurs. Heureusement le couple mourut de vieillesse peu de jours après, car le monde eût tout gâté. Le dernier dessin qu'ils gravèrent représentait le *Moulin-Joli*, la maison de Marguerite, avec cette devise : *Cur valle permutem Sabina divitias operosiores ?*

Il est encadré dans ma chambre, au-dessus d'un portrait dont personne ici n'a vu l'original. Pendant un an, l'être qui m'a légué ce portrait s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi... Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, et nous soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. Prie pour moi, ô Marguerite Leconte ! (*Lettres d'un voyageur.*)

LA CAMPAGNE A SIX HEURES DU MATIN.

J'ai quitté ma chambre au jour naissant pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. J'ai passé mon panier à mon bras ; j'y ai mis mon portefeuille, mon encrier, un morceau de pain et des cigarettes, et j'ai pris le chemin des *Couperies.*

Me voici sur la hauteur culminante. La matinée est délicieuse, l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas avec mollesse; elles étendent dans le vallon leurs tapis que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres qui pressent les rives de l'Indre dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant que le soleil commence à dorer au faîte. Je me suis assis sur la dernière pierre de la colline, et j'ai salué en face de moi, au revers du ravin, ta blanche maisonnette, ta pépinière et le toit moussu de ton ajoupa. Pourquoi as-tu quitté cet heureux nid, et tes petits enfants, et ta vieille mère, et cette vallée charmante, et ton *ami le bohémien?* Hirondelle voyageuse, tu as été chercher en Afrique le printemps, qui n'arrivait pas assez vite à ton gré! Ingrat! ne fait-il pas toujours assez beau aux lieux où l'on est aimé? Que fais-tu à cette heure? Tu es levé sans doute; tu es seul, sans un ami, sans un chien. Les arbres qui t'abritent n'ont pas été plantés par toi; le sol que tu foules ne te doit pas les fleurs qui le parent. Peut-être supportes-tu les feux d'un soleil ardent, tandis que le froid d'un matin humide engourdit encore la main qui t'écrit. Sans doute tu ne devines pas que je suis là, veillant sur ta pépinière, sur tes terrasses, sur les trésors que tu délaisses! Peut-être, endormi au seuil d'une mosquée, crois-tu voir en songe les quatre petits murs blancs où tu as tant travaillé,

tant étudié, tant rêvé, tant vieilli... Peut-être es-tu au sommet de l'Atlas... Ah! ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis sur lesquels je suis assis, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que tout cela auprès de l'Atlas?

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol; là, dans le buisson, le cri moqueur de la fauvette; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil; l'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Le voilà qui s'empare de moi, de ma tête humide, de mon papier. Il me semble que j'écris sur une table de métal ardent.... Tout s'embrase, tout chante, les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre; la cloche du village sonne l'angelus; un paysan qui recèpe sa vigne au-dessous de moi pose ses outils et fait le signe de la croix..... A genoux, Malgache! où que tu sois, à genoux! Prie pour ton frère, qui prie pour toi. (*Lettres d'un voyageur.*)

LE RÊVE D'UN POÈTE.

Je t'ai raconté bien des fois un rêve que je fais souvent, et qui m'a toujours laissé, après le sommeil, une impression de bonheur et de mélancolie. Au commencement de ce rêve, je me vois assis sur une rive déserte, et une barque, pleine d'amis qui chantent des airs délicieux, vient à moi sur le fleuve rapide. Ils m'appellent, ils me tendent les bras, et je m'élance avec eux dans la barque. Ils me disent : « Nous allons à.... (ils nomment un pays inconnu), hâtons-nous d'arriver. » On laisse les instruments, on interrompt les chants. Chacun prend la rame. Nous abordons.... à quelle rive enchantée? Il me serait impossible de la décrire; mais je l'ai vue vingt fois, je la connais; elle doit exister quelque part sur la terre ou dans quelqu'une de ces planètes dont tu aimes à contempler la pâle lumière dans les bois au coucher de la lune. Nous sautons à terre, nous nous élançons, en courant et en chantant, à travers les buissons embaumés. Mais alors tout disparaît, et je m'éveille. J'ai recommencé souvent ce beau rêve, et je n'ai jamais pu le mener plus loin.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces amis, qui me conviennent et qui m'entraînent, je ne les ai jamais vus dans la vie réelle. Quand je m'éveille, mon imagination ne se les représente plus. J'oublie leurs traits, leurs noms, leur nombre et leur âge. Je

sais confusément qu'ils sont beaux et jeunes; hommes et femmes sont couronnés de fleurs, et leurs cheveux flottent sur leurs épaules. La barque est grande et elle est pleine. Ils ne sont pas divisés par couples, ils vont pêle-mêle se choisir, et semblent s'aimer tous également, mais d'un amour tout divin. Leurs chants et leurs voix ne sont pas de ce monde. Chaque fois que je fais ce rêve, je retrouve aussitôt la mémoire des rêves précédents où je les ai vus. Mais elle n'est distincte que dans ce moment-là; le réveil la trouble et l'efface.

Lorsque la barque paraît sur l'eau, je ne songe à rien. Je ne l'attends pas, je suis triste; et une des occupations où elle me surprend le plus souvent, c'est de laver mes pieds dans la première onde du rivage. Mais cette occupation est toujours inutile. Aussitôt que je fais un pas sur la grève, je m'enfonce dans une fange nouvelle, et j'éprouve un sentiment de détresse puérile. Alors la barque paraît au loin; j'entends vaguement les chants. Puis ils se rapprochent, et je reconnais ces voix qui me sont si chères. Quelquefois, après le réveil, je conserve le souvenir de quelques lambeaux des vers qu'ils chantent; mais ce sont des phrases bizarres et qui ne présentent plus aucun sens à l'esprit éveillé. Il y aurait peut-être moyen, en les commentant, d'écrire le poëme le plus fantastique que le siècle ait encore produit. Mais je m'en garderai bien, car je serais désespéré de composer sur mon rêve, et de changer ou d'ajouter quelque chose au vague souvenir qu'il

me laisse. Je brûle de savoir s'il y a dans les songes quelque sens prophétique, quelque révélation de l'avenir, soit pour cette vie, soit pour les autres. Je ne voudrais pourtant pas qu'on m'apprît ce qui en est, et qu'on m'ôtât le plaisir de chercher.

(*Lettres d'un voyageur.*)

LE POÈTE.

Cet être à la fois disgracié et privilégié qu'on appelle poète marche donc au milieu des hommes avec un profond sentiment de tristesse. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière du soleil, il cherche des sujets d'admiration, il voit la nature éternellement jeune et belle, il est saisi d'une extase divine et de ravissements inconnus; mais bientôt la création inerte ne lui suffit plus. Le vrai poète aime passionnément Dieu et les œuvres de Dieu; c'est dans lui-même, c'est dans son semblable qu'il voit rayonner plus distinctement et plus complétement la lumière éternelle. Il voudrait l'y trouver pure et adorer Dieu dans l'homme comme un feu sacré sur un autel sans tache. Son âme aspire, ses bras s'entr'ouvrent; dans son besoin d'amour, il fendrait volontiers sa poitrine pour y faire entrer tous les objets de son immense désir, de ses chastes sympathies; mais la laideur humaine, l'ouvrage des siècles de corruption, ne peut échapper à son œil limpide, à son regard profond. Il pénètre à travers l'enveloppe, il voit des

âmes contrefaites dans des corps splendides, des cœurs d'argile dans des statues d'or et de marbre. Alors il souffre, il s'indigne, il murmure, il gourmande. Le ciel, qui lui a fait une vue si perçante, lui a donné pour la plainte et pour la bénédiction, pour la prière et pour la menace, une voix sonore et abondante qui trahit imprudemment toutes ses angoisses. Les abus du monde lui arrachent des cris de détresse; le spectacle de l'hypocrisie brûle ses yeux d'un fer rouge; les souffrances de l'opprimé allument son courage; des sympathies audacieuses bouillonnent dans son sein. Le poète élève la voix et dit aux hommes des vérités qui les irritent.

(*Lettres d'un voyageur.*)

IMMORTALITÉ DE LA POÉSIE.

On dit que la poésie se meurt : la poésie ne peut pas mourir. N'eût-elle pour asile que le cerveau d'un seul homme, elle aurait encore des siècles de vie; car elle en sortirait comme la lave du Vésuve, et se fraierait un chemin parmi les plus prosaïques réalités. En dépit de ses temples renversés et des faux dieux adorés sur leurs ruines, elle est immortelle comme le parfum des fleurs et la splendeur des cieux. Exilée des hauteurs sociales, répudiée par la richesse, bannie des théâtres, des églises et des académies, elle se réfugiera dans la vie bourgeoise, elle se mêlera aux plus naïfs détails de l'existence. Lasse

de chanter une langue que les grands ne comprennent pas, elle ira murmurer à l'oreille des petits des paroles d'amour et de sympathie. Et déjà n'est-elle pas descendue sous les voûtes des tavernes allemandes? ne s'est-elle pas assise au rouet des femmes? ne berce-t-elle pas dans ses bras les enfants du pauvre? compte-t-on pour rien toutes ces âmes aimantes qui la possèdent, qui souffrent, qui se taisent devant les hommes et qui pleurent devant Dieu? Voix isolées qui enveloppent le monde d'un chœur universel et se rejoignent dans les cieux; étincelles divines qui retournent à je ne sais quel astre mystérieux, peut-être à l'antique Phébus, pour en redescendre sans cesse sur la terre et l'alimenter d'un feu toujours divin! Si elle ne produit plus de grands hommes, n'en peut-elle pas produire de bons? Qui sait si elle ne sera pas la divinité douce et bienfaisante d'une autre génération, et si elle ne succédera pas au doute et au désespoir dont notre siècle est atteint? Qui sait si, dans un nouveau code de morale, dans un nouveau catéchisme religieux, le dégoût et la tristesse ne seront pas flétris comme des vices, tandis que l'amour, l'espoir et l'admiration seront récompensés comme des vertus?

La poésie révélée à toutes les intelligences serait un sens de plus, que tous les hommes peut-être sont plus ou moins capables d'acquérir, et qui rendrait toutes les existences plus étendues, plus nobles et plus heureuses.

Les mœurs de certaines tribus montagnardes le prouvent avec une évidence éclatante; la nature, il est vrai, prodigue de grands spectacles dans de telles régions, s'est chargée de l'éducation de ces hommes; mais les chants des bardes sont descendus dans les vallées, et les idées poétiques peuvent s'ajuster à la taille de tous les hommes.

L'un porte sa poésie sur le front, un autre dans son cœur : celui-ci la cherche dans une promenade lente et silencieuse au sein des plaines; celui-là la poursuit au galop de son cheval, à travers les ravins; un troisième l'arrose sur sa fenêtre, dans un pot de tulipes : au lieu de demander où elle est, ne devrait-on pas demander « où n'est-elle pas ? » Si ce n'était qu'une langue, elle pourrait se perdre; mais c'est une essence qui se compose de deux choses : la beauté répandue dans la nature extérieure; le sentiment départi à toute intelligence ordinaire.

(*André.*)

LES PREMIÈRES LECTURES.

Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les grandes occasions. Oh ! quel est celui de vous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés ! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez

sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années ? n'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le vîtes pour la première fois, le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement. Oh ! que la nuit tombait vite sur ces pages divines ! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante ! C'en est fait, les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir ; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante ; la côte est rude ; vous êtes couvert de sueur ; mais, vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard : le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique, qui vous aime, aura retardé le coup de cloche autant que possible ; vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rou-

gissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin,* ou *Robinson Crusoé!* Oh! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma vallée Noire! ô Corinne! ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'Iliade! ô Millevoye! ô Atala! ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien, qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!.... (*Lettres d'un voyageur.*)

LES HOTES INVISIBLES DE LA SOLITUDE.

Il faut croire que la nature n'a pas été faite exclusivement pour l'homme, ou bien qu'avant la domination étendue par lui sur la terre il y eut en effet un règne de divinités champêtres; que cette race surhumaine ne s'est point entièrement retirée aux cieux, et que ses phalanges dispersées viennent encore se réfugier aux lieux que l'homme s'abandonne. Sans cela, comment expliquer ce respect religieux dont chacun de nous se sent pénétré en imprimant ses pas sur un sol que n'ont point encore foulé d'autres pas humains? Pourquoi cet amour et en même

temps cette terreur que nous inspire la solitude? Pourquoi saluons-nous les rûines, les plages inconnues, les neiges immaculées? Pourquoi l'écho de nos pas nous fait-il tressaillir sous les voûtes des cloîtres abandonnés? Pourquoi les forêts-vierges, pourquoi les temples déserts, pourquoi l'aspect de l'isolement émeuvent-ils délicieusement les âmes tendres ou péniblement les esprits faibles? Si nous pouvions nous convaincre d'être absolument le seul être animé existant sur un coin du globe, nous n'en serions que plus heureux ou plus effrayés, suivant notre humeur. Et cependant l'homme a-t-il le sujet de se réjouir quand il n'a pour société que lui-même? a-t-il lieu de craindre l'absence de secours lorsqu'il est assuré d'une égale absence d'attaque? Qu'y a-t-il donc dans l'aspect de ces sables sans empreintes, de ces landes sans maîtres, de ces lambris sans hôtes? N'y sentons-nous pas partout l'existence et la présence d'êtres inconnus qui ont établi là leur empire et qui ont la bonté de nous y accueillir ou le droit de nous en chasser? (*Lettres d'un voyageur.*)

UNE MAISON DÉSERTE.

Je faisais ces réflexions appuyé contre la porte que je venais de fermer derrière moi, et je n'osais me décider à traverser la cour, car il fallait fouler de longues herbes qui montaient jusqu'à mes geuoux, et sur lesquelles les rayons du soleil commençaient à

boire la rosée du matin. Quelle nymphe avait renversé là sa corbeille et semé ces légers gramens, ces délicats saxifrages qui s'élevaient dans leur beauté virginale à l'abri de toute profanation ? Pardonne-moi, sylphide, lui disais-je, ou donne-moi ta démarche légère, afin que je franchisse cet espace sans courber sous mes pas tes plantes bien-aimées. Quiconque m'eût vu, haletant et poudreux, appuyé d'un air morne contre la porte, ma valise à la main, m'eût pris pour un homme perdu de désespoir ou abîmé de remords; et cependant nul voyageur ne fut plus fier de sa découverte, nul pèlerin ne salua plus pieusement la Terre-Sainte.

La sylphide n'avait pas dédaigné de cultiver les plantes que le maître de la maison déserte lui avait concédées. Trois tilleuls qui séparaient la cour en deux, avec une plate-bande de pieds-d'alouette le long des murs, une vigne et de grandes mauves pyramidales, avaient pris une richesse et un développement splendides. Quand j'eus atteint la partie pavée de mon petit domaine, j'eus soin de marcher sur les dalles disjointes sans écraser la verdure qui se faisait jour à travers les fentes; j'arrivai ainsi à la porte, et là ce fut un autre embarras. Les longs rameaux de la vigne s'étaient entrelacés au-devant de l'entrée; partout ils formaient des courtines de feuillage devant les fenêtres. Il fallut y porter une main impie, les entr'ouvrir comme des rideaux pour me frayer le passage de ce seuil vénérable. Mais, dès

que je l'eus franchi, ces pampres retombèrent avec souplesse et s'embrassèrent étroitement comme pour m'interdire de repasser l'enceinte sacrée. Je ne vous ai pas encore désobéi, ô flexibles et complaisants barreaux de ma chère prison! Chaque nuit je m'assieds sur la dernière marche de l'escalier, et je contemple la lune à travers vos guirlandes argentées. Chaque étoile du ciel s'encadre à son tour en passant devant le réseau diaphane que vous étendez entre elle et moi, et quelquefois le jour me surprend immobile et muet comme la pierre où je me suis assis.

(*Lettres d'un voyageur.*)

FRAGILITÉ DE LA VIE.

Il se fait ici des bruits étranges que j'ai été longtemps à m'expliquer. C'est un écroulement continuel de sable qui, des tuiles du toit tombant dans les pampres, éveille mille autres bruits dans leurs familles émues; c'est à croire qu'une nuée de sorcières et de manches à balai prennent leurs ébats sur les combles. Mais c'est tout simplement la maison qui tombe en poussière, en attendant qu'elle tombe en ruines; elle se lézarde, s'écaille, et à chaque instant sème du gravier dans mes cheveux. Eh quoi! chère maison déserte, tu veux déjà t'écrouler! Tu dureras donc si peu de temps? Asile sacré où j'ai médité seul et dans le silence une si belle page de ma vie, seuil hospitalier que je veux baiser en partant, murailles

sonores où j'ai dormi si paisiblement sous l'aile de mon ange gardien, asile étroit et simple, beau de propreté et d'ordre au dedans, délicieux d'abandon et de désordre au dehors, n'étais-tu pas déjà mon abri ? ne m'appartenais-tu pas en quelque sorte ? et ne te préférais-je pas aux palais que les hommes recherchent? Ah! tu aurais suffi aux besoins et aux désirs de ma vie entière. J'aurais lu les Pères de l'Église et les Traités des saints sur la vie solitaire dans ta monastique enceinte! j'aurais fait ici de beaux rêves de perfection, si faciles à exécuter loin des bruits du monde et des vains discours des hommes! je m'y serais purifié des souillures de la vie; je m'y serais enseveli comme dans un cercueil de marbre sans tache! j'aurais mis tes vieux murs et tes rideaux de vigne en fleurs entre le siècle pervers et mon âme timorée! Je n'en serais sorti que pour essayer de bonnes œuvres; j'y serais rentré dès que ma tâche eût été accomplie, afin de n'en pas commettre de mauvaises; et tu veux déjà retourner à la terre, des entrailles de laquelle tes matériaux sont sortis! Fatiguée d'obéir aux volontés de l'homme, tu veux te briser et t'abattre pour te reposer, matière que la pensée humaine avait animée! Et quand je repasserai ici, je ne trouverai peut-être que des ruines à cette place où j'ai salué des lambris hospitaliers! Mais de quoi m'occupé-je, ô insensé! Insecte à peine éclos ce matin, je m'inquiète de la destruction de la pierre et de la courte durée du ciment séculaire, quand ce

soir je ne serai déjà plus; je plains ces murs qui se fendent, et les rides qui s'amassent à mon front je ne les compte pas! Avant que ces herbes soient flétries, mes cheveux peut-être auront quitté mon crâne; avant que la gelée du prochain hiver ait partagé ces dalles, mon cœur se sera à jamais glacé dans la tombe. Qu'est-ce que la vie de l'homme dont il compte tous les instants, sachant que le dernier s'approche et qu'il n'y échappera pas? Ces murs, ces festons de lierre, ces tilleuls que le houblon embrasse, ces grands pignons qui semblent vouloir déchirer le ciel et que ronge l'humidité de la lune, tout cela songe-t-il à la destruction? toutes ces choses entendent-elles le balancier de l'horloge? est-ce pour elles que le timbre impitoyable mesure et compte le temps? Il n'y a que toi ici, homme mélancolique, créature éphémère et craintive, qui saches quelle heure il est; toi seul comprends cette voix lugubre qui part du clocher et qui coupe ta vie par petites portions égales sans jamais s'arrêter ou se ralentir. Va, prends ton bâton et voyage; tu pourras revenir et trouver la maison debout. Telle qu'elle est, elle durera plus que toi; il faudra encore des années pour l'anéantir, un coup de vent te balayera peut-être demain!... (*Lettres d'un voyageur.*)

LA CHUTE DU JOUR A VENISE.

Le soleil était descendu derrière les monts Vicentins. De grandes nuées violettes traversaient le ciel au-dessus de Venise. La tour de Saint-Marc, les coupoles de Sainte-Marie, et cette pépinière de flèches et de minarets qui s'élève de tous les points de la ville, se dessinaient en aiguilles noires sur le ton étincelant de l'horizon. Le ciel arrivait, par une admirable dégradation de nuances, du rouge-cerise au bleu de smalt; et l'eau, calme et limpide comme une glace, recevait exactement le reflet de cette immense irisation. Au-dessous de Venise, elle avait l'air d'un grand miroir de cuivre rouge. Jamais je n'avais vu Venise si belle et si féerique. Cette noire silhouette, jetée entre le ciel et l'eau ardente comme dans une mer de feu, était alors une de ces sublimes aberrations d'architecture que le poète de l'Apocalypse a dû voir flotter sur les grèves de Patmos quand il rêvait sa Jérusalem nouvelle et qu'il la comparait à une belle épousée de la veille.

Peu à peu les couleurs s'obscurcirent, les contours devinrent plus massifs, les profondeurs plus mystérieuses. Venise prit l'aspect d'une flotte immense, puis d'un bois de hauts cyprès, où les canaux s'enfonçaient comme de grands chemins de sable argenté. Ce sont là les instants où j'aime à regarder au loin. Quand les formes s'effacent, quand les objets sem-

blent trembler dans la brume, quand mon imagination peut s'élancer dans un champ immense de conjectures et de caprices, quand je peux, en clignant un peu la paupière, renverser et bouleverser une cité, en faire une forêt, un camp ou un cimetière; quand je peux métamorphoser en fleuves paisibles les grands chemins blancs de poussière, et en torrents rapides les petits sentiers de sable qui descendent en serpentant sur la sombre verdure des collines, alors je jouis vraiment de la nature, j'en dispose à mon gré, je règne sur elle, je la traverse d'un regard, je la peuple à mes fantaisies.

(*Lettres d'un voyageur.*)

REMÈDE CONTRE L'ENNUI.

L'ennui est une langueur de l'âme, une atonie intellectuelle qui succède aux grandes émotions ou aux grands désirs. C'est une fatigue, un malaise, un dégoût équivalent à celui de l'estomac, qui éprouve le besoin de manger et qui n'en sent pas le désir. De même que l'estomac, l'esprit cherche en vain ce qui pourrait le ranimer et ne peut trouver un aliment qui lui plaise. Ni le travail, ni le plaisir ne sauraient le distraire; il lui faudrait du bonheur ou de la souffrance, et précisément l'ennui est ce qui précède ou ce qui suit l'un ou l'autre. C'est un état non violent, mais triste, facile à guérir, facile à envenimer. Mais, du moment qu'on le poétise, il de-

vient touchant, mélancolique, et sied fort bien, soit au visage, soit au discours. Pour cela, il faut tout bonnement s'y abandonner. La recette est simple : — Se vêtir convenablement suivant la saison ; avoir de très-bonnes pantoufles, un excellent feu en hiver, un hamac léger en été, un bon cheval au printemps, à l'automne un carré de jardin sablé et planté de renoncuIiers. Avec cela, ayez un livre à la main, un cigare à la bouche ; lisez une ligne environ par heure, à laquelle vous penserez huit ou dix minutes au plus, afin de ne pas vous laisser envahir par une idée fixe. Le reste du temps, rêvez, mais en ayant soin de changer de place, ou de pipe, ou d'attitude de tête et de direction de regards. — Alors, en ne vous obstinant pas à secouer votre malaise, vous le verrez peu à peu se tourner en une disposition confortable. Vous acquerrez d'abord une grande netteté d'observation, un grand calme pour recueillir des formes, soit d'idées, soit d'objets dans les cases du cerveau, qui équivalent aux feuillets d'un album. Puis viendra une douce contemplation de vous-même et des autres, et ce qui tout à l'heure vous paraissait incommode et indifférent vous paraîtra bientôt agréable, pittoresque et beau. Le moindre objet qui passera devant vos yeux aura son *chic* particulier ; le moindre son vous semblera une mélodie, la moindre visite un événement heureux.

(*Lettres d'un voyageur.*)

UN PAYSAGE DU BERRY.

La partie sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse dans la direction de Paris à Clermont étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui l'avoisinent. Mais à celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révèleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques et silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave, naïve et pastorale. En vain chercherait-il dans le rayon de plusieurs lieues une maison d'ardoises et de moellons. A peine une mince fumée bleue, venant à trembloter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume, et s'il apercevait, derrière les noyers de la colline, la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas il découvrirait une campanille de tuiles rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses entourées de leurs vergers et de leurs chenevières, un ruisseau avec son pont formé de trois soliveaux, un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un *bourg* dans le pays. . . . .
. . . .
.

Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil du midi embrase jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies; quand les insectes bruissent avec force, et que la caille *glousse* avec amour dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les *traînes*. Vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétation; son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise, et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'hépatiques; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses aquatiques, pendantes et chevelues, tremblent incessamment dans ses petits remous silencieux; la bergeronnette jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux; la clématite et le chèvrefeuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums; à l'automne, les prunelles violettes couvrent ces rameaux, qui, en avril, blanchirent les premiers; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, rem-

place la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

MOYEN AGE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE.

